



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

HISTOIRE
DE FRANCE
VELLY

17

D A F

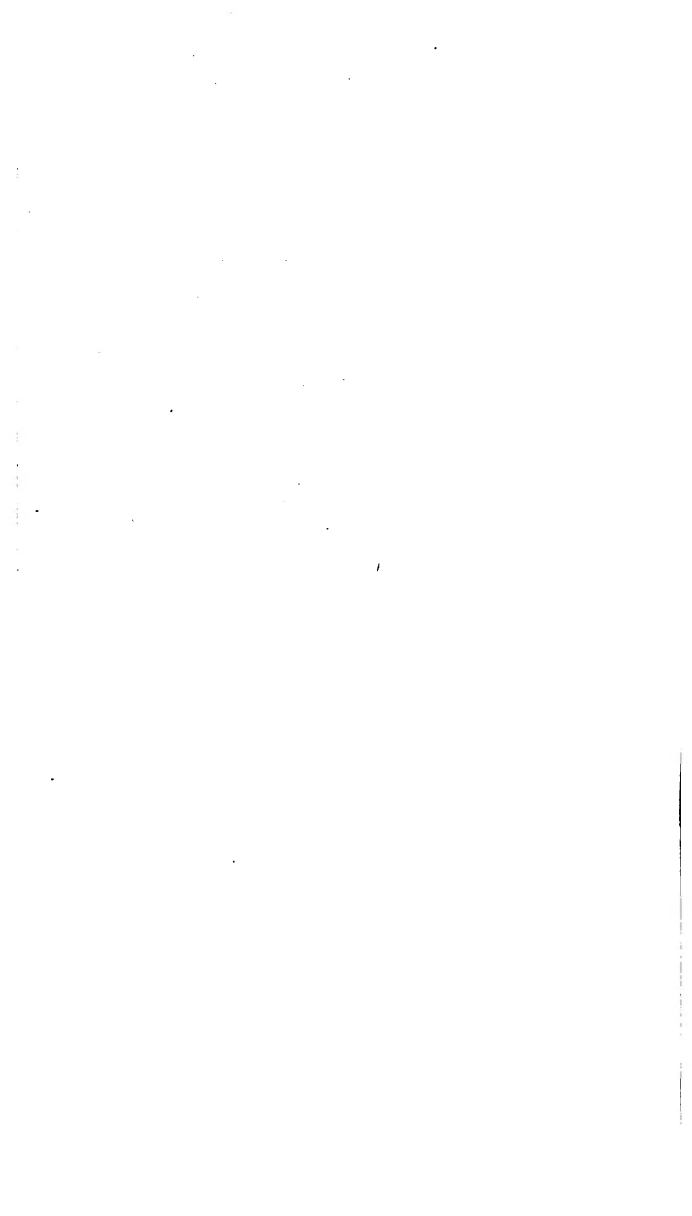
PUBLIC

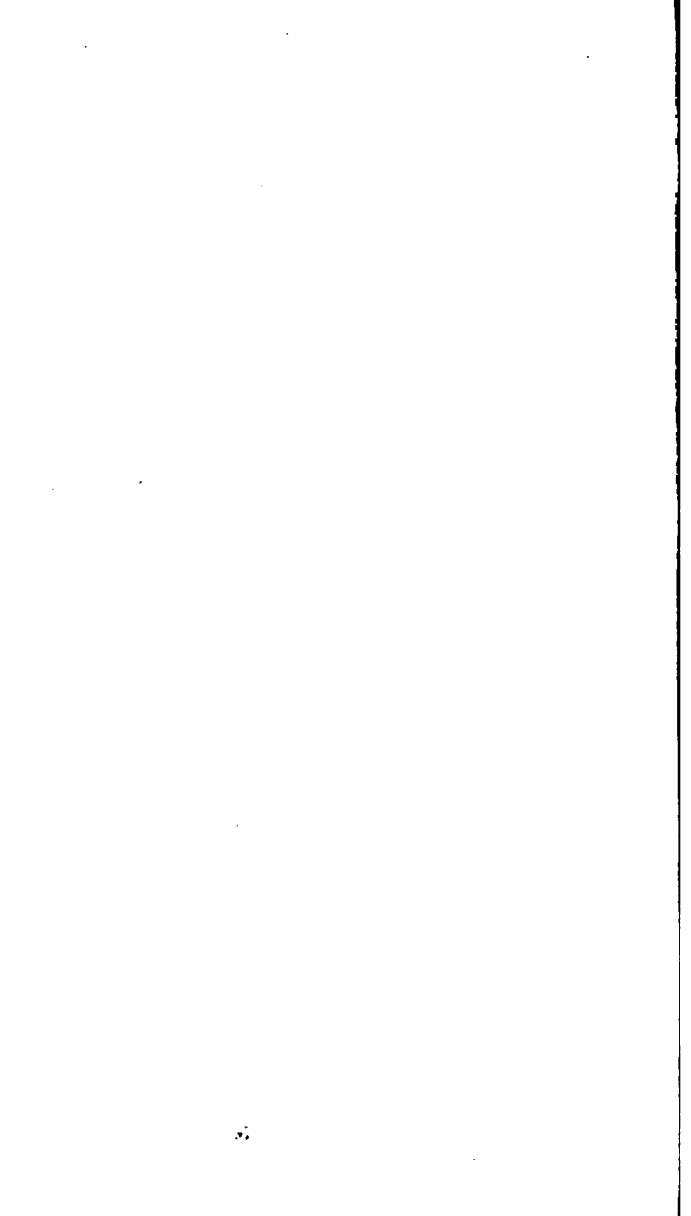


DAF

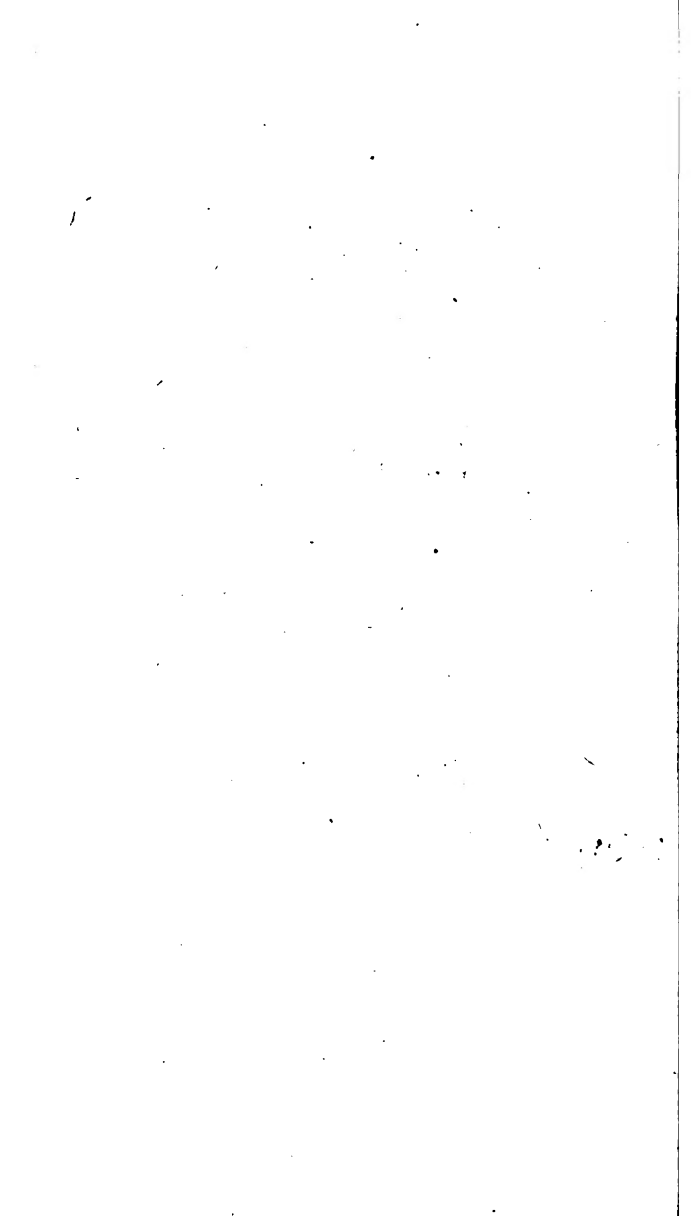
Velly —







HISTOIRE
DE
FRANCE.



HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS l'établissement de la Monarchie,
jusqu'au regne de Louis XIV.

17
TOME DIX-SEPTIEME

*Commencé par M. VILLARET, & achevé
par M. GARNIER, Professeur Royal, &
de l'Académie Royale des Inscriptions &
Belles-Lettres.*

Le prix, 3 livres relié.



A P A R I S,

Chez { SAILLANT, rue saint Jean de Beauvais.
DE SAINT, rue du Foin, la premiere porte co-
chere à droite en entrant par la rue Saint-Jacques.

26/
M. DCC. LXVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

ESSENCE

CHAPITRE

de la vie et des ouvrages de M. de Villars

M. VILLARS, en rendant compte des motifs qui l'avoient engagé à se charger de la continuation de l'ouvrage de *M. l'Abbé Velli*, s'exprimoit en ces termes : Je n'ai d'autre objet dans mon travail que le desir de servir ma Patrie : son approbation sera pour moi la plus chere & la plus glorieuse des récompenses. Ses vœux ont été remplis : chaque volume qu'il donnoit, ajoutoit à l'empressement du Lecteur : il en a publié neuf, & il en étoit à la page 348 de celui-ci lorsque la mort l'a enlevé aux Lettres.



HISTOIRE

DE

FRANCE.

LOUIS XI.



PRÈS le recouvrement de ses provinces & l'expulsion des Anglois, la France délivrée de ses plus redoutables ennemis, rétablie dans ses anciennes limites, réparant journellement ses pertes passées par le retour du commerce, de l'agriculture, de la population, paroïssoit devoir jouir d'une sécurité appuyée sur des fondemens inébranlables. Le bonheur public ne dépendoit plus que du concert des parties qui composoient la monar-

ANN. 1462.

à 1463.

Etat du
royaume.

Tome XVII.

A

 ANN. 1462.

à 1463.

chie. A commencer par le monarque ; tous ceux qui par leur puissance , leur autorité , leurs emplois supérieurs , dispoſoient de la deſtinée de l'état , trouvoient un avantage égal en concourant au maintien de cette heureuſe harmonie. Cet abîme d'infortunes dont nous ſortions à peine , préſentoit une leçon trop récente pour qu'il fût poſſible de l'avoir oubliée. L'expérience du paſſé auroit dû nous rendre ſages , ſi le deſir immodéré de l'indépendance , l'eſprit de domination abſolue , la jaloſie , l'ambition n'avoient pas entretenu des germes de diſcordé qui fomentés en ſecrét , n'attendoient pour ſe manifefter que des circonſtances propres à les faire éclore. Reſpectée au dehors , la nation n'avoit plus à craindre que ſes propres forces tournées contre elle-même. Il faut lui rendre juſtice , jamais elle ne parut moins diſpoſée à renou- veller les fatales diviſions qui l'avoient ſi long tems déchirée. Si nous voyons renaître au commencement de ce regne les diviſions civiles , ce malheur fut l'ouvrage unique des paſſions des grands. On ne vit pas du moins comme dans les guerres pré-

cedentes la fureur insensée des peuples seconder celle de leurs chefs, & cette inaction servit à préserver le royaume d'un second embrasement, peut-être plus funeste que n'avoit été le premier.

ANN. 1462.

à 1463.

Louis depuis son avènement au trône exerçoit un pouvoir infiniment plus étendu, moins contredit, mais en même tems beaucoup plus envié que n'avoient jamais fait aucun de ses ancêtres. La plupart des princes & les plus grands seigneurs, ainsi qu'on a déjà pris soin de l'observer, ne voyoient qu'avec peine leur puissance éclipsée par celle du monarque. Trop foibleschacun en particulier pour balancer par leurs propres forces une autorité si formidable, ils étoient contraints de dissimuler leur indignation, & de paroître fléchir volontairement sous la main qui les enchaînoit. Ils ne pouvoient s'affranchir du joug qu'en se réunissant, projet auquel la diversité de leurs intérêts, & leur défiance réciproque opposoient un obstacle insurmontable dans l'exécution. Avec une adresse médiocre il étoit facile de les contenir. Il auroit été à désirer pour la tranquillité publique que

[ANN. 1462.

à 1463.

la même subordination eût indistinctement enveloppé dans la dépendance du souverain tous les grands possesseurs. De ces feudataires si fiers, si glorieux de leurs droits, il restoit encore les maisons de Foix, de Bretagne & de Bourgogne : cette dernière surtout, plus puissante elle seule que les deux autres jointes ensemble, égaloit la maison régnante par ses richesses, par le nombre de ses sujets, par l'étendue de ses domaines. Des bords de la mer d'Allemagne, aux pieds des Alpes, ses vastes possessions embrassoient le royaume par les deux extrémités. On pouvoit dire que toute la différence qui distinguoit le roi du duc de Bourgogne ne consistoit que dans le nom de Suzerain, titre plus fastueux que réel lorsque la force n'en garantit pas la supériorité. Entre deux puissances à peu-près égales, voisines & par conséquent rivales, ç'eût été une espèce de prodige de voir subsister long-tems une intelligence sincère & solide. Il falloit nécessairement que l'abaissement de l'une des deux rompît l'équilibre. La conduite qu'on alloit observer de part & d'autre ne devoit pas

être l'arbitre unique de l'événement :
des circonstances imprévues secon-
rent plus d'une fois les combinaisons
de la politique. Cette opposition
constante d'intérêts & de grandeurs
produisit les longs & sanglans démê-
lés dont nous allons rendre compte.
Ils forment la partie la plus considé-
rable du tableau historique de ce
regne , qui ne les auroit pas en-
core vu terminés , si l'imprudence
du dernier prince de la branche
de Bourgogne n'en eut précipité
la fin.

Jusqu'alors aucun incident n'avoit
paru porter la moindre atteinte aux
témoignages de reconnaissance & d'a-
mitié que le roi & le duc de Bour-
gogne se donnoient mutuellement :
Philippe déjà courbé sous le poids
des années & des plaisirs , parvenu au
faîte de la grandeur , possédant plu-
sieurs souverainetés , dont nous voyons
encore de nos jours quelques provin-
ces démembrées former un état puis-
sant , n'avoit plus d'autre objet que
de consacrer le reste de ses jours aux
douceurs d'une jouissance tranquille.
Ces dispositions pacifiques arrêtoient
la fougue impétueuse du comte de

Ann. 1462.

à 1463.

Demandes
du roi au duc
de Bourgo-
gne refusées.

Cont. de
Monstrelet.
Preuves de
Ph. de Com-
mines.

Chron. de
France.

ANN. 1462.

a 1463.

Charolois son fils. L'amour du repos ne le rendoit pas toutefois insensible aux entreprises qui pouvoient porter atteinte à son autorité. En rendant hommage au roi, non-seulement pour les domaines qui relevoient de la couronne, mais encore pour ses états indépendans, il s'étoit flatté que cette démarche, considérée plutôt comme une simple formalité que comme une obligation essentielle, ne l'astreignoit à remplir les devoirs de vassal qu'autant que ces devoirs s'accorderoient avec les droits dont une longue possession sembloit lui avoir acquis la propriété imprescriptible : sa fermeté invincible à cet égard déconcertoit toutes les tentatives. Quelques escadres angloises qu'on avoit vû croiser dans la Manche engagèrent le roi à députer vers le duc de Bourgogne pour le sommer de se déclarer contre Edouard, & de faire publier une défense expresse à tous ses sujets de fournir aucun secours à ce monarque. Dans les circonstances actuelles, l'invasion qu'on feignoit d'appréhender n'étoit qu'un prétexte pour sonder les intentions du duc. Le plus important & le véritable motif de l'ambassade

étoit de l'engager à permettre l'établissement de la gabelle dans ses états, proposition qu'il rejetta sans détour. Il chargea même le seigneur de Chimney d'en porter ses plaintes au roi, & de le prier de se désister, *pour l'amour de lui*, d'une prétention à laquelle il ne pouvoit consentir.

ANN. 1462.
à 1463.

Le député Bourguignon séjourna long-tems à la cour, sans pouvoir obrenir audience. Enfin excédé des délais qu'on lui faisoit essuyer, il prit la résolution d'assiéger la porte de l'appartement du roi, & ne point quitter son poste qu'il ne lui eût parlé. Le monarque ne put éviter sa rencontre. L'impatience dans ce moment l'emporta sur la politique. *Quel homme est donc le duc de Bourgogne, dit-il ? est-il autre ou d'autre métal que ne sont les autres princes & seigneurs de mon royaume ?* Oui, sire, reprit Chimney, *le duc de Bougogne voirement est autre & d'autre métal que les autres princes de votre royaume, ni des pays environ, car il vous a gardé porte, & soutenu contre la volonté du roi Charles votre pere que Dieu absolve, auquel il en déplaisoit, ce que d'autres princes n'ussent voulu ni osé faire.* Le roi ins

Réponse
hardie du seigneur de Chimney.
Ibid.

ANN. 1462.

à 1463.

terdit d'une réponse si hardie rentra sur le champ. Le comte de Dunois s'approchant du seigneur de Chimey lui demanda comment il avoit osé s'exprimer avec tant de liberté en parlant à un prince aussi absolu que Louis XI. *Si j'eusse été cinquante lieues loin*, répondit-il, & *que j'eusse pensé que le roi m'eût voulu dire ce qu'il m'a dit de monseigneur mon maître, je fusse retourné pour lui dire ce que je lui ai répondu.* Comme on avoit de part & d'autre intérêt de se ménager, cette affaire n'eut pas de suite.

Idem. Ibid.

Le roi convaincu de l'impossibilité de faire valoir à force ouverte ses prétentions parut y renoncer, & ce désaveu tacite satisfit le duc, à qui l'embarras que lui causoit l'indocilité du comte de Charolois ne donnoit déjà que trop d'occupations, sans chercher encore à les multiplier en s'attirant de nouveaux démêlés. La faveur dont la maison de Croy jouissoit étoit le motif toujours subsistant de la division qui regnoit entre le pere & le fils. A mesure que le duc avançoit en âge, le crédit de ceux auxquels il avoit donné sa confiance augmentoit. Il ne voyoit que par leurs

yeux , & le roi qui les avoit gagnés par ses bienfaits auroit peut-être obtenu ce qu'il demandoit, si l'établissement de la gabelle n'avoit été traversé par des difficultés presque insurmontables. On peut se ressouvenir que la seule proposition de cet impôt avoit occasionné un soulèvement général dans les Pays-Bas.

Ann. 1462.
à 1463.

Louis fut plus heureux cette année dans une négociation qui l'intéressoit au moins aussi vivement. C'est le rachapt des villes situées sur la rivière de Somme , engagées pour quatre cens mille écus au duc de Bourgogne par le traité d'Arras. Dès l'année 1448, Charles VII en avoit demandé la restitution , conformément à la promesse du duc de les rendre sans exiger le paiement des quatre cens mille écus, pourvu qu'on eût conclu la paix avec les Anglois, ou même une suspension d'armes. Le motif pour lequel le duc s'étoit fait remettre ces places avoit été, disoit-il, pour l'aider à soutenir la guerre que le traité d'Arras devoit infailliblement attirer dans ses états. Sa prévoyance à cet égard fut inutile puisqu'il observa toujours la neutralité entre les deux partis. Comme la

Rachapt des
villes enga-
gées au duc
de Bourgogne
par le traité
d'Arras.
Ibid.

ANN. 1462.
à 1463.

France étoit alors en trêve avec l'Angleterre, le roi Charles crut que la conjoncture étoit propice à demander au duc l'exécution de sa parole. On fit des informations à ce sujet; les dépositions de plusieurs témoins, du nombre desquels étoient le connétable de Richemont & le maréchal de la Fayette, confirmèrent la vérité de cette promesse. Il parut cependant que le duc n'étoit pas disposé à satisfaire le roi, qui se trouvoit hors d'état de l'y contraindre. La rupture de la trêve qui survint dans le même tems mit fin à cette discussion. Charles attaché au recouvrement de la Normandie & de la Guienne, occupé de ses chagrins domestiques, ne perdit pas toutefois cet objet de vûe. Il laissa en mourant deux cens cinquante mille livres destinées au paiement d'une partie des quatre cens mille écus portés dans la convention.

Idem. ibid. Louis n'avoit pas moins d'empressement de se remettre en possession des villes engagées. Pour réussir dans cette entreprise il étoit nécessaire de ménager également le duc de Bourgogne & le comte de Charolois. Il fit entendre à ce dernier qu'il touche-

roit les quatre cens mille écus. Cet espoir empêcha le comte d'opposer aucun obstacle à la négociation qui se traitoit en même tems avec le duc. Les ministres de ce prince gagnés par le roi le déterminèrent sans peine à consentir au rachat. Il n'étoit gueres possible d'ailleurs qu'il s'y refusât sans manquer ouvertement aux engagements les plus solennels, puisqu'on offroit d'accomplir les conditions du traité dans le sens le plus rigoureux. Lorsque tout fut réglé, le roi ne songea plus qu'à rassembler les quatre cens mille écus. On eut recours aux emprunts, on prit les diverses sommes destinées au paiement des gens de guerre, des officiers de la maison du roi, les dépôts des consignations; & le remboursement de ces différentes parties fut assigné sur une imposition accordée par les états particuliers de toutes les provinces du royaume.

Cependant le comte de Charolois instruit de ce qui se passoit témoigna tout haut son mécontentement. La décision de cette affaire sans sa participation le morrisoit d'autant plus, que brouillé alors avec son pere ainsi

ANN. 1462.
à 1463.

Idem. ibid.

Ann. 1462.
à 1463.

qu'avec le roi, il lui étoit impossible de traverser leurs démarches. Il chargea les sieurs d'Imbercourt & de Contray d'aller représenter au duc combien l'accord qu'il vouloit conclure étoit préjudiciable à la sûreté de ses états, qui par la restitution des villes engagées alloient devenir frontières. Ces mêmes députés avoient ordre de se plaindre au nom de la province d'Artois. Ces représentations n'eurent pas un plus heureux succès que celles qu'il adressa dans le même tems au roi. En vain il le supplia de se déister pour le moment de son dessein, & d'en remettre l'accomplissement à un autre tems, & cela pour des raisons qu'il ne spécifioit pas, mais sur lesquelles il auroit désiré de s'entretenir avec lui, si l'on ne l'avoit pas assuré que l'intention de sa majesté étoit de le faire arrêter pour le remettre à son pere; qu'il ne croyoit pas toutefois avoir à se reprocher aucune action qui dût lui faire appréhender un pareil traitement. Le roi assuré du consentement du duc de Bourgogne, fit peu d'attention aux prières du comte. L'argent fut délivré en deux paiemens égaux, & le duc

fit remettre les places aux commissaires qui vinrent en prendre possession au nom du monarque. Il se contenta de le prier de conserver dans leurs places les commandans & les officiers qu'il y avoit établis. Louis dans les premiers mouvemens de joie que lui causa la réussite de cette affaire, promit tout : mais lorsqu'il eut fait réflexion sur les conséquences de ses promesses, il se crut dispensé de les tenir.

ANN. 1462.
à 1463^r

Lorsque cette négociation fut terminée, le roi, qui s'étoit rendu sur les frontieres de la Picardie, vint trouver le duc à Hesdin, qui lui fit la plus magnifique réception. Le comte de Charolois qui pour lors étoit en Hollande fut invité de se trouver à cette entrevue pour rendre ses respects à sa majesté. Il répondit qu'il ne se croiroit jamais en sûreté tant que le roi garderoit près de sa personne le seigneur de Croi & le comte d'Erampes. Il accusoit ce dernier d'une conspiration contre ses jours. Cette imputation véritable ou supposée étoit un reproche indirect auquel le roi dédaigna de répondre. Le monarque & le duc se donnerent réci-

Idem. Ibid.

ANN. 1462.
à 1463.

proquement tous les témoignages de la plus intime confiance. Louis attentif à toutes les conjonctures qui pouvoient devenir favorables à ses intérêts, crut devoir saisir le moment propice de profiter des dispositions où le duc paroïsoit à son égard. Pendant le séjour qu'il fit à Hesdin, il avoit eu le tems d'en examiner les fortifications. Cette place située entre Arras & Montreuil, mettoit le Ponthieu hors d'insulte en même tems qu'elle ouvroit l'entrée de l'Artois. Il proposa au duc de l'échanger contre la ville de Tournay. La proposition fut rejetée sans détour, & le roi se vit contraint de dissimuler son dépit d'un refus qu'il s'étoit attiré pour avoir jugé trop avantageusement de son ascendant sur l'esprit du duc.

Destitution
des commandans établis
par le duc de
Bourgogne.
Ibid.

Après l'entrevue d'Hesdin, le roi visita les places dont il venoit d'être remis en possession. Il reçut les nouveaux sermens des habitans, & malgré la promesse qu'il avoit faite au duc de Bourgogne, il destitua la plûpart des commandans. Saveuses, gouverneur d'Amiens & de Dourlans, fut remplacé par Lannoy, neveu d'Antoine de Croy. Ce même seigneur de

Lannoy , déjà gouverneur pour le duc de Bourgogne , de Lille , de Douay & d'Orchies , obtint encore du roi le commandement de Mortagne , au lieu du bâtard de S. Paul , & fut de plus gratifié d'une pension de deux mille livres. On cherchoit envain par quels services Lannoy avoit mérité cette profusion de faveurs. Peut-être le monarque avoit-il dessein de le détacher des intérêts du duc de Bourgogne , & de se rendre par son moyen maître des places dont il étoit gouverneur pour ce prince. Cet espoir étoit douteux , & son projet pouvoit tourner contre lui-même. Aussi ne hazarda-t-on cette supposition que comme une conjecture assez équivoque. Louis ne consultoit que sa volonté pour disposer des places , & verser ses bienfaits , & l'on a souvent fait honneur à sa politique de ce qui n'étoit que l'effet du caprice.

ANN. 1462.
à 1463.

La France eut à regretter cette année la plus respectable princesse de l'Univers , Marie d'Anjou , le modèle des reines & des épouses. Sa vie ne fut qu'un exercice continuel de toutes les vertus , utiles , bienfaisantes & cheres à l'humanité. Elle eut

Mort de la
reine mere.

ANN. 1462.
à 1463.

pour son époux Charles VII , cet amour sincere , constant , & sans réserve , si digne du plus tendre retour. Elle aima ses enfans , elle aima sa patrie , elle en fut adorée. La noblesse de son cœur , la candeur de son ame , les agrémens de son esprit , qui réunissoit la douceur , la pénétration & la dignité , rendoient encore plus touchantes ses graces naturelles. Elle souffrit patiemment les injustices de son époux : elle vit sans murmurer des rivales altieres lui ravir un cœur qu'elle méritoit d'occuper tout entier. *C'est mon seigneur* , disoit-elle en parlant du roi , *il a tout pouvoir sur mes actions , je n'en ai aucun sur les siennes.* Compagne inséparable des infortunes de Charles , elle les supportoit avec un courage héroïque. Il eut plus d'une fois besoin qu'elle lui inspirât sa fermeté. Lorsque réduit aux plus pressantes extrémités il méditoit déjà sa retraite , elle fut la premiere à combattre cette honteuse résolution , & ranima son espérance. Elle étoit alors l'ame de tous les conseils , & toujours modeste. Ce seroit , on ne craint pas de le dire , un prodige inco mpréhensible qu'un assemblage si

parfait des plus rares qualités pût exister sans une piété véritable. Marie d'Anjou fut digne de l'hommage de tous les mortels, parce que son premier attachement fut toujours réservé à l'auteur de son être. Prosterneée au pied des autels, elle imploroit la grâce de remplir les soins du trône & de sa famille. Son utile activité ne négligeoit aucun devoir. Mere des pauvres, elle se plaisoit à descendre dans les détails de leurs miseres pour les soulager. Le charme inexprimable de la vertu paroissoit attaché à ses moindres actions. Tout ce qui l'environnoit sembloit porter l'empreinte de son ame éclairée, juste & bienfaisante. On ne pouvoit la voir sans être pénétré d'admiration & de respect. Nous ne faisons qu'extraire ici les sentimens des auteurs contemporains. Charles, malgré les infidélités que sa foiblesse ou la force de ses penchans lui fit commettre, lui conserva toujours sa confiance. L'indocile Louis eut pour elle une tendresse véritable, quoiqu'elle n'eût jamais eu la complaisance d'approuver ses fréquentes révoltes contre l'autorité paternelle. Elle consacra les

ANN. 1462.
à 1463.

Ann. 1462.
à 1463.

Présages
avant-cou-
reurs des
troubles.

dernières années de sa vie à la retraite. Elle alloit tous les mois pleurer & prier sur le tombeau de son époux. Elle mourut le 29 Novembre 1463, âgée de cinquante-neuf ans. Elle fut inhumée à saint Denis.

La perte de cette reine auguste & vertueuse ne pouvoit arriver dans des circonstances qui la rendissent plus sensible. Le monarque son fils qui déféroit beaucoup à ses conseils, avoit plus que jamais besoin d'être éclairé par elle. Cet esprit de conciliation, cette douceur, cette sagesse inaltérable & tranquille qui la caractérisoient, eussent peut-être prévenu les troubles que préparoient les fausses mesures & l'humeur inquiète du roi. Ce prince paroissoit, depuis son avènement au trône, ignorer cet art que les rois font d'autant plus inexcusables de négliger qu'ils peuvent aisément l'acquérir, c'est l'art de se faire aimer. Il n'aimoit personne, on le haïssoit : s'il réussissoit à se faire redouter, ce n'étoit que pour éprouver à son tour les craintes qu'il inspiroit aux autres. Tout l'alarmoit. Les soupçons dont il étoit assiégé ne lui laissoient pas un instant de relâche. Il ne pouvoit ignorer qu'il

avoit fait un nombre prodigieux de mécontents , qui tous avoient un égal intérêt de lui nuire. Ces mécontents , à la tête desquels se trouvoient la plus grande partie des seigneurs & des princes, n'aspiroient qu'au moment de donner un libre essor à leur ressentiment. Les injures particulières ten-
doient à se réunir pour attirer le feu de la vengeance commune. Tandis que toutes les parties de l'orage se rassembloient , Louis s'occupoit des moyens de le prévenir. Il ne pouvoit trouver ses ressources qu'en lui-même , c'étoit le talent de ce prince. Aucun de ses contemporains ne possédoit comme lui l'art de se tirer d'une conjoncture épineuse. C'est peut-être à cette facilité de débrouiller les embarras les plus compliqués , qu'on doit attribuer l'excessive sécurité avec laquelle il se précipitoit dans le danger. Mais comment se flatter de combattre avec succès des ennemis qu'on ne connoît pas & dont on est environné? Telle étoit sa position. Instruit confusément qu'il se formoit des associations dangereuses , ses perquisitions n'avoient pu jusqu'alors percer ce labyrinthe d'intrigues & de cabales. Il touchoit au moment

ANN. 1462.
à 2463.

Ann. 1462.
à 1463.

d'une défection presque générale dont les détails échapoient à toute pénétration. Devoit-il attendre que cette redoutable conspiration éclatât pour ne pas se méprendre au choix de ses adversaires ? Dans de pareilles circonstances il est peut-être encore plus dangereux d'hésiter que de prendre un parti décisif. Une résolution hardie étonne les mal-intentionnés, déconcerte leurs mesures, prévient leur réunion, & procure presque toujours la facilité de les détruire en les attaquant séparément. Le roi d'abord parut se conduire suivant ce système. Si le royaume étoit menacé de troubles intérieurs, on n'avoit du moins rien à redouter de la part des puissances étrangères. Les Anglois qui seuls auroient pu être tentés de profiter de ces mouvemens, venoient d'éprouver des secousses trop violentes pour être en état de tirer avantage des querelles de leurs voisins. Edouard n'étoit occupé que du soin d'affermir son élévation. Il venoit récemment de conclure une trêve avec le roi, il avoit même recherché son alliance en faisant demander en mariage Bonne de Savoye, belle-sœur de Louis. Le com-

te de Warwich étoit passé en France pour en faire la proposition, qui fut agréée, & le roi n'avoit différé l'accomplissement de ce projet que dans l'espérance de déterminer le monarque Anglois à se rendre moins difficile sur les conditions d'un traité de paix définitif entre les deux couronnes.

ANN. 1462.
à 1463.

Les pensionnaires que le roi entretenoit auprès du duc de Bourgogne, l'assuroient en quelque sorte de ce prince, ou du moins lui faisoient espérer qu'il seroit un des derniers à se déclarer contre lui. Il ne s'agissoit que de continuer à le ménager. Il connoissoit son humeur : d'ailleurs il n'avoit rien à redouter de sa part tant que le comte de Charolois se tiendroit éloigné. La mésintelligence qui regnoit entre le pere & le fils partageant toujours la cour de Bourgogne, le duc adressa ses plaintes aux états tenus à Bruges. On nomma des députés pour aller trouver le comte de Charolois & l'engager à rentrer en grâce. Il les reçut avec bonté. Après leur avoir exposé tous les sujets de mécontentement qu'on lui avoit donnés, il finit par se rendre à leurs instances, & vint

Disposition
du duc de
Bourgogne.
*Hist. d'An-
gleterre.*
Rym. all.
publ. T. V. p.
11.

ANN. 1462.

à 1463.

trouver son pere à Bruges. Mais cette réunion fut de peu de durée. Les mêmes motifs de division subsistoient toujours. L'aversion du comte pour la maison de Croi étoit insurmontable. Il les avoit déclarés ses ennemis mortels. Il les accusoit hautement de forfaité, de poison, d'avoir formé les plus affreux complots contre ses jours; & dans ses accusations il paroissoit déjà vouloir impliquer indirectement le roi, en disant qu'il ne vouloit pas désigner les plus dangereux ennemis *qui poursuivoient sa mort, par l'horreur qu'on éprouveroit s'il les nommoit.*

Le roi forme le projet d'attaquer le duc de Bretagne.

Ibid.

D'Argentré.

Hist. mod.

de Bret.

Preuves justific., &c.

T. XVI. p.

297. de cette

hist.

La cour de Bourgogne entièrement occupée de ces éternels démêlés, n'étoit gueres en état de porter son attention sur d'autres objets. Le roi tranquille de ce côté, du moins pour quelque tems, résolut d'attaquer le duc de Bretagne sans lui donner le tems de se reconnoître. Ce prince, après le duc de Bourgogne, étoit celui qui lui causoit les plus vives alarmes. Il n'ignoroit pas qu'il s'étoit uni avec le comte de Charolois par les nœuds de la plus étroite alliance; qu'ils devoient s'assister mutuellement envers & contre tous; qu'ils s'étoient envoyé

leurs scellés pour gage de leur foi inviolable, & qu'ils avoient, suivant l'usage du tems, consacré par des sermens respectifs une confraternité d'armes. A cette cause légitime d'aller au-devant des coups qu'on lui préparoit, se joignoit un motif non moins puissant sur l'esprit de Louis, c'étoit la haine personnelle qu'il avoit conçue contre le duc de Bretagne, sentimens que toute sa dissimulation ne pouvoit déguiser. Nous en avons rapporté ci-devant l'origine. L'amiral Jean de Montauban attisoit encore le feu de cette inimitié. Il ne pouvoit pardonner au duc de ce qu'il s'étoit opposé à la nomination d'*Artur de Montauban*, son frere, à l'abbaye de Redon. L'amiral fit entendre au roi que l'honneur qu'il avoit d'être attaché à son service étoit l'unique motif de l'obstacle que le duc apportoit à la réception de son frere. C'étoit ce même Artur auteur de la mort & l'un des bourreaux de l'infortuné Gilles de Bretagne. Pour suivi pour ce crime il s'étoit rendu moine, & avoit fait un transport de tous ses biens aux Célestins de Paris chez lesquels il avoit pris l'habit de religieux quelques an-

ANN. 1461.
à 1461.

T. XV. p.
197. de cette
hist.

ANN. 1462.

A. 1463.

Sommaton
faite au duc
de Bretagne.
Ibid.

nées après ce meurtre, au retour d'un pèlerinage à saint Jacques en Galice. Ce mélange monstrueux de pratique de dévotion & de scélératesse peint le fanatisme du siècle.

Le roi, dans le dessein de surprendre le duc de Bretagne, avoit fait marcher divers corps de troupes vers les frontières de cette province. Ces mouvemens se firent avec tant de précaution, & l'on prit des mesures si précises & si secrètes, que le duc ne conçut pas le moindre soupçon du danger qui menaçoit ses états. Il n'en fut averu que par l'arrivée du chancelier Pierre de Morvilliers, qui vint lui signifier que le roi lui défendoit de s'intimider dorénavant, » *duc par la grace de Dieu* ; de faire frapper de la monnoye d'or ; de faire aucunes levées extraordinaires sur ses sujets ; d'exiger que ses vassaux en lui ren-

« Quoique l'histoire moderne de Bretagne ait révoqué en doute la hauteur & la dureté de ces demandes peu conformes à la politique de Louis XI., on a cru toutefois devoir suivre le récit de Dargentré, avec d'autant plus de confiance que par les réponses du duc, que le moderne lui-même ne fait pas difficulté de rapporter, on reconnoît, à la réserve du titre *par la grace de Dieu*, que toutes les autres demandes lui avoient été faites de la part du roi.

» dant

—
 dant hommage, s'obligeassent de le servir, envers & contre tous ceux qui peuvent vivre & mourir, de recevoir les sermens de fidélité des prélats, ainsi que leurs aveux & dénombremens, attendu qu'ils relevoient *vuelement de la couronne de France*. Morvilliers avoit ordre en cas de refus de lui déclarer la guerre.

ANN. 1462.
 à 1463.

Le roi cependant attendoit à Tours la réponse du duc, dont l'embarras étoit extrême. Il n'avoit point de troupes, & se trouvoit absolument hors d'état de se défendre contre une armée formidable qui déjà bordoit ses frontières. François II, duc de Bretagne, étoit naturellement foible, inquiet, timide, fait pour être toujours gouverné plutôt que pour agir de lui-même. Toute sa conduite annonce l'indécision de son caractère. Il avoit formé des intrigues secrètes, des associations. Il s'étoit engagé dans des projets dont l'exécution ne dépendoit pas moins de l'étendue des lumières que de la promptitude & de la fermeté; & toutefois, comme s'il eût dû borner ses idées à de simples spéculations, il n'avoit disposé aucun des préparatifs

Embarras du duc.

~~Ann. 1462.~~ nécessaires pour soutenir ses démarches.

Ann. 1462.

à 1463.

Le duc aidé
des avis de
Duchastel
suspend l'or-
rage.

Ibid.

La conjoncture pressante où se trouvoit le duc de Bretagne redoubloit encore son irrésolution. L'extrémité du danger, & son impuissance ne lui permettoient plus de prendre un parti vigoureux. Il eut recours à la soumission & à la tromperie, unique ressource de la foiblesse : encore eut-il besoin pour se décider d'être aidé par les avis de Tannegui Duchastel. Il répondit au chancelier, qu'il ne refusoit pas de souscrire aux demandes qu'il lui faisoit de la part du roi ; mais qu'elles embrassoient des objets d'une telle importance que son seul consentement ne pouvoit valablement suffire pour en assurer l'accomplissement ; » que les loix du pays exigeoient le concours des différens » ordres de la province ; qu'il sup- » plioit sa majesté de lui donner le » tems d'assembler les états pour leur » communiquer ses intentions, ajoutant » tant que ce seroit l'abuser que d'en » agir autrement, ce qu'il ne vou- » droit faire pour chose quelconque. « Cette fausse condescendance fascina

les yeux du roi , qui , satisfait d'avoir fait respecter la terreur de ses armes , accorda trois mois de délai , renvoya ses troupes , & prit la route de Picardie , tant pour faire la visite de ses places , que pour examiner de plus près la conduite du duc de Bourgogne , & sur-tout du comte de Charolois. Si le duc de Bretagne avoit commis une imprudence en se laissant surprendre sans défense , Louis ne fit pas une moindre faute de ne pas profiter des circonstances pour pousser à bout un ennemi que , suivant le système politique qu'il s'étoit proposé , il ne devoit pas ménager. Envain , en présence des princes & des seigneurs assemblés à Tours , le roi , dans un discours qui , dit-on , toucha les assistans jusqu'aux larmes , avoit assuré que quand même il auroit fait la conquête de tous les états du duc de Bretagne jusqu'aux moindre château , il seroit toujours disposé à les lui rendre s'il vouloit rentrer dans son devoir ; ceux qu'un long usage avoit familiarisés avec le caractère & le génie de ce prince , étoient seuls en état d'apprécier la sincérité de ses promesses.

Le roi nomma , pour régler les af- *Idem. Ibid.*

Ann. 1462.

à 1463.

faïres de Bretagne & prononcer un jugement définitif, le comte du Maine, assisté de l'évêque de Poitiers, du maréchal de Cominge, de Dauvet, premier président du parlement de Toulouse, & de Pierre Poignant. Le duc parut souscrire à ce moyen de conciliation, en protestant toutefois qu'il vouloit bien reconnoître le comte comme un ami qui remplissoit l'office de médiateur & d'arbitre, & non comme un juge autorisé à prononcer *par forme contentieuse*. Cette querelle qui d'abord paroïsoit ne devoir se terminer que par les armes, avoit changé de nature, & devint un procès par écrit. Le comte du Maine choisit la ville de Tours, où le duc fut sommé d'envoyer ses députés. Ils s'y rendirent, mais armés de protestations, qui suspendirent le jugement. Nouvelle assignation indiquée à Chinon avec aussi peu de succès. Il paroît que le dessein du comte n'étoit pas de presser vivement cette affaire, puisque ce ne fut qu'après plusieurs délais qu'enfin il rendit sa sentence à la requête du procureur général de la commission. Les commissaires chargés de signifier le jugement furent obligés

de s'arrêter dans le fauxbourg de Nantes , & de s'acquitter de leur commission aux barrières de la ville , qu'on refusa de leur ouvrir.

Ann. 1462.
à 1463.

Ce seroit abuser de la patience des lecteurs que de les fatiguer par le détail prolix de ces procédures minutieuses qui n'instruisent de rien. On se contentera de rapporter le précis des reproches que le roi faisoit au duc , & qu'il remit au comte du Maine. Ces reproches découvrent le caractère du monarque , les dispositions où il se trouvoit , ainsi que le véritable motif de cette discussion. Louis se plaignoit d'abord : » de ce que dans » le tems qu'il n'étoit encore que » dauphin , le duc avoit refusé de » lui prêter quatre mille écus : qu'il » ne lui avoit fourni aucune assistance » dans la guerre de Catalogne : de ce » qu'il avoit saisi le temporel de l'évêché de Nantes , *attentat inoui dans » toute la chretienté* , disoit-il , *les évêques allant devant les ducs , & ne » pouvant être leurs sujets* ; de l'ordre » qu'il avoit donné à ses vassaux de » prendre les armes : enfin que le procureur du duc étant à Rome avoit dit » que son maître n'étoit point sujet

Idem. Ibid.

Ann. 1462.
à 1463.

» du roi , & qu'il recevroit plutôt les
» Anglois dans ses états que d'y souff-
» frir des François. « A ces reproches
on ajoutoit : que le duc de Bretagne
avoit écrit aux princes du sang , qu'il
étoit bien informé que le roi avoit
offert au roi d'Angleterre , la Nor-
mandie ou la Guienne , pourvu qu'il
l'aidât à détruire le duc de Bourgo-
gne & les autres princes : qu'il appel-
loit Edouard *son très-honoré seigneur* ,
& se contentoit , en parlant de lui ,
de le nommer *le roi Lois* : qu'il avoit
recherché l'alliance des Anglois au
préjudice de la France ; & qu'il en-
tretiendroit avec le comte de Charo-
lois une liaison contraire aux intérêts
& à la tranquillité du royaume. On
supprime les autres griefs au sujet des
droits de régale , & de l'hommage du
duché , questions si souvent agitées
sans être éclaircies. Ces différentes ac-
cusations ne demeurèrent pas sans ré-
plique de la part du duc , qui par le
moyen des délais qu'il fallut nécessai-
rement lui accorder , trouva le secret
de suspendre & d'éloigner l'orage , &
bientôt la multiplicité des occupa-
tions dont le roi se trouva surchargé
l'obligea de remettre à d'autres tems

le soin de satisfaire son ressentiment.

Toutes les démarches du roi annonçoient que l'objet principal de ses inquiétudes étoit cette intelligence étroite qui régnoit entre le comte de Charolois & le duc de Bretagne. Il sçavoit que les ambassadeurs Bourguignons, envoyés aux états de Nantes, avoient renouvelé, par deux traités secrets, l'alliance du duc & du comte. Le comte de saint Paul, Jacques de Luxembourg son frere, Tanneguy Duchastel, Genlis & Romillé, vice-chancelier de Bretagne, étoient les agens de cette négociation secrète. Louis qui vouloit à quelque prix que ce fût en pénétrer le mystere, fit citer le comte de saint Paul & Genlis à comparoître devant lui pour raison de l'hommage des terres qu'ils tenoient de la couronne. Après quelques difficultés le comte de saint Paul se rendit à la cour sous la sûreté d'un sauf-conduit. Il n'en tira pas plus d'éclaircissement, & il eut la mortification d'employer des tentatives inutiles pour détacher le comte de saint Paul des intérêts du comte de Charolois.

Tandis que le monarque s'épuisoit

ANN. 1462.

à 1463.

Idem. Ibid.

Le duc de

en recherches infructueuses pour dé-
couvrir le tissu d'une intrigue qui se
formoit presque sous ses yeux , le
nombre de ses ennemis croissoit à
l'ombre du silence. Le duc de Bre-
tagne ne se vit pas plutôt hors de
danger , que suivant les conseils de
Tanneguy Duchastel , il songea sé-
rieusement à se mettre à couvert d'un
embarras pareil à celui dont il venoit
de se tirer contre toute apparence.
Le moyen le plus sûr étoit de susciter
tant d'affaires au roi qu'il fût hors
d'état de lui causer de nouvelles ter-
reurs. Il écrivit secrètement à tous
les princes du sang & aux plus grands
seigneurs. Ces lettres , portées par des
messagers travestis en Cordeliers ,
contenoient les plus pressantes exhor-
tations de se réunir pour la défense
commune. Il les avertissoit que l'in-
tention du roi étoit de les détruire
les uns après les autres ; qu'ils pou-
voient juger , par ce qu'il venoit d'é-
prouver , du sort qu'ils devoient at-
tendre ; que l'unique moyen de pré-
venir une disgrâce qui les menaçoit
tous en particulier , étoit d'agir de
concert pour résister à l'oppression. Le
mécontentement général qui fermén-

Ann. 1462.

à 1463.

Bretagne in-
vite les prin-
ces à s'unir
avec lui.

Ibid.

roit depuis si long-tems n'avoit que trop disposé les esprits à recevoir les impressions que le duc vouloit répandre. Ses émissaires revinrent chargés des assurances les plus positives de la part de tous ceux qu'il avoit sollicités d'entrer dans ses projets. Tous s'engagerent à ne pas séparer leurs intérêts des siens. Les confédérés s'envoyèrent réciproquement leurs scellés, & le roi put compter pour ennemis la plûpart des princes de son sang & des plus grands seigneurs du royaume.

ANN. 1462.
à 1463.

Pour achever d'exposer la France à la révolution la plus terrible, & peut-être la plus irréremédiable, il ne manquoit plus que la jonction du duc de Bourgogne. Jusqu'alors ce prince, ami du repos, n'étoit point entré dans cette dangereuse association. Il paroissoit même impossible de l'y déterminer, quelques efforts que le comte de Charolois employât. Une fausse démarche produisit ce que n'avoient pu faire les plus pressantes sollicitations. Le roi informé que le vice-chancelier de Bretagne avoit fait plusieurs voyages en Flandre, en Hollande & en Angleterre, ne douta pas qu'il ne lui

Le bâtard de Rubempré chargé d'une commission secrète est arrêté.
Idem.

Ann 1462.
à 1463.

fût très-facile de découvrir le nœud de toutes les intrigues des princes, s'il pouvoit se rendre maître de leur agent. Romillé étoit alors en Angletterre, & le roi conçut le projet de le faire enlever à son retour. Le bârard de Rubempré fut chargé de cette commission. On lui confia un petit bâtiment monté de quarante hommes d'équipage, tous gens déterminés. Rubempré ayant croisé quelque tems dans la Manche, vint relâcher à *Gorkum*, petite ville de la Hollande sur le *Wahal*. Le comte de Charolois étoit pour lors dans cette place. Il faut croire que le bârard de Rubempré avoit appris que le vice-chancelier de Bretagne en revenant d'Angletterre devoit se rendre auprès du comte : sans cela on pourroit assurer qu'il ne pouvoit prendre de plus fausses mesures. Il est hors de toute vraisemblance qu'on aille choisir son poste à l'extrémité de la Hollande pour arrêter un vaisseau qui fait voile d'Angletterre en Bretagne. Quoi qu'il en soit, Rubempré ayant débarqué avec quelques hommes de son équipage, fut reconnu, arrêté, mis en prison & interrogé. On prétendit qu'il n'étoit venu qu'à

dessein d'enlever le prince pour le conduire au Roi.

Ann. 1464.

La plupart des historiens modernes, & quelques contemporains *, se sont efforcés de justifier Louis de cette accusation, mais tout ce qu'ils ont pu alléguer en sa faveur répand plus d'obscurité sur cet événement, qu'il ne démontre l'innocence du monarque. On se trouve forcé de convenir que toutes les apparences étoient contre lui. Le caractère du bâtard de Rubempré, homme généralement méfestimé : le choix du lieu où l'enlèvement se devoit faire, ce n'étoit que depuis peu de jours que le comte y étoit arrivé : le profond mystère qu'on avoit fait de l'entreprise à ceux même qui devoient seconder Rubempré, ils

Réflexions
sur l'entre-
prise de Ru-
bempré.

* Le continuateur de Monstrelet, en rapportant cet événement, s'exprime ainsi : » commune renommée couroit que le roi avoit baillé charge par lettre écrite & signée de sa main, au bâtard de Rubempré, de prendre vif ou mort le comte de Charolois, & de le lui amener, & ce fait, lui étant près de Hesdin, & qu'il avoit sur la rivière de Somme une grosse armée, il eut prins ou fait prendre le noble duc Philippe, qui n'y visoit gueres, & l'eût tenu & amené avec lui, ainsi comme il tenoit le prince de Savoye son beau-frere. Toutefois, ajoute-t-il, je ne crois point que le roi pensât onques à faire à cette noble maison de Bourgogne si grande iniquité, attendu les biens & les honneurs qu'il en avoit. *Cont. de Monstrelet, vol. III. fol. 103. «*

Ann. 1464.

avoient ordre de lui obéir en tout aveuglement : les démarches de cet aventurier qu'on aperçut roder autour de la maison du comte , pour en examiner les dehors ; les inquiétudes qui le portèrent à se réfugier dans une église lorsqu'il se crut découvert ; qu'on joigne à ces présomptions la politique peu scrupuleuse du roi : il venoit récemment de faire arrêter Philippe second fils du duc de Savoye , & de l'envoyer à Loches où il le retint prisonnier pendant cinq ans , quoiqu'il l'eût invité lui-même à venir à la cour , & qu'il ne s'y fût rendu que sur la foi d'un fauf-conduit. Toutes ces circonstances réunies répandent des nuages qu'il est difficile de dissiper. Louis nia toujours qu'il eût formé un pareil dessein , mais ce déshonneur n'est pas une preuve évidente. Heureux les princes qui se sont rendus assez respectables pour mériter d'être crus sur leur parole !

Entrevue du
roi & du duc
de Bourgo-
gne.

Ibid.

Dans le même tems que cette entreprise fut découverte les troupes Françoises bordoient les frontieres de la Picardie. Le roi s'étoit rendu à Hesdin pour visiter le duc de Bourgogne , qui lui fit une réception pa-

reille à celle de l'année précédente.

ANN. 1464.

Dans cette seconde entrevue il lui proposa de consentir à la restitution des villes de Lille , de Douay & d'Orchies , qui avoient été engagées aux anciens comtes de Flandre pour deux cens mille livres tournois , & dix mille livres de rente. Le duc répondit que ces villes avoient été cédées par le roi à son ayeul , Philippe duc de Bourgogne , lorsqu'il épousa Marguerite , héritière du comté de Flandre , & que suivant les termes de ce transport , il en devoit jouir lui & sa postérité masculine , au défaut de laquelle seulement elles étoient réversibles au domaine de la couronne. Le roi fit encore quelques autres demandes qui furent refusées civilement , *parce que* , dit la chronique , *elles ne sembloient pas raisonnables*. Le duc à son tour pria le roi de rendre ses bonnes grâces au comte de Charolois son fils ; de ne plus exiger que les seigneurs Flamands ou Bourguignons , en lui faisant serment de fidélité , jurassent de le servir *contre tous hommes qui peuvent vivre ou mourir* ; enfin de remplir plusieurs articles du traité d'Arras , qui jusqu'alors n'a-

ANN. 1464.

voient point été exécutés. Le roi quitta le duc sans lui répondre, & partit le lendemain pour Abbeville. Après avoir séjourné quelque tems dans cette ville, & fait un voyage à Rouen, il revint dans le Ponthieu, & s'arrêta dans le village de Novion, près de la forêt de Cressy, à six lieues d'Hesdin, où le duc étoit encore. Les deux princes ne se visiterent point, ils n'avoient de correspondance entr'eux que par l'entremise d'Antoine de Croy. Cette froideur dura jusqu'au 10 Octobre que le roi manda au duc qu'il lui rendroit visite le lendemain.

Le comte de Charolois donne avis à son pere de la détention de Rubempré.

Ibid.

Le comte de Charolois, qui venoit alors de faire arrêter Rubempré, se hâta d'informer son pere de cet accident. Il fit partir un de ses officiers nommé *Olivier de la Marche*, chargé d'une lettre contenant le détail de la conspiration qu'il prétendoit avoir prévenue; car il se pourroit aussi que le comte, dans la vue d'engager le duc à se déclarer, se fût servi de la détention de Rubempré pour noircir l'honneur du roi par la supposition d'un crime imaginaire. Non seulement il accusoit le monarque d'avoir voulu le faire enlever, mais il ajou-

toit encore que son dessein étoit de se rendre maître de la personne du duc de Bourgogne ; que c'étoit dans cette intention qu'il s'étoit approché d'Hesdin , & qu'il tenoit sur les bords de la Somme des troupes nombreuses prêtes à se rassembler au premier ordre.

ANN. 1464

Le duc reçut le messager du comte de Charolois le jour même que le roi lui fit annoncer sa visite. Ne se croyant pas en sûreté dans Hesdin où il s'imaginoit à tout moment qu'on alloit l'enfermer , il partit précipitamment , & se rendit à saint Paul en Artois , laissant la garde de la ville à son neveu Adolphe de Cleves , avec ordre de recevoir le roi s'il se présentait. Louis informé de la retraite du duc , retourna en Normandie. La nouvelle du projet , vrai ou supposé , d'enlever le comte de Charolois , & de surprendre le duc de Bourgogne , ne tarda pas à devenir publique par les soins qu'on eut de la répandre. Les émissaires du comte l'annoncerent hautement. Les prédicateurs en firent retentir les chaires : les princes étrangers en furent informés. Envain l'amiral de Montauban écrivit au sei-

Suite de cette affaire.
Ibid.

ANN. 1464.

gneur de Croy pour l'engager à faire enforte que cette affaire s'assoupît , & qu'on relachât le bâtard de Rubempré. Croy , que l'inimitié du comte de Charolois & son attachement au roi de France ne rendoient déjà que trop suspect , rejeta la lettre de Montauban , & dit au messager : *» mon ami , » reporte tes lettres à ton maître , & dis- » lui que je ne m'en mêlerai ja : qui l'a » brassé , si le boive : bien leur en con- » vient. «*

Le roi en-
voye des am-
bassadeurs au
duc de Bour-
gogne.

Ibid.

Le roi se montra extrêmement sensible au deshonneur dont le couvroient ces bruits injurieux. Il manda les députés des villes à Rouen , & fit en leur présence prononcer , par le chancelier , un discours en forme d'apologie qui contenoit la justification de l'attentat dont on l'accusoit. Non content de cette première démarche , il résolut de demander au duc de Bourgogne réparation de l'affront qu'on lui faisoit. Le comte d'Eu , l'archevêque de Narbonne , & Morvilliers vinrent pour cet effet à Lille , où déjà le comte de Charolois s'étoit rendu auprès de son pere. Le danger dont ils avoient également paru menacés les avoit réconciliés. Le duc

accompagné de son fils donna audience aux ambassadeurs du roi le lendemain de leur arrivée. Morvilliers porta la parole. Il commença son discours par des reproches contre le duc de Bretagne, qui avoit, disoit-il, sollicité l'alliance des Anglois, anciens ennemis de la couronne, & par conséquent encouru la peine de *confiscation de corps & de biens* comme coupable du crime de leze-majesté au premier chef. Que le roi informé que ce prince avoit envoyé en Angleterre le vice-chancelier de Bretagne, s'étoit cru en droit de traverser cette négociation : qu'il avoit chargé le bâtard de Rubempré d'enlever à son retour cet agent pernicieux des mauvais desseins du duc. Que le comte de Charolois non content d'attenter, contre le droit des gens, à la liberté d'un homme chargé d'exécuter les ordres du roi, avoit fait publier que Rubempré n'étoit venu à *Gorkum* que pour s'emparer de lui : qu'il avoit envoyé, au duc son pere, Olivier de la Manche, qui s'étoit attaché à semer ces bruits outrageans dans toutes les villes par lesquelles il avoit passé. Qu'un Jaco-

Ann. 1464.

bin de Bruges avoit eu la témérité , dans un sermôn , d'accuser sa majesté d'avoir attenté à la liberté du duc & de son fils : que le départ précipité d'Hesdin étoit une preuve manifeste , qu'on n'avoit ajouté que trop de foi à cette odieuse accusation : que le roi pensoit qu'un pareil procédé ne pouvoit provenir que de la part du comte de Charolois , mécontent , sans doute , de ce qu'il lui avoit retranché sa pension de trente-fix mille livres pour la lieutenance générale de la Normandie. Morvilliers termina sa harangue en demandant , au nom du roi , qu'on lui livrât Olivier de la Manche , ainsi que le Dominiquain , pour être punis comme calomniateurs , & que le bâtard de Rubempré fût remis en liberté. Tandis que le chancelier parloit , le comte de Charolois marquoit la plus vive impatience. Il voulut plusieurs fois l'interrompre , mais son pere le retint , & lui dit de différer sa réponse pour un autre jour , & de lui laisser dans cette première audience le soin de le défendre.

Réponse du
duc de Bour-
gogne.

Le duc ayant imposé silence à son fils s'adressa aux ambassadeurs , aux.

quels il déclara, sans détour, qu'il ne relâcheroit point Rubempré, attendu qu'il avoit été arrêté en Hollande, principauté qui ne relevoit point du roi : qu'Olivier de la Marche étoit de l'hôtel du comte de Charolois : qu'il se feroit informer s'il étoit coupable, pour en faire justice : que le *prêcheur étoit homme d'église, partant qu'il n'y voudroit toucher.* » Je veux » *que chacun sçache*, dit-il avec chaleur, *que je ne promis oncques chose à homme ou prince qui vive que je n'aye tenu à mon pouvoir.* Pour adoucir l'aigreur de ce reproche qui sembloit s'adresser indirectement au roi, il ajouta en riant : *je ne fis oncques faute sinon aux dames, dites le à monseigneur le roi.* « Cette plaisanterie ne fut pas la seule dont il assaisonna sa réponse. » Si mon fils est *douteux (suspçonneux)* il ne tient pas de moi, à qui homme ni prince quel qu'il soit ne fit jamais ombrage. C'étoit le caractère de sa mère, qui plusieurs fois m'a soupçonné d'aimer d'autres femmes ». Il finit en se plaignant que dans presque toutes les occasions le roi avoit affecté de manquer à sa parole. Alors

ANN. 1464. un chevalier , maître en loix , dit :
*» monseigneur , qui ci est , ne tient du
 » roi que le duché de Bourgogne , ainsi
 » que les comtés de Flandre & d'Ar-
 » tois ; mais il possède hors du royaume
 » me les duchés de Brabant , de Luxem-
 » bourg , de Limbourg , de Lotrich , les
 » comtés de Bourgogne , de Haynaut ,
 » de Hollande , de Zelande , de Na-
 » mur , & maintes autres grandes sei-
 » gneuries qu'il ne tient que de Dieu ,
 » quoiqu'il ne soit pas roi ». Je veux
 bien que chacun sçache , interrompit
 le duc , que si j'eusse voulu je fusse roi.
 Le comte de Charolois voulut enco-
 re prendre la parole : *» monseigneur
 » de Charolois , dit Morvilliers , je ne
 » suis pas venu pour parler à vous ,
 » mais à monseigneur votre pere ». Le
 duc voyant que le comte ne pouvoit
 plus se contenir , ajouta : *» j'ai répon-
 » du pour toi comme il me semble qu'un
 » pere doit répondre pour son fils , tou-
 » tefois si tu as si grande envie , pen-
 » ses y aujourd'hui , & demain dis ce
 » que tu voudras ». Les ambassadeurs
 furent ensuite congédiés , avec pro-
 messe qu'on leur donneroit avant peu
 une réponse plus détaillée.***

Dans la conférence qui fut tenue

Le lendemain , le chancelier de Morvilliers ne fit que renouveler les plaintes & les demandes de la veille. Le duc y répondit à-peu près de la même manière , il ajoura seulement qu'il ne pouvoit désapprouver son fils d'avoir fait arrêter Rubempré qui s'étoit rendu suspect par ses démarches équivoques ; que si cet aventurier , qu'on qualifioit d'envoyé du roi , n'étoit pas coupable , il n'avoit rien à craindre , & qu'on lui rendroit justice. Qu'il avoit été pris dans ses domaines , non relevant de la couronne. *Si les gens de guerre ne peuvent venir dans vos pays non sujets du roi* , dit Morvilliers , *ce seroit trop près pris. Vous parlés de gens de guerre* , reprit le duc , *le roi n'a point de guerre , car il a fait trêve avec les Anglois.* La trêve effectivement venoit d'être prorogée cette année.

En donnant à la commission de Rubempré l'interprétation la plus favorable , c'est-à-dire , en supposant qu'il n'étoit chargé que d'enlever un ministre du duc de Bretagne envoyé en Angleterre , le roi ne pouvoit se disculper d'avoir enfreint la trêve & violé le droit des gens. Honteuse ex-

Ann. 1464.

crémité de se trouver forcé d'avouer une mauvaise action pour se justifier d'un crime ! Le duc de Bourgogne répondit avec toute la dignité d'un grand prince , & , ce qu'on n'auroit pû s'imaginer , le comte de Charolois fit voir une modération qui sembloit démentir l'impétuosité de son caractère ; il surprit tout le monde au point qu'en sortant de l'audience le duc dit à ses plus intimes confidens : » qu'il ne croyoit pas avoir un » fils si sage «. Après s'être mis à genoux devant son pere pour obtenir la permission de parler , il commença son discours par la justification du duc de Bretagne : il convint qu'il avoit contracté la plus étroite alliance avec ce prince , mais que cette liaison n'intéressoit en rien sa majesté. Il déclara qu'il ne se plaignoit point qu'on lui eût retranché sa pension de lieutenant général en Normandie , dont il n'avoit jamais touché qu'un quartier ; » que moyennant » qu'il eût la grace de son pere il se » pouvoit bien passer de tous autres » bienfaits. Que le bâtard de Rubempré , mis en prison par son ordre , » étoit un homme diffamé. Que s'il

» étoit effectivement *légal du roi*,
 » comme les ambassadeurs l'assu-
 » roient, il auroit dû se présenter de-
 » vant lui en arrivant à Gorkum :
 » qu'au surplus, ce lieu n'étoit point
 » du tout propre à guetter un envoyé
 » de Bretagne à son retour d'Angle-
 » terre, & qu'il n'étoit pas vraisem-
 » blable qu'il dût y passer ». Morvil-
 liers ne s'attacha pas à combattre ces
 raisons qu'il lui auroit été difficile de
 réfuter. Dans une troisième audien-
 ce il renouvela ses demandes pour
 l'élargissement du prisonnier, que le
 duc continua de refuser, en disant,
 qu'il enverroit incessamment des am-
 bassadeurs au roi, & qu'il espéroit
 qu'il voudroit bien s'en contenter.
 Telle fut l'issue de l'ambassade dont il
 étoit indispensable de détailler les
 circonstances, pour mettre le lecteur
 en état de juger d'une affaire qui don-
 na la plus forte impulsion à ces trou-
 bles si connus sous le nom de *guerre
 du bien public*. Lorsque les ambassa-
 deurs prirent congé du comte de Cha-
 rolois, ce prince s'adressant à l'arche-
 vêque de Narbonne lui dit : » *recom-*
 » *mandés-moi très-humblement à la*
 » *bonne grace du roi, & lui dites qu'il*

Ann. 1464. *» m'a bien fait laver par le chancelier ;
 » mais avant qu'il soit un an il s'en
 » repentira.* « Ces menaces du comté ,
 rapportées fidèlement au roi , auroient
 dû lui faire ouvrir les yeux. Un avis
 si salutaire étoit d'autant moins à né-
 gliger qu'il venoit de la part d'un
 ennemi qui , dans les premiers trans-
 ports de sa colère , n'avoit pu se con-
 traindre. Il produisit toutefois un ef-
 fet directement opposé sur l'esprit du
 monarque : il crut n'avoir rien à re-
 douter de la part d'un prince qui se
 laissoit emporter à de vaines brava-
 des , & dont tout le ressentiment s'ex-
 haleroit en paroles.

Cependant le parti des mécontents
 du gouvernement se fortifioit de jour
 en jour. Ce mal contagieux avoit jetté
 de si profondes racines , que presque
 toutes les parties du royaume s'en trou-
 verent infectées à la fois. Cette mul-
 titude de princes , de seigneurs offen-
 sés ou négligés , d'officiers destitués ,
 de gens de guerre désappointés s'étoit
 encore accruë de la foule de ces esprits
 brouillons , amateurs des nouveautés ,
 qui sans avoir de motifs personnels
 de plaintes , n'aspirent qu'après les
 tems de trouble , comme si leur avan-
 tage

rage particulier dépendoit de l'infortune publique ; tous n'attendoient que le signal pour lever l'étendart de la rébellion. Louis n'avoit encore pu, malgré ses perquisitions, se procurer des lumieres certaines sur ces divers mouvemens. Si l'on en excepte le comte de Charolois & le duc de Bretagne, il étoit environné d'ennemis d'autant plus dangereux qu'il n'en connoissoit aucun. Les avis qu'il recevoit de tous côtés l'alarmoient sans l'instruire. On conspiroit contre lui, dans sa cour, près de sa personne, sous ses yeux sans qu'il s'en apperçût. Les écrivains contemporains rapportent que la cathédrale de Paris servit plus d'une fois de rendez vous aux ligués. Une aiguillette de soie verte attachée à leur ceinture, étoit le signal de reconnoissance. On peut regarder comme une espece de prodige qu'un complot formé entre tant de personnes ait pu rester si long-tems enseveli dans les plus épaisses ténèbres. Le duc de Bourbon, l'un des principaux auteurs de la conspiration, étoit venu passer quelque tems à la cour, sous prétexte de rendre ses devoirs au monarque, mais dans le

Ann. 1464.

_____ fonds pour observer sa contenance.
ANN. 1464. En le quittant il prit la route de Lille, dans le dessein de fixer l'irrésolution du duc de Bourgogne. Ce prince n'avoit point encore voulu se déclarer contre le roi. Le comte de Charolois avoit inutilement employé les plus vives sollicitations. Il hésitoit toujours, & peut-être eût-il continué de temporiser sans l'arrivée du duc de Bourbon. Le motif qui avoit engagé ce dernier à se soulever, étoit le refus de la dignité de connétable. Neveu du duc de Bourgogne par sa mere, il s'étoit acquis beaucoup d'ascendant sur l'esprit de ce prince. Il scût lui représenter avec tant de force, le danger auquel tous les princes se trouvoient exposés de la part d'un monarque injuste, politique, ambitieux, & qui ne faisoit consister sa grandeur que dans leur abaissement : il lui fit sentir si vivement la nécessité indispensable de réunir leurs efforts communs contre une puissance qui se rendoit de jour en jour plus redoutable, qu'enfin le duc consentit qu'on levât des troupes, & qu'on envoyât ordre à ses vassaux de prendre les armes. C'étoit tout ce que le comte de

Charolois demandoit, fortement convaincu que cette première démarche étoit un engagement qui ne laissoit plus la liberté de reculer. Il se trouvoit par ce moyen à la tête de toutes les forces de sa maison, & ce commandement alloit lui donner un pouvoir indépendant en quelque sorte de l'autorité paternelle. Il en exerça le premier acte contre les seigneurs de Croy, qu'il déclara ses ennemis personnels, ainsi que de l'état, leur ordonnant sous peine de mort, de quitter la cour & le service de son père, de la confiance duquel ils n'avoient que trop long-tems abusé. A cet ordre terrible ils partirent, sans oser même prendre congé du duc. Philippe, malgré la foiblesse de son âge & les infirmités qui depuis quelque tems avoient presque éteint la vigueur de son tempérament, ne put apprendre la hauteur avec laquelle le comte de Charolois agissoit, sans se sentir transporté de la plus violente colère. Dans sa fureur il se saisit d'un *éperon*, sortit de son appartement. Ses officiers, ses domestiques éperdus le suivoient; il étoit d'étage en étage, parcourant son palais, & criant à hau-

te voix , qu'il vouloit voir si son fils seroit assez hardi pour tuer ses gens en sa présence. On fit disparoître le portier , les clefs furent cachées , les portes barricadées , & tandis qu'il commandoit qu'on les rompît , la duchesse de Bourbon sa sœur , ainsi que les dames de sa suite , accoururent , & le conjurerent avec tant d'instance de se modérer , qu'enfin elles l'engagerent à se laisser reconduire dans sa chambre. Il se passa près de trois semaines avant qu'il voulût entendre parler de son fils. On saisit pour le fléchir l'occasion d'un sermon public , sur le pardon des injures , qui avoit été prononcé devant lui. Le duc pénétré de la force des moyens employés par l'orateur chrétien , accorda , aux sollicitations des principaux seigneurs , la grace du prince qui vint aussi-tôt se jeter à ses pieds :

» *mon très-redouté seigneur & pere , lui*
 » *dit-il , je vous supplie , en l'honneur*
 » *de la passion de notre seigneur Jesus-*
 » *Christ , de me pardonner ce que je*
 » *vous ai méfait , car c'étoit pour me*
 » *préserver de mort & vous aussi , &*
 » *pour la conservation de vos pays &*
 » *sujets , comme ci-après je dirai plus* ;

« à plein ». Tandis que le comte par-
loir, les yeux du duc, constamment
fixés sur lui, se remplissoient de pleurs.
Charles mon fils, s'écria-t-il en le re-
levant, *tout ce que vous m'avez fait*
jusqu'à ce jourd'hui, je vous le pardon-
ne : soyez-moi bon fils & je vous serai
bon pere. Tous les spectateurs d'une
scene si touchante, ouvrage heureux
de la nature ainsi que de la religion,
versoient des larmes de joie & d'at-
tendrissement.

ANN. 1464.

Le roi se repentant des trop longs
délais qu'il avoit accordés au duc de
Bretagne, prit enfin la résolution de
ne plus ménager un prince qu'il sca-
voit n'être occupé que du soin de lui
susciter sans cesse de nouveaux en-
nemis. Toutefois avant que d'en ve-
nir aux dernières extrémités, il vou-
lut justifier sa conduite. Il indiqua
pour cet effet une assemblée dans la
ville de Tours, où se trouverent le
roi de Sicile, les ducs d'Orléans &
de Bourbon, les comtes d'Angoulê-
me, d'Eu, du Maine & de Nevers,
Jacques d'Armagnac, duc de Ne-
mours, les comtes de saint Paul, de
Penthièvre, de Tancarville, ainsi
qu'une multitude de seigneurs. Le

ANN. 1465.

Assemblée
de Tours.
Ibid.

Ann. 1461.

chancelier Mörvilliers , & Dauvet procureur général , exposèrent les sujets de plainte occasionnés par le duc de Bretagne , ainsi que les raisons alléguées pour sa défense. Cette manière adroite de soumettre la question au jugement des assistans parut entraîner tous les suffrages. Tous approuverent le ressentiment du monarque , & condamnerent le duc , quoiqu'il y en eût parmi eux plusieurs qui avoient déjà pris des engagements avec lui. Le lendemain le roi porta la parole lui-même. Il joignoit à beaucoup d'esprit le talent de s'exprimer avec facilité. Son discours contenoit une apologie de son gouvernement depuis qu'il avoit pris les rênes de l'état , dans laquelle il n'oublioit pas d'attaquer l'administration du règne précédent. Tous les assistans le firent assurer , par l'organe du roi de Sicile , qu'ils étoient entierement dévoués à le servir *envers & contre tous sans rien épargner*. Ils offrirent d'employer leur médiation pour engager le duc de Bretagne à rentrer dans son devoir.

Mort du duc
d'Orléans.
Ibid.

La bonne volonté que Louis voyoit régner généralement parmi les princes de son sang & les chefs de la no-

blesse du royaume, dut le flatter agréablement, & lui faire regretter de n'avoir pas mis plutôt en usage la modération & la confiance pour faire approuver ses démarches & chérir son administration. Il étoit triste pour lui, & plus encore pour le royaume, que ces moyens si sûrs & si faciles contrastassent avec son caractère. La force du naturel le ramenoit malgré lui à la bisarrerie de son humeur inquiète & soupçonneuse. Cette même assemblée n'étoit pas encore séparée lorsque Charles duc d'Orléans, trompé par la douceur que le monarque témoignoit, crut pouvoir profiter de ces heureuses dispositions pour ménager l'accommodement du duc de Breragne. Quelques tems auparavant le roi l'avoit chargé d'aller en Breragne pour engager le duc à se soumettre. Il parla en faveur de ce prince, s'attachant à diminuer les attentats qu'on lui reprochoit. Le nombre des années, les services rendus à l'état, une fidélité à l'épreuve, & qui ne s'étoit jamais démentie, une conduite irréprochable avoient acquis au duc d'Orléans le droit de s'exprimer avec une généreuse liberté. Il

Ann 1465.

Ann. 1465. hazarda quelques représentations sur les abus du gouvernement. Louis qui venoit lui-même de faire son propre éloge, ne put souffrir avec patience qu'on osât blâmer indirectement sa conduite; la vérité blessait son oreille superbe. Il accabla le duc d'Orléans des reproches les plus durs, l'accusant publiquement d'avoir des intentions criminelles, & de prendre, contre son souverain, le parti des révoltés. Le duc se retira pénétré de la plus vive douleur. Un affront si sanglant & si peu mérité, termina les jours de ce vertueux prince, qui mourut le 4 janvier âgé de soixante-quatorze ans, emportant au tombeau les regrets de toute la France. Outre deux filles, l'une abbesse de Fontevraud, & l'autre mariée à Jean de Foix, vicomte de Narbonne, il laissa, de Marie de Cleves, sa troisième épouse, un fils âgé pour lors de deux ans, qui, par acte du 19 mai précédent, avoit été accordé avec Jeanne de France ^a, que la reine avoit mise

^a Il s'est glissé une erreur dans l'histoire généalogique de la maison de France, où l'on trouve que Louis du vivant de son père avoit été d'abord destiné à Louise de France, mais que cette princesse étant morte en bas âge, il épousa Jeanne : l'acte

au monde cette année. C'est le même prince que nous verrons parvenir à la couronne , & faire le bonneur du royaume , sous le nom de Louis XII. ANN. 1464.

Le duc de Bretagne informé des dernières résolutions du roi , & que ce monarque irrité se disposoit à faire une irruption à main armée dans ses états , essaya encore d'en retarder l'effet par une nouvelle ambassade. Cette ligue qui s'allumoit depuis si long-tems étoit prête d'éclater , les préparatifs concertés : on n'attendoit plus que le signal. Dans de pareilles circonstances tous les momens deviennent précieux. Les députés Bretons (c'étoit Tanneguy Duchastel & le vice-chancelier de Bretagne) promirent tout pour gagner du tems. Le duc s'engageoit à souscrire à la plupart des demandes , & de venir incessamment trouver le roi à Poitiers. Il avoit promis , quelques tems auparavant , de se rendre à Chinon , sans tenir parole. Cependant le monarque tant de fois trompé , se laissa encore amuser cette fois : il crut avoir

Nouvelle
ambassade de
Bretagne.

passé le 19 mai 1464 , désigne en termes exprés : madame , Jeanne de France , fille du roi. *Extrait des manuscrits de Dupuy 761 , rapporté aux preuves de l'histoire de Louis XI.*

Ann. 1465. enfin amené le duc au point de subir toutes les conditions qu'il voudroit lui imposer. Il combla les ambassadeurs de caresses, & partit pour un pèlerinage à notre-dame du Pont, en Limousin.

Le duc de Berry se retire en Bretagne.

Ibid.

Le roi se fut à peine éloigné, que Charles duc de Berry, son jeune frère, qui s'étoit dispensé de le suivre sous prétexte d'une partie de chasse, prit la fuite accompagné d'Odet Daydie, seigneur de l'Escun, & alla joindre les ambassadeurs de Bretagne. Ils l'attendoient à quatre lieues de Poitiers; ils prirent avec lui la route de Nantes, faisant rompre les ponts derrière eux, dans l'apprehension d'être poursuivis. La retraite du duc de Berry étoit le signal attendu de l'embrasement qui se manifesta dans toutes les parties du royaume presque au même instant. Louis accourut dans le dessein de se venger du duc de Bretagne, en portant le fer & le flamme jusque dans le cœur de sa province.

Manifeste du duc de Berry.

Ibid.

Ceux qui abusant de la jeunesse & de l'inexpérience du duc de Berry l'avoient engagé dans cette fausse démarche, publièrent en son nom un manifeste qui contenoit les motifs

de son évafion. » *Il s'étoit retiré de Poi-*
 » *tiers*, difoit-il, *parce qu'il avoit été* ANN. 1456.
 » *averti de la grande calamité du royaume*
 » *me*, occasionnée par les miniftres
 » qui environnoient le roi fon frere, à
 » *l'appétit defquels la juftice étoit blef-*
 » *sée*, qu'ils forçoient la cour de par-
 » *lement & les autres tribunaux de juger*
 » *à leur volonté*. Il fe plaignoit de la
 » *grande & exceffive exaétion des pro-*
 » *cureurs* : de l'oppreffion que fouffroit
 » le clergé : des mariages faits d'au-
 » torité fans confulter les parens ; en-
 » fin d'une multitude de défordres
 » qui deshonorioient le royaume & le
 » rendoient la fable des puiffances
 » étrangères. Dans le deffein de chaſ-
 » ſer, d'auprès du roi, ces confeil-
 » lers pernicioeux, il invitoit la no-
 » bleſſe à prendre les armes pour par-
 » venir au ſoulagement du pauvre peu-
 » ple ». Tel étoit le langage qu'on fai-
 ſoit tenir à un prince de ſeize ans, en
 parlant de fon frere & de fon roi. Les
 autres princes ne manquerent pas de
 faire diftribuer des manifeſtes à-peu-
 près ſemblables. Tous n'avoient pour
 but qu'une réforme ſalutaire, & ſem-
 bloient n'avoir d'autre intérêt que ce-
 lui de la nation, c'eſt ce qui fit don-

ANN. 1465. ner à cette guerre le nom *de ligue du bien public*, & jamais titre éblouissant ne fut usurpé avec plus d'impudence. Pour en juger sainement il ne faut que suivre avec un peu d'attention la conduite de ces prétendus réparateurs des calamités de leur patrie.

Révolte du
Duc de Bour-
bon.

Louis se disposant à porter la guerre en Bretagne, avoit écrit au duc de Bourbon de lever un corps de troupes dans ses domaines, & de le venir joindre incessamment. Le duc par sa réponse ne se contenta pas de le refuser sans détour, à ce déni de service il ajouta les plus sensibles reproches, il blâma sans ménagement la manière dont le roi avoit administré l'état depuis son avènement à la couronne : sa volonté arbitraire substituée aux loix du gouvernement, les princes & les grands éloignés de sa personne, sa confiance prostituée à des gens qui en étoient indignes, le mépris constant de toutes les remontrances qu'on lui avoit adressées. Il lui apprit enfin que dans l'intention de remédier à tant d'abus, & *par compassion du pauvre peuple*, les princes & les grands avoient pris le parti de s'unir étroitement dans la vue de l'engager à chan-

ger de systême , & le tout pour son bien & celui de sa couronne. Le duc de Bourbon dans le même tems s'empara des bureaux du roi , se saisit de l'argent qu'il y trouva , fit arrêter le seigneur de Crussol , Juvenal des Ursins , & Doriole , receveur général des finances.

ANN. 1468.

Le duc de Bourbon n'avoit pas , dans sa réponse , désigné nommément les princes ligués , mais ils ne tarderent pas à se faire connoître. Jean duc de Calabre , de Lorraine & de Bar , fut un des premiers à prendre les armes malgré les exhortations de René , roi de Sicile , son pere. Ce prince étoit mécontent de ce que le roi ne lui avoit pas fourni les secours suffisans pour lui assurer la conquête & la possession du royaume de Naples.

Les autres princes se déclarent.

Avant que de poursuivre il est à propos d'observer que la plupart des princes qui entrèrent dans cette ligue avoient chacun en particulier quelque sujet de se plaindre du gouvernement actuel. Mais que pouvoient alléguer , pour leur justification , le duc d'Alençon & le comte d'Armagnac ? Ces deux ingrats vouloient sans doute faire sentir au roi combien il est dangereux de

verfer ses bienfaits sur des méchans.
ANR. 1465. Le duc de Nemours & le seigneur d'Albret marchaient avec tout ce qu'ils avoient pu rassembler de troupes dans leurs domaines.

Idem. Ibid. Tandis que ces princes rebelles armoient de toutes parts, le plus redoutable de tous, le comte de Charolois, avoit déjà mis sur pied toutes les forces des Pays-Bas, & venoit en même tems de charger le maréchal de Bourgogne d'enjoindre à la noblesse & aux gens de guerre de cette province, ainsi que de la Franche-Comté, de se tenir prêts à marcher aux premiers ordres. Jusques à ce moment le duc de Bourgogne avoit ignoré le véritable projet de la ligue. En donnant son consentement pour lever des troupes, il comptoit seulement assurer la tranquillité de ses domaines contre l'inquiète ambition du roi, & qu'on se borneroit à se tenir sur la défensive. Le comte de Charolois ayant disposé tous ses préparatifs, ne lui dissimula plus qu'il alloit porter la guerre en France : que tous les chefs de la confédération, unis d'intérêts, n'aspiroient qu'au moment de venger leurs injures communes ; que le

rendez-vous étoit sous les murs de Paris ; que toutes les mesures étoient si bien concertées , qu'il étoit impossible que le roi pût résister. Le duc reçut dans le même tems le manifeste du duc de Berry , & une lettre particulière de ce prince , qui acheverent de le déterminer. Lorsque le comte vint prendre congé de lui pour aller se mettre à la tête de son armée : » *mon*
 » *fils* , lui dit-il , *faites bien la besogne ,*
 » *& vous y portés vaillamment , aimés*
 » *mieux mourir que fuir : si vous êtes*
 » *en danger vous n'y demeurerez pas*
 » *pour employer encore cent mille hom-*
 » *mes de guerre.* «

 ANN. 1465.

Tous les mécontents étoient accourus en foule se ranger sous les drapeaux des ligués : hommes d'armes aguerris , capitaines intrépides , chefs expérimentés désertèrent en foule pour aller grossir le parti des rebelles. On eût dit que ces braves guerriers , qui sous Charles VII s'étoient fait un honneur de prodiguer leur sang pour le salut de la monarchie , avoient formé le funeste projet de la renverser & de détruire leur propre ouvrage. Parmi ces ennemis de leur patrie , que le devoir d'historien nous oblige

Idem. *Ibid.*

Ann. 1465.

de citer , nous nommons à regret le comte de Dunois , ce héros qui sous le règne précédent avoit été l'un des restaurateurs de la France. Il s'étoit retiré de la cour , ainsi que le maréchal de Loheac , & tous deux avoient précédé en Bretagne la fuite du duc de Berry : ce n'étoit même que sur leurs avis réitérés que ce prince imprudent avoit précipité l'accomplissement du projet de son évasion.

Idem. Ibid.

Il est moralement impossible qu'un prince se trouve chargé de la haine générale , sans y avoir contribué. En désapprouvant les rebelles , nous ne prétendons pas justifier le roi. Ils étoient coupables , sans doute , mais le monarque l'étoit encore plus qu'eux de les avoir réduits à la nécessité de le devenir. Jamais le royaume n'avoit été menacé d'une révolution plus funeste & plus subite. Des extrémités de la Hollande & de la Zélande , des frontieres de l'Allemagne , des rives de la Meuse aux pieds des Pyrénées , toutes les forces de la monarchie se rassembloient pour envelopper le monarque. Louis étoit perdu sans ressource , si la conduite de ses ennemis avoit égalé leur fureur.

Comment pouvoit-il se flatter de surmonter l'hydre qu'il avoit à combattre ? Heureusement ce monstre armé de mille bras manquoit de tête.

ANN. 1465.

Dans un péril si manifeste, le seul rayon d'espoir qui restoit au roi étoit la supériorité de son génie sur celui de ses adversaires. Il avoit du courage : il résolut d'employer l'un & l'autre à sa défense. On pourroit dire de lui qu'il sçavoit réparer ses fautes par son adresse & son intrépidité, si des erreurs aussi graves que les siennes pouvoient s'expier par le succès.

Il avoit fait divers traités avec quelques puissances étrangères de l'Allemagne & de l'Italie ; mais le seul de ces alliés sur lequel il pût compter étoit Sforce, duc de Milan, le plus habile politique, & l'un des plus grands capitaines de son siècle. Dans la vue de se l'attacher entièrement, il lui avoit cédé, l'année précédente, la seigneurie de Gènes & la ville de Savonne, aux conditions de les tenir en fief. Ce transport fut accepté par les ambassadeurs du duc, qui rendirent en son nom hommage au roi. Sforce s'étoit obligé non-seulement à servir le roi, mais en même

Alliance du
roi avec le
duc de Milan :
cession de Gê-
nes.

Ann. 1465. tems à renoncer à toute alliance , excepté toutefois à la ligue d'Italie.

**Mariage du
roi d'Angle-
terre.**

Ibid.
Rap. Thoyr.
Rym. all.
publ. T. IV.

Le roi auroit aussi désiré s'unir avec Edouard. Le projet arrêté du mariage de ce monarque avec Bonne de Savoye lui en avoit fait concevoir l'espérance , lorsqu'il se vit obligé d'y renoncer par un incident qui a plutôt l'air d'une fiction de roman que d'une vérité héroïque. Tandis que le comte de Warwick , chargé de la procuration du roi d'Angleterre , arrêtoit en France les conditions de l'alliance de ce monarque avec la princesse de Savoye , l'amour se jouoit à Londres de l'intérêt des deux couronnes , & détruisoit l'ouvrage de la politique. Jacqueline de Luxembourg , veuve du duc de Bedford , avoit épousé en seconde nûces Richard de Wideville , simple gentilhomme , dont elle eut plusieurs enfans , entr'autre Elisabeth , qui venoit de perdre récemment son mari , nommé Jean Grey , tué en combattant pour la maison de Lencastre. Cette jeune veuve s'étoit retirée près de sa mere , & vivoit avec elle dans le comté de *Northampton*. Edouard un jour s'étant égaré à la chasse passa près du château de *Grafton*. C'étoit l'azile

qu'habitoient la mere & la fille. Il y entra pour se reposer , & pour rendre en même tems visite à la veuve de Bedford. Ces deux dames saisirent ce moment pour fléchir le monarque , & l'engager à restituer une partie des biens confisqués après la mort de Grey. Elisabeth vêtue d'un long habit de deuil , tenant ses enfans par la main , entra dans la chambre ou le roi s'entretenoit avec sa mere , & vint subitement se précipiter à ses pieds en le conjurant d'avoir pitié de sa malheureuse famille. Elle étoit belle : son attitude , ses pleurs lui prêtoient encore de nouveaux charmes. Edouard en fut ébloui. Dès cet instant il conçut pour elle la passion la plus violente. Persuadé que l'éclat de son rang lui procureroit une victoire facile , il essaya , mais inutilement , de la séduire. Elle n'avoit pas moins de vertu que d'attraits. Elle répondit à toutes les sollicitations de son amant , que si l'inégalité de leurs conditions ne lui permettoit pas d'aspirer au titre de son épouse , l'honneur ne lui défendoit pas moins de s'abaisser à la qualité de maîtresse. Cette résistance ne faisant qu'irriter

 ANN. 1466.

ANN. 1465.

la passion d'Edouard , il lui offrit sa main , & l'épousa peu de tems après malgré les représentations de la duchesse d'York sa mere , sur la disproportion d'un pareil mariage. Cet événement occasionna quelques murmures en Angleterre. On y trouva étrange que le roi voulant épouser une de ses sujettes , n'eût pas fait tomber son choix sur une maison plus distinguée. L'arrivée de Jacques de Luxembourg , frere du comte de saint Paul , & oncle d'Elisabeth de Wideville , à la tête d'un cortége de trois cens gentilhommes , fit cesser ces plaintes , & l'on ne blâma plus le monarque d'avoir donné la main à une personne issue d'une famille impériale. Le pere de la nouvelle reine fut créé lord & comte de *Riviers*. Tous ses parens eurent part à son élévation. *Warwich* , frémissant de honte d'avoir été joué , revint en Angleterre. S'il dissimula pour lors , nous aurons dans la suite occasion de rapporter les effets de son ressentiment.

Dispositions
à la guerre.
Ordre pour
la sûreté des
villes.
Ibid.

Ce contre-tems dérangeoit les projets du roi : obligé de dévorer l'affront qu'il recevoit d'Edouard , il s'estima heureux que le monarque An-

glois consentît à proroger la trêve.
 Il ne fut plus question de porter la ANN. 1465.
 guerre en Bretagne , des soins plus
 pressans demandoient ailleurs la pré-
 sence du roi. Il fit sur le champ partir
 les ordres les plus précis pour veil-
 ler au maintien de la sûreté des vil-
 les de son obéissance. Charles de Me-
 lun , gouverneur de Paris , fit pren-
 dre les armes aux bourgeois de la ca-
 pitale , qui dans ces fâcheuses circon-
 stances s'empressèrent de donner des
 marques de leur attachement & de
 leur fidélité. Le guet fut augmenté ,
 les postes furent distribués , les chaî-
 nes rétablies , les portes , à la réserve
 de deux , exactement murées : on
 pourvut de vivres la ville pour plu-
 sieurs mois. Quelques jours après , le
 maréchal de Gamaches y entra suivi
 d'un corps de troupes réglées. Jean
 Balue , nommé depuis peu à l'évêché
 d'Evreux , avoit accompagné Charles
 de Melun. On le vit plusieurs fois
 faire la revue de la milice bourgeoise
 en rochet & en camail , monter la
 garde & marcher à la tête de la com-
 pagnie des hommes d'armes de Ga-
 maches. Ce prélat , de la plus basse
 extraction , étoit alors honoré de la

Ann. 1465.

faveur du roi , qui donnoit volontiers sa confiance à des hommes qu'il estimoit peu. » *C'est*, disoit-il , *un bon » diable d'évêque pour à cette heure , je » ne sçai ce qu'il sera à l'avenir.* « Cette maniere de s'exprimer peu convenable à la dignité de l'épiscopat , s'accordoit avec les mœurs de Balüe. Ce fut dans ce tems que le comte de Dammartin s'échappa de la bastille , & alla grossir le nombre des rebelles. Le roi fut si satisfait du zèle que les habitans de la capitale témoignoiẽt , qu'il députa quatre de ses principaux officiers pour les en remercier. Il leur fit annoncer en même tems » que » la reine viendroit accoucher à Paris , la ville du monde qu'il aimoit le mieux. « Les comtes de Nevers & d'Eu furent chargés de la garde des villes situées sur la Somme , & d'arrêter l'irruption dont on étoit menacé de ce côté de la part du comte de Charolois , tandis que le comte du Maine conduisoit en Normandie un détachement considérable destiné à contenir les Bretons en cas qu'ils voulussent attaquer les frontieres de cette province. René d'Anjou , roi de Sicile , s'étoit rendu en Bretagne

pour essayer de ramener le duc de Berry. Cette entrevue ne produisit ANN. 1465 pour lors que des plaintes vagues, multipliées & répétées dans tous les manifestes, & dont chacune exigeoit une explication particuliere. Le roi répondit à tous les articles, & envoya sa réponse à son frere par des députés qui se rendirent à Nantes sous un sauf-conduit. Si ces négociations n'engagerent pas le duc de Berry à reconnoître sa faute, elles commencerent du moins à jeter parmi les confédérés des germes de défiance & d'incertitude. On publia dans le même tems une déclaration par laquelle le monarque promettoit une entiere abolition à tous ceux qui dans le terme de six semaines abandonneroient le parti des rebelles pour rentrer dans leur devoir.

Louis, après avoir à la hâte employé ces diverses mesures, les seules que la briéveté du tems & la nécessité des conjonctures laissoient à son choix, partit à la tête de son armée, forte de quatorze mille hommes de troupes aguerries. Son dessein étoit d'attaquer d'abord le duc de Bourbon, le moins puissant des princes ligués. Il

Le roi déclara la guerre au duc de Bourbon.

 ANN. 1465.

traversa rapidement le Poitou & une partie du Berry , soumit en passant quelques villes de cette province , manqua une tentative sur Bourges , dont il ne voulut pas s'arrêter à faire le siège , dans l'appréhension qu'un échec devant cette place ne décréditât la réputation de ses armes , & entra dans le Bourbonnois , où le duc n'avoit pas cru qu'il dût sitôt pénétrer. Une pareille promptitude le déconcerta.

Réduction
du duc de
Bourbon.
Ibid.

En levant l'étendart de la révolte le duc de Bourbon avoit oublié de songer à sa sûreté. Il avoit peu de troupes : ses places dépourvues de garnisons & mal fortifiées , se trouvoient à la merci d'une armée formidable ; car les forces du roi , accrues sur sa route , montoient alors à vingt-cinq mille hommes. Dans une si pressante extrémité , il ne lui restoit d'autre parti que la fuite , ou de fléchir par sa soumission son souverain irrité. La duchesse de Bourbon vint trouver le roi son frere , & sut ménager son esprit avec tant d'adresse , qu'elle le fit consentir à recevoir des propositions d'accommodement. L'arrivée successive du duc de Nemours avec quelques

ques troupes , & d'un détachement envoyé par le maréchal de Bourgogne , qui devoit être incessamment suivi d'un secours plus puissant , rendirent le duc plus difficile sur les conditions du traité , & firent traîner la négociation en longueur. Il consentit toutefois à mettre bas les armes , mais il rompit cette convention ayant appris que le comte d'Armagnac , à la tête de six mille chevaux , s'avançoit pour le dégager. La trêve qu'on venoit de signer fut rompue. Le roi irrité d'avoir perdu des momens précieux , pressa les rebelles sans leur laisser le loisir de respirer. Le duc , quoique soutenu par le comte d'Armagnac , le duc de Nemours & le seigneur d'Albert , fuyoit devant l'armée royale , & bien-tôt se trouva réduit à quitter le Bourbonnois pour aller se renfermer dans Riom avec ses alliés. Louis vint incontinent en former le siège , résolu de terminer cette guerre à quelque prix que ce fût. Il fallut céder. Les princes acceptèrent une trêve pendant laquelle on espéroit de parvenir à pacifier les troubles du royaume. Ils promirent de se déclarer contre les autres chefs

ANN. 1465

ANN. 1485.

de la ligue, s'ils persistoient dans leur révolte. Ils s'obligèrent de plus, de faire agréer ces conditions au duc de Bourbon, qui s'étoit de nouveau retiré à Moulins. Le roi ne devoit compter que foiblement sur l'exécution de ce traité, qui n'étoit que conditionnel, & qui fut effectivement rompu; mais les nouvelles qu'il reçut de la marche du comte de Charolois & du duc de Bretagne, ne lui permettoient pas de s'arrêter plus long-tems. Il laissa quelques troupes pour tenir en respect le duc de Bourbon du côté de l'Auvergne & du Berry, tandis que *Galeas* fils de Sforce, duc de Milan, son ami & son allié, ravageroit le Forest & le Beaujollois.

Le comte de
Charolois s'a-
vance vers
Paris.

Ibid.

Le comte de Charolois, à la tête de vingt-six mille combattans, après avoir traversé la Flandre & l'Artois, s'avançoit vers la Somme. D'un autre côté le duc de Bretagne dirigeoit la marche de son armée le long des rives de la Loire. Les princes confédérés s'étoient donné rendez-vous dans l'Isle de France, qui devoit être le théâtre de la guerre. Le roi sentit de quelle importance il étoit pour lui de prévenir une jonction de laquelle dé-

pendoit la destinée du Royaume.

Dans une conjoncture si délicate , où le moindre retardement décidait du succès , on ne peut trop relever le service essentiel que rendit Jean de Bourbon comte de Vendôme , en refusant d'accorder aux troupes Bretonnes le passage par les terres de son obéissance. Le tems qu'il fallut employer pour l'y contraindre par les armes , apporta aux intérêts de la ligue un préjudice irréparable. Envain les ducs de Berry & de Bretagne employèrent à diverses reprises les plus pressantes sollicitations pour l'attirer dans leur parti. Ce prince généreux n'écoutant que la voix de l'honneur & du devoir , fut inébranlable. Il répondit à toutes les invitations , que rien n'étoit capable de le détacher de sa patrie & de son souverain. Exemple de fidélité d'autant plus respectable , que la plupart des princes sembloient alors avoir entièrement oublié les obligations les plus sacrées , & que le comte de Vendôme avoit personnellement sujet d'être mécontent du roi. On ne peut s'empêcher , en parcourant cette succession d'événemens auxquels le sort des empires paroît

Ann. 1465.

Le duc de Vendôme arrête la marche de l'armée de Bretagne.

Ibid.

Ann. 1465.

assujetti , de reconnoître les effets sensibles de la justice d'un être suprême : nous verrons sa Providence récompenser le vertueux Vendôme dans sa postérité. Il fut le trisayeul du grand Henri , dont la famille auguste fait depuis près de deux siècles la gloire du trône & le bonheur de la nation , tandis que nous cherchons vainement aujourd'hui quelques rejettons de cette multitude de princes , conjurés alors contre leur patrie , dont l'aveugle ambition , nourrie de pleurs & de sang , déchiroit le royaume , & triomphoit de la misère des peuples. Ils ne sont plus. Une mémoire odieuse est tout ce qui reste de ces ennemis du genre humain , & le tems a dévoré jusqu'aux dernières racines de leurs générations évanouies.

Etat des peuples soumis aux derniers ducs de Bourgogne.

Lorsque le comte de Charolois prit congé de son pere pour aller se mettre à la tête des troupes destinées à porter la guerre en France , il faisoit , sans le sçavoir , le premier pas vers le précipice qui devoit engloutir la grandeur de sa maison. Elle étoit alors parvenue au dernier degré de son élévation. La prospérité , fruit d'une longue paix & d'un gouverne-

ment modéré , régnoit dans ses états.

ANN. 1469.

Les arts , l'industrie , le commerce , faisoient circuler dans toutes les provinces , l'abondance & les richesses. On respiroit à la cour de Bourgogne la volupté , la mollesse , le faste de l'Asie. Le luxe des sujets éga-loit en proportion celui du souverain. Tous à l'envi s'efforçoient de se surpasser par la magnificence des meubles , des habits , par la somptuosité des festins , par l'excès & la variété des plaisirs. Les mœurs étoient corrompues , & la dépravation générale faisoit qu'on ne rougissoit plus des désordres particuliers. Tel est le tableau que nous a tracé Philippe de Commines , historien contemporain , de l'état des peuples soumis à la domination des ducs de Bourgogne. Il est d'autant plus digne de foi , qu'il fut long-tems attaché aux princes de cette maison , & qu'homme d'état , ainsi que courtisan , on ne peut l'accuser de surcharger dans ses écrits des vérités désagréables. Après avoir parlé de l'abus des richesses , des vices communs aux deux sexes , du mépris de la pudeur , & des calamités sur-venues depuis , il ne fait pas difficul-

Ann. 1465.

té d'en attribuer la cause à la corruption publique. *Je ne doute pas, dit-il, que leurs péchés ne leur fassent porter cette adversité.* Un prince imprudent est l'instrument dont Dieu se sert pour châtier les hommes qui osent abuser de ses bienfaits.

Marche de
l'armée du
comte de
Charolois.
Ibid.

L'armée du comte de Charolois avoit passé la Somme à Bray. Le comte de Nevers & le maréchal de Gamaches, qui d'abord s'étoient jettés dans Peronne avec environ deux mille hommes, croyant qu'il en formeroit le siège, sortirent de cette place pour côtoyer les ennemis, & les inquiéter dans leur marche; mais ils observoient tant d'ordre, qu'il ne fut jamais possible d'enlever un seul de leurs détachemens. Le maréchal désespérant de les surprendre, alla se renfermer dans Paris.

Réduction
de plusieurs
villes de Pi-
cardie.
Ibid.

Le comte de Charolois ne rencontra que de foibles obstacles sur sa route. Les villes de Picardie ne se déclarèrent pas ouvertement, mais elles reçurent les gens du comte, & fournirent des vivres pour ses troupes. Elles sembloient attendre que le sort des armes désignât le parti qu'elles devoient embrasser. *Neste, Roye,*

Montdidier , Beaulieu , Pont-Sainte-Maixence, ou se laisserent surprendre, ou se rendirent à la première sommation. Dans toutes ces villes le comte se disant lieutenant général du royaume sous les ordres du duc de Berry, fit publier une abolition générale de tous les impôts, & déclarer en même tems que les princes ligués n'avoient en vue que la réformation du gouvernement & le bien public. Ces magnifiques & trompeuses promesses avoient été si souvent employées, & toujours démenties par leurs auteurs, qu'on avoit appris à connoître leur juste valeur. Le peuple, long-tems victime de l'intérêt & des passions des grands, ne se laissoit plus si facilement éblouir par le désir qu'ils affectoient de soulager sa misère.

De Pont-Sainte-Maixence les ennemis se répandirent dans l'Isle de France. Le comte de Charolois vint se loger à saint Denis. Il comptoit y trouver le corps de troupes que le maréchal de Bourgogne avoit ordre d'amener de cette province, & que le duc de Breragne, fidèle à sa parole, ne manqueroit pas au rendez-vous. Il fut étrangement surpris de n'avoir

L'armée du comte de Charolois arrive devant Paris.
Ibid.

Ann. 1465.

aucunes nouvelles positives de ce prince qui étoit encore à Nantes à la fin de juin , & d'apprendre en même tems que les troupes de Bourgogne ayant trouvé tous les passages occupés par l'armée royale , se trouvoient dans l'impossibilité de le joindre. Furieux de ce contre-tems , on dit qu'il fut tenté de retourner sur ses pas. La honte le rerint. Romillé , ce vice-chancelier de Bretagne qui l'accompagnait , acheva de modérer son impatience , en lui donnant des assurances de l'arrivée prochaine du duc à la tête d'une armée florissante. Ce ministre avoit des blancs signés de son maître, qu'il remplissoit de fausses nouvelles. Ce fut avec cet artifice qu'il amusa le comte , & lui fit perdre entièrement l'idée d'une retraite qui eût déconcerté tous les projets de la ligue.

Tentatives
inutiles pour
surprendre
Paris.

Dans un conseil de guerre on proposa d'essayer , par un assaut général , de s'emparer de la capitale ; mais la ville étoit trop bien fortifiée pour que le succès d'une entreprise si hardie parût vraisemblable. Le comte de Charolois fit ranger ses troupes en ordre de bataille à la vue des rem-

parts. Il se flattoit que cette montre de sa puissance intimideroit les habitans , & rallumeroit peut-être les cendres mal éteintes de l'ancienne faction de Bourgogne ; mais il faut convenir , à l'honneur des citoyens de cette ville , que la vûe des ennemis ne produisit aucune terreur , & ne fut pas capable d'ébranler leur fidélité. Le maréchal de Rohaut fit une sortie , & rentra dans Paris après avoir escarmouché quelque tems. Quelques jours après , le comte chargea quatre héraults d'armes de se présenter à la porte de saint Denis , pour demander le passage & des vivres , avec menaces , en cas de refus , de tout saccager. Il choisit ce moment pour faire attaquer le fauxbourg saint Lazare , dont les barrières furent sur le point d'être forcées , lorsque la milice bourgeoise accourut , repoussa courageusement les Bourguignons , qui , foudroyés en même tems par l'artillerie des remparts , se retirèrent en désordre à l'arrivée du maréchal.

Le roi avoit fait assurer les Parisiens , par Cousinor Bailli de Rouen , qu'il arriveroit incessamment à leur secours avec toutes ses troupes. Il re-

Idem. Ibid.

gardoit la conservation de la capitale
 ANN. 1465. comme l'objet le plus important de
 cette guerre , & qui devoit décider
 de l'événement. *Guillaume , seigneur
 de Montmorenci* , étant alors auprès du
 roi , & qui vivoit encore soixante
 ans après , lorsqu'en 1525 le parle-
 ment s'assembla pour donner ordre à
 la sûreté de Paris , où l'on étoit dans
 la consternation de la prise de Fran-
 çois I. à la funeste journée de Pavie ,
 rapporta qu'il avoit entendu dire à
 Louis XI , dans le tems de la guerre
du bien public : » qu'il falloit qu'il
 » gardât sa bonne ville de Paris , &
 » que s'il plaisoit à Dieu qu'il y pût
 » entrer le premier devant ses enne-
 » mis , il se sauveroit , & avec sa
 » couronne sur sa tête ; mais que si
 » ses ennemis y entroient les premiers
 » que lui , il seroit en danger ». Le
 comte de Charolois avoit chargé
 quelques émissaires de s'introduire
 dans la ville , & de sonder les dispo-
 sitions des habitans. Le maréchal re-
 connut parmi ces agens un chanoine
 d'Arras , à qui il permit de se retirer
 à condition qu'il diroit au comte
 qu'on venoit de recevoir des lettres
 du roi qui marquoient positivement

qu'il seroit à Paris dans quatre jours : ANN. 1465.
» & que l'on verroit lors qui seroit le plus
» fort. Le comte feignit de n'en rien
 croire , en disant que le maréchal l'a-
 voit déjà trompé plusieurs fois.

Les Bourguignons assemblerent de nouveau le conseil de guerre pour délibérer sur le parti qu'on prendroit. Plusieurs étoient d'avis qu'on n'allât pas plus avant , puisque les alliés sur lesquels ils avoient compté ne s'étoient pas trouvé au rendez-vous. Ils représenterent que si l'on différoit la retraite on trouveroit tous les passages fermés par la négligence qu'on avoit eue de s'assurer des places qui bordoient les frontieres de l'Artois & des Pays-Bas. Le prince emporté par le feu de son courage , excité d'ailleurs par le comte de saint Paul & par le vice-chancelier de Bretagne , rejetta ces remontrances timides. Il donna en même tems ses ordres pour que l'armée se préparât à marcher au-devant du duc de Bretagne. La surprise du pont de saint Cloud livra au comte de Charolois un passage sur la Seine. Il se hâta de la traverser , persuadé qu'il ne tarderoit pas à rencontrer les troupes Bretonnes qui , suivant les

Le Comte de Charolois prend la résolution d'aller au-devant du duc de Bretagne.
Ph. de Commines.

ANN. 1465. fausses nouvelles que Romillé lui donnoit journellement , ne devoient pas être fort éloignées.

Le roi marche contre le comte de Charolois dans le dessein d'empêcher sa réunion avec le duc de Bretagne.

Ibid.

Le roi cependant étoit parti du Bourbonnois , & s'avançoit à grandes journées , résolu d'empêcher les ennemis de se fortifier par leur réunion. On agita dans le conseil s'il étoit plus à propos d'attaquer le duc de Bretagne , comme le plus foible de ses adversaires & dont la défaite pourroit intimider les alliés , ou s'il falloit marcher contre les Bourguignons. Le roi se détermina pour ce dernier parti , le plus périlleux , sans doute , mais en même tems le plus décisif ; puisqu'en remportant la victoire sur le comte de Charolois , on viendrait facilement à bout de la ligue dont il étoit le plus formidable appui. Tout le monde se rangea de l'avis du monarque ; il n'y eut que Brezé , grand sénéchal de Normandie , qui soutint l'opinion contraire. Il dit que le comte de Charolois étoit à la tête d'une armée qui l'idolâtroit ; que tous , jusqu'au moindre soldat , se feroient un devoir de mourir en combattant pour lui ; qu'il n'en étoit pas de même du duc de Bretagne , dont

Les troupes étoient composées de guerriers moins affectionnés ; qu'il s'en trouvoit parmi eux un grand nombre qui avoient servi sous Charles VII , à qui la honte de combattre contre son fils feroit tomber les armes des mains ; qu'ils seroient même les premiers à reconnoître leur faute , & à passer de son côté ; enfin , qu'en triomphant des Bretons on recouvreroit le duc de Berry , dont le nom étoit pour les ligués un prétexte spécieux de révolte. Ces motifs ne furent pas capables d'ébranler la résolution du roi. Brezé fut accusé de timidité. Il répondit à ces reproches : que » *s'il y avoit bataillé il le montreroit qu'il n'avoit pas peur , & qu'il n'avoit parlé que pour loyalement conseiller le roi* « .

L'armée royale & celle du comte de Charolois. arrivèrent presque en même tems , la première à *Châtres* , aujourd'hui *Arpajon* : la seconde à Longjumeau. Le comte de saint Paul , à la tête de l'avant-garde Bourguignonne , s'avança jusqu'à Montlhéry. Ce fut là qu'il apprit que le roi n'étoit plus qu'à une demi-journée de distance. Il le fit aussitôt sçavoir au comte de Charolois. La plaine de Long-

ANN. 1464.

Les deux armées se rencontrèrent près de Montlhéry.

Ibid.

 ANN. 1465.

jumeau fut choisie pour le champ de bataille, & l'on convint que le comte de saint Paul, avec son avant-garde, abandonneroit Montlhéry, & rejoindroit le corps de l'armée. On ne concevoit pas trop la raison de ce mouvement, ni quel étoit le projet des ennemis en abandonnant un poste avantageux. La tour de Montlhéry n'étoit plus, ainsi que quelques siècles auparavant, une forteresse capable d'arrêter les forces de nos monarques : toutefois dans le cas d'un combat elle pouvoit être avantageuse à celui qui l'occupoit, & le récit de l'action que nous allons décrire en confirmera la preuve.

Idem. Ibid.

Le roi arriva le lendemain à Montlhéry. Quoique déterminé à combattre, il auroit toutefois désiré pouvoir éviter une bataille qui mettoit sa vie & sa couronne au hasard d'un événement incertain. La victoire la plus complète ne lui promettoit pas un avantage qui pût entrer en comparaison avec le malheur d'être vaincu ; mais le choix ne dépendoit plus de sa volonté. Il n'en étoit pas de même de la position du comte de Charolois : maître du terrain, puisqu'il étoit ar-

rivé le premier , il pouvoit se retrancher dans un camp fortifié , & dans ce poste avantageux attendre que la jonction de l'armée du duc de Bretagne lui assurât un succès aussi complet qu'infailible. Le ressentiment qui l'animoit , sa haine personnelle contre le roi , la fougue impétueuse de son tempérament , le desir de ne partager avec personne l'honneur de la victoire , l'aveuglerent , & lui firent sacrifier un triomphe certain pour satisfaire sa vengeance & son orgueil.

Les armées se trouverent en présence le 16 juillet. Ce jour alloit décider du salut de la monarchie & de la fortune de Louis. Nos meilleurs écrivains ont rassemblé les principales circonstances de cette bataille , auxquelles il seroit difficile de rien ajouter. Les troupes du roi étoient composées de soldats aguerris , & d'une gendarmerie bien montée & accoutumée aux loix d'une exacte discipline. Ainsi l'on peut dire qu'à cet égard il avoit la supériorité sur le comte de Charolois , quoique l'armée de ce prince fût d'un tiers plus nombreuse que la sienne , mais moins formidable en effet qu'en apparence. Un his-

ANN. 1469.

Bataille de
Montlhéry.
Disposition
des deux armées.

ANN. 1465. torien contemporain , en parlant des troupes Bourguignonnes , dit que » *c'étoit la plus fiere armée qu'on pût re-garder* ». Telle étoit l'idée qu'on s'en formoit , à n'en juger que par la richesse des habillemens , la somptuosité des équipages , la multitude des chariots , le nombre des chevaux : il n'y avoit point de simple homme d'armes qui n'eût pour lui seul cinq ou six coursiers de bataille. A ce luxe guerrier il manquoit de bonnes armes & l'habitude de s'en servir. Parmi ces combattans il y en avoit peu qui eussent vû l'ennemi. Depuis trente années que les états du duc de Bourgogne jouissoient des douceurs de la paix , toute la jeune noblesse de ses domaines avoit été élevée à l'ombre du repos. La plûpart des hommes d'armes , dit Philippe de Commines , étoient » mal armés & mal adroits , car long-tems avoient été ces seigneurs en paix. Il falloit que la présomption & le courage leur tinssent lieu de l'expérience qui leur manquoit.

Item. ibid. Il paroît qu'on hésitoit de part & d'autre d'en venir aux mains. Dans le conseil de guerre qui fut tenu la

veille en présence du roi , il avoit été décidé qu'on marcheroit vers Paris , & qu'on éviteroit de combattre , à moins qu'on ne s'y trouvât indispensablement forcé. Brezé , grand sénéchal de Normandie , tenta inutilement de s'opposer à cet avis. Le roi lui demanda s'il s'étoit allié avec les Princes. » Oui , sire , dit-il en riant , » ils ont mon seing , mais ma personne ne vous demeurera. « En sortant du conseil il dit qu'il mettroit le roi & le comte de Charolois si près l'un de l'autre , que *bien habile seroit qui pourroit les démêler*. Il le pouvoit d'autant plus aisément qu'il étoit chargé de conduire l'avant-garde.

 ANN. 1465.

Suivant l'usage qui s'étoit introduit depuis quelques tems , la gendarmerie Bourguignone mit pied à terre. Peu de tems après on changea d'avis , la plûpart remonterent à cheval , il n'y eut que les anciens hommes d'armes qui n'en voulurent rien faire , parce que c'étoit un point d'honneur que de combattre à pied parmi les archers. On avoit pris cette manœuvre des Anglois qui en usoient ainsi pour assurer leur infanterie. Ces mouvemens contraires causerent quelque

Idem. ibid.

 ANN. 1465.

désordre dans l'armée du comte de Charolois, & lui firent manquer l'occasion d'attaquer les François tandis qu'ils défilioient dans la plaine par le bois de *Torfou*. L'armée royale eut tout le tems de se ranger en bataille derriere un large fossé revêtu d'une forte haye qui la séparoit des ennemis. Brézé, comme nous l'avons dit, commandoit l'avant-garde, le roi le corps de bataille, le comte du Maine l'arrière-garde. Ces trois corps arrivés au lieu du combat présentèrent une chaîne formée d'un centre & de deux aîles.

Idem. Ibid.

Les deux armées passerent toute la matinée à s'observer sans en venir aux mains. Les royalistes qui n'avoient que peu d'artillerie furent extrêmement incommodés par celle des ennemis qui leur tua beaucoup de monde. Le comte de Charolois qui s'étoit flatté que le roi commenceroit l'attaque, & qui dans cette espérance avoit donné ordre que les archers qui faisoient le front de la bataille plantassent des piquets ferrés devant eux pour soutenir le choc de la cavalerie, prit enfin le parti d'engager l'action. Il étoit une heure après midi lorsque les Bourguignons s'ébranlerent. Au

lieu de traverser en trois reprises , ainsi qu'ils en avoient d'abord reçu l'ordre , l'espace qui les séparoit des François , ils firent le trajet sans reprendre haleine. La rapidité de cette course , à travers des champs embarrassés de moissons déjà fort avancées , fut cause qu'ils respiroient à peine lorsqu'ils arrivèrent. Le comte de S. Paul & le seigneur de Ravestein , à la tête de l'aîle gauche , fondirent sur les royalistes. Brézé , qui commandoit en cet endroit , fut tué dans le premier choc : ce malheur n'abattit pas le courage des François. Ils arrêterent l'impétuosité des ennemis. Le roi qui se portoit partout accourut à cette division : on franchit le fossé , malgré les efforts de saint Paul & de Ravestein : les Bourguignons déconcertés se mirent en désordre , lâcherent le pied , & bientôt prirent la fuite jusqu'aux chariots qui couvroient leur camp. Tandis que le roi mettoit en déroute l'aîle gauche des Bourguignons , le comte de Charolois avoit attaqué le centre de bataille & l'avoit enfoncé. La défaite de ce corps fut si complète qu'après avoir été entièrement dispersé , cha-

ANN. 1465.

cun ne songea plus qu'à se dérober au fer du vainqueur. Le comte poursuivit les fuyards plus d'une demi-lieue au-delà de Montlhéry. Il se croyoit assuré de la victoire, lorsqu'on vint lui dire que les François, après avoir défait son aîle gauche, accouroient pour la prendre en queue, & que s'il tardoit un instant il alloit se trouver enveloppé.

Idem. Ibid.

Le roi cependant étoit revenu sur le champ de bataille où il avoit eu à soutenir un nouveau combat contre le corps que commandoit le bâtard de Bourgnogne qui n'avoit pas encore donné. Une partie des archers de la garde y périt en défendant le monarque, qui eut son cheval tué sous lui par le bâtard. Cet accident répandit l'alarme, on crut le roi mort. Ses gardes l'environnerent & le portèrent dans leurs bras jusqu'à Montlhéry, où ce qui restoit de troupes qui n'avoient pas été entièrement dispersées allèrent se rallier. Louis avec ses gens étoit encore dans la Tour, lorsque le comte de Charolois, en revenant de la poursuite des fuyards, passa devant la porte. Il étoit mal accompagné, & n'auroit

pu s'échapper, si au lieu d'envoyer contre lui quinze ou seize archers de la garde, on l'eut attaqué avec des forces supérieures. Il fit des prodiges de valeur, il vit tomber à ses côtés les plus braves défenseurs : blessé lui-même à la gorge, il alloit être pris. Déjà *saint Belin*, Bailly de Chaumont, mettant la main sur lui & le saisissant, lui crioit, » *rendez-vous*, » *Monseigneur, je vous connois bien*, » *ne vous faites pas tuer* « , lorsqu'un homme d'armes, fils d'un médecin de Paris, nommé *Cadet*, monté sur un puissant coursier, fondit sur les assaillans, les renversa, & dégageda le prince qui regagna le champ de bataille, où il fit chevalier son libérateur. Quelques combattans se rassemblèrent autour de lui. Le roi revint à la charge, & le comte se vit encore en danger d'être enveloppé, lorsqu'il aperçut *saint Paul* qui ayant rassemblé quelques débris de l'aîle gauche venoit à lui. Il lui envoya dire de se hâter, mais il ne pressa pas sa marche, & cette manœuvre, ainsi que l'observe judicieusement M. Duclos, fut le salut des Bourguignons. Le corps que *saint Paul* con-

Ann. 1495.

céda pas le nombre de trois mille six cents hommes, ce qui ne paroît pas surprenant si l'on fait réflexion qu'un tiers de l'armée du roi l'avoit abandonné sans combattre, & qu'une partie des Bourguignons avoit également pris la fuite. Les Parisiens firent une sortie sur ces derniers, qui furent presque tous massacrés ou faits prisonniers. Le butin qu'on leur enleva fut estimé deux cents mille écus d'or.

Le roi se retire à Corbeil.

Ibid.

Le roi accablé de fatigue, l'esprit agité des plus cruelles inquiétudes, ne pouvoit envisager, sans frémir, l'embarras de sa position. Le petit nombre de ceux qui s'étoient ralliés autour de lui n'étoit pas capable de le rassurer. Il ignoroit l'état de ses ennemis, tout concouroit à lui persuader qu'ils étoient vainqueurs. Montlhéry n'étoit pas un asyle qui pût le défendre contre une armée victorieuse. La retraite ne pouvoit se faire sans s'exposer au plus grand danger; elle étoit toutefois sa ressource unique, encore ne falloit-il pas perdre un moment. Il se hâta de déloger dans le plus profond silence: les ténèbres favorisèrent son départ. Pour surcroît de bonne fortune un baril de poudre

dre ayant pris feu , le communiqua aux chariots des bagages de l'armée royale qui étoient près du fossé ou le combat avoit commencé , ce qui fit croire aux ennemis que les troupes n'étoient pas éloignées. Le monarque cependant pressoit sa marche & arriva vers la pointe du jour à Corbeil , où il s'arrêta jusqu'au lendemain.

ANN. 1465.

Tandis que Louis fuyoit les Bourguignons , ils délibéroient dans leur camp s'ils prendroient le même parti. On proposa dans le conseil du comte de Charolois de brûler les équipages & de gagner promptement la Bourgogne. Si cet avis qui fut avancé par saint Paul , & soutenu par les chefs les plus renommés , avoit été suivi , le monarque & le comte en voulant s'éviter l'un l'autre , se seroient infailliblement rencontrés sur la même route. Le seigneur de Contay s'opposa seul à l'opinion des autres capitaines. Il représenta l'impossibilité d'exécuter le projet d'une retraite , qui exposeroit le prince à se voir abandonné de presque tous ceux qui l'accompagnoient : que la plupart qui étoient des Pays-Bas , se retireroient de ce

Situation du comte de Charolois. L'armée de Bretagne arrive à Etampes.

ANN. 1468.

côté au premier ordre qu'ils receroient de décamper : qu'il étoit encore plus à propos de s'exposer au hasard d'un second combat , qu'au danger inévitable d'une défection générale ; en un mot , qu'il ne restoit plus de choix à faire entre vaincre ou mourir. Le comte de Charolois embrassa cet avis qui flattoit son courage , & tout le monde fut averti de se préparer à combattre aussi tôt que le jour paroîtroit. Ce commandement ne fut point reçu avec cette ardeur , cette allégresse guerrière qui promettent la victoire. On murmuroit contre l'opiniâtreté du prince ; & si plusieurs demeurèrent , c'est que leur frayeur les empêchoit de prendre la fuite. La terreur étoit si grande que les partis qu'on envoya pendant toute la nuit à la découverte , n'osoient s'écarter assez du camp pour reconnoître s'il n'y avoit plus personne dans celui du roi. Ils ne rapportèrent que de fausses nouvelles , & ce ne fut qu'au retour de la lumière qu'on apprit enfin le départ de Louis. Le courage revint avec cette assurance , & ceux qui avoient paru les plus timides , se montrèrent les plus

résolus. Le comte de Charolois fit crier par ses hérauts, à la tête du camp, que si quelqu'un vouloit lui disputer l'honneur de la bataille, il n'avoit qu'à se présenter. Il passa toute la journée sous les armes, en signe de victoire. Philippe de Commines, qui pour lors étoit auprès de ce prince, & qui en avoit étudié le caractère, observe que le combat de Montlhéry produisit en lui un changement qui dans la suite influa sur toutes les actions de sa vie. Il conçut de ses talens pour la guerre une si haute idée, que les plus grands revers ne purent jamais le détromper de cette aveugle présomption qui causa sa perte & la ruine de sa maison. De son côté le roi s'attribuoit la gloire du triomphe, quoiqu'il eût laissé ses ennemis maîtres du champ de bataille. *Il ne faut pas*, disoit-il en parlant du comte de Charolois, *s'émerveiller s'il demeure aux champs, attendu qu'il n'a ni ville, ni château pour soi loger.* En réunissant toutes les circonstances de cette action, l'on pouvoit dire qu'ils n'avoient pas plus de sujet l'un que l'autre de s'applaudir du succès de leurs armes. Mais ils tirèrent de leur

Ann. 1455.

Ann. 1465.

défaite l'avantage qu'ils avoient espéré de la victoire. Le roi s'étoit ouvert un passage pour se rendre à Paris, & le comte de Charolois ne trouvoit plus d'obstacle qui l'empêchât de joindre son armée à celle du duc de Bretagne. Dans le dessein d'inspirer à ses troupes une confiance qui leur manquoit, il avoit chargé un Cordelier de venir lui annoncer que les Bretons devoient arriver ce jour même. Le hasard voulut que cette fausse nouvelle se trouva véritable. Elle fut confirmée par le vice-chancelier de Bretagne, qui ayant pris la fuite avant la bataille de Monlhéry, venoit lui rapporter que ce jour même les ducs de Berry & de Bretagne arrivoient à Etampes. Pour preuve de ce qu'il avançoit, il amenoit avec lui deux archers de la garde du duc, revêtus des armes de Bretagne.

Le roi entre
dans Paris.
Ibid.

Cependant le roi s'étoit rendu à Paris le 18 juillet, deux jours après la bataille. Il soupa dans la maison de Charles de Melun, avec plusieurs seigneurs & quelques *dames bourgeoises* de la ville. Pendant le repas il fit une description si touchante du combat & du danger qu'il avoit couru,

qu'il tira des larmes de tous ses auditeurs. Lorsque le monarque entra dans la capitale il n'étoit accompagné que de cent chevaux, mais les jours suivans il en vint un si grand nombre que ne pouvant les loger tous, on fut obligé d'en faire camper une partie sur les bords de la Seine. Louis paroissoit résolu de rassembler ses troupes dispersées, & d'aller encore tenter la fortune des armes, il l'avoit même promis aux Parisiens; mais il abandonna ce dessein qui tenoit plus du désespoir que de la prudence.

Enfin les ducs de Bourgogne & de Bretagne s'étoient joints à Etampes. On y fut persuadé, pendant quelque tems, que le roi avoit été tué dans le combat. Ceux qui l'avoient abandonné à la journée de Monthéry avoient cru colorer leur lâcheté par cette imposture. Peu s'en fallut que cette fausse nouvelle ne produisît, parmi les confédérés, la plus étrange révolution. Les Bretons qui étoient maîtres de la personne du duc de Berry, présomptif héritier de la couronne, formoient déjà le projet de massacrer les Bourguignons, afin de s'emparer par ce moyen de toute l'autori-

Ann. 1461.

Faux bruits
répandus de
la mort du
roi.
Ibid.

 ANN. 1465.

ré. On peut juger par ce trait, de la droiture des intentions de tant de princes, qui n'aspiroient, disoient-ils, qu'à la réforme de l'état & au soulagement des Peuples. Le bruit de l'arrivée du roi à Paris s'étant répandu dans le même tems, arrêta ce complot sanguinaire.

Mécontentement du comte de Charolois des sentimens du duc de Berry.

Le comte de Charolois avoit fait transporter les blessés à Etampes : ils étoient en grand nombre. A cette vûe, qui retraçoit les tristes effets de la barbarie humaine, le duc de Berry ne put s'empêcher de donner des marques de sa compassion. Il étoit jeune & dans cet âge heureux où la nature n'a pas encore eu le tems de se dépraver. Il déplora les malheurs dont il étoit témoin, & dit publiquement, *j'aimerois mieux que les choses n'eussent jamais été commencées, que de voir déjà tant de maux venus pour moi & pour ma querelle.* Sentiment d'une ame généreuse & digne d'un éloge immortel. Il seroit difficile de dire par quelle raison on a pu inférer de cet attendrissement que ce prince manquoit de courage, comme si l'insensibilité pour les douleurs d'autrui n'étoit pas plus souvent le partage du lâche que de

l'homme courageux. On n'est point héros pour avoir un cœur impitoyable, on peut remarquer au contraire que les tyrans les plus timides ont presque toujours été les plus cruels. Entre les écrivains qui ont hasardé un jugement si faux du duc de Berry, on se contentera de citer le P. Daniel : « il parla, dit-il, d'une manière » qui ne fit ni honneur à sa personne, ni plaisir aux confédérés. Ce » jeune prince, qui n'avoit pas encore vu la guerre & qui n'étoit pas » fort brave, avoit été effrayé du » grand nombre des blessés. Il dit » qu'il voudroit être à recommencer, » & que tant de maux qu'il voyoit, » dont il étoit la cause, lui faisoient » beaucoup de peine ». Quel langage pour un religieux ! on l'excuseroit à peine de la part du comte de Charolois qui auroit voulu inspirer à tous les princes la passion dont il étoit entièrement préoccupé : *avez-vous oui parler cet homme, dit-il à ses confidens, il se trouve ébahi pour sept ou huit cens hommes qu'il voit blessés, qui ne lui font rien, ni qu'il ne connoît : il s'ébahiroit bientôt si le cas le touchoit de quelque chose, & seroit homme pour*

Aux. 1454.

*Hist. de Fr.
du P. Daniel
T. VII. pag.
447.*

appointer bien légèrement , & nous laisser dans la fange.

ANN. 1465.

Le comte de Charolois recherche l'alliance d'Edouard.
Ibid.

Quelque assurance que témoigner le comte de Charolois , ce propos annonçoit qu'il n'étoit pas sans inquiétude. La résolution prise dans l'armée de Bretagne sur le bruit de la mort du roi , d'exterminer les Bourguignons , n'avoit pu être tenue si secrète qu'il n'en eût été instruit. Les réflexions que lui présentoit une pareille découverte lui faisoient connoître ce qu'il devoit attendre d'une ligue formée de l'assemblage de tant d'intérêts opposés. Ce fut ce motif qui le détermina , malgré sa répugnance , à rechercher l'amitié du nouveau roi d'Angleterre. Issu de la branche de Lencastre par Isabelle , fille de Jean I. roi de Portugal , & de Philippe de Lencastre , il s'étoit déclaré jusqu'alors ennemi de la maison d'Yorck , quoi qu'elle fût appuyée par le duc de Bourgogne son pere. Il avoit même paru assez peu touché des offres de service qui lui furent faites de la part d'Edouard , en reconnoissance de ce que Jacques de Luxembourg , suivi d'un brillant cortége , étoit venu se montrer à Londres en qualité

de parent de la nouvelle reine d'Angleterre. Les dispositions du comte changerent avec les circonstances, il comprit de quelle importance il étoit pour lui de ménager le monarque Anglois, ne fût-ce que pour prévenir & traverser les projets du roi, qui de son côté avoit les mêmes vûes. Il envoya en Angleterre Guillaume de Cluny, qui dans la suite parvint à la dignité de cardinal. Ce ministre étoit chargé d'entrer en négociation, avec ordre toutefois d'éloigner, pendant quelques tems, la conclusion du traité.

ANN. 1465.

Tandis que ces mouvemens agitoient les principaux chefs des confédérés, le roi s'occupoit du soin de pourvoir à la sûreté de la capitale. On y avoit arrêté quelques partisans de la ligue qui furent punis de divers genres de supplice. L'usage subsistoit encore de nouer les criminels dans un sac & de les précipiter dans la Seine au pied de la tour de *Billy*. On voit avec surprise, en lisant les chroniques du tems, que le monarque assistoit quelquefois en personne à ces tragiques exécutions, excitant par sa présence le bourreau à faire son

Diverses exécutions dans Paris.
Ibid.

ANN. 1465.

devoir, & l'animant du geste & de la voix ^a. Si comme on n'en peut douter, l'exemple du souverain influe sur le caractère de la partie la plus nombreuse d'une nation, quel jugement doit-on porter des mœurs de ce siècle?

Etablissement d'un conseil à Paris. Confirmation des privilèges de la ville.

Ibid.

Le roi pour se concilier l'affection des Parisiens employoit ces manières populaires si puissantes sur l'esprit de la multitude. Il visitoit familièrement les principaux bourgeois : il s'entretenoit avec eux : il les admettoit à sa table. A ces témoignages de bonté il joignit des preuves plus essentielles de sa bienveillance : la plupart des impôts furent abolis : les privilèges de la ville confirmés. Sur les représentations de Guillaume Chartier, évêque de Paris, on choisit six bourgeois, six membres de l'université & six magistrats du parlement pour travailler, conjointement avec les gens du conseil, à l'expédi-

^a Un homme accusé d'avoir, lorsque le comte de Charolois se présenta devant Paris, répandu l'alarme en criant, » bourez-vous en vos maisons & fermez vos huis, car les Bourguignons sont dedans la ville, fut condamné au fouet : battez fort, crioit le roi au bourreau, & n'épargnez point ce paillard, car il a bien pis deservi (mérité) ». Chiron. de S. Denis.

tion des affaires d'état les plus importantes & les plus pressées. Cette confiance, qui en admettant les citoyens au partage des soins de l'administration, redoubloit leur zèle & leur attachement, fait d'autant plus d'honneur à la politique de Louis, qu'une pareille conduite contrastoit avec son caractère soupçonneux, & jaloux de l'autorité suprême. Après avoir réglé toutes les mesures qui pouvoient répondre de la conservation de Paris pendant la courte absence qu'il méditoit, le roi partit pour la Normandie, dans le dessein de faire prendre les armes à la noblesse, & d'en tirer la plus grande partie des troupes qu'il y avoit laissées sous les ordres du comte d'Eu, pour la défense de cette province; l'éloignement du duc de Bretagne ne laissant plus d'invasion à craindre de ce côté.

Cependant le comte de Charolois ayant rassemblé les troupes qui s'étoient dispersées à la journée de Montlhéry, s'avançoit vers Paris avec l'armée des ducs de Berry & de Bre-

Les princes
ligués se ren-
dent devant
Paris.

Ibid.

tagne. Le duc de Bourgogne avoit envoyé un corps considérable de ca-

ANN. 1465.

valerie sous le commandement de Saveuses, qui devoit joindre le comte aux portes de la capitale. D'un autre côté le duc de Bourbon accouroit se joindre aux princes ligués, prenant pour prétexte de rompre son dernier traité avec le roi, quelques hostilités commises par Galeas *Sforce*, fils du duc de Milan. Le Comte d'Armagnac, le duc de Nemours, le seigneur d'Albret, accompagnoient le duc de Bourbon. Le duc de Calabre, à la tête de toutes les forces qu'il put tirer de ses domaines, vint encore augmenter cette foule prodigieuse d'ennemis. Ses troupes peu nombreuses étoient composées de soldats endurcis au métier des armes, & qui avoient long-tems combattu sous ses ordres dans les guerres d'Italie. Les hommes d'armes, ainsi que leurs chevaux, étoient bardés de fer. Il conduisoit avec lui cinq cens Suisses à pied : c'est la première fois qu'on vit en France un corps de milice de cette nation guerrière. Bien-tôt l'Île de France put à peine contenir les troupes dont elle étoit inondée : on comptoit jusqu'à cent mille chevaux. Comme les Princes, dans l'espérance de se faire ouvrir les portes de Paris,

vouloient ménager les habitans , ils firent observer une exacte discipline , & les soldats commirent peu de désordres ; il n'y eut que les troupes du comte d'Armagnac qui ne recevant pas de paye , étoient obligées de vivre à discrétion : on les fit camper dans la Brie qu'elles ravagerent.

ANN. 1465.

Les Parisiens , dans le tems de la bataille de Montlhéry , avoient repris sur les Bourguignons les ponts de Saint Cloud & de Charenton. Le comte de Charolois fit construire à la hâte des ponts de bateaux & de tonneaux liés ensemble , sur lesquels son armée traversa la Seine à diverses reprises ; les troupes des princes passèrent ensuite sur les mêmes ponts. Ces différens corps fermerent en demi-cercle toute la partie septentrionale des environs de Paris , qui s'étend depuis Charenton jusqu'à Saint Cloud , dont ils n'eurent pas de peine à s'emparer de nouveau. Les troupes du roi occupoient le côté du midi. La perte de Charenton auroit pu intercepter l'entrée des provisions dans la capitale , mais on avoit pris de si sages mesures , que pendant tout le tems du siège la disette des vivres

L'armée des
princes in-
vestit Paris.
Ibid.

Ann. 1465.

ne se fit point ressentir. Cette abondance inespérée déconcerta les projets d'un petit nombre de gens mal intentionnés qui auroient désiré pouvoir exécuter quelque mouvement parmi le peuple.

Tentatives
pour gagner
les Parisiens.
Ibid.

L'inutilité des effets déjà tentés par le comte de Charolois pour se faire introduire dans Paris ne l'avoient pas rebuté. Il crut que le nom du duc de Berry, à qui les révoltés donnoient le titre de régent du royaume, des promesses éblouissantes, l'espérance d'une réforme salutaire, la terreur de ses armes, la présence d'une armée formidable commandée par les chefs les plus distingués de la nation, intimideroient ou séduiroient les habitans de la capitale, & les engageroient à se déclarer en faveur d'une ligue dont le bien public étoit l'objet. Dans une assemblée il fut résolu qu'on demanderoit une conférence aux Parisiens pour leur expliquer les motifs qui avoient déterminé les princes à prendre les armes. On adressa pour cet effet au Parlement, au corps municipal, au clergé, à l'université, des lettres signées du duc de Berry, par lesquelles ils étoient

invités à nommer des députés avec qui l'on pût entrer en négociation. Melun , lieutenant général & gouverneur de Paris , ne put parer ce coup , quoiqu'il eût sous ses ordres une garnison nombreuse ; sa foiblesse dans une pareille circonstance fut une des premières causes des disgrâces qu'il éprouva dans la suite.

ANN. 1469.

On choisit les députés : Guillaume Chartier , évêque de Paris , se chargea du soin de les conduire & de porter la parole. Ils furent reçus avec l'appareil le plus imposant. Lorsqu'on les admit à l'audience , le duc de Berry , comme représentant le souverain , étoit seul assis & couvert. Le comte de Charolois , les ducs de Breragne & de Calabre ayant la tête nue , du reste armés de toutes pièces , se tenoient de bout aux deux côtés du siège. Ce fut le comte de Dunois qui parla au nom des princes. Philippe de Commines se contente de dire , qu'il » *donna plusieurs grandes charges au roi.* » Quoiqu'il écrivît sous le successeur de Louis XI , on s'aperçoit qu'en cette occasion , ainsi que dans plusieurs autres endroits de son histoire , la qualité de courtisan arrê-

Députés envoyés aux Princes.
Ibid.

ANN. 1465.

te quelquefois la plume trop libre de l'historien. Heureusement pour la vérité on trouve ailleurs un récit plus circonstancié de ce qui se passa dans cette conférence. Ce détail peut servir à nous retracer quelques traits du caractère de Louis, ainsi que les abus qui s'étoient glissés dans l'administration. Le voici tel qu'un auteur contemporain le rapporte d'après Guillaume Chartier, qui lui-même en fit à son retour le récit public dans une assemblée tenue à l'hôtel de ville. » Les » princes, dit-il, avoient depuis long- » tems considéré *les mœurs de Loys* qui » non-seulement fouloit les {peuples » de tailles & servitudes non-accoutu- » mées, mais les méprisoit ainsi que » toute la noblesse de France, & ne » leur laissoit aucune autorité. Ils lui » reprochoient que tout se faisoit à sa » volonté, que lui-même étoit la loi, » le juge & le parlement : qu'il ne » mettoit toute son espérance de ré- » gner que dans la force des armes » & des gens de guerre : qu'il ne te- » noit autour de lui, & ne favori- » soit que des gens de la plus basse » extraction, afin qu'ils lui accordas- » sent tout ce qu'il voudroit & obéis-

» sent à tous ses commandemens :
 » qu'il les égaloit aux princes : que le
 » Royaume étoit rempli de délateurs ,
 » de maniere que personne ne pou-
 » voit être assuré de ses biens , ni de
 » sa vie : que les plus frivoles soup-
 » çons étoient suivis de la perte ou
 » de l'exil des citoyens. Que les ani-
 » maux sauvages étoient en plus gran-
 » de sûreté & plus libres que les hom-
 » mes ; que toutes les richesses du
 » royaume étoient prostituées à des
 » gens sans honneur & sans probité ;
 » qu'eux seuls obtenoient les pen-
 » sions , & qu'on se voyoit au mo-
 » ment qu'il s'en faudroit peu *que*
 » *toutes choses à un seul appartenissent ;*
 » que tant d'abus avoient réduit les
 » princes de la nation à prendre
 » les armes & à se rendre à Paris pour
 » demander *le commun jugement des*
 » *François* , & l'assemblée des trois
 » états , afin de remédier aux vices
 » de l'administration. *Que vraiment*
 » *Loys étoit leur roi , mais qu'à leur*
 » *dignité appartenoit de l'exhorter &*
 » *admonester de suivre les traces de*
 » *ses prédécesseurs , de se conformer*
 » *aux loix & d'avoir pitié du peuple* ».

ANN. 1463.

Les députés à leur retour se rendi- Réponse des

ANN. 1465.

Parisiens aux
demandes des
princes.

Ibid.

rent à l'hôtel de ville, où ils exposèrent les plaintes & les demandes dont on vient de rapporter le précis. Ils y ajoutèrent, de la part des princes; des menaces de livrer les environs de la capitale à tous les ravages de la guerre si l'on persistoit à leur en refuser l'entrée. Ces menaces ne produisirent pas plus d'effet sur l'esprit des citoyens que les promesses flatteuses d'un changement avantageux dans le gouvernement. Le résultat des délibérations fut que les députés retourneroient vers les princes pour les assurer que pourvu qu'ils s'engageassent par leurs sermens à ne commettre aucune violence, ainsi qu'à *payer tous les dépens qu'ils feroient*, on étoit disposé à les recevoir dans la ville, à condition toutefois qu'ils en obtiendroient l'agrément du roi, sans l'aveu de qui l'on ne pouvoit rien conclure. Pour fortifier les Parisiens dans cette sage & généreuse résolution, toutes les troupes prirent les armes, marcherent dans la ville en ordre de bataille, & firent le tour des remparts à la vûe des ennemis. Cette contenance assurée inspira au peuple une confiance qui fut encore augmen-

tée par l'arrivée de l'amiral de Montauban. Il entra ce jour même dans Paris à la tête d'un corps nombreux de gendarmerie.

Ann. 1467.

On reçut en même tems des nouvelles positives du retour prochain du roi. Après avoir passé quelques jours en Normandie, où il avoit fait publier l'arrière-ban, & rassemblé les troupes qui se trouvoient éparées dans cette province, il revenoit accompagné du comte du Maine, qui vraisemblablement avoit trouvé le secret de colorer sa fuite à la journée de Monthéry. Louis informé des négociations qui se traitoient pendant son absence, & craignant que les princes, à la faveur de ces dangereuses menées, ne se rendissent maîtres de Paris, se hâta d'y arriver. Il regardoit, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus, la conservation de la capitale comme l'objet le plus important de cette guerre : il y attachoit le salut de l'état, & n'envisageoit après l'avoir perdu d'autre ressource que celle de chercher un asyle hors du royaume. De Chartres il manda aux Parisiens qu'il arriveroit le surlendemain à leur secours, avec des forces suffi-

Retour du
roi.
Idem.

Ann. 1467.

santes pour les défendre ; il les exhortoit en même tems à persister dans l'attachement & la fidélité dont jusqu'alors ils lui avoient donné des preuves non-suspectes. C'est un témoignage honorable que la justice & la vérité nous obligent de rendre à la conduite que tinrent les habitans de cette grande ville dans une circonstance où la destinée du prince & de la monarchie sembloit en partie dépendre de l'exemple qu'ils alloient donner au reste de la nation. Le petit nombre de particuliers qui penchoient en secret pour la ligue, étoit trop foible pour faire quelque impression sur le vœu unanime de tous les citoyens.

Disgrace de
ceux qui
avoient né-
gocié avec
les princes.
Ibid.

Le roi entra dans Paris le 28 Août. Il conduisoit avec lui deux mille cinq cents lances, outre un nombre considérable de franc-archers & de travailleurs, & une artillerie formidable. On fut obligé de loger une partie de ces troupes hors l'enceinte des murailles. Louis informé de ce qui s'étoit passé dans les conférences tenues depuis son départ, avec les ennemis, fut très-irrité qu'on eût, sans attendre ses ordres, osé délibé-

rer sur les propositions des princes. Il dissimula toutefois une partie de son ressentiment, & se contenta d'exiler les principaux agens de cette négociation. Il ôta le gouvernement de Paris à Charles de Melun, dont la fidélité commençoit à lui devenir suspecte. Cette charge qu'il regardoit pour lors comme la plus importante de l'état, fut confiée au comte d'Eu. La dignité épiscopale mettoit Chartier à l'abri de la colere du monarque, qui lui fit les plus vifs reproches. Ce prélat mourut quelque tems après. Son trépas empêcha l'exécution du projet formé dès lors de lui faire son procès comme coupable du crime de lèse-majesté, ou de le forcer de changer de siège. Il fut inhumé dans la cathédrale; on décora sa tombe d'une épitaphe honorable. Louis qui ne pardonnoit pas volontiers, fit attacher auprès de ce monument une inscription qui désavouoit les éloges donnés au défunt: outrage impuissant qui décèle une ame encore plus étroite que vindicative.

On s'étoit contenté de se tenir sur la défensive jusques à l'arrivée du roi.

Hostilités.

Ibid.

*Ph. de Com-
mings.*

Ann. 1465.

Ann. 1461.

Les hostilités alors commencèrent à devenir vives & fréquentes; on faisoit journellement des sorties, & dans ces combats les royalistes remportoient presque toujours l'avantage. L'honneur en étoit principalement dû aux dames de la ville, dont les exhortations & la présence redoublaient le courage des combattans. C'est le témoignage que rend un auteur contemporain au beau sexe de notre capitale. Philippe de Commines, après avoir parlé des exploits guerriers qui signaloient le courage de l'élite de la noblesse renfermée dans Paris, ajoute : *« & puis voyoient les dames tous les jours qui leur donnoient envie de se montrer »*. L'armée des princes eut beaucoup à souffrir de la rareté du fourage qu'on étoit obligé d'aller chercher fort loin, tandis que l'abondance régnoit dans Paris où l'on ne s'appercevoit du siège que par les hostilités qui se commettoient dans les environs. C'est l'unique fois (on doit cette justice à la prévoyance de Louis XI.) qu'on prit des mesures pour préserver cette grande ville de la disette des vivres pendant les horreurs des troubles civils. Nous

vertens lorsque le grand Henri se présenta devant ses murs, les Parisiens insensés se trouver presque aussitôt affamés qu'investis, & réduits en peu de jours aux plus étranges extrémités; mais n'anticipons point sur ces tems funestes de notre histoire.

Ann. 1465.

Les ennemis s'étoient d'abord assez approchés pour placer leurs postes avancés à *Bercy*, qu'on appelloit alors *la grange aux Merciers*. Les sorties vigoureuses que l'on fit sur eux les obligèrent de l'abandonner & de se retirer à *Conflans* où étoit le quartier du comte de Charolois. Les troupes du roi occupoient la rive opposée de la Seine; on y avoit élevé plusieurs batteries qui en défendoient l'accès. Les princes ligués en arrivant dans l'Isle de France auroient pu se rendre maîtres des passages, & par ce moyen empêcher l'entrée des vivres dans Paris. Le comte de Charolois ayant reconnu cette faute, essaya de la réparer. Il entreprit de jeter un pont de bateaux sur la Seine, vis à-vis le Port-à-l'Anglois. Le roi envoya sur le champ des travailleurs qui construisirent un boulevard d'où l'artillerie foudroya les Bourguignons, les em-

Idem. Ibid.

Ann. 1465.

pêchoit d'avancer. Dans le même tems un archer de Normandie, dont les historiens contemporains auroient dû nous conserver le nom, se jeta dans le fleuve, & nageant entre deux eaux, parvint à la tête du pont dont il coupa les cables qui l'attachoient au rivage, & l'abandonna au courant. Ce mauvais succès fit reprendre au comte de Charolois le projet de faire passer des troupes du côté méridional de la ville, par le pont de Charenton. On envoya un détachement considérable pour défendre le passage. Les troupes se retrancherent de part & d'autre, & demeurèrent plusieurs jours en présence, prêtes à tout moment d'en venir aux mains. Ce n'étoit pas toutefois le dessein du roi de permettre qu'on engageât le combat. Quelque brave que fût Louis, les circonstances où il se trouvoit lui faisoient une loi d'éviter une action décisive. Il ne cherchoit qu'à fatiguer ses ennemis & à les diviser, pour profiter de leur désunion ou de leur découragement.

Dispositions
à la paix.
Ibid.

Déjà l'on avoit entamé quelques négociations qui faisoient espérer un accommodement. Le comte d'Arma-

ghac & le duc de Nemours avoient envoyé des députés au roi. Le comte de Sommerfet qui pour lors se trouvoit dans l'armée du comte de Charolois, étoit venu à Paris comme de lui-même, mais dans l'intention de sonder les dispositions du monarque. Le duc de Calabre ne résistoit qu'avec peine aux instances réitérées que le roi de Sicile son pere employoit pour le faire rentrer dans son devoir. On commençoit de part & d'autre à se lasser d'une guerre ruineuse. L'incertitude de l'événement inspiroit plus de crainte que d'espoir. Cette union entre les confédérés si bien concertée avant leur jonction, avoit fait place aux jalousies, aux défiances réciproques. Dans ces sortes d'associations, ceux qui les composent reconnoissent bientôt par leur propre expérience, que chacun ne songeant qu'à soi, se trouve toujours disposé à sacrifier la cause générale à son avantage particulier.

Des circonstances imprévues rappelloient le comte de Charolois dans les Pays-Bas. Les Liégeois, à la sollicitation du roi qui leur avoit promis de les seconder, venoient récem-

Courtes des Liégeois dans les Pays-Bas. Insolence des habitans de Dinan.

Ibid.

Ann. 1465.

ment d'envoyer à Bruxelles un héraut chargé de défier le duc de Bourgogne *à feu & à sang*. Ils avoient fait en même-temps une irruption dans le Brabant, portant en tous lieux le fer & la flamme. Ils s'étoient ensuite approchés de Luxembourg dans le dessein d'en former le siège. D'un autre côté les habitans de Dinan, ville alors extrêmement riche & peuplée, ravagoient le comté de Namur. Ils avoient fait sculpter une représentation du comte de Charolois qu'ils pendirent aux portes de Bovines : *Vés la*, crioient-ils aux sujets du duc de Bourgogne, *le fils de votre duc, le faux traître comte de Charolois que le roi de France a fait ou fera pendre*. A ces clameurs insultantes ils ajoûtoient des propos encore plus outrageans contre le comte, qu'ils disoient être bâtard du dernier évêque de Liège, & contre l'honneur de la duchesse de Bourgogne. Le comte n'apprit qu'en frémissant les excès de brutalité auxquels s'étoit porté cette insolente & vile populace.

Treves.
Ibid.

On peut juger par la nature de l'affront, combien il en devoit cou-
ter au caractère impétueux de ce

Prince, pour suspendre sa vengeance.

ANN. 1465.

Obligé de dévorer son ressentiment, jusqu'à ce que la guerre de la ligue fût terminée, il n'en étoit que plus disposé à traiter avec le roi. On convint d'abord d'une trêve, pendant laquelle on se proposoit de travailler à un projet d'accommodement. Cette suspension d'armes prorogée à diverses reprises pendant plusieurs jours, étoit assez mal observée, surtout de la part des princes, dont les troupes oubliant la discipline qu'elles avoient observée au commencement du siège, se répandoient dans les environs de Paris, & commettoient une infinité de désordres. Le roi lui-même avoit peine à contenir ses propres soldats. Ceux qui étoient cantonnés dans la campagne n'éparagnoient pas plus les cultivateurs que les ennemis; & la garnison de Paris devenue insolente par le besoin qu'on avoit de son service, traitoit les bourgeois avec une hauteur que la conjoncture présente ne permettoit pas de réprimer facilement. ^a

^a Un auteur contemporain rapporte en ces termes les bravades outrageantes des gens de guerre à qui la capitale étoit confiée : » *Je regny Dieu,*

ANN. 1485. Le comte de Saint-Paul ayant fait
 Négociations, prier le roi de lui accorder un entre-
 tien hors des murs, se rendit près
 du rempart de la Bastille. Le monar-
 que à son retour assura les Parisiens
 que les Bourguignons ne leur don-
 neroient plus tant de peine, & qu'il
 feroit bien les en garantir. » *Voire,*
 » *sire,* s'écria dans la foule un Pro-
 » cureur du Châtelet ; *mais ils ven-*
 » *dangent nos vignes, & mangent nos*
 » *raisins sans y pouvoir remédier.* » Il
 » *vaut mieux,* reprit le prince, sans
 s'offenser de la liberté du praticien,
 » *qu'ils vendangent vos vignes & man-*
 » *gent vos raisins, que de venir dans*
 » *Paris prendre votre argent, & vos tasses*
 » *que vous avez mussés dedans vos caves*
 » *& celliers, & jusques dans les entrail-*
 » *les de la terre.* Louis, par cette fami-
 liarité populaire cherchoit à se con-

» disaient-ils aux bourgeois, » *les biens qui sont à*
 » *Paris ne sont la ville n'appartiennent point à ceux*
 » *qui y sont demourans, mais à nous gens de guerre*
 » *qui y sommes, & voulons bien que vous sçachiez,*
 » *que malgré vos visages nous porterons les clefs de*
 » *vos maisons, & vous en bouterons dehors vous & les*
 » *vôtres.* Un trait du même auteur nous donnera une
 idée des mœurs des gens d'armes de ce siècle : ce
 même jour arrivèrent à Paris deux cens archers sous
 la conduite du capitaine Mignon, & derrière eux
 allèrent à cheval huit femmes folles pécheresses &
 un moine voir leur confesseur. Chron. de S. Denis.

cilier l'affection de la bourgeoisie. Sa réponse contenoit en même-tems un reproche indirect à ceux qui avoient éludé de contribuer à un emprunt levé sur les citoyens les plus aisés, pour le paiement des gens de guerre. Tous les offices avoient été assujettis à cette taxe, & ceux qui refuserent de l'acquitter, furent punis par la perte de leurs charges. C'est par ces impositions arbitraires à titre d'emprunt, que la vénalité s'introduisoit insensiblement.

Cependant le comte du Maine & *Idem. Ibid.* le seigneur de Précigny, second président du parlement de Toulouse, nommés par le roi pour travailler au projet de la paix, & de la part des princes, le duc de Calabre, les comtes de Saint-Paul & de Dunois, s'assembloient journellement. Leurs conférences se tenoient à la *Grange aux Merciers*, qu'on appelloit le *Marché*, parce que les deux partis profitoient de ces pourparlers & de la trêve pour se débaucher réciproquement leurs créatures. Le roi, plus habile que ses adversaires dans cette espece de commerce, avoit ordinairement l'avantage. Aux promesses, qui ne lui coû-

Ann. 1465.

toient rien , il joignoit les libéralités effectives. Dès qu'il s'agissoit d'attirer à son service quelqu'un qu'il croyoit utile à ses vues & à ses intérêts , il donnoit avec profusion. Dans d'autres circonstances , d'une économie souvent peu séante à la majesté souveraine , alors seulement il se montroit prodigue.

Diverses conjectures sur les véritables intentions du roi.

Ibid.

Louis avoit résolu de conclure la paix à quelque prix que ce fût : s'il paroissoit opposer quelques difficultés , ce n'étoit que pour mieux couvrir ses véritables desseins. Les princes faisoient des demandes si fortes , qu'en acceptant leurs propositions sans contester , il auroit fait soupçonner sa bonne foi. Il disputoit pour les tromper plus sûrement. On a dit , & si l'on s'en rapporte à Commines , il en convint dans la suite , que le duc de Milan son ami lui avoit conseillé de tout accorder pour parvenir à dissiper la ligue , & de remettre au temps le soin de l'affranchir de ses promesses. On ne voit pas toutefois que le projet d'accorder tout , dans l'intention de n'accomplir que les articles qu'il ne pouvoit se dispenser d'exécuter , ait exigé un effort de

gènie assez puissant pour qu'on n'en puisse faire honneur à la politique du roi. Cet artifice fut dans tous les temps la ressource de la foiblesse ou de l'injustice.

ANN 1465.

Le seul point qui pendant quelque-temps retarda la conclusion du traité, étoit l'augmentation de l'appanage du duc de Berry. Les princes demandoient qu'on lui cédât la Normandie. Le roi ne pouvoit s'y déterminer. La situation de cette province, qui d'un côté confinoit aux états du duc de Bretagne, & de l'autre étoit voisine des villes de la Somme que le comte de Charolois redemandoit, procuroit à ces trois princes la facilité de réunir toutes leurs forces au premier signal, & de le tenir pour ainsi dire assiégé dans le centre du royaume. Au lieu de la Normandie, il offroit de céder à son frere la Champagne & la Brie, à la réserve des villes de Montereau-Faut-Yonne, Meaux & Melun. Les princes ne répondirent à ces offres que par de nouvelles demandes. Si l'on en croit un écrivain contemporain, ils portoiient leurs prétentions jusqu'à proposer qu'avec la Normandie le roi cédât la Guienne,

Demandes
excessives des
princes.
Ibid.

la Xaintonge & le Poitou. Il ne leur restoit plus qu'à demander que Louis abdiquât la couronne en faveur de son frere. Des conditions si déraisonnables firent désespérer pendant quelques jours, qu'il fût possible de parvenir à conclure un accommodement.

Apologie de
la conduite
du roi par le
Chancelier.
Ibidem.

Le roi, dans le dessein de justifier aux yeux des peuples ses dispositions à la paix, chargea le chancelier de ce soin. On fit pour cet effet assembler dans la chambre des comptes les principaux bourgeois & tous les officiers municipaux. Morvilliers leur fit un récit abrégé de tout ce qui s'étoit passé dans les conférences. Il exposa d'une manière si forte, & la droiture des intentions du monarque, & les conditions injustes que les ennemis ne rougissoient pas d'exiger, qu'il renvoya tous les assistans remplis d'indignation, & déterminés à concourir de tout leur pouvoir au soutien de la majesté du trône.

Trahison découverte.
Ibidem.

Cette précaution ne fut pas inutile à la sûreté de la ville. Sur l'avis qui se répandit qu'on devoit livrer aux Bourguignons la porte de la Bastille, les bourgeois prirent les armes d'eux-

mêmes , rendirent les chaînes , allu-
merent des feux dans toutes les rues Ann. 1461.
& posèrent des corps de garde. Ce
mouvement fit avorter le projet des
ennemis ; & le lendemain , en s'ap-
percevant qu'on avoit négligé de fer-
mer la porte saint Antoine , & que
l'artillerie étoit enclouée , on fut con-
vaincu que l'avis étoit véritable. Le
roi en conçut de violens soupçons
contre Charles de Melun , à qui la
garde de la Bastille étoit confiée. S'il
dissimula pour lors , c'est que les cir-
constances ne lui permettoient pas de
se livrer aux transports de son ressen-
timent. Melun n'avoit déjà donné
que trop de sujet de douter de sa fidé-
lité. On étoit instruit qu'il avoit en-
tretenu des liaisons secrètes avec les
princes , & principalement avec le
duc de Bretagne. Nous aurons occa-
sion d'en rapporter le détail avec les
autres particularités de la disgrâce de
ce seigneur.

Les princes profitant de la suspen-
sion d'armes , avoient une seconde
fois jetté un pont sur la Seine , vis-
à - vis le port à l'Anglois , à la faveur
duquel ils traverseront le fleuve , &
obligeront le petit nombre de troupes

Ibid.

~~qui défendoient le passage, de se reti-~~
 ANN. 1465. rer. Toutefois, malgré cet avantage, leur armée dépériffoit à vue d'œil. Les troupes du comte de Charolois étoient les feules qui reçuffent régulièrement leur paie. La plûpart des autres foldats, fans argent, fans habits, fans vivres, fubfiftoient à peine. Les particularités de cette guerre préfentent un ufage dont notre hiftoire jufqu'à préfent ne nous a fourni aucun exemple. On vendoit publiquement les prifonniers. Les chroniques rapportent que plufieurs Calabrois prefque nuds, furent vendus *fix fols fix deniers parifis la pièce*. On achetoit ces prifonniers uniquement dans la vue de profiter de leurs rançons, & les malheureux qui fe trouvoient hors d'état de l'acquitter, ou que perfonne ne réclamoit, étoient pendus.^a C'étoit une nouvelle branche de commerce que l'avarice tentoit de s'ouvrir au mépris du chriftianifme & de l'humanité.

^a Le dimanche au point du jour fe vinrent rendre au boulevard de la tour de Billy, fept hommes qui étoient échappés prifonniers de l'armée des Bourguignons qui avoient été condamnés à être pendus par lesdits Bourguignons, pource que depuis leur prife n'avoit eu perfonne qui les eut pourchaffés. Additions à la chron. de Monfcrelet.

Il est certain que les ennemis ne pouvoient tenir long - temps devant Paris. On renoua les négociations , & les princes parurent disposés à se contenter pour le duc de Berry , de la cession de la Champagne & de la Brie. On conduisit même à leur camp plusieurs chariots chargés des comptes & des titres de ces deux provinces : on se flattoit que cette condition n'arrêteroit plus la conclusion du traité , lorsque de nouveaux incidens vinrent changer la disposition des esprits. On venoit récemment d'arrêter & de punir du dernier supplice le commandant de Boulogne sur mer , qui avoit formé le projet de livrer cette place aux Anglois. Il devoit mettre le feu à la basse ville , & profiter du tumulte de cet accident pour introduire les ennemis. Saveuses ayant obtenu plusieurs fois des saufconduits pour voir à Peronne le comte de Nevers de la part du comte de Charolois , trouva moyen , à la faveur de cette permission , de faire surprendre la citadelle par six cens hommes qui s'en approcherent pendant la nuit. On soupçonna le comte de Nevers d'être complice de cette trahison , quoiqu'il eût

*Ann. 1465.**Surprise de plusieurs villes.**Ibidem.*

 ANN. 1465.

été lui-même fait prisonnier & conduit au château de Bethune. L'accablement qu'il obtint quelque temps après du comte de Charolois, dont il avoit été jusqu'alors ennemi déclaré, confirma ce soupçon. C'étoit sur la foi de cette haine que le roi lui avoit confié la garde de Peronne. Louis *Sobier*, commandant de Pontoise, & lieutenant du maréchal de Gamaches, livra cette place au duc de Bretagne, qui peu de jours après fit entrer des troupes dans Evreux pendant que les habitans sortoient en procession par une des portes de la ville. Le duc de Calabre s'étoit emparé de Gisors, & le duc de Bourbon s'étant approché de Rouen, cherchoit à se rendre maître de cette capitale de la Normandie, à la faveur des intelligences qu'il y entretenoit. Le roi redoutant la perte d'une place si importante, dont la défection étoit capable d'entraîner celle du reste de la province, résolut d'y pourvoir. Il se disposoit à faire marcher des troupes de ce côté-là, lorsqu'il reçut des lettres de la dame de Varennes, veuve de Pierre de Broze, sénéchal de Normandie, tué

à la bataille de Monthéry. Elle l'assuroit qu'on avoit donné les meilleurs ordres pour la sûreté de la ville. Dans le temps que cette femme perfide abusoit de la confiance d'un prince à qui elle étoit redevable des plus grands bienfaits , elle faisoit introduire le duc de Bourbon dans le château de Rouen. La ville subit le sort de la citadelle , & fut réduite au pouvoir des ennemis.

ANN. 1466.

Dans les guerres précédentes occasionnées par nos discordes civiles , nous avons vu la nation plus malheureuse , mais jamais avilie au point qu'elle le fut dans celle-ci. Nous désirerions pouvoir effacer de notre histoire ces temps honteux , où nos ayeux se montrèrent si méprisables. Qu'on pardonne la dureté de cette expression que la vérité nous arrache : encore si cet assemblage monstrueux d'imprudences , de méchancetés , de bassesse étoit compensé par quelques actes de vertu ; mais on cherche en vain quelques traits qui puissent racheter l'ignominie , on voit régner par-tout l'intérêt , le mensonge , les trahisons les plus lâches , & pour comble d'infamie on avoit cessé d'en rougir.

 ANN. 1469.

 Désordres
dans Paris.
Ibid.

Pressé de tous côtés , environné d'ennemis ou de traîtres , le roi se hâta de terminer tant de troubles par une paix simulée , palliatif peu honorable , mais qu'il croyoit nécessaire à la conservation du royaume. Cet accommodement devoit de jour en jour plus indispensable. Il étoit menacé de complots contre sa personne ; les ennemis avoient fait répandre dans Paris des libelles séditieux , dans lesquels le monarque & ses ministres n'étoient pas épargnés. Déjà l'on commençoit à commettre des désordres jusque dans le sein de la capitale. Baluë , évêque d'Evreux , l'un des plus intimes confidens du roi , fut attaqué pendant la nuit dans la rue Barre-du-bec , & reçut deux coups d'épée , l'un sur la tête & l'autre à la main. Il n'évita la fureur des assassins que par la vitesse de sa mule. On fit d'inutiles perquisitions pour découvrir les auteurs de cette violence. La conduite irrégulière de ce prélat fit attribuer son accident aux suites d'une intrigue galante ; mais comme on n'en eut pas de preuves convaincantes , le roi ne put s'empêcher d'en concevoir les plus sinistres alarmes.

Dans les dispositions où les deux partis se trouvoient , la paix ne pouvoit plus être retardée que par le temps qu'il falloit nécessairement employer pour dresser un état des diverses prétentions des ligués , car il n'étoit plus question de rien disputer. Aucune demande ne fut rejetée. Louis accorderoit tout sans balancer , on eût dit même qu'il vouloit prévenir jusqu'aux desirs de ses ennemis. On étoit convenu de part & d'autre de cesser les hostilités , ce qui n'empêcha pas un détachement des Bourguignons d'essayer , quoiqu'inutilement , de surprendre Beauvais. Le roi s'en plaignit avec modération au comte , qui désavoua ses gens. Le monarque ajouta , que si le prince n'étoit pas encore satisfait des conditions qu'il avoit exigées , il étoit prêt d'y ajouter la cession entière du Beauvoisis. Tant de facilité auroit dû exciter la défiance ; mais le comte de Charolois aveuglé par la présomption , se croyoit supérieur aux soupçons.

En épargnant aux lecteurs les détails d'un traité où les intérêts de tant de personnes se trouverent réglés , on

ANN. 1465.

Suite des négociations.
ibidem.

Traité de
Conflans.
Trés. des Ch.
Mém. de la

ANN. 1465.
 chamb. des C.
 Cons. de
 Monstrelet.
 Chr. de Fr.
 Phil. de Com-
 mines.
 Pièces justif.
 de l'hist. de
 Louis XI.

ne peut se dispenser d'en rapporter du moins les conditions les plus essentielles. Charles, frere du roi, obtint le duché de Normandie en appanage, avec la suzeraineté des duchés d'Anjou & de Bretagne. Le comte de Charolois fut remis en possession de toutes les villes situées sur la Somme, pour en jouir par lui & son premier successeur, après la mort duquel les rois de France auroient la faculté de les racheter au prix de deux cens mille écus d'or. Indépendamment de cet abandon, le roi lui transmit à titre d'hérédité perpétuelle les châtellenies de Peronne, de Roye, de Montdidier, ainsi que les comtés de Guines & de Boulogne sur mer. Le duc de Calabre se fit donner les villes de Moulon, de Sainte-Menehould, de Vaucouleurs & d'Epinal, cinq cens lances entretenues par le roi, & cent mille écus pour le recouvrement du royaume de Naples. Le duc de Bretagne eut pour son partage les comtés d'Etampes & de Montfort, le gouvernement de la basse Normandie, & une renonciation de la part du roi à toute prétention au droit de régale dans sa province

On céda au duc de Bourbon la châ-
 tellenie d'Usson, avec une partie de ANN. 1455.
 l'Auvergne; au comte d'Armagnac les
 quatre châellenies saisies sur lui sous
 le regne précédent, une pension &
 une compagnie d'ordonnance. Le duc
 de Nemours fut fait gouverneur de
 Paris & de l'isle de France, & de
 plus exigea une pension & deux cens
 lances. Le comte de Dunois fut réta-
 bli dans ses biens, ainsi que le comte
 de Dammartin. Le seigneur d'Albret
 se fit transporter la propriété de plu-
 sieurs terres voisines de ses domai-
 nes. Le comte de Saint-Paul fut revêtu
 de la dignité de connétable, vacante
 depuis la mort d'Artur de Riche-
 mont; le sire de Biévil de celle d'a-
 miral. On rendit au seigneur de
 Loheac le bâton de Maréchal de
 France, à Tannegui Duchâtel la
 charge de grand écuyer, & le roi
 s'obligea de donner à tous ces sei-
 gneurs des compagnies d'ordonnance;
 ce qui étoit remettre entre leurs mains
 la disposition des principales forces
 du royaume. Enfin, pour nous servir
 de l'expression d'un contemporain de
 Louis XI, tous les grands à l'envi
 les uns des autres *butinerent* le mo-

monarque & le mirent au pillage. **On** convint de plus par le même traité, que la pragmatique - sanction seroit rétablie dans toute sa vigueur, & qu'on formeroit un conseil de trente-huit personnes choisies dans les trois ordres, pour travailler à redresser les abus du gouvernement.

Résolution
du roi.
Ibid.

Telles furent les clauses des traités de Conflans & de Saint - Maur des Fossés, qui, s'ils eussent été fidèlement exécutés, n'auroient laissé à Louis que le vain nom de monarque destitué d'autorité. Quelques - uns de ses plus intimes confidens lui ayant demandé quelles raisons avoient pu le déterminer à se soumettre à des conditions si dures: » *La jeunesse de mon frere de Berry*, répondit-il, *la prudence de beau-cousin de Calabre, le sens de beau-frere de Bourbon, la malice du comte d'Armagnac, l'orgueil grand de beau - cousin de Bretagne, & la puissance invincible de beau-frere de Charolois.* « Avant que de conclure ce honteux accommodement, Louis avoit déposé au parlement une protestation juridique, par laquelle il déclaroit » qu'il n'acceptoit une paix » si désavantageuse que contre son

» courage & volonté, par force & ~~_____~~
 » contrainte, & que pour éviter les ANN. 1465.
 » inconvéniens tant de sa personne
 » que du royaume, qu'il voyoit en
 » disposition d'advenir. Il ajoutoit
 » dans cet acte, que le consentement
 » qu'il se trouvoit forcé de donner
 » ne pourroit dans la suite valoir ni
 » lui tourner à préjudice, sur-tout à
 » l'égard du duché de Normandie,
 » qui de toute ancienneté, & récem-
 » ment par Charles VII, avoit été in-
 » corporé au domaine de la couronne
 » sans pouvoir jamais en être séparé; «
 comme si de pareilles loix prescrites
 par un monarque, pouvoient priver
 son successeur du droit de les révo-
 quer en vertu de la même autorité.
 Louis, au surplus, auroit pu s'épar-
 gner l'ignominie d'une protestation,
 inutile monument de sa foiblesse, &
 qui n'ajoutoit rien à la résolution de
 profiter des premières circonstances
 qui se présenteroient pour secouer le
 joug que lui imposoit la nécessité.

Le traité de paix quoiqu'arrêté n'é-
 toit pas encore signé, lorsque le roi
 voulut rendre une visite au comte de
 Charolois dans son camp. On vit avec
 surprise ce monarque singulier, qui

Entrevue
 du roi & du
 comte de Cha-
 rolois.
 Ph. de Com-
 mines.
 Conc. de

avoit la réputation d'être le plus fin
 de tous les hommes, & qui étoit le
 plus ombrageux, passer subitement
 à l'extrémité opposée d'une confiance
 sans mesure. Suivi seulement de l'a-
 miral de Montauban, des seigneurs
 du Lau & de Nantouillet, & de deux
 autres, il se rendit en bateau vis-
 à-vis l'armée des princes. Le comte
 de Charolois & Saint-Paul l'atten-
 doient sur le rivage: *Mon frere, m'as-*
surez-vous, dit le monarque en abor-
 dant? *Oui, comme frere*, répondit le
 comte. A ces mots Louis mit pied
 à terre. Les deux princes se prodig-
 uerent les démonstrations de l'ami-
 tié la plus sincere. Philippe de Com-
 mines, présent à leur entrevue, rap-
 porte que le roi dit au comte de Cha-
 rolois: *Mon frere, je reconnois que*
vous êtes gentilhomme & de la maison
de France. Pourquoi, Monseigneur,
reprit le comte? Pource, répondit
 Louis, *que quand j'envoyai mes am-*
bassadeurs à Lille naguères devers mon
oncle votre pere & vous, & que ce fol
de Morvilliers parla si bien à vous,
vous me mandâtes par l'archevêque
de Narbonne, qui est gentilhomme, &
il le mantra bien, car chacun se con-

ANN. 1465.

Monstrelet.

Chronique de
de Louis XI.

tenta de lui, que je me repentirois des paroles que vous avoit dites ledit Morvilliers avant qu'il fût le bout de l'an. Vous m'avez tenu promesse & encore beaucoup plutôt que le bout de l'an. Il ajouta en riant : Avec telles gens veux-je avoir à besogner, qu'ils tiennent ce qu'ils promettent. Il est inutile de dire qu'on blama l'imprudéce avec laquelle le roi se livroit à la discrétion d'un ennemi à peine reconcilié. Le succès ne peut justifier la témérité d'une pareille démarche. Le comte de Charolois, maître de la personne du monarque, & du prince son frere, pouvoit d'un signe disposer de leur sort & de l'empire. Il n'y avoit personne, jusqu'aux derniers soldats, qui ne sentît les conséquences de cette dangereuse entrevue. *Et revoitie* (regardez) disoient les Flamands & Picards de l'armée du comte aux François : *Vo roi qui parle à nosseigneur de Charolois & a passé deux heures qu'ils y sont, & par foi si voulions il est à no commandement.* En vain l'on prétendroit que le roi, dans le dessein de gagner à quelque prix que ce fût le comte de Charolois, croyoit par un moyen si extraordinaire le convain-

ANN. 1465. cre de sa sincérité. Après les odieuses accusations rapportées ci-dessus, d'avoir conjuré la perte & tenté de le faire enlever, devoit-il se flatter d'effacer ces sinistres impressions ? Si le succès sembla pour lors le justifier, nous verrons dans la suite que le même bonheur ne l'accompagna pas toujours.

Idem. Ibid. Les deux princes eurent encore quelques conférences avec aussi peu de précaution. Il arriva un jour que le comte de Charolois en reconduisant le roi, s'avança jusqu'au boulevard sans s'apercevoir qu'il n'étoit accompagné que de quatre ou cinq personnes. Il reconnut le péril, mais loin de marquer de la crainte, il continua de s'entretenir librement avec le monarque, & ne le quitta qu'aux portes de la ville. Il revint ensuite au camp escorté de cinquante archers. Pendant son absence, qui fut assez longue, l'alarme s'étoit répandue parmi ses troupes. Le comte de Saint-Paul, Neufchâtel, maréchal de Bourgogne, les seigneurs de Contay & de Hautbourdin, assemblerent à la hâte les autres chefs, pour délibérer sur le parti qu'on prendroit, en cas que le

prince arrêté par le roi devînt la vic-
time de sa téméraire imprudence. ANN. 1465.

Tous n'envisageant rien que de funeste, se rappelloient l'accident de Montereau-Faut-Yonne. On crut le comte absolument perdu, & l'on déplorait son aveuglement. Déjà les ordres étoient donnés pour faire rentrer les troupes dans le camp, & se préparer à reprendre au premier signal la route des Pays-Bas, lorsque l'arrivée du comte de Charolois mit fin à ces terreurs. Neufchâtel courut au-devant du prince, & se dispoisoit à lui faire les plus vifs reproches. *Ne me tenez point*, dit le comte en le prévenant, *car je connois bien ma grande folie, mais je m'en suis aperçu si tard, que j'étois près du boulevard.* Cet aveu de sa faute ne l'empêcha pas d'essuyer les remontrances du maréchal, qui lui rendit un compte exact de ce qui s'étoit passé dans l'assemblée où sa conduite avoit été désapprouvée sans ménagement. ^a

^a Philippe de Commines rapporte ainsi les expressions dont se servit le maréchal de Bourgogne en parlant aux autres chefs de l'armée, de l'imprudence du comte de Charolois : « Si ce jeune prince » fol & enragé s'est allé perdre, ne perdons pas sa » maison, ni le fait de son pere, ni le nôtre, »

Ann. 1469. Le prince bailla la tête sans répliquer, & rentra dans le camp aux acclamations des troupes, qui commençoient à désespérer de le revoir. Le roi en se livrant à la discrétion du comte n'avoit pas excité les mêmes inquiétudes. Cette sécurité d'une part, de l'autre de si vives alarmes témoignent la prodigieuse différence que l'opinion publique mettoit entre les caractères de ces deux princes.

Mort de la
comtesse de
Charolois.

Sur ces entrefaites Isabelle de Bourbon, comtesse de Charolois, mourut à Bruxelles, ne laissant de son mariage qu'une fille appelée *Marie*, âgée pour lors de huit ans. Nous verrons dans la suite cette princesse, unique héritière de la fortune immense de sa maison, après avoir été promise à la plupart des princes de l'Europe, transporter enfin par son alliance avec Maximilien, ses droits successifs à la maison d'Autriche; droits qui devoient être une source intarissable des guerres les plus sanglantes pendant

» & pour ce que chacun se retire en son logis sans
» soi esbahir de fortune qui advienne, car nous
» sommes suffisans, nous tenans ensemble, de nous
» retirer jusqu'ès marches de Haynant, ou de Picar-
» die, ou de Bourgogne. *Commines, lib. I. cap.*
XIII.

la durée de près de trois siècles. Le roi parut vouloir saisir la circonstance de cette mort pour s'attacher inviolablement le comte de Charolois, en lui faisant épouser Anne de France sa fille aînée. Les avantages offerts au comte en faveur de cette alliance, étoient si considérables, qu'il auroit fallu que le roi eût absolument perdu le jugement pour faire de semblables propositions, avec dessein de les exécuter. Il ne s'agissoit pas moins que de donner pour dot à la princesse la Champagne, avec les enclaves de Langres, de Laon & du Vermandois, & le bailliage de Sens, sous la condition vague & indéterminée du rachat, moyennant douze cens mille écus d'or, mais à titre d'hérédité perpétuelle, en cas que le roi, par la mort du prince son frere ou autrement, rentrât dans la possession du duché de Normandie. Si cet étrange projet avoit eu lieu, il ne restoit plus à Louis qu'à partager le royaume avec le comte. Pour le justifier, on se trouve réduit à dire que son intention n'étoit pas de remplir ses promesses; mais le comte de Charolois qui scût le forcer d'accomplir à son égard tous

Ann. 1465.

les articles du traité de Conflans,
Ann. 1465. n'auroit pas plus facilement permis
 au roi d'éluder ses autres engagements,
 d'autant plus que les conventions por-
 roient qu'il seroit mis dès lors en
 possession des provinces destinées à
 former la dot de la princesse.

Disette dans
 dans l'armée
 des Princes.
Ibid.

Louis ne dut pas tarder à recon-
 noître tout le désavantage d'une paix
 dont ses frayeurs lui avoient exagéré la
 nécessité. Pour peu qu'il eût différé,
 les troupes des princes réduites aux
 dernières extrémités de la misère & de
 la faim, absolument hors d'état de sub-
 sister, se seroient dissipées d'elles-mê-
 mes. La première démarche des chefs
 de la ligue après la signature du traité,
 fut de demander des vivres, que le
 roi permit aux Parisiens de leur four-
 nir en abondance. C'étoit un specta-
 cle singulier que de voir des assié-
 gés, après une longue défense, pro-
 curer une subsistance qui manquoit
 aux assiégeans. On les voyoit en foule
 accourir aux portes à demi-nuds, &
 presque exténués, se jeter avec avi-
 dité sur tous les alimens qu'on leur
 présentait, & les dévorer sans dis-
 tinction. Nous ne parlons ici que
 d'après les historiens contemporains

qui le trouvent tous d'accord sur ces tristes particularités. Ce fut toutefois une armée réduite dans un état si déplorable, qui força le roi de se soumettre à des conditions que les plus étonnans revers eussent à peine dû lui attacher. Jamais, pendant tout le cours de son regne, il n'eût réparé le tort qu'il se faisoit, si ses adversaires eussent su profiter de ces premiers avantages.

ANN. 1461.

Le fruit que Louis tira de cette paix déshonorante, fut qu'il reconnut du moins une partie de ses fautes. On le vit pendant quelque temps s'attacher à regagner les mécontents par une conduite entièrement opposée à celle qu'il avoit tenue en parvenant au trône. Il affectoit une ouverture sans réserve. A cette familiarité qui lui étoit naturelle, il joignoit des manières affables, & paroissoit ne respirer que la bienveillance, la franchise & l'amitié. Il écoutoit tous les conseils avec la docilité apparente d'un prince qui craint de s'en rapporter à ses propres lumières, sur un objet aussi important que le gouvernement d'une grande nation. Tout jusqu'à son extérieur annonçoit son

Changement
dans la conduite du roi,

Ann. 1465.

changement. Au lieu de ce pourpoint écourté d'une étoffe grossière qu'il portoit ordinairement, il se montra pendant quelques jours revêtu d'une longue symarre de pourpre enrichie d'hermines. Il combla de caresses les princes & les seigneurs de la ligue. Il les reçut à diverses fois dans Paris, & ne faisoit pas difficulté de se trouver avec eux aux festins que leur donnoient les principaux bourgeois. Ces témoignages de confiance, cette affabilité, cette modération produisirent leur effet, & lui valurent plus que le gain d'une bataille. Il rétablit Guillaume Juvenal des Ursins dans la dignité de Chancelier, à la place de Morvilliers qui fut destitué. C'étoit une espece de satisfaction que le roi faisoit au comte de Charolois, à qui ce magistrat avoit parlé en termes peu mesurés. Leçon importante pour les ministres que les princes chargent de leurs ordres, qui doit leur apprendre à ne point faire parade d'un zele outré, en excédant les bornes de leur mission, s'ils ne veulent s'exposer au péril d'être défavoués, & souvent punis d'une chaleur indiscrete.

Publication
de la paix.

Cependant le roi dissimuloit avec

peine l'impatience qu'il avoit de voir la séparation & la retraite des chefs de la ligue. La paix fut publiée à Paris le 29 Octobre. Le surlendemain , dernier jour du même mois , Louis se rendit à Vincennes, où il devoit recevoir les hommages & les nouveaux sermens de fidélité des princes. Le comte de Charolois se fit livrer le château pour sûreté de sa personne , ainsi que de celles de ses alliés. Ses gardes occupoient les avenues & les portes de la forteresse , lorsque le monarque y arriva suivi d'une escorte peu nombreuse. C'est toujours avec la même surprise qu'on voit ce prince soupçonneux , prendre si peu de précautions pour lui-même , tandis qu'on lui rémoignoit la défiance la plus injurieuse. Vraisemblablement il vouloit dissiper jusqu'au moindre doute qu'on auroit pu concevoir de sa bonne foi , ce qui l'empêchoit de s'appercevoir que cette dangereuse politique pouvoit à la fin lui devenir funeste. Pour affecter encore plus d'assurance , il avoit résolu ce jour-là de coucher à Vincennes , & dans cette vue , il donna ordre qu'on fît venir son lit de Paris , lors-

ANN. 1461.

Ibid.

Ann. 1465.

qu'un messager envoyé par les échevins & le prévôt des marchands, vint le supplier de ne point passer la nuit à Vincennes pour plusieurs raisons qu'ils se proposoient de lui communiquer à son retour. Louis cédant à leurs instances, les fit assurer qu'il se conformeroit à leur avis. Après que le nouveau duc de Normandie, le comte de Charolois & les autres princes eurent fait hommage des possessions qui leur étoient accordées par le traité, le comte de Saint-Paul renouvela le serment de fidélité pour la charge de connétable qu'il avoit déjà prêté à la table de marbre du palais. On distribua ensuite les lettres d'abolition pour tous ceux qui s'étoient trouvés engagés dans le parti des rebelles, & le monarque entra dans la capitale à la satisfaction des Parisiens, qui commençoient à s'inquiéter des fréquentes sorties de leur souverain. Ces alarmes ne l'empêchèrent pas d'assister le lendemain, & toujours aussi mal accompagné, à la revue que le comte de Charolois fit de ses troupes, près des remparts de Paris. Louis toujours flatteur, loua l'ordonnance

de l'armée en présence du comte ,
qui de son côté s'adressant aux chefs
leur dit : *Messieurs , vous & moi som-*
mes au roi mon souverain seigneur , qui
cy est présent , pour le servir toutes les
fois que besoin aura.

Ann. 1465.

Enfin le troisieme jour de novem-
bre , terme fixé pour cette séparation
tant souhaitée , le duc de Norman-
die , accompagné du duc de Breta-
gne , partit pour la Normandie , tan-
dis que le comte de Charolois pre-
noit la route des Pays-Bas. Le roi
conduisit ce dernier jusqu'à Villiers-
le-Bel , où ces deux princes s'arrê-
terent pendant trois jours , se prodi-
guant mutuellement tous les témoi-
gnages de l'amitié la plus intime :
signes d'autant plus équivoques de
leur sincérité , qu'ils paroissent exces-
sifs. Le moindre incident suffisoit pour
réveiller leurs soupçons. Louis qui
en partant de Paris ne s'étoit fait
suivre que par un petit nombre de
ses gens , avoit commandé que deux
cens lances vinssent le prendre pour
l'escorter à son retour. Ce corps arriva
dans le moment que le comte de
Charolois alloit se mettre au lit. Il
parut agité de la plus vive inquié-

Le roi recon-
duit le comte
de Charolois.

Ibid.

Ann. 1465. rude, & sur le champ il donna ordre qu'une partie de ses troupes prît les armes, comme s'il eut appréhendé que le roi ne formât quelque entreprise contre lui. Philippe de Commines, témoin oculaire, & qui a vécu alternativement à la cour de ces princes, observe que la trop grande familiarité avec laquelle ils s'entretenrent pendant ces trois jours, loin de les rendre amis, ne servit qu'à redoubler leur défiance & confirmer leur aversion réciproque. Ils s'étoient vus de trop près pour se déguiser l'antipathie insurmontable que devoit naturellement produire l'opposition de leurs caractères. Le roi s'étant aisément apperçu de l'impatience que le comte de Charolois avoit d'aller combattre les Liégeois, & châtier l'insolence des habitans de Dinan, lui proposa de les abandonner, de l'aider même à poursuivre sa vengeance, pourvu que de son côté il renonçât à toute alliance avec les autres princes, & sur-tout avec le duc de Bretagne. Le comte n'eut pas de peine à démêler l'artifice. Il répondit sans détour que rien n'étoit capable de le détacher de l'amitié qu'il avoit jurée au

duc de Bretagne, son allié, son frere
 & son compagnon d'armes, qu'il seroit
 toujours prêt de laisser les Liégeois
 pour voler au secours de ce prince,
 toutes les fois que le roi voudroit
 l'attaquer; en un mot, que leurs cau-
 ses étoient communes & leurs inté-
 rêts inséparables. Ce refus n'empêcha
 pas le monarque & Charles de se
 quitter comme s'ils avoient été péné-
 trés l'un pour l'autre de l'estime la
 plus vraie, & de renouveler en se
 séparant les protestations de vivre
 désormais dans la plus étroite intel-
 ligence.

Ainsi se termina cette guerre du bien public, l'un des événemens de notre histoire le moins honorable à ceux qui en furent les auteurs. La paix fut conclue sans qu'on daignât seulement faire mention du soulagement des peuples. Les chefs de cette ligue parurent avoir oublié jusqu'au nom de la nation, dont l'intérêt leur avoit fourni un prétexte spécieux de prendre les armes. Le premier soin du comte de Charolois, après la ratification du traité de Conflans, fut d'ordonner dans toutes les villes dont la jouissance lui étoit cédée, le réta-

Rétablissement des im-
 pôts.
Ibid.

~~_____~~
 Ann. 1493. blissement des impôts dont il avoit fait publier l'abolition au commencement des troubles. Les autres chefs suivirent son exemple, & comme l'entretien de ce nombre prodigieux de troupes avoit de part & d'autre épuisé les finances, le royaume fut plus que jamais livré à la rigueur des exactions.

Le roi, délivré du péril qui l'avoit menacé, ne croyoit pas encore avoir acheté trop cher le temps de se remettre de ses terreurs & de mieux concerter ses mesures. A la réserve de la Guienne & de l'isle de France, il se trouvoit à peu - près aussi resserré dans ses possessions que l'avoit été Charles V I^r. dans les premières années de son règne. Uniquement occupé du soin de reconvrer en détail ce qu'il venoit de perdre en un instant par un traité ruineux, il ne pouvoit puiser des motifs de consolation que dans l'espoir d'un plus heureux avenir. La conduite de la plus part des princes l'avoit mis dans la nécessité de les regarder comme les ennemis irréconciliables de son autorité. Invincibles tant qu'ils feroient unis, il étoit impossible d'en atta-

quer un seul séparément, sans jeter aussi - tôt l'alarme parmi les autres. L'unique ressource du monarque étoit leur désunion, qu'il ne devoit attendre que du temps, des circonstances, & sur-tout de la diversité de leurs intérêts. Il en avoit déjà jetté les germes dans les traités particuliers qui furent dressés en conséquence de l'accord général. ^a Cette multiplicité de conventions distinctes les unes des autres, source intarissable de difficultés & de contestations, laissoit toujours aux parties intéressées la liberté de les interpréter à leur avantage, ou d'en éluder l'exécution.

Les réjouissances publiques à l'occasion de la paix, furent d'autant plus sincères que la nation avoit cru toucher au moment qui l'alloit replonger dans ses anciennes calamités. Le

Privileges accordés aux habitans de Paris.
Ibid.
Hist. de la ville de Paris.
Ordonn.

^a Ce fut à Conflans que les conditions essentielles de l'accommodement furent arrêtées. Il est vraisemblable que tous les princes intéressés à la ligue firent chacun leur traité particulier, conformément à la convention générale qui se trouve répétée dans les preuves de Commines, sans que la date ni le lieu soient désignés. Le traité de Saint-Maur ne doit être considéré que comme une confirmation & une interprétation de plusieurs articles de la paix. Il ne faut que le lire pour en être convaincu, puisqu'il est dans le temps même que cet accord fut dressé, la paix étoit déjà publiée à Paris. *Vid. pièces justific. pour servir à l'hist. de Louis XI.*

ANN. 1465.

roi se fit un devoir d'assister à toutes les fêtes qui furent célébrées dans la capitale. On donna dans l'une des salles de l'hôtel de ville un festin magnifique qu'il honora de sa présence. Les principaux bourgeois & leurs femmes furent admis à la table du monarque, avec les princes & les seigneurs. Ce mélange étoit du goût de Louis, qui se plaisoit sur-tout à se familiariser avec le peuple, dont il préféroit l'attachement à la foi douteuse des grands. Non content de faire hautement l'éloge du zèle & de la fidélité dont les Parisiens avoient donné des preuves pendant les derniers troubles, il voulut leur en témoigner sa reconnoissance par ses bienfaits. Il confirma tous les privileges accordés aux citoyens en faveur de leurs services, ajoutant que loin de songer jamais à restreindre ces immunités, comme ayant été arrachées à la nécessité des conjonctures, ils le trouveroient toujours disposé à leur prodiguer de nouvelles graces. Ces prérogatives consistoient dans l'exemption du logement des gens de guerre, l'affranchissement du ban & arriere-ban en faveur des bourgeois de Paris,

possesseurs de fiefs assujettis au service militaire, & le droit de ne pouvoir être contraints de procéder ailleurs que pardevant les juridictions de leur ville, dans toutes les causes qu'ils auroient à soutenir en qualité de *défendeurs*. Le roi sentoît combien la faveur populaire pouvoit lui servir pour l'accomplissement du dessein formé dès son avènement au trône, d'élever l'autorité suprême sur les débris de la puissance des seigneurs, projet qu'il ne perdit jamais de vue, & pour l'exécution duquel il employoit des moyens conformes à son humeur & à son caractère. Il visitoit les simples citoyens, il entroît dans le détail de leurs affaires & de leurs familles, il les admettoit à sa table, il tenoit leurs enfans sur les fonts de baptême, il se faisoit initier à leurs confréries, sans qu'on pût décider si la dévotion & la bonté avoient plus de part à ces actions que la politique.

Quoique le roi eût déclaré qu'il prétendoit qu'on rétablît l'ancien usage de présenter à la pluralité des voix trois sujets pour remplir les charges de magistrature qui viendroient à

Changement
d'officiers.
Ibid.

~~Ann. 1465.~~ vaquer, il ne put toutefois s'empêcher de faire encore plusieurs changemens de sa seule autorité. Il nomma Jean *Dauvet* premier président du parlement, & vint lui-même l'installer au lieu de Matthieu de *Nanterre*, qui fut envoyé à Toulouse pour y exercer les mêmes fonctions, & revint ensuite à Paris occuper la place de second président. Robert d'Estoureville fut institué prévôt de Paris, & reçu malgré l'opposition de Jacques de Villiers, possesseur actuel de cette charge, & qui *appella* de la nomination du roi. Ces particularités assez peu intéressantes en elles-mêmes, ne méritent d'être rapportées, qu'autant qu'elles servent à nous retracer la forme peu régulière qui s'observoit alors dans la distribution des dignités. Le monarque destitua pareillement quelques autres magistrats tant du parlement, des requêtes de l'hôtel, de la chambre des comptes, que des autres juridictions. Après avoir réglé ces nouveaux arrangements, il partit de Paris pour se rendre à Orléans. Il s'arrêta quelque temps dans cette ville, en attendant l'issue des intrigues qu'il pratiquoit secrètement

pour brouiller le duc de Normandie avec le duc de Bretagne, & tirer avantage de la division que la jalousie & l'avidité commençoient à produire entre les créatures de ces deux princes.

Ann. 1465.

Le duc de Normandie en partant pour aller prendre possession de son nouvel appanage, étoit accompagné par le duc de Bretagne, qui, fondé sur les services qu'il lui avoit rendus, croyoit être en droit de le gouverner entièrement. Ces deux princes étoient encore à Pontoise à la fin du mois de novembre, lorsque le roi leur envoya le chancelier des Ursins pour les engager à jurer de nouveau l'observation de la paix, conformément aux conditions arrêtées tant à Conflans qu'à Saint-Maur des Fossés, & à Paris. Le duc de Normandie prêta le serment entre les mains du comte de Dunois, en présence du chancelier. Nouveaux sermens pour l'observation de la paix. *Pièces justifiées de l'hist. de Louis XI.* 215
 A l'égard du duc de Bretagne, il ne fit qu'une simple promesse verbale, sans vouloir s'obliger par serment : il protesta en même-temps contre l'article du traité, qui portoit l'établissement des trente-six commissaires nommés pour travailler à la réformation.

Ann. 1465.

du gouvernement, prétendant qu'il ne pouvoit reconnoître leur autorité sans porter atteinte à l'indépendance de ses états. Cette protestation du duc fournit un prétexte au roi de réitérer de son côté celle qu'il avoit déjà faites au parlement contre les traités de Conflans & de Saint-Maur. Formalités inutiles, si des circonstances plus heureuses n'avoient en même-temps secondé ses desseins.

Division entre les partisans du duc de Normandie.

Ceux qu'une longue expérience avoit instruits à juger des événemens, prévoyoit sans peine qu'il étoit impossible que les choses subsistassent dans le même état. Le duc de Normandie se trouvoit environné d'une infinité de seigneurs & d'officiers qui ne s'étoient attachés à son parti que dans l'espoir de relever leur fortune par des établissemens avantageux. Tous les emplois leur paroissent à peine suffisans pour les dédommager du sacrifice qu'ils avoient fait. D'un autre côté, la noblesse de Normandie se croyoit bien fondée à prétendre, exclusivement à tous autres, la meilleure part dans la distribution des charges. Les uns & les autres se réunissoient contre le duc de Breta-

gne , qui témoignoît vouloir disposer de tout à son choix. Cette espece de tyrannie excita un mécontentement général dont on essaya vainement de lui faire appréhender les dangereuses conséquences. Tanneguy Duchâtel , dont les sages conseils avoient été déjà si salutaires à ce prince , ayant entrepris de lui faire quelques représentations à ce sujet , & de le détourner du dessein de suivre le duc de Normandie , fut disgracié pour prix de sa liberté. Le roi , attentif à profiter des fautes d'autrui , saisit cette circonstance pour regagner Duchâtel , qui dans la suite lui rendit d'utiles services.

Telle étoit la disposition des esprits, lorsque les ducs de Normandie & de Bretagne arriverent à Sainte - Catherine du Mont , près de Rouen , où ils devoient s'arrêter quelques jours , tandis qu'on travailloit aux préparatifs de l'entrée. Cependant la discorde s'allumoit de plus en plus entre les partis opposés. Le duc de Bretagne acheva d'indisposer tout le monde , en nommant d'avance *Lescun* gouverneur de Rouen. On cessa de se contraindre , & les jalousies récipro-

ANN. 1465.

Le duc de Normandie va prendre possession de son nouvel appanage. Le duc de Bretagne se retire.
Ibid.

ques éclaterent sans aucun ménage-
 ment. On fit entendre au jeune prince
 que le duc de Bretagne, sous pré-
 texte de le servir & de l'assister de
 ses conseils, n'aspiroit en effet qu'à
 le tenir dans une perpétuelle dépen-
 dance. Il y eut entre eux une dis-
 pute très-vive, qui sembloit annon-
 cer leur rupture prochaine. Jean de
 Lorraine, seigneur de Harcourt,
 qui se trouvoit à la tête des premie-
 res maisons de la province, fit assen-
 bler les habitans de Rouen dans l'hô-
 tel de ville, & leur déclara que le
 duc de Bretagne avoit formé le pro-
 jet de se rendre maître de la per-
 sonne de leur prince, & de le con-
 duire dans ses états. La nouvelle de
 cette prétendue conspiration, toute
 dénuée qu'elle étoit de vraisem-
 blance, répandit l'alarme dans la
 ville. Une partie des habitans prit
 les armes, & se rendit à Sainte-
 Catherine du Mont. Ils sollicitèrent
 si puissamment leur duc de ne pas
 différer plus long-temps de répondre
 aux vœux de ses nouveaux sujets, qu'il
 consentit à les suivre, laissant le duc de
 Bretagne dans la plus grande surprise
 d'une résolution si subite. Comme ce

dernier n'avoit pas des forces suffisantes pour s'y opposer, il laissa partir le jeune prince, sans oser l'accompagner plus avant, ayant été averti que les Rouennois avoient formé le complot, s'il entroit dans leur ville, de faire main-basse sur ses gens & sur lui, & de les massacrer indistinctement. Il prit le parti de se retirer à Caen, après avoir permis à ses troupes, cantonnées près de Rouen, de traiter les environs de cette ville en pays de conquête. Les désordres qu'elles commirent acheverent de le perdre de réputation dans l'esprit des Normands.

Quelques jours après son entrée dans Rouen, Charles fut reçu duc de Normandie. Un auteur contemporain dit que la cérémonie de cette réception se faisoit en mettant au doigt du prince un anneau d'or, *pour signe que ses sujets l'époussoient à duc.* Après cette formalité, les habitans lui jurèrent une fidélité inviolable, s'engagerent de le servir envers & contre tous, & de lui fournir toutes les forces dont il pourroit avoir besoin, contre quelque ennemi qu'il eût à combattre. Ils lurent ensuite devant

ANN. 1465.

lui divers passages de leurs chroniques qui rappelloient les exploits guerriers des anciens ducs de Normandie , contre les rois de France. Le nouveau souverain ne devoit pas tarder à voir les effets de ces superbes promesses.

Le roi dépouille son frere de la Normandie.
Ibid.

Le roi , pendant ces divers mouvemens , n'avoit pas quitté le séjour d'Orléans , où il changea encore plusieurs officiers , & dressa quelques nouveaux plans pour différentes parties de l'administration , couvrant ses véritables desseins sous le voile d'une tranquillité apparente. Dès qu'il fut informé de la mésintelligence de son frere avec le duc de Bretagne , & de la retraite de ce dernier , il parut sur les frontieres de la Normandie avec toutes ses troupes & une artillerie formidable. A son approche , toutes les places ouvrirent leurs portes par la trahison ou la frayeur de ceux à qui la garde en avoit été confiée. Il poussa , sans rencontrer aucun obstacle , ses conquêtes jusqu'à Pont de l'Arche , tandis qu'en même-temps il songeoit à gagner le duc de Bretagne , ou du moins à le détourner du dessein de s'opposer à ses progrès. Dans

cette vue il ne fit pas difficulté d'aller en personne le trouver à Caen.

ANN. 1465.

Cette conférence produisit tout l'effet qu'il en avoit espéré. Le duc promit d'être à l'avenir, *bon, vrai & loyal parent, serviteur, ami, allié, & bienveillant du roi*, & de le servir contre tous, excepté le duc de Calabre & le comte de Charolois. Le roi de son côté déclara que les protestations qu'il avoit faites contre les traités de Conflans & de Saint-Maur, ne portoient point atteinte aux articles qui concernoient le duc, & sur-tout à l'égard de la régale. Tous les seigneurs qui avoient suivi le parti du duc de Bretagne, & qui paroissoient encore lui demeurer attachés, entre autres les comtes de Dunois & de Dammartin, le maréchal de Loheac & le seigneur de Lescun, furent expressement compris dans un nouveau traité conçu d'ailleurs en termes si ambigus, que Philippe de Commines, à qui Louis XI en parla plusieurs fois dans la suite, assure qu'ils ne l'entendirent jamais bien ni l'un ni l'autre.

Le roi revint ensuite à Pont de l'Arche pour presser la réduction de

Le duc de Normandie se retire. La Pro

Rouen, où son frere, livré à lui-même, sans expérience, destitué des secours sur lesquels il avoit compté, n'avoit plus d'espérance que dans la fidélité que les habitans lui avoient jurée. Dans une si triste conjoncture, il s'adressa d'abord au comte de Charolois, qui pour lors occupé à faire la guerre au Liégeois, se trouvoit hors d'état d'accourir le dégager avec la promptitude qu'exigeoit la proximité du danger. Il donna toutefois ordre qu'on fit marcher une partie des troupes qui bordaient les frontieres de la Picardie & de l'Artois, & de s'emparer de Dieppe; mais déjà le commandant de cette place l'avoit remise au roi. Le duc de Normandie se trouvant absolument hors d'état de résister, & craignant plus que tout, le malheur de tomber au pouvoir de son frere, ne songea plus qu'à chercher son salut dans la fuite. Il fut d'abord tenté de se retirer dans les Pays-Bas. L'apprehension d'être arrêté par les troupes ennemies qui occupoient les passages, le fit renoncer à ce projet. Enfin, le péril que les frayeurs lui exagéroient, ne lui laissant plus le choix d'un azyle, il

ANN. 1465. même, sans expérience, destitué des secours sur lesquels il avoit compté, n'avoit plus d'espérance que dans la fidélité que les habitans lui avoient jurée. Dans une si triste conjoncture, il s'adressa d'abord au comte de Charolois, qui pour lors occupé à faire la guerre au Liégeois, se trouvoit hors d'état d'accourir le dégager avec la promptitude qu'exigeoit la proximité du danger. Il donna toutefois ordre qu'on fit marcher une partie des troupes qui bordaient les frontieres de la Picardie & de l'Artois, & de s'emparer de Dieppe; mais déjà le commandant de cette place l'avoit remise au roi. Le duc de Normandie se trouvant absolument hors d'état de résister, & craignant plus que tout, le malheur de tomber au pouvoir de son frere, ne songea plus qu'à chercher son salut dans la fuite. Il fut d'abord tenté de se retirer dans les Pays-Bas. L'apprehension d'être arrêté par les troupes ennemies qui occupoient les passages, le fit renoncer à ce projet. Enfin, le péril que les frayeurs lui exagéroient, ne lui laissant plus le choix d'un azyle, il

vince rentre
sous la domi-
nation du roi.
Ibid.

envoya demander un sauf-conduit au duc de Bretagne. Il le lui accorda, de concert avec le roi, qui vouloit éviter sur-tout que ce jeune prince, enhardi par le désespoir, n'allât, malgré tous les obstacles, se jeter entre les bras du comte de Charolois. Cependant les habitans de Rouen avoient envoyé des députés au roi pour obtenir une abolition générale du passé, & des privilèges pareils à ceux accordés aux Parisiens. Il leur fit réponse qu'il prendroit l'avis de son conseil, & qu'il les feroit instruire de ses volontés. Le départ du duc abrégé ces négociations, & la ville se soumit sans insister davantage sur ses demandes. Ainsi, en moins de six semaines, la Normandie reentra sous la domination du monarque, à la réserve de Caen & de Honfleur, qui demeurèrent en sequestre entre les mains du sire de Lescun. Louis par ses dernières conventions avec le duc de Bretagne, étoit demeuré d'accord que ceux qui avoient suivi le parti de son frere, auroient la liberté de se retirer dans cette dernière ville, & d'y demeurer pendant un certain temps, jusqu'à ce

Ann. 1465.

Exécutions
en Norman-
die.

Ibid.

qu'ils eussent fait leur accommodement, & obtenu des lettres d'abolition de leur révolte.

Cette révolution si rapide se seroit faite sans effusion de sang, si la clémence du roi avoit égalé sa bonne fortune. Mais, peu accoutumé à faire grace, le souvenir du péril auquel il s'étoit vu exposé, & la paix honteuse que la nécessité venoit de le forcer d'accepter, sembloient avoir redoublé sa sévérité naturelle. Il vouloit subjuguier par la terreur des exécutions, les cœurs qu'il dédaignoit ou désespéroit de gagner par sa bonté. Les officiers & gentilshommes que le torrent de la révolte avoit entraînés, & qui ne pouvoient se rendre assez redoutables par eux-mêmes pour prescrire des conditions à leur souverain, furent arrêtés & punis de divers genres de supplice. Tristan Lhermite, prévôt des maréchaux, impitoyable ministre des vengeances du roi, présidoit à ces tragiques exécutions. La noblesse ne vit qu'en frémissant qu'il ne lui restoit plus d'autre choix que le parti d'une aveugle obéissance, ou l'échaffaud. Cette rigueur, au surplus, étoit peut-être nécessaire

nécessaire, & paroîtra moins odieuse, si l'on fait réflexion qu'après la licence des guerres précédentes, l'intérêt du corps entier de la nation demandoit qu'on employât des moyens violens pour assurer la tranquillité publique. Il eût été seulement à désirer, qu'en retranchant de la société ceux qui osoient en troubler l'ordre, on eût exercé contre eux la sévérité juridique des loix, au lieu de les envoyer au supplice, sans observer les formes prescrites; condamnations irrégulières, dont la clandestinité donnoit à des actes de justice l'apparence de l'assassinat. Après avoir établi de nouveaux officiers dans toutes les villes qu'il venoit de recouvrer, Louis termina son expédition en Normandie par un pèlerinage au Mont saint Michel, & revint à Orléans.

Les nouvelles de la fuite du duc de Normandie, & de la perte de son nouvel appanage, causèrent un extrême déplaisir au comte de Charolois. En obligeant le roi de céder cette province, il comptoit lui avoir porté le coup le plus capable de l'affoiblir & de le réduire au point de ne pouvoir se relever. En effet, soit

ANN. 1465. pour les revenus, soit pour les trou-
pes qu'elle étoit en état de se four-
nir, on considéroit la Normandie
comme l'équivalent du tiers du do-
maine de la monarchie. Ce qui mor-
tifoit davantage le comte, c'est qu'il
se trouvoit alors dans l'impuissance
absolue de rappeler le roi aux con-
ditions de la paix, à moins que d'a-
bandonner aux Liégeois ses états
héréditaires, que le duc son pere,
affoibli par les années, ne pouvoit
plus défendre. Dans le temps que le
comte étoit campé devant les murs
de Paris, le duc de Bourgogne ayant
voulu rassembler des troupes pour
marcher contre les Liégeois, qui rava-
geoient le Brabant, & pouissoient leurs
courses jusqu'aux portes de Bruxelles,
eut le chagrin d'éprouver de la part
de ses propres vassaux, une résis-
tance à laquelle ses prospérités pas-
sées ne l'avoient pas accoutumé.
La persuasion qu'on ne lui désobéis-
soit que par mépris pour sa vieil-
lesse, le mit dans une si furieuse colere,
qu'il fut frappé d'une attaque d'apo-
plexie, dont la violence fit pendant
quelques jours désespérer de sa vie.
Le comte de Charolois à son retour

entra dans le pays ennemi & s'avança jusqu'à Saintron, entre Liège & Louvain. Les Liégeois s'étoient flattés jusqu'alors d'être puissamment secourus par le roi de France, qui les en avoit assurés par des lettres revêues de son sceau. Ils n'avoient même entrepris la guerre que sur cette assurance. La paix qui venoit d'être conclue sans qu'on eût daigné les comprendre dans le traité, les avoit jetés dans la plus grande consternation. Ils s'étoient hâtés de conjurer l'orage, en demandant une suspension-d'armes, que le duc leur avoit accordée. Cette négociation avoit précédé le retour du comte de Charolois. L'arrivée subite de ce prince, à la tête d'une armée formidable, redoubla leur terreur. La trêve alloit expirer : ce ne fut qu'à force d'instances & de supplications, qu'ils obtinrent qu'on la prorogéât. On voyoit cependant arriver sans cesse de nouvelles troupes à l'armée du comte, qui sur la fin de la campagne montoit à plus de quatre-vingt mille hommes, parmi lesquels on comptoit vingt-huit mille cavaliers. Il n'en falloit pas tant pour forcer les Liégeois à subir toutes les

ANN. 1465.

 ANN. 1465.

conditions qu'on voulut leur imposer. Ils mirent bas les armes, & s'engagerent à payer dans l'espace de six années six cent mille florins d'Allemagne pour les frais de la guerre, à demander pardon à genoux, enfin, à reconnoître le comte & ses successeurs *Maimbourgs* (protecteurs) perpétuels de l'état de Liège. Cet accommodement fut conclu vers la fin du mois de janvier. Charles congédia la plupart des gens de guerre qui l'avoient accompagné dans cette expédition. Il ne put acquitter qu'une partie de leur paye, mais les troupes ne murmurèrent point de cette retenue, parce qu'en dédommagement il leur avoit permis de vivre à discrétion, non-seulement sur le territoire ennemi, mais encore sur ses propres domaines. Cette licence, dont les ravages s'étendirent jusqu'aux frontieres de la Lorraine, désola trois ou quatre provinces. Ce fut par ces moyens ruineux que le comte de Charolois rassembla si facilement dans la suite ces armées prodigieuses, dont le nombre excédoit toujours ses facultés de les entretenir, & la nécessité de ses entreprises. Cet abus funeste

d'une puissance qui s'épuisoit en efforts inutiles, le rendit le fléau des peuples, & devint le principal mobile de sa perte.

Cependant Louis, contre son espérance, ayant heureusement terminé cette année par le recouvrement de la Normandie, & contraint son frere de chercher un asyle en Bretagne, ne négligeoit rien de ce qui lui pouvoit procurer de nouveaux avantages. Soit qu'il reconnût sincèrement les fautes que l'humeur & la présomption lui avoient fait commettre, soit que pressé par les circonstances, il sentît que forcé de céder au temps, il étoit également de son intérêt & de son honneur de paroître du moins porter de bonne grace le joug que la nécessité lui imposoit : il est certain que ses actions étoient en quelque sorte une condamnation tacite de sa conduite passée. Il affecta sur-tout de ne témoigner aucun ressentiment contre les seigneurs qui avoient eu part à la ligue du bien public. Il reçut en grace tous ceux qui se présentèrent : il ne fit pas même difficulté de les prévenir. Abolitions générales & particulières, promesses, bienfaits, il mit

ANN. 1466.
Conduite du
roi. Abolitions, renouvellement de sermens de fidélité.
Chron. de Fr.
Cout. de Monstrel.
Ph. de Commines.
Histoire de Louis XI.
Pièces justif.

 ANN. 1466.

tout en usage. Quelque suspecté que lui fût la foi de plusieurs, il ne les traita pas moins favorablement que les autres : assez content, malgré le peu de sûreté qu'il y avoit à traiter avec eux, pourvu qu'il les séparât de leurs alliés. Les divers recueils des monumens de ce temps-là contiennent une infinité d'actes particuliers, dont l'objet principal est une renonciation absolue à tous les engagements antérieurs, accompagnée d'une promesse positive de servir le roi, contre tous ceux *qui pouvoient vivre & mourir*, sans excepter monseigneur Charles son frere. Ces promesses, suivant la coutume introduite par la mauvaise foi & la superstition, étoient consacrées par des sermens jurés *sur la foi du corps, sur l'honneur, sur le baptême, sur la damnation de l'âme, sur le saint évangile de Dieu, sur les reliques de la sainte Chapelle, &c.* La forme de ces sermens, capable d'intimider des âmes religieuses, sembleroit supposer qu'alors on étoit intimement convaincu de l'efficacité de leur pouvoir, ainsi que de l'inévitable punition des violateurs, puisqu'on les exigeoit comme la garan-

tie la plus solennelle des engagements. Il y avoit même telle relique par laquelle on refusoit absolument de jurer , en offrant d'ailleurs d'attester la sainteté des objets les plus respectables. Louis XI , par exemple , se feroit obligé pardevant tous les crucifix de l'univers , plutôt que de jurer par *la croix de saint Lo.* Nous verrons souvent , à la honte de ce siècle , plus pervers encore que superstitieux , que les plus faux intérêts brisoient sans peine ces liens si sacrés en apparence. Le but de cet ouvrage impose la nécessité de rapporter ces puériles & honteux détails , qui servent à nous retracer le tableau des mœurs de nos ancêtres. On étoit en même-temps crédule & de mauvaise foi. On auroit voulu jouer Dieu & les hommes. Delà ces infidélités multipliées , revêtues de précautions aussi deshonorantes qu'inutiles , qui , sans assurer l'inviolabilité des conventions , ne servoient qu'à souiller le parjure d'un crime de plus , en ajoutant le sacrilege à l'injustice.

Ceux que l'expérience du passé avoit convaincus d'être le moins esclaves de leur parole , se montre-

Nouveaux
traités du
comte d'Ar-
magnac & du

rent les plus empressés à rechercher les bonnes grâces du roi, & à lui renouveler les assurances d'une fidélité à toute épreuve. Les premiers qui rentrèrent dans leur devoir, furent le comte d'Armagnac & le duc de Nemours. Louis les connoissoit trop l'un & l'autre pour se laisser éblouir par leurs protestations. Le comte par des perfidies réitérées avoit encore aggravé le crime de sa première ingratitude. Le duc de Nemours toujours aussi disposé à former des projets coupables, qu'à recourir à la clémence d'un souverain qu'il haïssoit au fond du cœur, sembloit s'efforcer de justifier la rigueur de sa destinée, & creusoit lui-même l'abyssme où ses fautes devoient un jour le précipiter. Le monarque aussi dissimulé qu'eux & plus impénétrable, possédoit au suprême degré l'art dangereux de caresser les victimes qu'il devoit à sa vengeance. Il feignit de croire leur retour sincère, & leur prodigua les témoignages de la plus grande confiance. Cette conduite suspendoit du moins les effets de leur mauvaise volonté, tandis qu'il assurait la tranquillité des autres parties

Ann. 1466.

duc de Nemours avec le roi.

Ibidem.

de la Guienne, par des alliances moins suspectes. Le comte de Foix en referrant par un nouveau traité ses liaisons avec le roi, avoit engagé le seigneur d'Albret à prendre le même parti.

ANN. 1466.

Des diverses négociations par lesquelles le roi sçut ménager le retour d'une partie des grands du royaume, il n'y en eut point dont il eut plus lieu de s'applaudir, que de celle qui lui regagna l'attachement du duc de Bourbon. Ce prince avoit été l'un des plus ardens instigateurs de la ligue du bien public, démarche considérée, suivie d'un prompt repentir. Indépendamment du ravage de ses domaines, exposés au premier feu de la guerre, il venoit d'essuyer la mortification de voir la dignité de connétable, objet de son ambition, & dont le refus avoit été l'unique cause de sa révolte, conférée par un des articles de la paix, au comte de Saint-Paul. Le dépit de cette préférence lui fit ouvrir les yeux sur ses vrais intérêts, tandis que le roi qui n'ignoroit pas ses dispositions, le prévenoit par des bienfaits, qui, sans lui être personnels, n'en étoient pas

Réconciliation du duc de Bourbon.
Ibid.

Ann. 1466. moins capables de le toucher & de le porter à desirer une réconciliation sincere. Il donna Jeanne, sa fille naturelle, à Louis, bâtard de Bourbon, avec cent mille écus de dot, & six mille livres de rente en fonds de terre. Les noces auxquelles le monarque assista, ainsi que toute la cour, furent célébrées dans l'hôtel de ville de Paris, avec une magnificence extraordinaire, & pour en augmenter la pompe, on avoit choisi le jour d'une fête que la ville donnoit en réjouissance de la publication de la paix de Conflans. Le roi ne s'en tint pas à ces premières marques de l'affection qu'il témoignoit pour la maison de Bourbon. Il fit secrètement assurer le duc qu'il destinoit Anne de France, sa fille aînée, à Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu. C'étoit cette même princesse qu'il offroit pareillement au comte de Charollois, mais sans aucun dessein d'accomplir sa promesse. Le duc de Bourbon, qui n'étoit entré dans la ligue que pour se venger du peu de considération qu'on avoit pour lui, céda sans peine à des instances si flatteuses. Il renonça dès-lors à tout enga-

gement contraire à son souverain, & lui voua un attachement qu'il conserva jusqu'à sa mort. Nous le verrons dans la suite signaler son zele par les plus importans services. Il avoit commencé d'en donner des preuves pendant l'expédition du roi en Normandie. On lui fut en partie redevable de la facilité avec laquelle cette province fut recouvrée, s'étant déclaré pour Louis dans le temps que le frere de ce monarque, après la retraite du duc de Bretagne, n'avoit plus d'espoir que dans son assistance. Telle fut dans tous les temps la suite inévitable de ces liaisons dictées par l'aveugle intérêt, & fondées sur l'injustice : aussi fragiles que leur cause, elles sont le plus souvent renversées par les mêmes passions qui les ont produites.

Comme les princes en réglant les conditions de la paix, avoient paru plus occupés de leurs avantages personnels que de la fortune de ceux qui les avoient suivis, une infinité de seigneurs, que l'espérance d'obtenir, à la faveur des conjonctures, des biens ou des dignités, avoit entraînés dans la révolte, ne tarderent pas

ANN. 1466.

à reconnoître leur aveuglement. Un injurieux oubli fut pour la plupart d'entre eux le fruit du sacrifice qu'ils avoient fait de leur devoir & de leur sûreté, à l'ambition des ennemis de la monarchie; heureux qu'on leur accordât une abolition du passé, tandis que les honneurs & les récompenses étoient le partage des chefs de la rébellion. Les plus sensés comprirent, que si la noblesse est considérée comme le plus ferme appui du trône, elle emprunté à son tour sa considération réelle & sa plus solide grandeur de son attachement au monarque & de son union indissoluble, pour concourir à faire respecter la majesté souveraine, comme le centre invariable de son existence.

Disgrace du
comte du
Maine.

Ibidem.

Si par la bizarrerie de sa conduite, par des soupçons injurieux, par l'abus d'une autorité qui tendoit au despotisme, Louis s'étoit fait presque autant d'ennemis qu'il y avoit de grands dans son royaume, on peut dire que la plupart des princes & des seigneurs n'avoient pas moins de reproches à se faire. Leurs désobéissances, leurs injustices, leurs trahisons, sembloient justifier le monar-

que. Le comte du Maine , honoré de la plus intime confiance de son souverain , ne s'étoit déjà rendu que trop suspect par sa fuite , à la journée de Montlhéry , désertion honteuse , qui seule auroit suffi pour exposer la monarchie au plus funeste revers, si le courage des ennemis avoit égalé leur fureur. L'opprobre d'une action si lâche ne l'avoit pas empêché de reparoître à la cour. Le roi pressé par l'embarras & la multiplicité des affaires , s'étoit vu forcé de dissimuler son indignation. Devenu libre de faire éclater son ressentiment, ce fut par la disgrâce du comte qu'il commença sa vengeance. Convaincu de lâcheté , l'infamie de sa fuite n'étoit pas le seul crime dont on l'accusoit. On découvrit que non-seulement il avoit été informé du projet de la ligue , dont il avoit fait un coupable secret , mais qu'il avoit même donné sa parole de se joindre aux mécontents. Il s'étoit emparé d'une partie des fonds destinés au paiement des troupes. Il avoit refusé de recevoir plusieurs gentilshommes qui s'étoient offerts au roi. Supérieur en forces au duc de Bretagne , il s'étoit

ANN. 1466.

abstenu de le combattre , malgré la certitude de remporter la victoire. Il n'avoit point discontinué pendant le cours de la guerre , d'entretenir des correspondances secrètes avec les ennemis. Enfin , on le chargeoit d'avoir formé le complot de livrer le Languedoc dont il étoit gouverneur , d'introduire les Bourguignons dans Paris , & de les rendre maîtres de la personne du roi. On n'oseroit affirmer qu'il n'y eût pas d'exagération dans le nombre des forfaits qu'on imputoit à ce prince , mais toutes ses démarches dépoisoient contre lui. Les moyens même de justification qu'il chargea le bâtard du Maine son fils naturel , de présenter de sa part au roi , ne furent pas capables de changer à son égard la disposition du monarque , qui , non content de le dépouiller de son gouvernement de Languedoc , pour le donner au duc de Bourbon , lui ôta encore sa compagnie d'ordonnance. Sa disgrâce auroit eu peut-être des suites plus fâcheuses , sans l'entremise de son frere René , roi de Sicile , pour qui sa majesté ne pouvoit se dispenser de conserver de justes égards. On

venoit alors d'arrêter le projet du mariage du marquis de Pont, petit-fils du roi de Sicile, avec Anne de France, malgré les assurances données à la maison de Bourbon. Le lecteur doit s'accoutumer aux contradictions dont l'histoire de ce regne lui fournit plus d'un exemple. René, l'année suivante, s'obligea pour le comte du Maine, & se rendit caution de sa fidélité à l'avenir, avec promesse de se déclarer contre lui en cas qu'il trahît ses engagemens. Cette garantie ne pouvoit rendre au comte ni la réputation qu'il s'étoit acquise sous le regne précédent, ni l'honneur qu'il avoit perdu par tant de fausses démarches, dont l'ignominie étoit inéfacable.

Charles de Melun devenu suspect, avoit pris le parti de s'éloigner de la cour. Soit qu'il redoutât ses ennemis, soit qu'il fût pressé par le témoignage de sa conscience, il s'étoit retiré à Melun dans l'espérance que le temps, & le souvenir de ses anciens services dissiperoient l'orage. Le roi qui le haïssoit alors, d'autant plus qu'il l'avoit comblé des témoignages de sa faveur, étoit résolu de le perdre,

 ANN 1466.

Le Roi ôte à Charles de Melun le gouvernement de la Bastille.
ibid.

ANN. 1466.

mais il vouloit préparer sa chute. Il se contenta d'abord de le mettre hors d'état de nuire. Il conservoit encore , malgré sa disgrâce , le commandement de la Bastille , dont il avoit confié la garde , pendant son absence , au seigneur des Bordes , qui venoit d'épouser sa fille naturelle. Jean Prévôt , notaire & secrétaire du roi , fut chargé de s'introduire adroitement dans la forteresse , & de s'en rendre maître au nom du roi , commission dont il s'acquitta avec autant de subtilité que de bonheur. Des Bordes & sa femme se réfugièrent à Melun auprès de Charles , qui , par la conduite qu'on observoit avec lui , auroit dû dès-lors présager de plus grands malheurs & songer à se mettre à couvert du ressentiment d'un monarque inflexible.

Le Seigneur
du Lau est
arrêté.

Ibid.

Antoine de Châteauneuf , seigneur du Lau , rival de Melun dans la faveur du roi , grand chambellan , grand bouteiller de France , sénéchal de Guienne , possédant des richesses immenses , étoit accusé d'avoir payé de la plus noire ingratitude les bienfaits de son souverain , en pratiquant des intelligences criminelles avec les en-

nemis de l'état. Le roi borna d'abord sa punition au bannissement ; mais peu de temps après, ayant paru aux environs d'Orléans , où la cour étoit pour lors , il fut reconnu malgré son déguisement , & conduit dans la citadelle de Mehun. On le transféra dans la suite au château d'Usson en Auvergne , qui appartenoit au bâtard de Bourbon. Le roi qui craignoit qu'il ne s'échappât , chargea ce seigneur de faire forger une cage de fer pour le renfermer plus étroitement. (Cette horrible nouveauté étoit de l'invention de Balüe , évêque d'Evreux.) Quelque attachement que le bâtard de Bourbon eût pour le monarque , il refusa d'exécuter cette commission , & lui répondit que s'il vouloit ainsi traiter ses prisonniers , il pouvoit les garder lui-même. Après deux ans de captivité , il trouva moyen de s'évader. Le procureur du roi d'Usson , le commandant du château & son fils , furent décapités comme complices de cette évasion. Toutefois , par une de ces bisarres inconséquences , qui ne font souvent un mystère que par la honte d'en avouer les motifs , on vit dans la suite le seigneur du Lau

ANN. 1466.

Mort de l'A-
miral de Mon-
tauban.

Ibid.

revenir en grace, sans qu'on puisse découvrir s'il dut ce retour à sa justification ou à l'inconstance du prince.

L'amiral de Montauban, devenu également odieux à tous les partis, mourut vers le milieu de cette année. On lui reprochoit d'avoir été l'un des principaux auteurs de la ligue du bien public, soit par les dangereuses suggestions & les avis pernicioeux qu'il donnoit au roi, soit par la haine implacable que lui portoit le duc de Bretagne. La charge d'amiral fut donnée au bâtard de Bourbon, & celle de grand-maître des eaux & forêts au seigneur de Châtillon, frère du seigneur de Lohac, qui venoit d'être rétabli dans son office de maréchal de France.

Retour du
comte de Du-
nois. Maria-
ge de son fils
& du conné-
table de Saint-
Paul, avec
deux sœurs de
la reine.

Ibidem.

Le comte de Dunois revint pareillement à la cour, & rendu à ses devoirs pour ne plus s'en écarter, il ne s'occupa plus que du soin d'affermir sur des fondemens solides la fortune de sa maison. François d'Orléans, son fils unique, épousa au mois de juillet de cette année, Agnès de Savoye, sœur de la reine de France. Le roi, en faveur de ce mariage, donna aux deux époux quarante mille

écus, & la jouissance de plusieurs terres en Dauphiné. A peu-près vers le même-temps, Marie de Savoye, autre sœur de la reine, fut unie au connétable de Saint - Paul. Le monarque comptant gagner ce prince à force de bienfaits, & le détacher des intérêts de la maison de Bourgogne, lui fit présent du comté de Guines, de la seigneurie de Novion, & l'assura de plus du comté d'Eu, en cas que le comte mourût sans enfans : mais ce transport étoit une injustice, puisque faute d'héritier en ligne directe, la succession de ce comté appartenoit à la branche de Nevers-Bourgogne, à qui la naissance donnoit un titre incontestable, droit qui fut confirmé quelques années après par un arrêt du parlement, nonobstant la disposition du monarque.

Chabannes, comte de Dammartin, ménageoit dès-lors son raccommodement. Le roi ne pouvoit s'empêcher de lui rendre justice intérieurement : mais il étoit retenu par la honte de se rétracter. Il s'agissoit de réformer un jugement authentique, rendu sur des procédures & des dépositions, dont la fausseté une fois reconnue,

Réconciliation de Chabannes avec le roi.
Ibid.

 ANN. 1466.

dévoiloit une injustice manifeste. Le fond des accusations qui avoient fait condamner le comte , intéressoit directement l'honneur du monarque. Le temps & les ménagemens qu'on fut obligé d'employer pour donner une tournure plausible à cette affaire , apportèrent quelque retardement à la réconciliation du comte. Il paroît cependant qu'il étoit déjà pleinement justifié , puisqu'indépendamment de l'abolition dont il jouit avec les autres chefs de la ligue, & de la restitution de ses biens, le roi lui donna la seigneurie de Gonesse , & de quelques autres terres , pour accroître le domaine du comté de Dammartin , en échange de la terre de Blancafort. Il fut l'année suivante pleinement rétabli dans toutes ses possessions. Les procédures furent revues , on ne manqua pas d'y trouver des nullités. Il résulta de cet examen un nouveau jugement qui cassa le premier arrêt , & justifia le comte des crimes qu'on lui avoit imputés, dont le plus grand, sans doute, étoit celui de s'être attiré l'indignation de son souverain. Les services importans qu'il rendit dans la suite , & la confiance que le roi lui témoi-

gna jusqu'à la mort , prouverent encore mieux son innocence que le jugement qui le réhabilita.

ANN. 1466.

Cependant Charles , frere du roi , destitué d'appui , dépouillé de son appanage , & réduit dans un si triste état , que l'indigence le contraignit de vendre jusqu'à sa vaisselle pour subsister , réclamoit la foi des traités , & se plaignoit également de l'indifférence de ses alliés , & de la dureté de Louis. On ne peut refuser un sentiment de compassion à la destinée de ce prince , dont l'extrême jeunesse excusoit l'imprudence. Il traînoit en Bretagne le remords de sa faute , & l'humiliation attachée au malheur. Son séjour dans cette province ne laissoit pas d'inquiéter le roi. Il craignoit qu'on ne se servît encore de son nom pour exciter de nouveaux troubles. Il chargea le duc de Calabre d'aller le trouver en Bretagne , & de l'engager à rentrer dans son devoir par les offres du Roussillon & de la Cerdagne , ou des comtés de Valentinois & de Diois , propositions qui déjà lui avoient été faites sans succès , mais que sa situation ne devoit plus lui permettre de re-

Le roi charge le duc de Calabre d'amener Monsieur à la cour.
Ibid.

ANN. 1466.

jetter. Le duc de Calabre avoit ordre, en cas qu'il ne pût réussir dans sa négociation, d'essayer de se saisir de la personne du jeune prince, & de l'amener à la cour. Charles persista toujours à demander la restitution de la Normandie. Le duc de Bretagne tenta inutilement de vaincre son obstination, jusqu'à menacer de l'abandonner. Il fut inébranlable, & le duc de Calabre revint, n'ayant pas voulu, comme il en avoit l'ordre, entreprendre de se rendre maître de la personne du prince, soit qu'une semblable commission lui parût trop odieuse, ou qu'un reste de honte empêchât le duc de Bretagne de se prêter à cette violence.

Ambassade
au comte de
Charolois.
Conduite du
roi avec ce
prince.

Ibid.

Dans le même-temps le roi envoyoit la Tremoille au comte de Charolois pour justifier sa conduite à l'égard de son frere. Le comte, moins convaincu par l'apologie de l'ambassadeur, que détourné par les affaires dont pour lors il étoit occupé, parut ne prendre qu'un intérêt médiocre à cette querelle. C'étoit tout ce que le roi demandoit, & pour entretenir la cour de Bourgogne dans ces dispositions, il ratifia de nouveau

le transport des villes sur la Somme, _____
cédées par le traité de Conflans, aux- Ann. 1466.
quelles il ajouta quelques villages du
Vermandoïs. Attentif à tout ce qui
pouvoit assurer sa tranquillité, il ne
négligeoit aucunes des mesures qui
pouvoient la lui procurer, soit en se
fortifiant, soit en suscitant au comte
des embarras capables de le tenir tou-
jours en haleine. Il engagea secrè-
tement les Liégeois & les habitans
de Dinan à rompre la paix conclue
l'année précédente, leur promettant
de les favoriser efficacement, tandis
que sous prétexte de repousser une
descente dont il feignoit d'être me-
nacé de la part des Anglois, avec les-
quels il venoit de régler une trêve,
il faisoit publier l'arrière-ban, & fon-
dre une quantité si prodigieuse d'ar-
tillerie, qu'on y employa jusqu'aux
cloches des églises. Le comte de Cha-
rolois qui pour lors étoit à Peronne,
parut se réveiller au bruit de ces pré-
paratifs. Il fit de son côté prendre les
armes à tous ses vassaux, en annon-
çant toutefois que les troupes qu'il
levoit étoient destinées pour accom-
pagner le roi en Normandie, con-
tre les Anglois, qui menaçoient d'y

ANN. 1466.

faire une irruption. C'est ainsi que ces deux princes se servoient l'un contre l'autre des armes qu'une défiance réciproque leur fournissoit.

Toute cette année se passa entre eux en ambassades, en plaintes, en demandes, en explications perpétuelles, dont le détail peu intéressant, ne serviroit qu'à jeter le lecteur dans un labyrinthe de négociations, où l'on ne cherchoit qu'à s'amuser, jusqu'à ce que des circonstances plus propices permissent un libre cours à l'aversion réciproque que le monarque & le comte nourrissoient dans le fonds de leurs cœurs. Il seroit difficile de tracer un tableau plus naïf & plus vrai de ces diverses intrigues, que celui que nous en a laissé Philippe de Commines. Voici comme il s'exprime en parlant des mouvemens politiques qui agitoient alors les cours de France, de Bretagne & de Bourgogne : *„ Et y avoit maintes ambassades, allans & venans de par les deux ducs au roi, & de par lui à eux deux, & de par eux au comte de Charolois & de lui à eux, du roi au duc de Bourgogne, de lui au roi, les uns pour sçavoir des nouvelles, les autres pour soustraire gens,*

» gens , & pour toutes mauvaises mar-
» chandises sous ombre de bonne foi.

ANN. 1486.

À la faveur de ces manœuvres infidieuses , les chefs de la nation , faits pour donner l'exemple , se jouoient sans pudeur de la probité ; & par une conséquence nécessaire , la fidélité des inférieurs étoit à l'encan. Après avoir alternativement été dupes ou trompeurs , ils ne pouvoient manquer à la fin d'être les victimes de leurs fausses maximes.

Immédiatement après la signature du traité , les Liégeois , toujours excités sous-main par le roi , avoient tenté de surprendre le comte de Charolois à Saintron. Comme ils se trouverent les plus foibles , leur dessein échoua. Le comte les en auroit punis dès-lors , si la saison n'avoit été trop avancée : il remit cette expédition à l'année suivante. Il résolut de commencer par le siège de Dinant , dont les habitans avoient été compris dans l'accommodement des Liégeois avec le duc de Bourgogne , & s'étoient ensuite séparés de leurs alliés , pour conclure un traité particulier qu'ils avoient également rompu en ravageant une seconde fois le comté de

Insolence
des habitans
de Dinant.

Namur. Le prince, irrité de tant d'insultes & d'infidélités, vint investir cette insolente & superbe ville, à la tête d'une puissante armée. Les assiégés parurent d'abord déterminés à faire la plus vigoureuse défense. Ils comptoient sur la protection du roi, dont ils se vantoient d'avoir des lettres d'alliance, revêtues du sceau royal, & que les Liégeois marcheroient incessamment à leur secours avec toutes leurs forces. Flattés de cet espoir, ils s'emportèrent à de nouveaux outrages contre le duc de Bourgogne (*) & son fils. Quelques villes voisines voulant prévenir les malheurs dont ils étoient menacés, les exhortèrent à se soumettre au Duc : ils firent pendre le messager. On leur envoya un jeune enfant, chargé d'une lettre, dans l'idée qu'ils respecteroient son innocence, ils le déchirèrent en pièces. On supprimeroit ces abominables brutalités, si elles ne formoient des circonstances essentielles pour juger du funeste évène-

(*) Ils élevèrent une représentation du duc de Bourgogne sur une espede d'estrade, au milieu d'un fossé bourbeux, & étoient aux Bourguignons : *Voici le siège du grand Crapaud votre duc.*

ment dont nous allons rendre compte.

Le Comte de Charolois , frémissant d'indignation , trouvoit tous les moyens trop lents pour assouvir sa vengeance. Jamais on n'avoit fait un si prodigieux amas d'artillerie. Les batteries firent un feu si terrible & si continuel , qu'il n'y eut point d'édifice dans la ville qui en fût à couvert ; ce qui doit faire présumer qu'on employa des bombes & des mortiers , ou des machines équivalentes , puisque des canons n'auroient pu produire un effet si destructeur. En trois jours les murailles furent ouvertes de tous côtés ; & les tours ébranlées jusqu'aux fondemens , paroissoient prêtes à s'écrouler. Le comte faisoit en même-temps construire deux ponts sur la Meuse , à dessein d'enfermer exactement la ville , & de l'assaillir de toutes parts. La garnison épouvantée , avoit pris la fuite. Ce fut alors seulement que les habitans commencèrent à reconnoître l'impuissance où ils étoient de résister. Ils offrirent de se rendre sauf leurs vies , proposition qui fut rejetée. Le comte ayant appris que les Liégeois s'avançoient au nombre de quarante mille hommes pour

Ann. 1486.

Siège & destruction de Dinant.

Ann. 1466.

faire lever le siège , résolut de les prévenir par un assaut général. Tout étoit disposé, lorsque les assiégés, désespérant d'être secourus, prirent le parti de se soumettre , l'unique ressource que leur laissoit l'extrémité où ils se trouvoient réduits. Ils portèrent au vainqueur les clefs de la place , & offrirent de se rendre à discrétion. Le comte de Charolois refusa de les recevoir , & les envoya au duc de Bourgogne , qui malgré son âge & ses infirmités s'étoit fait porter en litière jusqu'à Bovines. L'impitoyable vieillard , déterminé à ne faire aucune grace , ne voulut point se rendre à l'armée , dans l'appréhension de se laisser fléchir. Il chargea son fils de l'exécution de ses ordres. Une ville emportée d'assaut , éprouve dans le premier feu de la victoire toute la violence , les cruautés , les outrages que peut enfanter la brutalité du soldat effréné. Ce malheur est affreux sans doute , mais l'ivresse du succès semble en quelque sorte diminuer l'horreur de cet abus de la victoire. Il n'en fut pas de même en cette occasion. Quoique Philippe de Commines rapporte que la ville fut prise d'assaut , il paroît par le témoignage

des autres écrivains contemporains , que la place fut rendue à discrétion , & que le comte de Charolois y entra sans trouver la moindre résistance. Ces auteurs écrivoient dans le temps même de l'événement , dont ils marquent toutes les circonstances , au lieu que Commines ne composa son histoire que sous le regne suivant. Quoi qu'il en soit , il est certain qu'il y avoit près de deux jours que le comte étoit maître de la place , lorsqu'elle fut livrée à la fureur des soldats. L'ordre de destruction fut donné & exécuté avec un sang froid qui en redoubloit l'atrocité. Le bâtard de Bourgogne s'étoit emparé de la citadelle , les troupes avoient été distribuées dans les différens quartiers de la ville. Les habitans attendoient leur destinée dans le silence & la consternation. Le surlendemain les soldats ayant reçu le signal , ils se répandirent dans la ville & commencèrent le pillage qui dura trois jours. L'imagination du lecteur se représentera les traits révoltans d'un si triste tableau , que les plus fortes expressions ne rendroient qu'imparfaitement. L'avidité des gens de guerre n'épargna rien ,

Ann. 1466.

Ann. 1466.

on ne fit grace qu'aux femmes, aux enfans & aux vieillards, qui furent arrachés de leurs maisons & conduits sur le chemin de Liège. On fit mourir huit cens hommes en une seule fois, en les garrottant deux à deux & les précipitant dans la Meuse. La ville ayant ensuite été abandonnée aux flammes, on fit venir des environs une multitude de payfans pour achever de détruire les édifices que l'incendie avoit respectés. Ce ne fut plus qu'aux déplorables vestiges de démolition & d'embrasement qu'on put reconnoître la place que Dinant avoit occupée. Une partie des habitans de cette ville infortunée s'étoient rendus coupables par leur insolence; mais l'humanité permettoit-elle de les envelopper tous indistinctement dans cette horrible proscription? Il n'est pas inutile d'observer que le comte de Charolois, qui présidoit à cette tragique exécution, revenoit d'accomplir un pèlerinage de dévotion à Notre-Dame de Boulogne, lorsqu'il vint former le siège de Dinant.

Les Liégeois demandent la paix.

Cependant les Liégeois alarmés de l'ardeur avec laquelle le comte de Charolois pressoit les opérations de la

guerre , avoient envoyé des ambassadeurs au duc de Bourgogne pour négocier un nouvel accommodement. Ces députés arriverent à Bovines , d'où ils purent voir les flammes qui dévoroient leurs anciens alliés. La terreur que leur inspira un châtiment si sévère , ne contribua pas peu à leur faire accepter des condicions plus dures encore que celles de l'année précédente. Ils mirent bas les armes , & donnerent des otages pour l'exécution d'un traité , qu'ils étoient toutefois résolus de rompre à la première occasion.

Quoique le roi parût neutre dans cette querelle , on ne pouvoit ignorer qu'il en étoit le principal instigateur. Il s'applaudissoit en secret d'avoir trouvé le moyen de susciter des embarras au comte de Charolois , son plus redoutable adversaire , sans qu'il lui en coûtât autre chose que des promesses , peu touché d'ailleurs du sort de ceux qu'il sacrifioit à ses vues. Le connétable de Saint-Paul étoit trop artificieux lui-même , pour ne pas percer aisément les détours de la sombre politique de Louis ; mais il se croyoit au-dessus des ménagemens

Ann. 1466.

Conduite
du comte de
S. Paul.
Ibid.

ANN. 1466.

que cette connoissance auroit dû lui prescrire. Il accompagna le comte de Charolois au siège de Dinant, non avec les troupes du roi, mais avec celles qu'il rassembla dans ses propres domaines. Ambitieux d'étaler sa puissance, & de se faire considérer comme un allié nécessaire plutôt que comme un vassal, il s'aveugloit sur le danger de paroître un sujet redoutable. Conduite imprudente, qui devoit un jour lui devenir funeste. Trop foible pour soutenir l'indépendance qu'il affectoit, il étoit en même-temps trop grand par sa naissance & par ses possessions pour se renfermer dans les bornes d'une obéissance purement passive. Le roi dissimula son mécontentement : il le chargea même du soin de veiller à la sûreté de la Normandie, en lui donnant le gouvernement de cette province, qu'il venoit, par ses lettres-patentes, de réunir au domaine de la couronne.

Inquiétude des respectives du roi & du comte de Charolois.

Ibid.

Le comte de Charolois délivré pour quelque temps des soins que lui avoit causé la guerre de Liège, tourna ses inquiétudes vers d'autres objets. L'alliance qu'il avoit contractée avec le roi d'Angleterre, & le pouvoir que

le monarque avoit donné à ses ambassadeurs d'entrer en négociation au sujet du mariage de ce prince avec Marguerite d'Yorck , & de celui de Marie de Bourgogne avec le duc de Clarence , ne paroïssent pas capables de le rassurer. Il craignoit , ou feignoit d'appréhender que le roi , réconcilié avec le duc de Bretagne , & secondé de l'assistance d'Edouard , ne méditât le projet de lui faire la guerre. Il lui écrivit , & ses lettres , remplies de plaintes & de reproches , étoient conçues en termes peu mesurés. Louis n'y répondit qu'en se mettant sur ses gardes : il fit publier l'arrière-ban , les troupes furent augmentées , on créa de nouvelles compagnies de Francs-archers. Le connétable eut ordre de se rendre dans son gouvernement de Normandie. Le maréchal de Loheac , gouverneur de Paris & de l'Isle de France , au lieu du duc de Nemours , fut chargé de veiller à la sûreté des places ; tandis que Châtillon son frere , lieutenant-général du roi en Champagne , couvroit les frontieres de cette province. Ces préparatifs annonçoient une guerre prochaine , que suspendit l'entremise du duc de Bre-

Ann. 1466.

Rym. aff.
pub. T. V,
art. 14.

ANN. 1466.

Peste. Asyle
accordé aux
malfaiteurs
pour repeu-
pler Paris.

Ibid.

tagne ; & ces germes d'animosité , sans cesse renaissans , ne produisirent pour lors que des explications & des éclaircissemens réciproques.

Des pluies continuelles , suivies d'une chaleur excessive , causerent une maladie épidémique , dont la France fut affligée cette année. On ne manqua pas d'attribuer cette calamité publique à l'influence d'une comete qui avoit paru quelque temps auparavant. Nous laissons aux naturalistes à décider si le passage de ces grands corps près du disque du Soleil , peut , malgré la prodigieuse distance qui nous sépare d'eux , agir assez efficacement sur notre globe pour en altérer l'harmonie. Cette peste emporta dans la seule ville de Paris , pendant les mois d'Août & de Septembre , plus de quarante mille personnes. On eut recours aux prières , aux abstinences , aux processions , ordinaire & tardive ressource dans les maux désespérés. Ce terrible fléau parut s'éloigner , & l'on s'aperçut d'une diminution sensible dès le commencement de l'automne. Le roi toujours singulier , se servit l'année suivante , pour réparer la population de la capitale , d'un

moyen plus extraordinaire que digne d'être imité. Ce fut d'ouvrir un asyle à toutes sortes de personnes indistinctement : gens perdus de dettes , notés d'infamie , chargés de crimes , voleurs , assassins , sacrilèges : les criminels de leze-majesté furent seuls exceptés de cette faveur générale. Jamais on n'avoit imaginé un pareil expédient depuis la fondation de Rome. Quel avantage le monarque espéroit-il recueillir en associant aux Parisiens ces nouveaux habitans , plus capables de les corrompre par l'exemple de la dépravation de leurs mœurs , que de se rendre utiles à leur imprudent protecteur , ou à leurs concitoyens ? Il eût été plus à propos de les bannir , que de leur accorder le droit de cité. On seroit en droit de conclure que Louis , estimant peu les hommes en général , sçavoit mieux les apprécier par leur nombre que par leurs vertus.

Par le traité de Conflans , on étoit convenu de former un conseil , composé de trente-six personnes choisies dans les trois ordres , pour travailler de concert à la réformation du royaume. Un an s'étoit écoulé , sans qu'on

ANN. 1466.

se fût mis en devoir d'exécuter cet article de la paix , qui ne concernoit que le bien public : objet peu important & presque toujours négligé par ceux qui affectent de l'étaler avec le plus de faste. Dans le temps que les princes sembloient l'avoir entièrement oublié , le roi qui comprenoit de quelle conséquence il étoit , pour effacer les sinistres impressions qu'on avoit données de son gouvernement , d'annoncer par ses démarches l'attention la plus sérieuse à redresser les abus introduits dans les diverses parties de l'administration , se détermina de lui-même à donner cette satisfaction à ses sujets. Il se concilioit par ce moyen l'affection des peuples , tandis qu'il imposoit silence aux ennemis de l'état. Dans cette vue il nomma vingt commissaires , présidés par le comte de Dunois. On leur donna le titre de *Réformateurs du bien public*. Ils ne pouvoient rien décider qu'ils ne fussent au nombre de douze , & toujours en la présence du comte. Leurs premières assemblées se tinrent au palais ; la contagion , qui pour lors affligeoit la capitale , les obligea de l'abandonner & de se retirer à Pon-

toise , où ils reprirent leurs séances.

ANN. 1466.

Si l'on en croit un auteur contemporain , l'espoir qu'on avoit conçu d'un établissement si salutaire en apparence , ne tarda pas de s'évanouir , & l'on reconnut aisément que l'unique dessein du monarque avoit été d'éblouir le vulgaire. *Le roi , dit-il , pour donner de soi quelque espérance qu'il étoit soigneux de bien gouverner , assembla grand nombre d'évêques & seigneurs , desquels la plus grande œuvre fut de soi assembler ; car de toute icelle assemblée ne vint aucun profit à la chose publique.* Toutes les remontrances qu'on adressoit au roi , les requêtes , les plaintes qu'on lui présentoit , les éclaircissemens demandés sur des conventions qu'il vouloit éluder , en un mot les difficultés qui survenoient sans cesse , il les renvoyoit au conseil des nouveaux réformateurs , du tribunal desquels on ne vit jamais émaner une délibération décisive. Cet artifice ne pouvoit manquer de donner , du moins pendant quelque temps , à la conduite du monarque les apparences de l'équité la plus scrupuleuse & la plus désintéressée.

ANN. 1467.

Affaires ecclésiastiques.
Ibid.

Hist. ecclési.
L. CXII.

De toutes les questions qui furent agitées dans l'assemblée des commissaires, la plus importante, & la seule qui mérite d'être rapportée, est l'examen des remontrances au sujet de l'abolition de la pragmatique. Cette discussion nous oblige de rétrograder, & de reprendre la suite des affaires ecclésiastiques, relatives à notre histoire, dont nous avons différé jusqu'ici de rendre compte, dans la crainte d'augmenter encore la confusion des événemens occasionnés par les troubles du Royaume : récit qui par lui-même n'étoit déjà que trop compliqué. Depuis son installation sur la chaire de S. Pierre, Pie II. n'avoit pas un seul instant perdu de vue le projet de délivrer les Chrétiens d'Orient du joug des infidèles. Si le courage, les lumières, le zèle, la constance eussent suffi pour relever le trône des successeurs de Constantin, personne n'eût été plus digne que ce pontife d'exécuter une si glorieuse entreprise. Il s'adressa sans succès à toutes les puissances de l'Europe. La plupart des princes en guerre les uns contre les autres, ne s'occupoient que du soin de venger leurs querelles parti-

culieres. Spectateurs indifférens des progrès rapides qui accompagnoient les armes des ennemis de notre foi , ils ne voyoient pas que les victoires des Ottomans , si funestes à la religion , menaçoient également leurs états. La chute de l'empire de Trébizonde , après celle de Constantinople , le Péloponnèse envahi , le reste de la Grece à la discrétion de ces fiers vainqueurs , ce torrent impétueux , prêt à se déborder dans les plus fertiles contrées de l'Europe , auroient dû rompre le charme d'un si honteux engourdissement. Mais l'élevation de cette superbe Monarchie étoit arrêtée dans les décrets impénétrables de la Providence. En vain le saint pere donnoit aux Occidentaux l'exemple d'une généreuse intrépidité , il ne pouvoit soutenir seul la gloire du nom Chrétien. Toutefois l'inutilité de ses tentatives ne fut pas capable de le rebuter , les obstacles sembloient redoubler sa ferveur. L'inflexible aversion qu'il marqua pour la France pendant son pontificat , ne doit pas le priver de la justice due à ses éminentes qualités. Le roi se plaignoit hautement de la partialité qu'il avoit témoignée

 ANN. 1467.

en faveur de Ferdinand , contre les prétentions de la maison d'Anjou à la couronne de Naples. Plus offensé encore , quoiqu'il ne l'osât pas avouer , d'avoir été joué dans l'affaire de la Pragmatique , il avoit de son côté cessé de conserver des ménagemens que la cour Romaine exigeoit , sans se picquer de les reconnoître. Il fit publier en 1463 trois édits , dont le premier lui attribuoit le droit de disposer de tous les bénéfices vacans , jusqu'à ce que les évêques eussent prêté le serment de fidélité , ainsi que de juger tous les procès intentés pour le revenu de ces mêmes bénéfices. Le second ordonnoit que tous les magistrats du parlement jouiroient , dans la nomination aux bénéfices , des mêmes privilèges que l'Université de Paris : c'est ce qu'on appelle le droit *d'Indult* , dont il a été fait mention dans les précédens volumes. Le troisieme attribuoit également au monarque le jugement de tous les bénéfices touchant *le possessoire*. L'arrivée de deux légats en France , l'un de la part du saint pere , l'autre de celle du collège des cardinaux , ne put rien changer à ces dispositions. Le roi toujours

également mécontent & du pontife, & de la conduite des exacteurs de la cour de Rome, mécontentement justifié par les actes publics de presque tous les états chrétiens, donna de nouveaux édits plus sévères encore, tant contre les expectatives, que contre ceux qui exigeoient les dépouilles des bénéficiers.

ANN. 1467.

Cependant le zele de Pie, loin de se refroidir, sembloit croître par les difficultés. Il avoit publié un decret sur la nécessité de s'armer contre les infidèles. Il s'adressoit à tous les princes, pour les exciter à partager la gloire & le mérite d'une si sainte entreprise. Il écrivit au duc de Bourgogne & au doge de Venise, en les conjurant de ne point s'excuser sur leur âge, puisque le nombre de ses années & de ses infirmités ne l'empêcheroient pas d'assister lui-même en personne à cette expédition. Il ajoûtoit qu'on verroit ainsi trois vieillards dans l'armée du Seigneur; que Dieu se plaçoit au nombre de trois, & que la Trinité céleste protegeroit la trinité terrestre. On a rapporté dans le temps, les raisons qui empêcherent le duc de Bourgogne de répondre à ces invitations.

Préparatifs
de guerre
contre les
Turcs.

Ibid.

ANN. 1467.

Le pape se
dispose à
marcher en
personne con-
tre les infidé-
les. Mort de
ce pontife.
Son éloge.
Ibid.

Malgré l'inutilité de tant de démarches & de sollicitations, le pontife, déterminé à l'exécution de son projet, partit pour *Ancone*, où par ses ordres on rassembloit de toutes parts des vaisseaux destinés au transport des troupes. Il trouva dans cette ville & aux environs une multitude prodigieuse d'hommes de différentes nations, que la publication de la croisade avoit attirés; mais la plupart étoient sans armes, nuds, & réduits à ne subsister que de la charité des Italiens peu compatissans. Le saint pere fit la revue de cette milice, renvoya ceux qui étoient en état de servir, & renvoya les autres comblés d'indulgences & de bénédictions. La flotte Venitienne étoit arrivée presque dans le même-temps au port d'*Ancone*, & se disposoit à faire voile vers l'Archipel, lorsque le pape, qui étoit parti de Rome avec la fièvre, sentit redoubler la violence de son mal. Les soins embarrassans, les contradictions dont il avoit été tourmenté pendant le cours de son pontificat, avoient altéré les sources de sa vie. Le chagrin de voir l'indifférence des princes chrétiens pour la

guerre contre les Turcs , & le peu d'apparence de réussir avec les foibles ressources dont il pouvoit disposer , contribuèrent encore plus que tout le reste à le précipiter vers la fin de sa carrière. Reconnoissant que son heure étoit venue , il assembla les cardinaux , leur recommanda de ne consulter que le mérite dans le choix de son successeur , & mourut pénétré des sentimens de ferveur & de piété dignes du pere commun des fidèles. Tous les écrivains s'accordent pour rendre un témoignage avantageux aux vertus , au zèle pour la religion , à la pureté des mœurs , à la solidité du jugement , à la profonde érudition de ce pontife. Aussi digne de porter le sceptre que l'encensoir , il se montra capable également du gouvernement spirituel & temporel ; plus grand encore , si moins jaloux des droits de l'autel , il n'eut pas agi avec trop de passion , en voulant maintenir & même étendre les prérogatives du saint siège : mais il est des défauts qui appartiennent moins à l'homme qu'à la place qu'il occupe. Quelque temps avant que de mourir , il avoit renouvelé la rétractation de ses écrits

ANN. 1467.

en faveur du concile de Basle contre la puissance des papes. » *Croyez-moi plutôt , disoit-il dans cet écrit , maintenant que je suis un vieillard , que quand je parlois en jeune homme : faites plus de cas d'un souverain pontife que d'un particulier. Réfusez à Æneas Sylvius , & recevez Pie II.* Il n'y a point de contradictions qu'on ne puisse justifier à l'abri de pareilles distinctions. Cela n'empêche pas toutefois que ce Pie II ne doive être regardé comme un des plus respectables successeurs du Prince des Apôtres , & comme un des plus grands souverains de la moderne Rome.

Dispute entre les Dominiquains & les Cordeliers , au sujet du sang séparé du corps de J. C. Propositions censurées par la faculté de Paris.

Ibid.

Histoire de l'Université.

Qu'il soit permis de retracer ici , comme un de ces incidens qui appartiennent à l'histoire de l'esprit humain , la contestation qui survint sous le pontificat de Pie II , entre les religieux de S. François & de S. Dominique. Il s'agissoit de sçavoir si le sang séparé du corps de Jesus-Christ , pendant qu'il fut dans le tombeau , avoit aussi été séparé de la divinité , & s'il étoit permis de l'adorer sans tomber dans l'idolatrie. Les Cordeliers soutenoient l'affirmative qu'un des leurs avoit avancée dans un sermon , dont

l'inquisiteur de la foi l'avoit obligé de faire une rétractation publique.

ANN. 1467

Cet affront souleva les Francisquains, qui prirent la défense de leur frere, tandis que leurs rivaux se déclaroient pour la validité du jugement. On s'échauffa de part & d'autre avec d'autant plus d'ardeur qu'on s'entendoit moins. Déjà cette querelle théologique menaçoit l'église d'une scandaleuse division. Le saint pere, qui vouloit prévenir les suites d'une semblable dispute, évoqua la cause à son tribunal. Les plus subtils théologiens des deux ordres se rendirent à Rome, & discuterent leurs opinions en présence de sa sainteté pendant trois jours consécutifs. Le collège des cardinaux inclinoit pour le sentiment des Dominicains; mais on craignoit de mécontenter les Cordeliers, à qui le soin de prêcher la croisade avoit été confié. Cette considération fit qu'on prit le parti le plus sage, en ne décidant point la question & en imposant également silence aux uns & aux autres, jusqu'à ce que le saint siége eût rendu, sur cette matiere, un jugement définitif. L'ignorance & la vanité fomentèrent dans tous les tems ce malheur.

ANN. 1467.

reux esprit de controverse , source in-
tarissable d'erreurs & d'inimitiés. Des
hommes oisifs & vains , incapables
de se faire honneur de la faculté de
penser par un usage conforme à la
raison , cherchoient à s'acquérir du
moins de la considération par leur sin-
gularité. Croiroit-on aujourd'hui ,
qu'en 1465 la faculté de théologie de
Paris fut obligée de censurer les pro-
positions suivantes , avancées dans les
Ecoles de la rue du Fouare : » Que
» tout homme est une infinité d'hom-
» mes , & qu'une infinité d'hommes
» n'ont qu'une même ame : Que tout
» homme ne fera jamais corrompu ,
» quoique quelquefois l'homme doi-
» ve être corrompu , & que chaque
» partie de l'homme est homme ? »
Quel abus du raisonnement ! Puissent
les sages de nos jours , rendre plus
respectable aux siècles à venir la mo-
derne métaphysique !

Election de
Paul II.
Ibid.

Après la mort de Pie II , les cardi-
naux s'assemblerent dans le vatican.
Avant que de procéder à l'élection
d'un nouveau pontife , ils dressèrent
divers réglemens pour l'administra-
tion du gouvernement , qui devoient
être inviolablement observés par ce-

lui d'entre eux sur qui le choix tom-
beroit. Tous s'obligerent par serment
de se conformer à cette constitution ,
qui portoit entre autres articles : Que
l'ancienne discipline de la cour de
Rome seroit rétablie ; que dans trois
ans on assembleroit un concile gé-
néral ; qu'on n'augmenteroit point le
nombre des cardinaux au-delà de
vingt-quatre ; que le pape ne pour-
roit conférer la pourpre romaine qu'à
un seul prélat de sa famille ; qu'il ne
pourroit déposer aucun cardinal , évê-
que ou abbé , ni faire saisir leurs biens
que dans la forme du droit & des
saints canons ; qu'on ne pourroit ,
sous aucun prétexte , aliéner quelque
partie que ce fût du patrimoine de
saint Pierre ; qu'il ne seroit fait au-
cun traité sans la participation & le
consentement du sacré collège ; & que
le saint pere ne pourroit établir de
nouveaux impôts , ni augmenter les
anciens , &c. Ces statuts ordonnoient
de plus , que les cardinaux s'assem-
bleroient deux ou trois fois dans l'an-
née , & avertiroient charitablement
le souverain pontife des contraven-
tions qu'il auroit commises. Ces pré-
cautions ayant été solennellement

Ann. 1572

ANN, 1467.

consacrées par les sermens unanimes des peres du conclave , on recueillit les voix ; & les suffrages , balancés pendant quelque temps , se réunirent en faveur de *Pierre Barbo*, Venitien , qui prit le nom de Paul II. Le nouveau pontife , immédiatement après son exaltation , réitéra le serment que n'étant encore que cardinal il avoit prêté , de suivre exactement les conventions arrêtées par ses confreres.

Parvenu au faîte de la grandeur suprême , Paul II ne tarda pas à se repentir d'avoir souscrit à des loix qui enchaînoient son autorité. Maître de lier & de délier , en vertu du pouvoir donné au prince des Apôtres , il ne crut pas qu'il lui fût défendu de se servir de ce droit pour lui-même , & de s'affranchir d'un engagement onéreux. Il publia donc , dès le commencement de son pontificat , une bulle qui abrogeoit les statuts rédigés par le conclave. Quelques cardinaux se soumirent par complaisance à cette rétractation. D'autres moins dociles résistèrent d'abord , & voulurent rappeler le saint pere à l'exécution de ses promesses ; mais menacés de l'excommunication , il fallut fléchir sous le

le joug, & s'humilier devant la puissance redoutable de celui à qui leur choix venoit de remettre les clefs du ciel & les foudres de l'église. Ce fut peut-être autant pour adoucir leur mécontentement, que pour relever l'éclat de leur dignité, que sa sainteté leur permit de porter des mitres de soie, pareilles à la sienne, ainsi que des bonnets de la même matière, & de se promener sur des mules couvertes de houffes d'écarlate.

Ann. 1466.

Le premier usage que fit le souverain pontife de la liberté qu'il s'étoit procurée par son nouveau décret, fut une promotion de huit cardinaux, du nombre desquels étoit *Jean Balüe*, évêque d'Evreux & d'Angers. Ce prélat étoit un de ces hommes dont l'histoire recueille à regret les noms odieux, & qui ne se sont rendus célèbres qu'en se couvrant d'opprobre. Né dans un village du Poitou, d'un raileur d'habits ou d'un meunier, l'obscurité de sa naissance ajouteroit un nouveau mérite à son élévation, si son ame n'avoit pas été encore plus ignoble que son origine. Il embrassa l'état ecclésiastique, entra dans la maison de Jacques Juvenal des Ursins, évê-

Promotion de cardinaux.
Caractere de Balüe.

ibidem.

Chron. de Fr.
Ph. de Commines.

Ann. 1486.

qu' de Poitiers , fut nommé son exécuteur testamentaire , vola une partie de la succession , s'attacha ensuite à Jean de Beauveau , évêque d'Angers , qui le combla de biens , & qu'il ne cessa dans la suite de persécuter , jusqu'à ce qu'il l'eut dépossédé de son évêché. Au retour d'un voyage qu'il avoit fait à Rome avec ce prélat , Charles de Melun , qui pour lors étoit en faveur , le présenta au roi , qui le fit conseiller au parlement , & bientôt lui donna toute sa confiance. La plupart des écrivains ont dit , que ce qui contribua sur-tout à lui concilier les bonnes grâces de son roi , fut la ressemblance de leurs caractères. Parallele odieux , qui avertit les princes combien il leur importe de faire respecter leur discernement dans le choix de leurs favoris. Ils ne pouvoient faire une plus sanglante satire de ce monarque , car Balüe étoit l'un des plus méchans & des plus méprisables hommes de son siècle. Avare , fourbe , sans mœurs , vindicatif , ingrat avec un front d'airain , c'étoit un titre pour mériter sa haine , que d'avoir été son bienfaiteur : capable des plus noires perfidies sous le

masque du zèle & du dévouement, ne connoissant au reste ni patrie, ni religion, ni souverain; immolant tout à son intérêt ou à ses plaisirs; au-dessus des scrupules, de la honte & des remords. Ne possédant aucune sorte de mérite, il avoit la fureur de les ambitionner tous. Il se revêtoit d'une cuirasse, il portoit l'encensoir: ambigu monstrueux de guerrier & de prêtre, il deshonoroit l'autel par la licence d'un soldat, tandis que les troupes indignées, ne voyoient en lui qu'un apôtre scandaleux. Le comte de Dammartin le voyant un jour faire la revue de la milice de Paris en présence du roi, dit à ce prince: » Sire, je supplie votre » majesté de m'envoyer à Evreux » pour examiner les clercs, & con- » férer les ordres: pourquoi, demanda » le monarque? c'est, reprit Chaban- » nes, afin de remplir les fonctions de » ce prêtre, tandis qu'il exerce ici les » miennes, en faisant la revue de vos » gens-d'armes. « Cette plaisanterie fit rire le roi & tous les courtisans; mais l'imperturbable prélat ne rougissoit de rien.

Ann. 1466.

Les dérèglements de Baluc étoient

Opposition
du procureur

ANN. 1466.

général à l'en-
registrement
de l'abolition
de la pragma-
tique.*Ibid.*

si publics , & sa réputation décriée au point , que Paul II. avoit refusé d'abord de lui conférer la pourpre Romaine , & résista long-temps aux sollicitations réitérées de l'ambassadeur de France. Il y a toute apparence qu'il ne s'y seroit jamais déterminé , sans la conjoncture actuelle , qui lui faisoit en quelque sorte une loi de sa complaisance. La déclaration du roi qui abolissoit la pragmatique , & la bulle fulminée en conséquence , n'avoient point encore été registrées au parlement. Le saint pere crut qu'il seroit facile d'applanir les obstacles , si l'on pouvoit engager le monarque à faire agir toute la vigueur de la puissance suprême. On séduisit sans peine l'ambition vénale de Baluc : le chapeau de cardinal fut le prix de ses perfides services : il étoit alors tout puissant auprès de Louis , qui le considéroit plus que les seigneurs & les princes de son sang. (*Maître Nicole Baliie* venoit d'épouser la fille de *maître Jean Burrence* : les noces avoient été célébrées à l'hôtel de Bourbon en présence de leurs majestés & de toute la cour.) Baliie flatté de se voir recher-

Additions
de Monstre-
let.Chronologie
de France.

chét par la cour de Rome, promit tout ce qu'on voulut. Le cardinal d'Alby fut envoyé en France, en qualité de légat, pour presser la conclusion de cette intéressante affaire. Il engagea le roi à donner une déclaration expresse, qui supprimoit irrévocablement la pragmatique - sanction. Ces lettres furent d'abord vérifiées au Châtelet; mais comme Balüe n'attendoit pas une complaisance si facile de la part du parlement, il choisit le temps des vacances de la cour, pour faire entériner la déclaration. Cette ruse ne tourna qu'à sa honte. Jean de Saint-Romain, procureur général, s'opposa ouvertement à l'enregistrement, & lui reprocha en face qu'il trahissoit également par une démarche si contraire aux loix, non-seulement l'honneur du monarque, & de la nation, mais les intérêts même de l'église Gallicane. Vainement Balüe crut intimider le procureur général, en le menaçant de l'indignation du roi, & de la perte de sa charge. Ce vertueux magistrat répondit sans s'émouvoir, que le roi pouvoit, quand il lui plairoit, le priver de l'emploi qui lui avoit

ANN. 1466. été confié, mais que tant qu'il en seroit revêtu, aucune considération ne le forceroit de manquer à ce que son ministère & le bien de l'état exigeoient de lui. Cette noble fermeté déconcerta le prélat. L'université, dans le même-temps, appella au futur concile, des entreprises de la cour de Rome, contre les libertés de notre église, & le roi, qui craignoit d'exciter un mécontentement général, ne voulut pas qu'on allât plus loin. Pour donner toutefois une espèce de satisfaction au saint siège, Saint-Romain fut destitué. La confiance & les bienfaits dont le monarque continua de l'honorer, malgré cette disgrâce apparente, furent la juste récompense & la preuve la moins équivoque de l'intégrité de son zèle.

Remontrances sur les inconvéniens de l'abolition de la pragmatique. Quelque ascendant que Balüe eût usurpé sur l'esprit de son maître, il paroît cependant que le roi, dans cette occasion, ne se livra pas aveuglément aux impressions que ce ministre partial s'efforçoit de lui donner, & qu'il desira d'être mieux instruit sur ses véritables intérêts. Ce fut pour répondre à ses vues, que le parlement dressa les célèbres remontrances.

*Du Tillet.
Lib. de l'église Gallicane.*

ces, placées par erreur sous le pontificat de Pie II, & qui ne furent véritablement rédigées que sous la troisieme année de celui de Paul II. L'extrait des articles les plus essentiels de ces représentations, nous retracera les vexations dont l'église de France se plaignoit, & qui s'étoient multipliées à l'infini depuis la prescription de la pragmatique. Il est en termes exprès marqué dans le préambule de ces représentations : *Que c'est pour obéir au bon plaisir du roi, qui voulant procéder es grandes affaires du royaume en grande & mure délibération, avoit mandé depuis peu à sa cour de parlement, de l'avertir des plaintes qu'on pourroit faire de la cassation de la pragmatique.* On établit d'abord avec autant de force que de solidité, le droit incontestable de nos monarques, en qualité de fondateurs, protecteurs, gardiens & défenseurs des libertés de l'église Gallicane, non-seulement de convoquer les prélats, abbés, & autres chefs spirituels, mais de présider même à leurs assemblées, afin de remédier avec eux à toutes les innovations & entreprises préjudiciables au bien & à la tranquillité

Ann. 1466.

du royaume. On insiste ensuite sur la nécessité indispensable de donner toute la force d'une loi constitutive & fondamentale, aux ordonnances & réglemens émanés de nos souverains, depuis Charlemagne, jusqu'au regne actuel. On fait remarquer que ces ordonnances avoient en divers temps servi à réprimer les abus contraires à l'esprit du gouvernement. Les dispositions essentielles de ces réglemens se trouvoient renfermées dans la pragmatique-sanction, telle que Charles VII l'avoit prescrite, & qui n'étoit qu'une interprétation, ou plutôt un renouvellement de celle de Louis IX. Cette loi si sage se trouvoit entièrement conforme aux anciens décrets, au régime de l'église universelle. On ne l'avoit instituée qu'en vertu des décisions des conciles, notamment de ceux de Constance & de Basle. Elle n'avoit été adoptée par l'église de France, que dans une assemblée générale, en conséquence d'une délibération, précédée du plus scrupuleux examen, & après avoir entendu sur ce sujet les raisons contradictoires, alléguées tant par les ambassadeurs du concile,

que par ceux du souverain pontife.

On exposoit au monarque que ce règlement avoit été inviolablement observé en France pendant vingt-trois années ; que le royaume , durant cet intervalle , s'étoit maintenu dans une prospérité , dont les malheurs présens faisoient sans cesse regretter la perte. Ce n'étoit que depuis quatre ans , époque de l'abolition de la pragmatique , qu'on avoit vu renaître les abus dont l'église de France gémissoit. On passoit ensuite à la discussion des inconvéniens sans nombre , résultans de ce changement , qui rendoit à la confusion de tous les ordres ecclésiastiques , à la dépopulation du royaume , à l'appauvrissement de l'état , par le transport continuel des especes ; enfin à la ruine , & à la désolation totale de l'église.

En discutant ces divers objets , la cour protestoit ne vouloir en rien
 » déroger à l'excellence , sainteté ,
 » dignité , honneur & autorité de
 » notre saint pere le pape , & du
 » siège apostolique , mais de se sou-
 » mettre en tout à la détermination
 » de l'église universelle , qui ne peut
 » errer. » On établit d'abord pour

ANN. 1464

Ann. 1466. principe, qu'afin d'éviter la confusion, il est d'une nécessité absolue que chaque ordre de la hiérarchie ecclésiastique jouisse des prérogatives qui lui appartiennent; que les élections sont réservées aux chapitres, les présentations aux patrons, & le droit de conférer aux ordinaires; qu'en cas d'innovation, les sujets sont autorisés de recourir au roi comme au seul protecteur & défenseur de leurs privilèges violés; qu'à l'égard des élections, il est naturel de penser que le mérite des personnes destinées à remplir les places, fera toujours mieux apprécié par les électeurs, qui ne donnent leurs suffrages qu'en connoissance de cause, qu'il ne pourroit l'être par la cour de Rome; qu'on en avoit toujours usé ainsi depuis les temps heureux de l'église primitive, jusqu'au siècle de saint Louis; que ce monarque religieux en avoit fait une loi expresse, que la cour de Rome avoit sans cesse attaquée, mais dont les entreprises avoient toujours été réprimées. On passoit ensuite à l'examen des réservations, des graces expectatives, & autres vexations ultramontaines, dont

Le royaume étoit plus que jamais tourmenté, depuis l'abolition de la pragmatique. On prouvoit par les faits, que la complaisance que le roi avoit témoignée à cet égard, n'avoit fait qu'augmenter l'avidité de la chambre apostolique; qu'au mépris de l'engagement solennel, auquel le pape Pie II s'étoit soumis, de ne décerner que deux bulles à une collation (c'est-à-dire, de ne pouvoir disposer que deux fois du droit de nomination d'un collateur) on en avoit souvent expédié plus de douze. Que dans le seul diocèse d'Angers, on avoit compté jusqu'à six cens grâces expectatives pour une année. Il est bon d'observer que cette multitude prodigieuse de rescrits, étoit une marchandise vénale à Rome, qui attiroit dans cette ville tous les aspirans des différentes provinces. On faisoit sentir les suites aussi dangereuses qu'inévitables de ces provisions acquises à prix d'argent & recherchées si loin. « S'il arrive quelquefois, disoit-on, que les ordinaires donnent les bénéfices à des gens incapables, on y peut remédier en vertu des décrets; il n'en

„ est pas de même de ceux pourvus
 Ann. 1466. „ par le pape : car qui pourra dire à
 „ celui qui ne reconnoit point de supé-
 „ rieur ? Pourquoi faites vous ainsi ? »
 (*Cur ita facis ? Nemini subest.*) Jamais
 on n'avoit mieux reconnu de quelle
 importance il étoit de maintenir les
 anciennes constitutions contre les
 entreprises de la cour de Rome , que
 depuis qu'on lui avoit laissé le champ
 libre , en abolissant la pragmatique :
 que non contente de vouloir s'attribuer
 la connoissance des causes ecclésiasti-
 ques , cette cour prétendoit encore
 s'arroger le jugement du possessoire ,
 dont la décision appartenoit au roi
 seul. Qu'on ne voyoit plus qu'huil-
 liers & appariteurs, armés de citations
 en cour de Rome , traînant à ce tribu-
 nal, ecclésiastiques & séculiers indis-
 tinctement. On rapportoit à ce sujet
 l'exemple de *messire Dargouges*, avo-
 cat du roi , & celui d'un barbier établi
 devant saint Denis de la Chartre. Ce
 dernier avoit été cité pour les dettes
 de son fils , mort de la peste , dans
 cette capitale du monde chrétien. Ces
 exploits ecclésiastiques étoient d'au-
 tant plus redoutables , que le défaut
 d'y obéir entraînoit la peine de l'ex-

communication. On ajoutoit à ces plaintes , que les cardinaux Italiens se faisoient donner les meilleures abbayes , & autres bénéfices considérables , jusqu'aux cures & archidiaconats. (On a observé dans les précédens volumes , que ces emplois qui exigeoient un exercice sédentaire , étoient donnés à ferme.) Que c'étoit un moyen de plus , inventé pour achever d'arracher des entrailles du royaume , le peu d'argent qui lui restoit ; que tout l'or de la France avoit été transporté à Rome ; qu'on en pouvoit voir une preuve sensible par la désertion des changeurs , anciennement établis sur le pont de Paris , qui portoit leur nom ; que leurs comptoirs n'étoient plus occupés que par des *chapelliers ou des marchands de poupées* ; que depuis l'abrogation de la pragmatique , on comptoit , outre les rétributions ordinaires , deux millions huit cens quarante mille écus sortis de France & transportés à Rome : que sans ces exactions , il étoit démontré que le pape retiroit de nos provinces plus que de deux des plus puissans royaumes de la chrétienté , en vacations

Ann. 1466. de bénéfices, en dévolutions, en préventions, en dispenses pour la pluralité des bénéfices incompatibles, en grâces à visiter par procureur, en légitimations, en dispense d'âge, de naissance, en rétributions de la pénitencerie, en privilèges, en exemptions, en octrois d'autels portatifs, en permission d'élire des confesseurs, en dispenses sur vices corporels, sur toutes irrégularités, en contrats de mariage en cas défendus, en infractions de vœux & de pèlerinage, & autres promesses religieuses, en absolution de cas réservés au pape, en protonotariats, en promotions de chapellenie; enfin, en distributions de pardons & d'indulgences. C'est à regret qu'on présente au lecteur cette fastidieuse énumération. Il est des vérités dures que le devoir d'historien ne permet pas de passer sous silence.

Proposition de céder à la maison d'Anjou le comtat d'Avignon en échange de Naples. Hist. ecclési. Il auroit été difficile de combattre des objections si puissantes par des raisons spécieuses. La cour Romaine prit le sage parti de temporiser & de remettre la poursuite de ses desseins à des conjonctures plus propices. D'ailleurs le cardinal Baluz.

revêtu de la pourpre, ne témoignoît plus le même empressement pour la réussite d'une entreprise universellement condamnée. L'importante question de l'abolition de la pragmatique, intéressoit la plupart des membres du sacré college, dont presque tous possédoient ou convoitoient des bénéfices François. Ce fut vraisemblablement dans la vue de ménager la cour de France, qu'on avoit proposé dans le consistoire, de donner à la maison d'Anjou la ville & le comtat d'Avignon, en échange de ses droits sur le royaume de Naples. Les avis se trouverent partagés, & la diversité des opinions, dissipa un projet dont l'exécution, assez indifférente au roi, eût été très-préjudiciable aux pontifes de Rome, qu'elle auroit dépouillés d'une possession réelle, dans la seule vue de terminer une contestation, occasionnée pour le choix d'un feudataire du saint siège.

Le roi, en renouvelant les traités d'alliance avec Galeas - Marie Sforce, qui venoit de succéder à François Sforce, ratifia le transport qu'il avoit fait à ce prince de la souveraineté de Gènes & de Savonne,

Ann. 1466.

Confirmation
d'alliance
avec le duc
de Milan.
Ibidem.
Trés. des Clz

Ann. 1466.

dont Blanche , duchesse douairiere de Milan , venoit de lui remettre la possession. Pour témoigner encore d'une maniere plus sensible l'affection singuliere qu'il portoit aux descendans de son ancien allié , & récompenser Galeas des services personnels qu'il lui avoit rendus dans la guerre du bien public , il lui accorda , tant pour lui que pour sa postérité , le privilège de prendre le titre de *France* , à l'instar des princes du sang , & d'écarteller l'écusson de ses armes des trois fleurs de lys , & du serpent que portoient les ducs de Milan.

Offroi des
armes de
France à la
maison de
Médicis.
Ibid.

L'empressement avec lequel on a dans tous les temps recherché une pareille faveur , est un hommage non suspect , rendu à la dignité de cet empire. On en avoit une si haute idée , que l'avantage de lui appartenir par cette espece d'association à la noblesse de nos monarques , étoit considéré comme un titre d'honneur par les princes étrangers , sur-tout par ceux , qui , comme le duc de Milan , ne pouvoient par une chaîne d'ayeux illustres , confondre dans la nuit des temps le commencement de leur origine. Les Médicis de Flo-

rence avoient l'année précédente obtenu la même grace , à la sollicitation de Pierre de Médicis , & *en mémoire de la grande , louable & recommandable renommée de Cosme de Médicis son pere, l'homme le plus respectable de son siècle , puisqu'il n'acquies le surnom de grand , que par des vertus , & des travaux utiles au bonheur du genre humain. Tout puissant à Florence , exilé par ses ingrats concitoyens , & toujours bienfaiteur de sa patrie, protecteur du commerce, des arts & des sciences , souverain sans faste , il ne fonda sa puissance que sur la félicité publique ; il fut la honte des princes ses contemporains , dont il auroit dû être le modèle. Ce héros d'une espèce si peu commune , étoit mort en 1465 , honoré du titre glorieux de pere du peuple & de libérateur de la patrie. Tels furent , ou durent paroître aux sociétés naissantes , ces mortels chéris , que les suffrages de leurs égaux rendirent dépositaires du pouvoir suprême.*

Ce n'est point par le vain desir de présenter aux lecteurs un contraste frappant , mais uniquement parce que l'ordre des faits l'exige , qu'on

ANN 1466.

Révolte en
Castille. Dé-
position de
Henri IV.
Hist. d'Esp.

place ici le récit d'une action, qui dégradoit autant la majesté souveraine au midi de l'Europe, que le vertueux Ioscan l'honoroit en Italie. Esclave des plus honteuses passions, jouet de ses favoris, haï des grands, méprisé de ses sujets, le foible, l'incontinent Henri IV, roi de Castille, étoit enfin parvenu à plonger ses états dans la plus horrible confusion. En vain, pour légitimer la naissance de Jeanne, dont la reine étoit accouchée, les évêques d'*Astorga* & de *Carthagene*, avoient entendu les dépositions^a de plusieurs témoins, sur l'aptitude du monarque, aux devoirs du mariage. Cette information n'avoit pu détruire le préjugé public, qui faisoit honneur de la naissance de cette princesse au comte de Ledesme, favori de Henri. La familiarité trop intime du comte avec la reine, accréditoit encore ces bruits injurieux. On accusoit hautement le roi d'avoir acheté le nom de pere au prix de

^a Le docteur Jean Fernandes de Soria, médecin du roi, déclara que ce monarque n'avoit aucun défaut corporel jusqu'à douze ans; qu'à cet âge seulement il avoit perdu l'aptitude au mariage par un maléfice: mais que depuis il l'avoit recouvrée. *Méss. d'Espagne, part. X. section. XV.*

son ignominie. Pour achever d'indisposer les Castillans, ce prince imprudent & timide prit une garde de deux cens Maures, comme s'il eut craint de confier la sûreté de sa personne à ses propres sujets. La plus grande partie de la nation indignée se souleva, prit les armes. Sans entrer dans le détail de cette querelle étrangère à notre histoire, nous nous contenterons de rapporter l'événement aussi monstrueux que bizarre qu'elle produisit, & dont les annales de l'univers ne fournissent que cet exemple unique. Les mécontents assemblés dans la plaine d'*Avila*, ayant à leur tête l'Infant dom Alphonse, frere de Henri, procédèrent juridiquement à la déposition de leur roi. On avoit pour cet effet dressé dans la plaine un vaste théâtre, ouvert de tous côtés. Au milieu de cet échaffaud s'élevoit un trône sur lequel étoit placée une statue représentant Henri IV, revêtu de tous les ornemens de la royauté. On lut à ce simulacre la sentence qui le déclaroit indigne de la souveraineté. L'archevêque de Toledé lui arracha la couronne, les autres seigneurs lui ôtèrent pareillement le

Ann. 1466. sceptre , l'épée & les autres marques de la dignité suprême. Lorsqu'ils eurent achevé de dépouiller entièrement cette effigie inanimée , ils la précipiterent du trône en la chargeant de coups de pieds & d'imprécations. L'Infant dom Alphonse monta ensuite sur le siège , & fut proclamé roi. Cette cérémonie barbare produisit un effet contraire à ce que les conjurés s'en étoient promis. Le peuple , spectateur de cette horrible scene , ne put retenir ses larmes , en voyant ainsi profaner l'honneur du diadème. Peu de temps après , dom Alphonse mourut empoisonné. Sa sœur Isabelle devint par cette mort héritière de ses droits à la couronne de Castille , car l'infortunée Jeanne fut toujours considérée comme illégitime. Nous verrons dans la suite par le mariage d'Isabelle & de Ferdinand d'Arragon , se former une puissance , dont les rapides progrès menacerent longtemps la liberté de l'Europe , & changerent entierement le système politique de cette partie de l'univers.

Le roi & la reine d'Arragon , qui sentoient tout l'avantage d'une pareille alliance , la recherchoient avec

empressement , & n'épargnoient ni les dons ni les promesses, pour gagner les seigneurs Castillans , qui avoient du crédit sur l'esprit de la princesse. Ferdinand, quoiqu'à peine âgé de quatorze ans, venoit d'être nommé vice-roi d'Arragon. Ce jeune prince annonçoit déjà ce qu'il devoit être dans la suite. Il fit les premières armes en Catalogne : cette province n'avoit pas discontinué d'être le théâtre de la guerre. Dom Pedre , Infant de Portugal , que les rebelles avoient mis à leur tête , étoit mort. Les Catalans appellerent René d'Anjou , qui leur envoya son fils le duc de Calabre & de Lorraine. Il remporta d'abord quelques avantages, & défit Ferdinand ; mais le roi ne lui donna pas des secours assez prompts ni efficaces pour lui procurer une supériorité décisive. Quelque bienveillance qu'il témoignât à la maison d'Anjou , il paroissoit appréhender que ces princes en devenant plus puissans , ne se rendissent plus redoutables.

ANN. 1466.

ANN. 1467.

La politique de Louis , étoit de susciter à toutes les puissances qui l'entouroient, assez d'occupations pour les empêcher de traverser ses des-

Ambassade
du comte de
Warwick en
France.

Ibidem.

Hist. d'Ang.

ANN. 1467.

seins. Il s'étoit rendu au mois de mai de cette année à Rouen , accompagné de la reine & de toute la cour , pour recevoir le comte de Warwick , ambassadeur d'Angleterre. Le projet de terminer par un traité les anciens démêlés des deux couronnes , servoit de prétexte à cette ambassade , que Warwick avoit sollicitée , & qu'Edouard ne s'étoit pas fait presser de lui accorder , guidés tous deux par la haine secrète qui avoit succédé à leur ancienne amitié. On prodigua au comte , en France , tous les honneurs qu'on auroit pu rendre à un souverain. Le roi le combla de caresses & de présens , ainsi que les seigneurs de sa suite. Il eut avec lui plusieurs conférences , dont pour lors on ne pénétra pas le mystère , que les événemens qui survinrent dans la suite ne tarderent pas de développer. Après le départ du comte de Warwick , le roi députa en Angleterre l'archevêque de Narbonne & le bâtard de Bourbon , comte de Roussillon , amiral de France. Ces ambassadeurs n'eurent pas lieu d'être satisfaits de la réception que leur fit le monarque Anglois. Il se passa plus de six semaines avant

*Rap. alt.
pub. Tom. V.
Part. X l.*

qu'ils pussent obtenir audience de ce prince, qui leur fit un accueil très-froid, & les renvoya pour traiter, à des commissaires qu'il promit de nommer, & dont il parut ensuite avoir entièrement perdu le souvenir. Edouard livré sans réserve à la passion qu'il avoit pour sa femme, avoit donné toute sa confiance aux parens de cette princesse. Couronné par Warwick, il se croyoit assez affermi sur le trône, pour manquer à son bienfaicteur, tandis que le comte dissimulant son indignation, se préparoit à le punir de son imprudente ingratitude. Les ambassadeurs François, pendant leur séjour en Angleterre, virent les commencemens d'une conspiration, à laquelle ils contribuèrent par leurs intrigues. Le duc de Clarence, qui venoit d'épouser la fille du comte de Warwick, entra dans ce complot, dont l'objet étoit de détrôner son frere.

Le roi, à son retour de Rouen, reçut la nouvelle de la mort du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, surnom que les sujets donnoient volontiers alors aux souverains qui les avoient gouvernés avec modération, dans la

Mort du duc
de Bourgo-
gne.
Ibid.

ANN. 1467.

vue d'engager leurs successeurs à les imiter. Philippe fut emporté par une attaque d'esquinancie, le quinze juin. Après qu'on eut célébré ses funérailles dans la ville de Bruges, par de somptueux obsèques, on transporta son corps aux Chartreux de Dijon, où il avoit ordonné sa sépulture. Ce prince généreux, magnifique, libéral, rempli de courage, ami sincère, fidele à ses engagements, &, suivant les mœurs de son siècle, voluptueux & dévot, peu scrupuleux sur l'observation de la foi conjugale, pere de plus de trente enfans naturels, & d'un seul légitime, laissa en mourant, malgré son goût pour le faste, les plaisirs & le luxe, des richesses immenses. Ce trésor, qui consistoit en quatre cens mille écus d'or, en soixante douze mille marcs d'argent, & deux millions d'autres effets, sembloit n'avoir été rassemblé que pour être l'instrument des extravagances & de la ruine de son fils. Charles, nouveau duc de Bourgogne, prit incontinent possession de ce puissant héritage. Destiné à rendre par sa conduite la mémoire de son pere encore plus précieuse aux peuples, l'exemple

ple qu'il va donner à l'univers, est une leçon que les plus grands princes ne peuvent trop souvent se représenter.

ANN. 1467.

Le roi, toujours inquiet du séjour de son frère en Bretagne, voyoit avec chagrin échouer tous les efforts qu'il avoit tentés pour le faire rentrer dans son devoir. Il soupçonnoit avec raison le duc de Bretagne, malgré ses protestations, d'entretenir cette mésintelligence. Il n'auroit pas balancé de lui faire éprouver les effets de son ressentiment, s'il n'avoit été retenu par l'appréhension d'avoir à combattre les forces réunies du prince Breton & du duc de Bourgogne. Envain il employoit les ressorts de sa politique, pour gagner ou pour intimider ce dernier. Charles le haïssoit & ne le craignoit pas. Si Louis avoit pu douter de ces sentimens, le nouveau duc de Bourgogne ne le laissa pas longtemps dans l'erreur. Les Liégeois sembloient s'être accoutumés à rompre tous les étés la paix de l'année précédente. Ils recommencerent les hostilités par la prise de *Huy*, petite ville située sur la Meuse, entre Liège & Namur. Ils trouverent dans la place

Les Liégeois recommencent la guerre.

Ibid.

 ANN. 1467.

leur évêque, & le seigneur d'Imbercourt, qu'ils renvoyèrent sans rançon.

Le roi envoie de ambassadeurs au duc de Bourgogne, pour le détourner de combattre les Liégeois.
Ibid.

Le duc de Bourgogne, irrité de cette infraction, eût fait mourir les trois cens ôtages qu'ils avoient donnés en concluant le dernier traité, sans les représentations d'Imbercourt. Il se préparoit à marcher contre eux avec une puissante armée, lorsque le comte de Saint-Paul, & le cardinal Balüe, vinrent successivement le trouver de la part du roi. Le connétable dit au duc ; que l'intention de sa majesté étoit, qu'il n'attaquât pas les Liégeois, auxquels il ne pouvoit se dispenser de donner secours comme à ses alliés & compris dans la trêve, ajoutant toutefois, que s'il vouloit consentir qu'il fit la guerre au duc de Brétagne, il lui abandonneroit les Liégeois. Le duc répondit sans hésiter, que les Liégeois avoient été les premiers violateurs de la trêve, qu'il étoit résolu de les poursuivre, & de tirer vengeance de leurs insultes réitérées ; qu'au surplus, il vouloit s'en tenir aux conditions du traité de Conflans, & que nulle considération ne le porteroit à séparer ses intérêts

de ceux du duc de Bretagne. Deux jours après, étant à cheval, & prêt à partir, il dit aux ambassadeurs, en les congédiant : » qu'il » supplioit le roi de ne rien entre- » prendre contre le duc de Bretagne. » *Monseigneur*, dit le comte de Saint-Paul, *vous ne choisissiez point, car vous prenez tout, & voulez faire la guerre à votre plaisir à nos amis, & nous tenir en repos, sans oser courre sus à nos ennemis, comme vous faites aux vôtres, il ne se peut faire, ni le roi ne le souffrira point. Les Liégeois sont assemblés, repartit le duc, & m'attends d'avoir la bataille avant qu'il soit trois jours. Si je la perds, je crois bien que vous ferez à votre guise; mais aussi, si je la gagne, vous laisserez en paix les Bretons.* A ces mots, il s'éloigna d'eux, & prit la route de Saintron, où son armée s'assembloit. Un auteur contemporain ajoute, que dans un entretien particulier, le duc de Bourgogne essaya d'ébranler la fidélité du connétable. *Beau cousin*, lui disoit-il, *vous êtes bien mon ami, & parent, je vous avertis que vous preniez garde que le roi ne fasse de vous comme il a fait d'autres. Si vous voulez demeu-*

ANN. 1467.

~~_____~~ rer par deçà , vous serez le très-bien
 ANN. 1467. demeuré. Saint-Paul ne fut point tou-

Rédaction
 des Liégeois.
Ibi.

ché de cette invitation : heureux si persistant toujours dans les mêmes sentimens , il avoit seu prévenir le malheur que l'avertissement du duc de Bourgogne lui sembloit présager.

La ville de Saintron fut investie : les Liégeois accoururent au nombre de plus de trente mille hommes, pour faire lever le siège. Il se livra un sanglant combat. Le duc de Bourgogne remporta une victoire complète , mit les ennemis en fuite , après en avoir tué six mille. Il se trouva dans l'armée Liégeoise deux ambassadeurs François. Après cette victoire , les assiégés se rendirent , & livrerent dix hommes à la discrétion du prince , qui les envoya au supplice. Nous avons remarqué ailleurs , qu'il arrivoit rarement qu'on épargnât ces victimes expiatrices , offertes à la barbarie du vainqueur. *Tongres* subit les mêmes conditions , & les habitans de Liège consternés de ces sanglantes expéditions , se soumirent au duc de Bourgogne , qui entra dans leur ville par la brèche , fit mourir quelques citoyens , imposa des contributions , fit

combler les fossés , raser les fortifications , & enlever l'artillerie , ainsi que toutes les autres armes qui se trouverent dans la ville. Quelques écrivains peu exacts , ont rapporté que Louis envoya des troupes aux Liégeois , sous la conduite de Chabannes : c'est une erreur que l'historien moderne de ce monarque a judicieusement relevée. Ces infortunés habitans attendirent vainement ce secours promis par un traité solennel , dont l'original se trouve encore aujourd'hui dans le trésor des chartes , comme un monument de l'infidélité du roi pour des alliés qu'il sacrifioit sans le moindre scrupule , dès que son intérêt paroissoit compromis avec le leur.

Le duc de Bourgogne ramena son armée victorieuse des bords de la Meuse aux rives de la Somme. Il fit en même-temps publier un ordre à tous les vassaux de ses domaines , tant des Pays-Bas que de Bourgogne , de prendre les armes , & de le venir joindre dans le Vermandois , aux environs de Saint - Quentin » pour » lui aider à secourir son très-cher & » très-amé frere , monseigneur Char-

Ann. 1467.

Le duc de Bourgogne revient en Picardie.

Ibid.

» les de France , & le duc de Bre-
 tagne.

ANN. 1467.

Irruption
 des Bretons
 en Norman-
 die.

Ibid.
Hist. mod.
de Bretagne.
Dargenté.

Tandis que le duc de Bourgogne soumettoit les Liégeois , les Bretons avoient fait une irruption dans la basse Normandie. Comme on ne s'attendoit point à cet acte d'hostilité , tout plia d'abord sous l'effort de leurs armes. Ils se rendirent maîtres de Bayeux , de Caen , d'Avranches , & de quelques autres places où ils ne trouverent aucune résistance. Les seuls habitans de Saint-Lo , encouragés par l'exemple & les exhortations d'une femme de la ville , dont le nom auroit mérité d'être transmis à la postérité , prirent les armes , & marcherent sous la conduite de cette intrépide héroïne. Les Bretons furent honteusement repoussés. La moderne *Debra* en tua plusieurs de sa propre main. Croiroit-on que Louis XI , quelques années après , passant par Saint-Lo , eut la curiosité de voir la libératrice de la ville , & ne rougit pas de lui donner vingt écus ? » Ré-
 » compense , dit monsieur Duclos ,
 » aussi peu digne du prince que du
 » service. « Le duc d'Alençon , tou-
 jours ingrat & perfide , s'étoit joint

au duc de Bretagne , & lui avoit livré
ses places.

ANN. 1467.

Aux premières nouvelles de cette invasion , le roi envoya quelques troupes , sous la conduite du maréchal de Loheac & du bâtard de Bourbon , pour arrêter les progrès des ennemis. Il s'y rendit bientôt en personne , avec des forces plus considérables. Il reprit en peu de temps la plupart des places , dont les ennemis s'étoient emparés , & vint ensuite former le siège d'Alençon , que le comte du Perche , fils aîné du duc d'Alençon , lui remit après en avoir chassé la garnison. Action qui fit dire au prince Charles » que pour la perfidie , le comte du Perche se mon-
» troit vtrai fils de son pere. » Le roi entra ensuite en Bretagne à la tête de quarante mille combattans , les campagnes furent livrées au pillage. Il dévasta toute la partie de la province qu'il parcourut , pour se venger des ravages que le duc avoit commis en Normandie. Ces courses réciproques , qui ruinèrent de part & d'autre quarante lieues de pays , furent suspendues par une trêve , pendant laquelle on convint de prendre des mesures , tant

Le roi va en
Normandie.
Courses en
Bretagne.
Prise d'An-
cenis & de
Chantocé.
Trêve.
Ibid.

ANN. 1467.

Trêve avec
le duc de
Bourgogne.
Ibid.

pour terminer les différens entre le roi & le duc, que pour fixer l'appanage du prince Charles.

Quelque desir qu'eût le roi de pousser plus loin ses conquêtes, & d'humilier le duc de Bretagne, il s'étoit vu forcé de hâter la conclusion du traité, sur les nouvelles du nombre prodigieux de troupes que le duc de Bourgogne rassembloit en Picardie. Alternativement pressé par ces deux princes, à peine obtenoit-il quelque relâche d'un côté, que l'autre renouvelloit ses alarmes; heureux encore que ces perpétuels ennemis de son repos, ne combinassent pas leurs projets avec assez de précision, pour l'attaquer de concert. Telle fut sa position pendant une partie de son regne. Un prélat tourmenté par des démêlés que lui suscitoit son grand vicaire, disoit à ce propos : que les *duc de Bourgogne & de Bretagne étoient les deux grands vicaires du roi*. On se hâta de pourvoir à la sûreté des frontieres, on fit de nouvelles levées. La milice bourgeoise de Paris passa en revue devant des commissaires nommés par le roi. C'étoit pour la seconde fois de l'an;

née qu'on faisoit cette montre. Il se trouva par les rôles que la capitale, malgré la dépopulation, occasionnée par la contagion de l'année précédente, pouvoit fournir quatre-vingt mille combattans, dont trente mille étoient armés de toutes pièces. Le roi qui assistoit avec la reine & toute sa cour à la premiere revue, témoigna peu d'estime pour cette troupe, plus nombreuse que guerriere. Il eût été plus convenable à la majesté souveraine, de ne pas se permettre les froides équivoques qui lui échappèrent à la vue de ces soldats citoyens, qu'à certain égard il mettoit en parallele avec leurs femmes. Pendant le siège de Paris, ils lui avoient donné des preuves non suspectes de leur courage & de leur zele. La modestie de l'histoire & le respect dû aux lecteurs, nous obligent de supprimer ces indécentes plaisanteries. On paroïssoit de part & d'autre également disposé à la guerre; mais le roi qui comprenoit de quelle conséquence il étoit d'éviter toute action décisive, tenta la voie de la négociation. Le duc de Bourgogne de son côté, voyant que le duc de Bretagne, sur lequel

ANN. 1467.

Édit pour
la confirma-
tion des offi-
ces.*Ibidem.*

il avoit compté, venoit d'accepter une trêve, prit le même parti.

La conduite du roi tendoit visiblement à rendre le pouvoir suprême indépendant de toute autre autorité. C'est ce penchant pour le gouvernement arbitraire, qui a fait dire de lui, qu'il avoit *le premier mis les rois hors de page*. Cependant, soit qu'il voulût se dérober aux importunités des sollicitations, soit qu'il eût reconnu par expérience les inconvéniens qu'avoient produits dans les premières années de son regne, ces fréquens changemens, dictés par l'inconstance & la bizarrerie de son humeur, il résolut de s'imposer des loix à lui-même, en donnant aux plus importantes parties de l'administration, une forme solide & invariable. Dans cette vue, il décerna cette année le célèbre édit, qui assure aux magistrats & autres officiers, la possession irrévocable de leurs emplois & dignités. *Nous ordonnons*, est-il dit dans ce règlement, *que désormais nous ne donnerons aucun de nos offices, s'il n'est vacant par mort ou résignation faite de bon gré & consentement du résignant, dont il*

Conférence
des ordonn.
Lib. X. Tit.
V.

apert duement , ou par forfaiture préalablement jugée , judiciairement & par juge compétant. Voulons toutes lettres au contraire être annulées dès maintenant , comme pour lors les annulons. Cette ordonnance fut rendue sur les remontrances du parlement.

Le roi , avant que de quitter Paris, fit un acte de justice qui dut être fort agréable aux habitans de cette capitale. On avoit arrêté plusieurs bourgeois sur la délation d'un moine, qui les accusoit d'avoir conspiré contre le gouvernement , & formé l'abominable complot d'attenter à la personne du prince. Cette accusation tint longtemps en alarmes une infinité de familles les plus distinguées de Paris. Après un examen plus réfléchi , on découvrit que le religieux étoit un scélérat , qui n'avoit avancé cette imposture , que dans le dessein de flatter le caractère soupçonneux du monarque. Convaincu de calomnie par sa propre confession , il fut condamné à être noyé , malgré le privilège de cléricature , supplice encore trop doux pour un aussi grand crime , que celui d'offenser la patrie au premier chef , en osant noircir les sujets

Ann. 1467

Imposteur
puni du dernier supplice.
Additions
de Monsieul.

Ann. 1467.

dans l'esprit de leur souverain. Les défiances continuelles dont le roi étoit agité, multiplioient étrangement ces accusations. Jamais on n'avoit vu tant de délateurs que sous son regne, hommes pernicioeux, ennemis nés de la société, dont les langues mercenaires vendent également le mensonge & la vérité, distillent leur venin au gré des passions de ceux qui les emploient, divisent les familles, détruisent les liens sacrés du sang & de l'amitié, répandent en tous lieux les tristes soupçons, l'effroi, la haine, & sont seuls capables de dégrader une nation.

Réception
de la reine à
Paris.

Ibid.

Entraînés par la foule des événements, il ne nous a pas été possible de placer dans le temps, la réception que la ville de Paris fit à la reine, au mois de juillet de cette année. L'abrégé de ces sortes de descriptions, retrace la pompe extérieure du siècle, & forme une partie du *costume* François. Sa majesté arriva par eau, & s'arrêta vis-à-vis de l'îlle du palais, à cette pointe qu'on appelle encore aujourd'hui le terrain de notre-Dame. Elle y trouva les présidens & conseillers du parlement : l'évêque de

Paris, & tout ce qu'il y avoit de gens de considération dans la ville. On avoit dressé des échaffauds remplis de personnages, qui exécutoient des *mysteres*. On lui présenta *un cerf de confitures*, ayant les armes de France & de Savoye pendues au col. Les enfans de chœur de la sainte Chapelle, accompagnés de divers instrumens de musique, chantoient des *virelais*, *chansons* & *bergerettes*. Lorsqu'elle eut fait sa priere dans la cathédrale, elle rentra dans son bateau, qui vint aborder au quai des Célestins, où elle monta; ainsi que les dames de sa suite, fut des *haquenées*, & se rendit à l'hôtel des Tournelles. Pendant son séjour à Paris, on ne vit que réjouissances de toute espee: représentations dramatiques, bals & festins. Le roi la conduisit dans les meilleures maisons de la ville. Ils honorerent alternativement de leur présence, les seigneurs, les magistrats & les simples citoyens. C'est une observation digne de remarque, que dans toutes ces fêtes, on avoit soin de préparer des bains. L'usage étoit de s'en servir avant le repas, à la maniere des Orientaux, habitude salutaire, trop négli-

 ANN. 1467.

gée dans les siècles suivans. La reine soupant chez le premier président *Dauvet*, ne put se baigner, parce qu'elle étoit indisposée; mais sa sœur, madame, Bonne de Savoye, & madame de Bourbon, se mirent au bain avec les autres dames, & Perette de Châlons, bourgeoisie de Paris.

 ANN. 1468.

Etats de
Tours.

Ibid.

Chronol. de
France.

Cout. de
Monstrel.

Chr. Scand.
Preuves de

Ph. de Com-
munes.

Tandis que Louis employoit tout à tout les intrigues, les armes, les négociations pour raffermir le trône, que tant d'ennemis s'efforçoient d'ébranler, il s'occupoit des moyens capables de dissiper les bruits injurieux qu'on répandoit de toutes parts, contre la dureté avec laquelle il traitoit son frere unique, au mépris des dispositions du feu roi. On ne peut que le louer de la sensibilité qu'il témoignoît à cet égard. Ces reproches n'intéressoient pas moins son repos que son honneur. La réputation, pour les princes sur-tout, est d'un poids plus important qu'on ne pense communément. Elle agit puissamment sur l'esprit des peuples, & dans les conjonctures difficiles, les projets des plus grands monarques dépendent presque toujours de leurs suffrages. Que ne peut pas un souverain, lorsqu'il a

pour lui le vœu unanime d'une nation ? Ce fut donc principalement pour justifier sa conduite avec le prince Charles ; qu'il indiqua l'assemblée des trois ordres du royaume dans la ville de Tours. Les députés s'y rendirent au mois d'avril de cette année. Tous les princes & grands du royaume y furent invités. Ceux qui ne voulurent pas s'y trouver , envoyèrent leurs ambassadeurs & représentans. Le roi de Sicile , le duc de Bourbon , le comte du Perche , accompagnèrent le monarque & furent présens à toutes les séances ; ainsi que le patriarche de Jérusalem , le cardinal d'Angers , & plusieurs autres prélats. On a prétendu que le roi avoit fait nommer à son choix les députés des villes. Le chancelier des Ursins , après avoir fait l'éloge de la nation & du monarque , exposa les motifs qui avoient déterminé le roi à convoquer les députés de la nation , afin de concerter avec eux les moyens les plus efficaces , pour assurer la tranquillité du royaume. Il fit sentir l'impossibilité de soutenir les charges , & sur-tout , les dépenses qu'exigeoit le gouvernement , si l'on démembroit

ANN. 1468.

de la monarchie , une province aussi considérable que la Normandie , pour en faire l'appanage du frere de sa majesté ; que les auteurs des troubles dont l'état étoit agité , ne cherchoient qu'à les perpétuer , en excitant ce jeune prince à persister dans une prétention qui privoit le souverain d'un tiers des revenus de la couronne , & qui ouvroit aux ennemis une des plus importantes barrières de la France. Après ce discours préliminaire , le monarque sortit de l'assemblée , comme s'il eut appréhendé que dans une affaire qui l'intéressoit personnellement , sa présence ne gênât la liberté des opinions. Cette retraite fournit au chancelier un nouveau motif de faire l'éloge de la modération du prince , & de la confiance qu'il témoignoit à ses sujets , en les rendant pour ainsi dire arbitres , non-seulement de l'administration publique , mais même du sort de la famille royale. Aussi les sentimens ne se trouverent-ils point partagés. Il fut décidé par une délibération unanime , que la Normandie ne pouvoit , sous quelque prétexte que ce fût , être séparée du domaine de la couronne ; que

depuis sa réunion au corps de la monarchie, les souverains s'étoient interdit par une loi irrévocable & imprescriptible le pouvoir de l'aliéner: que Charles V avoit, par une déclaration précise, fixé l'appanage des fils de France, à douze mille livres de rente en fonds de terre, avec titre de duché ou de comté; que sa majesté, en y ajoutant une pension annuelle de soixante mille livres tournois, donnoit un témoignage non commun de l'affection qu'elle portoit à son frere, & qu'elle seroit instamment suppliée de déclarer, qu'elle ne se conduisoit ainsi que pour cette fois seulement, afin que dans la suite une pareille dérogation ne pût être tirée à conséquence. On déclara ensuite que le duc de Bourgogne seroit invité de concourir, ainsi que les autres princes, à l'arrêté des états, pour ce qui concernoit l'appanage du prince Charles. La conduite du duc de Bretagne fut blâmée sans ménagement. Il avoit séduit & retenoit encore le frere du roi; il s'étoit emparé de plusieurs villes en Normandie: on l'accusoit de plus, d'entretenir des intelligences pernicieuses avec les An-

Ann. 1468. glois, anciens & irréconciliables ennemis de la France. Tous ces attentats étoient autant de crimes de lèze-majesté. L'assemblée statua d'une commune voix, que ce prince seroit incessamment sommé de restituer les places qu'il avoit usurpées ; qu'en cas de refus, & que l'on eût des preuves évidentes de son alliance avec l'Angleterre, le roi employeroit la force des armes pour *lui courir sus* & le réduire. Les princes, seigneurs, prélats, & députés des villes, qui composoient l'assemblée, terminèrent leurs délibérations, en assurant le roi qu'ils étoient prêts de contribuer de tout leur pouvoir à l'accomplissement de ses justes desfeins, *sçavoir les gens d'église, des prieres & oraisons, & biens de leur temporel, & la noblesse, ainsi que le peuple, de leurs corps & de leurs biens, jusqu'à la mort inclusivement.* On choisit ensuite des commissaires pour travailler à la réformation de la justice, dans tout le royaume. Les comtes d'Eu & de Dunois, le cardinal Balüe, le patriarche de Jérusalem, l'archevêque de Rheims, les évêques de Langres & de Paris, furent nom-

més pour présider à cette commission, assistés des députés des villes les plus considérables. Ils eurent ordre d'instruire en même-temps les ducs de Bourgogne & de Bretagne, d'un règlement auquel l'unanimité des suffrages donnoit toute la vigueur & l'authenticité d'un pacte national. Louis congédia les états, après les avoir remerciés de leur attachement & de leur zele; fort satisfait d'une démarche, qui, en justifiant sa conduite aux yeux de l'Europe entière, pouvoit lui procurer autant de partisans que d'approbateurs. L'art de tirer avantage de ces grandes assemblées, où la nation paroît devenir sa propre législature, est peut-être un des plus puissans ressorts du gouvernement. Il étoit sur-tout d'une extrême importance dans ce siècle, où l'autorité souveraine, arrêtée par des obstacles sans nombre, & disputant pour ainsi dire le terrain pas à pas, luttoit encore contre des difficultés que le temps & le concours d'une infinité de circonstances favorables, ont enfin heureusement applanies.

Ce fut à Tours, pendant la tenue des états, que le roi, par ses lettres-

ANN. 1468.

Procès de
Charles
Mclun. do

Ann. 1468 **Choon. de Fr.** **Addit. de Monstrelet.** **Preuves de Commines.** **Nouvelles observations sur l'hist. de Fr.** **Histoire de Louis XI. par M. Duclos.**

patentes , annulla le jugement rendu contre Antoine Chabannes , comte de Dammartin , dont il a ci-dessus été fait mention. Ce seigneur , après sa longue disgrâce , non-seulement avoit obtenu la permission de reparaître à la cour , mais étoit devenu l'un des plus intimes confidens du roi. Il méritoit , sans contredit , par son courage , son expérience dans les affaires , sa probité , les bonnes grâces de son souverain : plus estimable encore , si moins sensible au plaisir de se venger , il avoit eu la générosité de respecter un ennemi malheureux , & désormais hors d'état de lui nuire. Charles de Melun , long-temps honoré de l'amitié du roi , l'avoit perdue par une conduite qui avoit fait naître des doutes sur sa fidélité dans l'ame défiant de ce prince. Comme alors rien n'étoit plus ordinaire que ces vicissitudes dans la faveur du monarque , il crut que son malheur se borneroit à la perte de son gouvernement & de ses autres emplois : mais les soupçons qu'il avoit excités , étoient d'une nature trop importante , pour n'être pas suivis de recherches funestes à son repos. Les

portes de la Bastille, dont il étoit gouverneur, ouvertes du côté de la campagne pendant le siège de Paris, l'artillerie de cette même forteresse enclouée, l'opposition qu'il avoit apportée à une sortie que, suivant les ordres du roi, le maréchal de Loheac vouloit faire contre les ennemis, le jour de la bataille de Montlhéry, déposoient contre lui & ne le rendoient déjà que trop suspect. Des perquisitions plus exactes mirent au jour les secrètes liaisons qu'il avoit entretenues avec quelques-uns des princes ligués. Le prévôt Tristan Lhermite, vigilant ministre de la rigueur du monarque, & dont la présence terrible étoit presque une sentence de mort, eut ordre de l'arrêter & de le renfermer dans le château-Gaillard, près le petit Andely, dont Chabannes avoit le commandement. Le roi nomma des commissaires pour instruire son procès. Outre les crimes rapportés ci-dessus, dont le moindre, s'il avoit été prouvé, exigeoit le plus sévère châtimement, on l'accusoit d'avoir supprimé des dépositions de témoins, pour faire périr le comte de Dammartin, &

ANN. 1468.

d'avoir vendu les graces qu'il obtenoit par ses importunités. Il se défendit d'abord avec assez de fermeté sur ses intelligences avec les princes, en affirmant que le roi y avoit consenti : il ajouta même qu'il ne vouloit s'en rapporter qu'au témoignage de sa majesté. Cette réponse obligea les commissaires de consulter le roi, qui fit dire qu'il avoit expressément interdit à ceux de sa maison toute liaison avec les princes ligués ; que dès le temps de la guerre du bien public, il étoit très-mécontent de Melun, de Dulau, & de la Riviere, mais qu'alors se voyant entre leurs mains, il avoit été contraint de dissimuler. Sur cette réponse, l'accusé fut appliqué à la question : sa constance succomba sous la violence des tourmens. Il avoua que pendant le siège de Paris, le duc de Bretagne l'avoit sollicité d'entrer dans les intérêts des princes, en lui disant : » *Monsieur le*
 » *grand-maître, vous êtes beaucoup de*
 » *gens de bien, votre maître se perd,*
 » *que ne vous assemblez-vous, & s'il*
 » *ne veut croire ce que vous lui con-*
 » *seillerez, ne sçavez-vous pas bien*
 » *le remède, en lui déclarant que vous*

« n'êtes pas résolu de vous perdre pour
 « lui ? Vous-même le pourriez faire tout ANN. 1468.
 « seul , puisque vous avez la porte de
 « Paris en garde. » Qu'il avoit répli-
 qué à cette proposition ; que le duc
 avoit raison , mais qu'il n'étoit pas
 assuré de pouvoir disposer de l'amiral
 de Montauban, & de Comminges, qui
 commandoient ainsi que lui dans la
 ville ; qu'au reste , il n'avoit pas cru
 que le duc eût d'autre dessein que de
 le sonder par des propos vagues ,
 sans avoir d'ailleurs aucune mauvaise
 intention , ce qui l'avoit empêché de
 révéler cet entretien au roi. Comme
 il persistoit , Tristan , qui présidoit à
 l'interrogatoire , fit redoubler la tor-
 ture : il convint alors qu'il avoit com-
 pris la proposition du duc de Breta-
 gne , & que s'il en avoit fait un mys-
 tère , c'est qu'il ne sçavoit pas encore
 comment les affaires tourneroient , ne
 croyant pas alors que les choses dus-
 sent tourner aussi bien qu'elles avoient
 été pour le roi. Il fut condamné sur
 cet aveu , & sur les dépositions de
 plusieurs témoins. On le conduisit sur
 la place du petit Andely , où il eut
 la tête tranchée. Un auteur contem-
 porain assure que l'exécuteur le man-

 ANN. 1468.

qua d'abord, & qu'ayant le col à moitié coupé, il se releva & dit tout haut, qu'il n'avoit point mérité la mort, mais que puisque c'étoit la volonté du roi, il la prenoit en gré; qu'à ces mots il se remit à genoux, & reçut le coup mortel. Cette déclaration, au moment d'expirer, n'est pas une preuve convainquante de l'innocence de cet infortuné seigneur; mais elle est capable de faire soupçonner l'équité d'une condamnation prononcée par un tribunal extraordinaire. Ainsi mourut Charles de Melun, seigneur de Normanville, issu de l'une des plus illustres & des plus anciennes maisons du royaume, qu'un penchant défordonné pour les plaisirs & la bonne chère, avoit fait surnommer le Sardanapale de son siècle. Il s'étoit fait des ennemis trop puissans, pour qu'il pût éviter sa perte. Le cardinal Balüe lui devoit sa fortune, & le haïssoit à proportion des services qu'il en avoit reçus. Dans le temps de sa faveur, il avoit lui-même traité le comte de Dammarin avec tant d'inhumanité, qu'il n'auroit pu se plaindre, quand ce seigneur auroit usé de représailles. Il est

est peu d'ames au-dessus de la vengeance. Le comte eut la confiscation des biens qu'il rendit aux héritiers, excepté les seigneuries de Saint-Mars & des Tournelles, qu'il garda comme un dédommagement de ses revenus, dont Charles de Melun avoit joui, ainsi que de ses meubles, qu'il avoit enlevés pendant sa disgrâce. Si cette exécution fut un acte de justice, on peut assurer qu'elle étoit nécessaire dans un siècle où les trahisons, plus fréquentes encore que les révoltes, avoient besoin d'être réprimées par des exemples terribles.

ANN. 1468.

Par l'accommodement conclu à la fin de l'année précédente, on étoit convenu que les princes envoyeroient leurs députés à Cambray pour travailler à pacifier les troubles du royaume par une convention générale. Le roi, qui ne comptoit que foiblement sur le succès de ces conférences, songeoit à mettre en usage des moyens plus efficaces pour exécuter la résolution prise dans la dernière assemblée des états de Tours. Il avoit eu l'adresse, dans une prorogation de trêve que le connétable venoit de négocier avec le duc de

Trêve entre
le roi & le
duc de Bour-
gogne.
Ibid.

ANN. 1468.

Bourgogne, de ne point comprendre le duc de Bretagne, en consentant de son côté qu'on ne fit point mention des Liégeois. Si Charles n'avoit point insisté sur cet article, ce n'étoit point de sa part oubli, ou indifférence pour les intérêts de son allié, qu'il avoit paru jusqu'alors considérer comme inséparables des siens, mais il croyoit que la nouvelle alliance du duc de Bretagne avec l'Angleterre, suffiroit pour arrêter les armes du Roi.

Mariage du duc de Bourgogne avec Marguerite d'Yorck, sœur du roi d'Angleterre.

Ibid.

Hist. d'Angleterre.

Chron. de Fland.

Rym. all. pub. T. V.

Les tentatives employées par la cour de France pour traverser le mariage projeté depuis quelques années entre le duc de Bourgogne & Marguerite d'Yorck, sœur du roi d'Angleterre, avoient été infructueuses. Les conditions ayant été arrêtées entre les plénipotentiaires des deux cours, la princesse partit de Douvres & vint débarquer au port de l'Ecluse. Elle étoit accompagnée de ses deux frères, de l'évêque de Salisbury & d'une suite de huit cents personnes. Le duc s'y rendit aussitôt & revint le même jour pour donner les derniers ordres aux préparatifs des noces. La cérémonie fut célébrée dans l'Eglise de *Dam*, d'où les nouveaux époux prirent le chemin de Bruges. Là, ils tinrent pendant

plusieurs jours ce que l'on appelloit alors *cour plénière*. Tous les fujets du duc s'empresferent à l'envi de donner à leur nouvelle souveraine des marques de leur satisfaction, par la pompe des spectacles, des bats, des festins & des tournois.

Ann. 1408.

Edouard, par le traité qu'il venoit de conclure avec le duc de Bretagne, s'étoit engagé de lui fournir trois mille archers pour six mois, à condition que les places conquises seroient remises aux Anglois. Louis, informé de ces conventions, les rendit inutiles par la promptitude avec laquelle il attaqua ce prince. Les troupes Françoises, sous la conduite du marquis de Pont, petit-fils du roi de Sicile, entrèrent en Bretagne, tandis que le comte de Roussillon achevoit d'expulser les Bretons de la basse Normandie. Le duc rassembla les milices de la province, & dans le même temps envoya pteffer le départ des forces auxiliaires que le roi d'Angleterre devoit lui fournir. Le roi, dans le même-temps, à dessein de mortifier personnellement le duc, avoit fait confisquer toutes les seigneuries situées en France, appartenant à la dame

Ann. 1468.

de Villequier, Antoinette de Maignelais, maîtresse chérie de ce prince. La confiscation des biens de cette favorite fut donnée à Tanneguy du Châtel, dont elle avoit causé la disgrâce auprès du duc. Le monarque par ce moyen satisfaisoit sa vengeance, & s'acquéroit l'attachement d'un homme qui pouvoit lui rendre d'utiles services.

Traité d'An-
genie.
Ibid.

Cependant l'armée Françoisë, incessamment accrue, pénétoit tous les jours plus avant dans le pays. Les secours attendus n'arrivoient point. La prise de Chantocé & d'Antenis, deux des plus fortes places du duc, ouvroit le passage jusques dans le cœur de ses états. Il se vit bientôt réduit à subir toutes les conditions qu'on lui voulut imposer. La question de l'appanage de Charles de France pouvoit seule le faire encore hésiter; mais il ne fut pas difficile de lever cet obstacle. Odet Daidie, seigneur de Lescun, fut gagné. Il gouvernoit absolument l'esprit du jeune prince, qui, suivant les conseils de ce favori, s'en rapporta pour son appanage à ce qui seroit réglé par le duc de Lorraine & de Calabre, & le connétable de

Saint - Paul , déclarant que jusqu'à ce que cet arrangement fût terminé , il acceptoit la pension qu'on lui avoit offerte. Toutes difficultés à cet égard se trouvant applanies , le duc de Bretagne ratifia le traité dont le modèle avoit été dressé dans la ville d'Ancenis , entre ses députés & ceux du roi. Par cette nouvelle convention il renonçoit à toute alliance préjudiciable au monarque , sans en excepter même celle du duc de Bourgogne. Pour rendre ce traité plus solide , on convint que de part & d'autre les principaux seigneurs donneroient leurs scellés en forme de garantie.

Ann. 1462.

Dans le temps que cette affaire se terminoit , le roi étoit à Compiègne , occupé à négocier avec le duc de Bourgogne , qui sur les nouvelles des hostilités commises en Bretagne , avoit rassemblé son armée , & s'étoit avancé jusques à Saint-Quentin. Louis n'eut pas plutôt reçu le traité d'Ancenis , qui lui fut apporté par un héraut d'armes de Bretagne , qu'il se hâta de l'envoyer au duc de Bourgogne par le même messager. Ce prince violent ne put déguiser son

Négociation avec le duc de Bourgogne. Le roi achete une prorogation de trêve.

Ibid.

Ann. 1468.

indignation & la surprise. Il feignit d'abord de n'en vouloir rien croire : il menaça même le héraut de le faire mourir comme un imposteur. Mais ne pouvant se refuser aux preuves convaincantes de cette vérité imprévue, il éclata en reproches contre la politique insidieuse du roi, & la foiblesse du duc de Bretagne. Ce contre-temps ne l'empêcha pas toutefois de paroître disposé à poursuivre son entreprise. Le roi qui s'étoit flatté que cet incident le rendroit plus traitable, se vit encore obligé de recourir à la voie de la négociation pour l'engager à se retirer. Le comte de Dammartin, indigné de voir son souverain entretenir la fierté du duc par de honteux ménagemens, vouloit que sans balancer on attaquât ce prince superbe dans son camp, assurant que le zèle & la valeur des troupes garantissoient la réussite de ce dessein, quelque hardi qu'il parût. Louis avoit du courage, ses plus grands ennemis ont été forcés d'en convenir. Le projet généreux proposé par Chabannes, n'étoit donc pas capable de l'étonner. Il ne crut pas cependant devoir dans les circons-

tances actuelles , commettre sa fortune à l'événement incertain d'un combat qu'il pouvoit éviter. Il en étoit d'ailleurs détourné par le cardinal Balüe , qui lui faisoit entendre que les succès qu'on obtenoit par la politique étoient en même - temps plus avantageux & plus flatteurs. C'étoit prendre par son foible un prince , qui se picquoit sur-tout d'être le plus habile négociateur de son siècle. Il ne dut pas toutefois s'applaudir d'avoir eu l'avantage en cette occasion , puisqu'il fut obligé d'acheter la paix , en s'engageant à payer au duc de Bourgogne , pour l'indemniser des frais de la guerre , fix - vingt mille écus d'or , dont moitié fut acquittée sur le champ.

Le plus dangereux ennemi d'un prince , est un ministre sans probité , sur-tout , s'il joint à l'esprit d'intrigue & de brouillerie , l'ambition de se rendre nécessaire, la flatterie & l'infidélité. Le roi , plein de confiance en ses propres lumieres , croyoit qu'il étoit impossible de résister à l'ascendant de son génie. Balüe ne cessoit de l'entretenir dans cette opinion. Il lui persuada que s'il pouvoit se

~~_____~~
ANN. 1468.

Le Roi demande une entrevue au duc de Bourgogne.
Ibid.

ANN. 1468.

procurer une entrevue avec le duc de Bourgogne: il n'étoit pas douteux qu'il n'en recueillît tout l'avantage, par la facilité qu'il auroit à tourner selon ses vues un esprit inférieur au sien. Ce projet flattoit trop l'amour propre de Louis, pour qu'il s'y refusât. Il fit donc pressentir le duc de Bourgogne sur le desir qu'il avoit de le voir, & de terminer personnellement avec lui tous les sujets de contestation qui pouvoient encore subsister entre eux. Charles ne parut pas d'abord disposé à cette démarche, soit qu'il craignît le manège du monarque, soit peut-être qu'il voulût irriter son empressement par une indifférence affectée; car plus on examine avec attention ce qui se passa pour lors, moins on ose décider si le duc prévint les suites qu'auroit cette entrevue, ou si les circonstances seules déterminèrent sa conduite. Il alléqua d'abord pour se dispenser de cette conférence, l'appréhension qu'il avoit que les Liégeois ne renouvellassent les hostilités. Le cardinal Balüe lui répondit qu'il devoit être au-dessus de cette crainte, puisque l'année précédente

il les avoit défarmés , détruit leurs fortifications , rasé leurs murailles , & mis absolument hors d'état de lui nuire. Il n'étoit guere possible de hasarder une imposture plus insigne & plus grossiere. Le roi venoit d'envoyer des députés à Liége , pour exciter cette ville inquiète à reprendre les armes contre le duc , & l'assurer en même - temps d'un puissant secours. Les monumens de ce siècle ne nous apprennent point si le duc de Bourgogne étoit instruit de cette mystérieuse négociation. Quoiqu'il en soit , il consentit enfin à l'entrevue , pour laquelle on choisit la ville de Peronne , & signa , pour la sûreté personnelle du roi , un sauf-conduit dans la forme la plus authentique. ^a

 ANN. 1468.

^a La brieveté de cet acte nous invite à le transcrire , afin que le lecteur puisse juger par lui-même de la bonne foi qui regnoit alors entre les princes. » Monseigneur , très - humblement en votre » bonne grace je me recommande ; Monseigneur , » se votre plaisir est venir en cette ville de Peronne » pour nous entrevoir , je vous jure & promets par » ma foy , & sur mon honneur , que vous y pouvez venir , demeurer & séjourner , & vous en » retourner seurement es lieux de Chauny & de » Noyon à votre bon plaisir , toutes les fois qu'il » vous plaira , franchement & quittement , sans ce » qu'aucun empêchement de ce faire soit donné à » vous , ni nuls de vos gens , par moy ne par » autre , pour quelque cas qui soit ou puisse deve-

ANN. 1468.

Incertitude
du roi.
Ibid.

Cependant, le roi qui avoit marqué d'abord tant d'empressement, paroissoit se refroidir. Quelques conseillers fidèles lui avoient représenté les conséquences dangereuses de la démarche dans laquelle il alloit s'engager. Lui-même en s'examinant scrupuleusement, ne trouvoit pas dans le témoignage de sa propre conscience des motifs de se rassurer. Il hésita quelque-temps, & fut sur le point de renoncer à son projet. Le cardinal Balüe, qui avoit conduit cette négociation, & par conséquent étoit intéressé à la faire réussir, revint à la charge. Une lettre du connétable de Saint-Paul fixa les irrésolutions du monarque. Il lui mandoit que le duc Charles ne vouloit plus avoir d'autre ami, ni d'autre allié que lui, qu'indépendamment des affaires générales qu'ils pouvoient traiter par leurs ministres, il y en avoit de si particulières, qu'elles ne permettoient

*Histoire de
Louis XI,
par M. Du-
ches.*

» nir. En témoin de ce, j'ay écrit & signé cette
» cédulle de ma main, en la ville de Peronne, le
» huitieme jour d'Octobre, l'an mil quatre cens.
» soixante-huit. Votre très-humble & très-obéys-
» sant subjer, CHARLES. « *Extrait des pièces
justif. pour servir à l'hist. de Philippe de Commin-
es.*

pas qu'on en confiât la discussion à des agens étrangers. Ce fut sur ces sollicitations & ces témoignages, que le plus défiant & le plus dissimulé des rois, alloit commettre sa destinée à la foi d'un ennemi qu'il vouloit tromper, & contre lequel il entretenoit dans le moment même des intelligences dont il croyoit le secret impénétrable.

 ANN. 1468.

Louis ayant laissé le commandement de ses troupes au comte de Dammartin, partit de Noyon au commencement d'octobre 1468, & arriva le même jour à Peronne. Il étoit accompagné du duc de Bourbon, de Pierre de Bourbon, seigneur de Beaujeu, de l'Archevêque de Lyon, son frere, du comte du Perche, du connétable, des seigneurs de Laigle, du Lyon, de Longueville, du cardinal d'Angers (c'est ainsi qu'on appelloit le cardinal Baluë, depuis qu'à force de persécutions il avoit contraint Jean de Beauveau, son ancien maître & son bienfaiteur, à lui céder l'évêché de cette ville) & de l'évêque d'Avanches, son confesseur. Un petit nombre de domestiques, quatre-vingts archers de la garde Ecoissoise, & son-

Le roi se rend à Peronne.

Ann. 1468. xante cavaliers , compofoient toute son escorte. Sur fa route il rencontra deux cens lances que le duc de Bourgogne envoyoit pour le recevoir. Ce prince vint lui-même au-devant de fa majesté , qui ne voulut pas souffrir qu'il descendît de cheval pour le faluer. Ils entrèrent ensemble dans la ville , s'entretenant familièrement , le roi ayant la main appuyée sur l'épaule du duc. On avoit préparé le logis du monarque dans un vaste bâtiment , appartenant au receveur de la ville , près de la porte du château.

Fraveurs du
roi.

Ibid.

Le premier jour ne se passa pas fans que le roi reconnût une partie du péril où l'avoit engagé son imprudence. Les troupes que depuis quelque-temps Charles avoit mandées de son duché de Bourgogne , arriverent ce jour même sous la conduite du maréchal de cette province , ennemi personnel de Louis. Dans le même-temps , comme si tous ceux dont il avoit sujet de se défier se fussent concertés pour l'inquiéter , le prince Philippe de Savoye , que , contre la foi donnée il avoit si longtemps retenu prisonnier , le seigneur

du Lau, à peine échappé des fers, Poncer de la Riviere, Durfé, tous ennemis déclarés du monarque, étoient entrés dans la ville. Il les vit passer des fenêtres de son appartement. A ce redoutable aspect, il ne fut pas assez maître de lui même pour dissimuler sa frayeur. Il fallut absolument, pour le tranquilliser, qu'on le fit loger dans la citadelle. Comme elle n'étoit pas assez spacieuse pour contenir tous les gens de sa suite, il fut obligé d'en laisser une partie dans la ville, ne retenant avec lui qu'environ douze personnes. Il achevoit par ce moyen de se livrer entièrement à la discretion du duc, & de s'interdire jusqu'aux moindres ressources, en cas qu'on voulût abuser de l'excès de sa confiance. Les deux premiers jours se passerent en conférences entre les ministres des deux princes. Le roi offroit d'accorder les demandes du duc de Bourgogne, pourvu que satisfait des conditions qui l'intéressoient directement, il renonçât à toute alliance contraire, & qu'il fit serment *de le servir envers & contre tous, ainsi que l'avoit fait le duc de Bretagne.* Le duc

ANN. 1468.

fit répondre qu'il ne pouvoit se dispenser d'en exempter ses amis & ses alliés. Son inflexibilité à cet égard paroissoit insurmontable.

Soulevement
des Liégeois.
Ibid.

Tandis que ces difficultés occupoient les agens François & Bourguignons, Louis & Charles, assez contents l'un de l'autre en apparence, faisoient espérer par les témoignages extérieurs qu'ils se donnoient d'une bienveillance mutuelle, que leur entrevue seroit suivie d'un heureux accommodement. Tout annonçoit cette paix désirée, lorsqu'un événement imprévu vint faire évanouir de si douces espérances. Les ambassadeurs que le roi avoit envoyés à Liège, pour exciter cette ville à se soulever, ne s'étoient que trop exactement acquittés de leur commission. Le monarque avant son départ pour Peronne s'étoit hâté de dépêcher de nouveaux ordres pour arrêter, ou du moins suspendre cette révolution, mais il n'étoit plus temps. Les Liégeois avoient déjà repris les armes. Ils s'emparèrent de la ville de Tongres, où ils trouverent leur évêque qu'ils conduisirent prisonnier, ainsi que plusieurs chanoines de la cathé-

drale. Ils en massacrèrent jusqu'à seize en présence du prélat. Il eut la douleur de voir un de ces ecclésiastiques, qu'il chérissoit sur tous, déchiré par ces barbares, qui se renvoyoient entre eux les membres encore palpitans, en accompagnant cet horrible jeu des plus outrageantes railleries. On ajoute qu'on avoit reconnu parmi ces brutaux les députés François, qui non contents d'être spectateurs de tant d'inhumanités, sembloient les approuver, & même les exciter.

Il ne s'étoit écoulé que deux jours depuis l'arrivée du roi à Peronne, lorsqu'on y reçut les nouvelles de ce mouvement. Les termes les plus expressifs ne représenteroient qu'imparfaitement la colere du duc de Bourgogne. Il accusa hautement le roi, & lui prodigua sans ménagement les noms de parjure & de traître. Il le fit renfermer dans son appartement, dont à peine l'entrée fut permise à quelques domestiques. Inutilement Louis prit le ciel à témoin de son innocence. En vain il jura *par la pastèque - Dieu*, (son serment familier) que loin d'avoir contribué à la révolte

ANN. 1468

Fureur du duc de Bourgogne. Il fait arrêter le roi
Ibid.

ANN. 1468.

des Liégeois, *si monsieur de Bourgogne vouloit aller mettre le siège devant leur cité, il iroit volontiers avec lui.* Offres, protestations, rien ne paroïsoit capable de modérer l'emportement du duc. Furieux, ne respirant que la vengeance, méditant mille projets funestes, il n'hésitoit que sur le choix.

Le duc tient
conseil. Di-
versité des
opinions.
Ibid.

La plûpart de ceux qui se trouvoient alors auprès du duc de Bourgogne, aigrissoient encore son ressentiment, soit pour satisfaire leur haine personnelle, soit par l'espoir de tirer quelque avantage d'une conjoncture si extraordinaire. Les autres plus désintéressés gardoient le silence, n'osant pas encore risquer de donner des avis modérés. Tout le monde étoit dans l'attente du plus terrible événement, & l'on peut assurer que pendant le premier jour la vie du monarque ne dépendoit que d'une résolution qui varioit à chaque instant. Ce fut cette indécision qui le sauva. Le lendemain le duc assembla son conseil. Il y eut presque autant d'opinions que de têtes. Les uns vouloient qu'on obligéât le roi de souscrire à toutes les conditions qui lui seroient imposées, & qu'à ce prix on lui gar-

dât la sûreté qui lui avoit été donnée : d'autres propofoient de le retenir prifonnier , fous une bonne & sûre garde , *de faire venir en diligence monfieur de Normandie* , & de cimenter un traité dans la forme la plus avantageufe pour tous les princes. Ils repréfentoient » qu'un fi grand » feigneur pris ne fe délivroit jamais , » ou à peine , fur-tout quand on lui » avoit fait une fi grande offense. « Commynes affure qu'il vit le moment où le courier prêt à partir pour porter les lettres du confeil au duc de Normandie en Bretagne , n'attendoit plus que les dernières dépêches du duc de Bourgogne. C'en étoit fait fi de nouvelles incertitudes n'euffent encore fufpendu l'effet de cette fatale délibération.

ANN. 1468.

Cependant , le roi captif dans fon appartement , étoit en proie aux plus accablantes réflexions. Le repentir , l'effroi , l'affiégeoient tour à tour , le fîlence & la confternation régnoient autour de lui. Dupe de fa faufle politique , il fe voyoit au pouvoir d'un ennemi cruel , violent , & juftement irrité. Ingénieux artifan de fa perte , la honte d'avoir tendu lui-même le

Terreur du
roi.
Ibid.

Ann. 1468.

Tom. XI.
p. 205 & 215
de cette hist.

piège où il se trouvoit pris , ajoûtoit encore au sentiment de la disgrâce qu'il éprouvoit. L'aspect de la tour de Peronne qu'il voyoit des fenêtres de sa chambre , le faisoit frémir. C'étoit la même où le perfide Herbert, comte de Vermandois , avoit en 928 , confiné l'infortuné Charles IV. Réduit à cette terrible extrémité par sa faute , il ne négli-gea rien pour la réparer. C'est une justice qu'on ne peut lui refuser , son courage ne l'abandonna pas. Ses promesses , les présens distribués à propos gagnèrent quelques-uns des plus intimes confidens du duc , qui se chargerent de présenter ses propositions. Il offroit de traiter aux conditions qui seroient jugées les plus convenables , & pour sûreté de l'exécution , de donner en ôtage le duc de Bourbon , le cardinal son frere , le connétable de Saint-Paul , & plusieurs autres seigneurs. Après la signature du traité , il demandoit la liberté de se retirer à Compiègne , d'où il s'engageoit à faire en sorte que les Liégeois répareroient les désordres qu'ils avoient commis , sinon , qu'il se déclareroit contre eux. Les ôtages

paroissoient consentir à demeurer garants de sa parole. Commynes toutefois croit que s'il eut fallu en venir aux effets, ils se seroient dédits. Il ajoute ensuite qu'il étoit lui-même persuadé que le roi ne seroit pas revenu, & qu'il les auroit laissés, sans se mettre en peine de les dégager. Cet historien connoissoit le monarque à fonds, il paroît plus souvent disposé à le justifier qu'à le blâmer. Son témoignage en cette occasion ne peut donc être suspect de partialité. Que penser d'un prince dont les plus affectionnés serviteurs portoient un semblable jugement? Le même auteur qui pour lors étoit chambellan du duc de Bourgogne, fait sentir qu'il fut un de ceux qui contribuèrent à modérer la colere du duc, lorsqu'il s'exprime ainsi : » *Autrefois a plu au*
» *roi me faire cet honneur, de dire que*
» *j'avois bien servi à ceste pacifica-*
» *tion.* » Cette particularité se trouve encore confirmée par des lettres-patentes, où Louis XI reconnut, quatre ans après l'entrevue de Peronne, que dans le temps de sa détention, il avoit été redevable de sa délivrance

Ann. 1468.

ANN. 1468.

Le duc de
Bourgogne se
laisse ébran-
ler.*Idem.*

Enfin, le duc ébranlé par les sollicitations, consentit qu'on dressât un projet d'accommodement qui fut communiqué le jour même au roi. Quoiqu'il dût s'y attendre, Louis ne put s'empêcher de se récrier sur la dureté de quelques-unes des conditions. A ses remontrances les agents du duc n'opposaient que cette réponse : *Monseigneur le veut & ainsi l'a ordonné.* Il se taisoit alors & signoit ; car on l'avoit averti de tout accorder, & de ne pas achever de se per-

^a Le roi rappelant dans ces lettres les services de Commines, s'exprime ainsi : Lequel » nonob-
» stant les troubles & divisions qui ont été, & les
» lieux où il a converti, qui par aucun temps nous
» ont été, & encore sont contraires, rebelles &
» désobéissans, toujours a gardé envers nous vraye
» & loyalle fermeté de courage, & meismement en
» nostre grande & extrême nécessité à la délivrance
» de nostre personne, lorsque étions entre les mains,
» & sous la puissance d'aucuns de nosdits rebel-
» les & désobéissans, qui s'étoient déclarés con-
» tre nous, comme nos ennemis, & en danger
» d'estre illec détenus. Nostredit conseiller & cham-
» bellan, sans crainte du danger qui lui en pou-
» voit alors venir, nous advertit de tout ce qu'il
» pouvoit pour nostre bien, & tellement s'em-
» ploya, que par son moyen & ayde nous saillif-
» mes hors des mains de nosdits rebelles & déso-
» béissans, &c. « *Mémor:aux de la chambre des
comptes, reg. O. fol. d. rapporté aux preuves justifi-
de Philippe de Commines : vol. IV.*

dre sans ressource par un refus imprudent.

ANN. 1468.

L'orage n'étoit pas cependant encore entièrement apaisé, quoiqu'on fût demeuré d'accord des articles les plus essentiels. Le duc toujours agité par le choc violent des passions les plus impétueuses, ne pouvoit fixer ses incertitudes. Il passa la troisième nuit sans se deshabiller : de temps en temps il se jettoit sur son lit ; puis tout-à-coup se relevoit, se promenant à grands pas dans ses appartemens. Commynes présent, observoit les mouvemens de ce prince, & marchoit avec lui, attendant qu'il vît le moment propice d'essayer de le calmer. Le matin sa colere étoit parvenue au dernier excès. Il éclatoit en menaces, & paroïssoit prêt de se porter aux plus terribles extrémités. Une dernière résolution mit fin à tant de contrariétés. Il sortit brusquement de sa chambre & se rendit dans l'appartement du roi, qui sur les avis qu'il recevoit de ce qui se passoit, attendoit dans les plus cruelles inquiétudes la décision de son sort. La contenance du duc en l'abordant n'étoit pas capable de le rassurer. Ses som-

Nouvel emportement du duc de Bourgogne, suivi d'un accommodement.

Ibid.

Ann. 1468.

bres regards, ses gestes embarrassés ; sa voix rauque & tremblante de fureur ne lui présageoient rien que de funeste. Il lui demanda en bégayant :
 » s'il ne vouloit pas tenir le traité de
 » paix qui avoit été écrit & accordé ;
 » s'il n'étoit pas déterminé à le jurer. « Le monarque n'hésita pas sur sa réponse, heureux d'en être quitte à ce prix. Charles continuant de l'interroger, voulut savoir s'il n'étoit pas déterminé à l'accompagner jusqu'à Liège, & à le secourir dans le dessein où il étoit de tirer vengeance des insultes faites par les Liégeois, tant à lui qu'à toute la maison de France, en la personne de leur évêque frère du duc de Bourbon. Une proposition semblable étoit le comble de l'opprobre ; mais il ne s'agissoit pas de chicanner sur le plus ou le moins d'humiliation. Le monarque docile par la nécessité, consent à tout. Il promet d'accompagner le duc, & de l'aider à exterminer ses anciens alliés avec tel nombre de troupes qu'il voudroit lui prescrire. Ayant ainsi levé les obstacles qui pouvoient s'opposer à l'accommodement, la paix fut jurée sur la croix de Char-

Ph. de Com-
mines.

lemagne , qu'on appelloit *la croix de victoire*. Elle étoit toujours portée à la suite du roi , & on *la tira de ses coffres* pour consacrer en présence d'un gage si précieux , la validité des sermens par lesquels les deux princes scellerent leur réconciliation. Cette heureuse nouvelle annoncée au peuple par le son des cloches , fit incontinent succéder les réjouissances aux alarmes dont la ville avoit été troublée pendant les trois jours précédens.

ANN. 1468.

Après avoir rapporté dans les précédens volumes le traité d'Arras , entre Charles VII & le duc de Bourgogne , il seroit inutile de transcrire ici celui de Peronne, qui ne fait qu'en renouveler les articles les plus importants, ajoutés à ceux de la paix de Confans , qui n'avoient pas encore été exécutés. Il suffira de dire que le roi consentit que le duc de Bourgogne entretînt toutes les alliances qu'il pourroit avoir contractées avec le roi d'Angleterre, à condition toutefois qu'il ne fourniroit aucun secours à ce monarque , s'il vouloit faire une descente en France. Il céda la foi & hommage du comté de Ponthieu

Traité de
Peronne.
Ibid.

Ann. 1468.

thieu, du Beauvoisis, & autres terres transportées au duc par le traité de Conflans, renonçant généralement à tous droits d'impositions quelconques dans les domaines du duc, ainsi qu'à la nomination des officiers. Les quatre principales juridictions de Flandres appellées *les quatre loix*, furent déclarées exemptes du ressort. Il fut de plus réglé qu'à l'avenir les appels des châellenies de Lille, de Douay, & d'Orchies, ne se releveroient qu'au conseil de Flandres, que les sujets & vassaux du duc ne seroient plus contraints de faire serment de servir le roi *envers & contre tous*, & spécialement contre leur seigneur même, ainsi que les officiers royaux avoient jusqu'alors prétendu les y contraindre. Les alliés du duc furent généralement compris dans le traité, & nommément Philippe de Savoye, l'évêque de Genève, & le seigneur de Romont, ses freres. Il s'obligea de plus de restituer au premier de ces trois princes, les places dont il s'étoit emparé dans le comté de Bugey & dans la Bresse. Toutes ces conditions devoient être revêtues des signatures de tels des princes du sang qu'il plairoit

plairoit au duc de nommer , & en cas de contravention de la part du roi, le duc & ses descendans à perpétuité seroient relevés du serment de fidélité , & affranchis de tout service de vassaux : & les princes garants, quittes de toute obligation envers le souverain , pourront joindre leurs armes à celles du duc , qui de son côté, s'il manquoit à ses engagemens , consentoit que ses domaines fussent confisqués & réunis à la couronne. Le monarque s'obligeoit de faire enregistrer le traité tant au parlement qu'à la chambre des comptes, & autres cours souveraines, nonobstant tous les édits rendus par lui ou ses prédécesseurs , pour l'inaliénabilité du domaine royal. Il renonçoit pareillement à tous les privilèges que lui ou ses prédécesseurs avoient obtenus de ne pouvoir être *contraints par les censures de l'église pour l'exécution de leurs engagemens, se soumettant lui & ses successeurs à la juridiction & cohertion ecclésiastique, c'est à sçavoir du saint pere, du saint siège apostolique, & des conciles généraux, pour par ledit saint pere, ledit saint siège & conciles être con-*

Ann. 1468.

~~_____~~ *traints par toutes censures d'église ;*
 ANN. 1468. *excommunications , aggravations , &*
interdits du royaume , reconnoissant
à perpétuité le pape & ses succes-
seurs juges souverains en cette ma-
tiere. Ces vaines formules , loin de
garantir des promesses dictées par
la force & la frayeur , annonçoient
qu'un pareil traité n'auroit d'exécu-
tion qu'autant que la nécessité des
conjonctures ne permettroit pas de
le violer.

Les comtés
 de Champa-
 gne & de Brie
 donnés au
 frere du roi
 en appanage.
ibidem.

On convint en même-temps de
 l'appanage du prince Charles de
 France. Le roi regarda comme une
 faveur singuliere que le duc de Bour-
 gogne se fût relâché sur cet article ,
 en n'exigeant plus le duché de Nor-
 mandie , & se contentant des com-
 tés de Champagne & de Brie. La
 foiblesse que le duc de Bretagne
 avoit marquée en traitant sans sa
 participation , & le peu de fonds
 qu'il faisoit sur ce prince , avoient
 changé les dispositions du duc. L'ex-
 périence l'avoit convaincu , qu'au
 mépris de toutes les précautions qu'il
 pourroit prendre , Louis trouveroit
 toujours les mêmes facilités à se
 ressaisir de la Normandie , sans qu'il

lui fût possible de l'en empêcher. Il crut donc qu'il lui seroit plus avantageux de faire accorder au frere du monarque la jouissance assurée de deux provinces qui lui ouvroient une communication facile entre les Pays-Bas & les deux Bourgognes. Tout étant ainsi réglé, on envoya au prince Charles & au duc de Bretagne un modele des conditions de l'accommodement, afin qu'ils y accédassent pour ce qui les concernoit.

La paix étoit conclue, toutes les lettres jugées nécessaires pour en assurer l'exécution (actes particuliers pris mal à propos par Varillas, pour autant de traités différents) avoient été expédiées. Cependant le roi ne jouissoit que d'une liberté apparente, puisqu'il restoit toujours au pouvoir du duc qu'il devoit accompagner à Liège. Quelque sécurité qu'il affectât, son sort ne dépendoit que d'un instant de caprice ou d'un mouvement d'ambition. Si malheureusement le frere de Louis se fut rendu à Peronne, peut-être le duc de Bourgogne, maître de ces deux princes, eût-il été tenté d'usurper le sceptre. Cette conjecture n'est pas destituée de

Ann. 1468.

Projet du duc de Bourgogne pour usurper la couronne.
Ibid.

Preuves just. de l'hist. de Louis XI.

Ann. 1468.

fondement, puisque l'année suivante lorsque le cardinal Balie fut arrêté ; entre plusieurs crimes qui lui furent reprochés, on l'accusa d'avoir formé le complot de livrer le roi & son frere au duc de Bourgogne, qui par ce moyen se seroit emparé du trône. On ajoûtoit, qu'en reconnoissance de ce service, le duc s'étoit engagé de procurer à ce perfide prélat la dignité de souverain pontife.

Le comte
de Dammar-
sin refuse de
licentier les
groupes.
Ibid.

Cependant la nouvelle de la détention de Louis s'étoit répandue dans tout le royaume, & y avoit jetté la consternation. Le comte de Dammartin qui commandoit l'armée, incertain du parti qu'il devoit prendre dans une conjoncture si délicate, attendoit que le temps & les circonstances déterminassent ses démarches, soit qu'il fallût voler à la délivrance de son souverain, soit qu'il fût réduit à la triste nécessité de le venger. Il n'est pas douteux qu'on fut en partie redevable du salut du prince & de la monarchie, à la conduite qu'il tint en cette occasion. Le roi pressé par le duc de Bourgogne, écrivit au comte que la paix étant faite avec le duc, & se dis-

posant à marcher incessamment avec lui contre les Liégeois, suivi seulement d'une partie de ses hommes d'armes d'ordonnance, commandés par le connétable, il eût à licentier l'arrière-ban, & les francs-archers. Chabannes, en recevant ces ordres, eut d'autant plus lieu de croire qu'ils ne s'accordoient pas avec les véritables intentions du roi, qu'il s'efforçoit davantage dans ses lettres de paroître agir volontairement. Il crut donc qu'il lui étoit permis de les interpréter. Ainsi, sans commettre aucun acte d'hostilité, il se contenta de se mettre en état d'attaquer les domaines du duc de Bourgogne avec des forces capables de l'alarmer, & de se tenir prêt à tout événement. Malgré les inductions tirées de quelques termes généraux d'une seconde lettre que Louis XI écrivit au comte de Dammartin, il est certain qu'il ne congédia point l'armée. Deux ans après il rappella lui-même ce refus au duc : *Très-haut & très-puissant prince*, lui écrivit-il en parlant de la détention du roi à Peronne, *il ne vous en est demeuré que le deshonneur, & la foi que vous avez par*

Ann. 1468.

*Observations
nouvelles sur
l'Histoire de
France.*

Ann. 1468.

*droit perdue , lesquelles choses durent par éternelle mémoire envers tous princes nés & à naître , & de moi , je ne fus point le guide de mener ledit seigneur roi au pays de Liège , mais je fus plutôt cause de son retour , parce que je ne voulus rompre l'armée qu'il m'avoit laissée entre les mains , & que lui vouliez faire séparer. Le roi sentit tout le prix d'un pareil service , & lui en témoigna la plus vive reconnaissance dans la lettre * qu'il lui*

* Les expressions ambiguës sous lesquelles Louis XI s'efforce de déguiser ses véritables sentimens , peignent avec les plus vives couleurs , la contrainte de son esprit & l'embarras de sa position. Les voici :
 » Monsieur le grand-maître , j'ai reçu les lettres
 » que par le sire du Bouchage m'avez écrites : tenen
 » vous seur , que je ne vay en ce voyage du Liège ,
 » par contrainte miette , & que je n'allay oncques
 » de si bon cœur en voyage , comme je suis en
 » cetui - cy : & puisque Dieu m'a fait grace , &
 » nostre Dame , que je me suis armé avec monsieur
 » de Bourgogne , tenen vous seur , que jamais nos
 » brouilleries de par - delà ne le sçauroient faire
 » armer contre moy. Monsieur le grand-maître ,
 » mon ami , vous m'avez bien monsté que m'ai-
 » mez , & m'avez fait le plus grand service , que
 » pourriez faire ; car les gens de monsieur de Bour-
 » gogne eussent cuidé , que je les eusse voulu trom-
 » per ; ceux de par-delà eussent cuidé que j'eusse
 » esté prisonnier ; ainsi par défiance les uns des
 » autres , j'estois perdu , monsieur le grand-mai-
 » tre. Touchant les logis de vos gendarmes , vous
 » sçavez que nous devisâmes vous & moy , tou-
 » chant le fait d'Armagnac , & me semble que
 » vous deviez envoyer vos gens tirer tout droit
 » en ce pays-là : je vous bailleray trois , ou qua-

adreffoit à ce fujet. Il fe monroit toujours extrêmement fatisfait d'accompagner le duc de Bourgogne contre les Liégeois, il pouffoit même l'affectation, jufqu'à dire que rien désormais ne feroit capable de rompre l'étroite amitié qui regnoit entre ce prince & lui; que c'étoit volontairement qu'il avoit entrepris ce voyage, & que la réduction de Liège feroit immédiatement fuivie de fon retour en France, que le duc defiroit plus que lui-même. Le mefager qui portoit la lettre du roi étoit accompagné d'un officier du duc de Bourgogne. Chabannes trop instruit de la vérité, ne put contenir fon indignation. Il dit fans dé-

Ann. 1468.

» tre, ou cinq capitalnes, dès que je feray hors
 » d'icy: & pour ce choiffiez lesquels que vous
 » voudrez, & je vous les enverray. Monsieur le
 » grand-maître, je vous prie, venez vous en à
 » Laon, & m'attendez là, & m'envoyez un hom-
 » me incontinent que vous y ferez, & je vous feray
 » fçavoir foudain de nos nouvelles, & tenez vous
 » fûr que fi le Liège eftoit mis en fubjection, que
 » dès le lendemain, je m'en irois, car monsieur
 » de Bourgogne eft délibéré me preffer de m'en par-
 » tir incontinent qu'il aura fait au Liège, & defire
 » plus mon retour de par-delà, que je ne fais.
 » François du Mas vous dira la bonne chere que
 » nous faifons, & adieu, monsieur le grand-maître.
 » Efcrit à Namur le 22 d'Oftobre. Signé, L O Y S.
Extrait du cabinet de Louis XI, rapporté aux preuves juftif. de l'hiftoire de ce monarque.

Ann. 1468.

tour à cet officier : « Qu'il s'éton-
 » noit du mauvais procédé de son
 » maître ; qu'il trahissoit le roi à qui
 » il avoit tant d'obligation ; qu'au
 » surplus il pouvoit s'assurer que si
 » sa majesté ne revenoit bientôt, tous
 » les François n'avoient qu'une mê-
 » me résolution , qui étoit de fon-
 » dre dans ses états le fer & la flam-
 » me à la main , & d'y exercer les
 » mêmes ravages qu'il se dispoisoit
 » à commettre dans le pays de Liège ;
 » que le frere du roi n'étoit pas mort ,
 » ni le royaume dépourvu de gens
 » chevaleres. « Si l'on pouvoit redou-
 ter encore quelque retour funeste de
 la part du duc de Bourgogne , de pa-
 reilles menaces étoient bien capa-
 bles d'en arrêter l'effet.

Guerre de
 Liège.
Ibid.

Cependant le duc de Bourgogne
 s'avançoit à grandes journées vers
 Liège , traînant à sa suite comme en
 triomphe le roi , qu'il avoit obligé
 d'arborer la croix rouge de S. André ,
 enseigne de la maison de Bourgogne.
 Quoiqu'il ne le perdît pas de vue ,
 il ne s'opposa pas cependant au desir
 qu'eut le monarque de faire un pélé-
 rinage à notre-Dame de Halle, petite
 ville située entre Bruxelles & Lou-

vain. Il eut soin seulement de faire observer s'il ne changeoit pas de route. Il fut proposé dans le conseil de congédier une partie des troupes, attendu, disoit-on, que la ville de Liège, démantelée l'année précédente, étoit absolument hors d'état de soutenir un siège. Louis appuyoit cet avis, & ce fut pour le duc une raison de ne le pas suivre. L'événement le justifia.

Les Liégeois instruits de ce qui s'étoit passé à Peronne, se repentirent, mais trop tard, des excès auxquels ils s'étoient emportés. Destitués des secours dont l'espoir les avoit excités à prendre les armes, ils se voyoient sans défense exposés à la fureur du duc de Bourgogne. Le caractère violent de ce prince, & les injures accumulées dont ils s'étoient rendu coupables, leurs perpétuelles infractions des traités les plus solennels, ne leur présageoient qu'une vengeance terrible. Dans une extrémité si pressante, ils n'envisageoient plus de salut pour eux que dans leur soumission, incertaine & dernière ressource. Ils s'adresserent à leur évêque, que jusqu'alors ils avoient retenu

ANN. 1468.

Les Liégeois tentent inutilement de faire leur paix. *Ibid.*

dans une espee de captivité. Ils le prièrent de leur pardonner le passé , & de les aider à conjurer l'orage qui les menaçoit. Ce prince avoit un intérêt sensible à se laisser fléchir. Il perdoit tout par la destruction de la ville. Le danger devenu commun , rendoit la réconciliation sincere. Il leur promit donc d'être leur intercesseur , & d'employer sa médiation pour détourner la colere du duc de Bourgogne. A ces conditions la liberté lui fut rendue. En partant il les assura que s'il ne pouvoit rien obtenir , il reviendrait partager leur sort , quel qu'il fût , fallût-il s'ensevelir avec eux sous les ruines de la ville. Avant que de s'éloigner il se fit administrer l'ordre de prêtrise , & célébra le saint sacrifice en présence du peuple , ce qu'il avoit refusé de faire jusqu'alors. Ce refus avoit toujours été un des principaux motifs des révoltes des Liégeois. Nous les avons déjà vus s'armer de ce prétexte contre d'autres évêques. Ce peuple inquiet & jaloux de sa liberté , appréhendoit que la souveraineté du pays ne se sécularisât , & ne fût envahie par quelque

prélat d'une maison assez puissante pour changer la forme du gouvernement. Il y avoit alors à Liége un légat commis par le saint siège pour appaiser les troubles survenus entre le prince & les habitans. On le nommoit *Onuphrius*. Il étoit évêque de Tricarica au royaume de Naples. Loin de s'acquiescer fidelement de son emploi de pacificateur, il fomentoit les divisions de tout son pouvoir, dans l'espérance de remplacer l'évêque, s'il parvenoit à le faire chasser. Dans cette vue il ne cessoit d'attiser le feu de la discorde. Lorsqu'il vit que la ville alloit être investie, il prit la fuite, & tomba dans un détachement de Bourguignons, qui le firent prisonnier. Le duc de Bourgogne l'ayant appris, voulut d'abord feindre d'ignorer sa qualité. Il fit dire à ceux qui l'avoient pris » qu'ils le » transportassent sans lui en rien dire » & qu'ils en fissent leur profit comme d'un marchand; car si publiquement il venoit à sa connoissance, il ne le pourroit retenir. » Un pareil ordre sembloit permettre tout; mais les soldats ayant pris querelle entre eux sur le traitement qu'ils

Ann. 1468.

feroient au prisonnier, & sur le partage de ses dépouilles; l'affaire fut portée devant le duc. Alors ne pouvant plus méconnoître le personnage, il se trouva contraint de le traiter avec l'honneur dû à son caractère, ne voulant pas s'exposer au reproche d'avoir manqué d'égards pour un ministre de la cour romaine.

Les Liégeois
se préparent
à se défendre.
Ibidem.

Quelques instances que l'évêque employât pour obtenir la grace de ses sujets, le duc de Bourgogne fut inexorable. Il rejeta l'offre qu'ils faisoient de se rendre à discrétion, satisfaits, pourvu seulement qu'on épargnât leurs vies. Il avoit juré leur ruine. Il retint l'évêque, qui peut-être ne fut pas fâché qu'on parût employer la violence pour le dispenser de remplir ses engagements. Les Liégeois abandonnés de tous côtés, n'attendirent plus leur salut que de leur désespoir. Ils n'avoient ni troupes réglées, ni fortifications, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à quelques palissades faites à la hâte, dans les endroits les plus exposés. Environ six cents hommes tirés du pays de Franchimont, petite contrée de l'état de Liège, composoient toute

leur garnison. Ce fut avec ces forces qu'ils entreprirent de se défendre, résolus de combattre jusqu'au dernier soupir, puisqu'aussi-bien ils n'espéroient plus aucun quartier de la part d'un ennemi qui avoit fait vœu de les exterminer. Si leur confiance eut soutenu le premier feu de leur courage, il y a tout lieu de croire qu'ils auroient vaincu le danger en le bravant, puisque leur intrepidité fit d'abord douter de l'événement.

Le maréchal de Bourgogne à la tête de l'avant-garde, étoit venu se loger dans un des faubourgs. Les assiégés sous la conduite de Jean Wild, prévôt de la ville, firent une sortie par les brèches de leurs murailles, fondirent sur les Bourguignons, en tuèrent huit cens, jetterent l'alarme parmi le reste, & mirent en fuite presque toute l'infanterie. Wild après cet exploit, se retira en bon ordre, & mourut deux jours après des blessures qu'il avoit reçues dans le combat. La mort de ce brave capitaine, le seul homme en état de commander, fut pour les Liégeois une perte irréparable.

La nouvelle de cet échec que la

ANN. 1468.

Siege de Liège. Le maréchal de Bourgogne est attaqué par les assiégés.

Ibidem.

Le duc de Bourgogne &c

ANN. 1468.

le roi arri-
vent devant
la ville.

Ibid.

renommée exagéroit encore, obligea le duc de Bourgogne, qui s'étoit arrêté à Namur, de précipiter sa marche, dans le dessein de réparer l'affront que ses armes venoient de recevoir, & d'emporter la place à quelque prix que ce fût. Déjà la saison étoit avancée, il faisoit un froid excessif; les pluies de l'automne avoient rendu les chemins presque impraticables, les troupes étoient campées aux environs de la ville sur un terrain marécageux, ce qui forçoit dans quelques endroits de faire un circuit de près de trois lieues pour communiquer d'un poste à l'autre. Les soldats épuisés de fatigue, manquoient de vivres, en sorte que des deux côtés on étoit dans une impuissance presque égale, de former ou de soutenir un siège. Dès la première nuit de son arrivée, le duc de Bourgogne fut attaqué dans le fauxbourg où il étoit logé. Il se défendit avec moins d'ordre que de valeur. S'il repoussa les ennemis, il en fut redevable au roi, qui accourut à son secours avec trois cens hommes d'armes & les archers de sa garde. C'étoit les seules troupes qu'on lui eût

permis d'amener à sa suite. Louis par des prodiges de courage s'efforçoit de couvrir la honte de paroître dans l'armée de son vassal, plutôt en aventurier que comme le souverain d'un puissant empire. Le lendemain de cette action, le roi vint occuper dans le fauxbourg une petite maison, qui n'étoit séparée de celle où demuroit le duc, que par une grange, où l'on avoit posté trois cens hommes d'armes Bourguignons, chargés de veiller en même - temps & sur les assiégés & sur le monarque. Les deux princes, malgré leur union apparente, vivoient dans une perpétuelle défiance l'un de l'autre. Si Louis, inquiet du succès du siège, craignoit qu'on ne le rendît responsable de l'événement, Charles de son côté n'appréhendoit pas moins ou qu'il ne prît la fuite, ou qu'il ne se jettât dans la ville, ou peut-être qu'il ne tournât ses armes contre lui, dans le temps qu'il attaquoit les Liégeois. Ces soupçons mutuels firent différer l'assaut, quoique la rigueur de la saison rendît les momens précieux.

Cependant la ville menacée d'une Les Liégeois

ANN. 1468.

sont une sortie.

Idem.

destruction prochaine, voyoit continuellement désertter ses habitans. Huit jours se passèrent en légers combats, qui ne servoient qu'à fatiguer les troupes. Elles ne quitterent pas les armes non plus que le duc. Enfin, il prit malgré les conseils du roi, la résolution de livrer un assaut général. L'armée eut ordre de se reposer & de se tenir prête pour le lendemain à la pointe du jour, afin de pouvoir commencer l'attaque à huit heures du matin. Les assiégés vraisemblablement instruits de ce dessein, essayèrent de le prévenir, en profitant de cet intervalle de repos, pour exécuter une entreprise, qui, malgré sa hardiesse, fut sur le point d'être justifiée par la réussite. La nuit qui précéda l'assaut, les six cens hommes du pays de Franchimont, les seuls défenseurs qui restaient dans la ville, soldats intrépides & déterminés à vaincre ou à périr, firent une sortie à la faveur des ténèbres & du silence. Leur projet étoit de se saisir du roi & du duc de Bourgogne. Les propriétaires des deux maisons où ces princes étoient logés leur servoient de guides. Un chemin

creux pratiqué dans un rocher qui conduisoit jusqu'à cet endroit du fauxbourg, couvroit leur marche. Après avoir égorgé quelques sentinelles qu'ils trouverent sur leur chemin, ils arriverent au logis des deux princes où regnoit la plus profonde sécurité. Ils les auroient infailliblement pris, & peut-être immolés, s'ils ne s'étoient pas arrêtés à un pavillon où logeoit le comte du Perche, ^a fils du duc d'Alençon. Ils reconnurent leur faute, mais il n'étoit plus temps de la réparer. Ils avoient manqué l'instant décisif. Le bruit qu'ils firent répandit l'alarme. Les trois cens hommes d'armes s'armerent précipitamment. Les Liégeois perdirent encore du temps à vouloir les forcer, & lorsqu'enfin ils attaquèrent les

^a Le pere Daniel s'est trompé, lorsqu'il a dit que le pavillon qui fut attaqué, étoit occupé par le duc d'Alençon. Ce prince n'assista pas à la paix de Liège : mais son fils, le comte du Perche, étoit un de ceux qui accompagnerent le roi à Peronne, & le suivirent au siège de Liège. Voici le passage de Philippe de Commines, qui a donné lieu à cette erreur : *Derriere l'hôtel du duc de Bourgogne y avoit un pavillon où étoit logé le duc d'Alençon qui est aujourd'hui. La faute ne provient que de n'avoir pas observé que Commines n'écrivit ses mémoires que sous le regne de Charles VIII. Hist. de France de Daniel, tom. VII. Mém. de Ph. de Commines, lib. II. cap. XII.*

Ann. 1468.

deux maisons , le roi & le duc de Bourgogne , qu'un quart-d'heure auparavant ils auroient pu surprendre dans leurs lits , s'étoient déjà mis en état de soutenir le premier choc & d'attendre qu'on vînt les dégager. D'un côté le désespoir d'avoir laissé échapper une si belle occasion , de l'autre la grandeur du danger , rendirent le combat terrible , & firent pendant quelques instans douter de la victoire. Comme Louis & Charles n'avoient avec eux qu'une partie de leur garde , tout ce qu'ils purent faire dans les premiers instans du tumulte , ce fut d'empêcher qu'on ne forçât leurs logis. Quelques efforts toutefois qu'ils employassent , l'hôte de la maison qu'occupoit le roi , & qui servoit de guide aux ennemis , parvint à leur tête jusqu'à son appartement , & fut tué dans la chambre même du monarque , qui , secondé par les archers de sa garde Ecossoise , eut besoin de toute la valeur de cette troupe & de son propre courage pour repousser les assaillans , tandis que le duc les chassoit de son côté. Le bruit des armes , l'incertitude d'où provenoit le péril , & de quel ennemi on

avoit à se défendre, les cris de *vive le roi, vive le duc de Bourgogne, tués, tués*, mille fois répétés dans l'horreur des ténèbres, redoubloient encore la confusion de cette affreuse mêlée. Les Liégeois certains désormais de leur entière défaite, combattoient en désespérés. La fureur suppléant au nombre, ne permettoit pas qu'on s'apperçût de leur diminution, jusqu'à ce qu'accablés par la multitude des troupes qui accouroient successivement au secours des deux princes, ils se fussent fait tous massacrer. Le roi & le duc de Bourgogne l'épée à la main, à la tête de leurs gardes, se rencontrèrent au milieu de la rue, & se rassurèrent par leur présence contre les soupçons réciproques qu'ils pouvoient avoir conçus de cette attaque imprévue. Ils se séparèrent après s'être mutuellement félicités de leur bonheur & de leur intrépidité dans une action si périlleuse.

Le duc de Bourgogne en rentrant chez lui assembla son conseil, où la résolution de livrer un assaut général fut de nouveau fixée pour le lendemain. Le roi fut instruit aussi-tôt

Le duc de Bourgogne prend la résolution d'emporter la ville d'assaut, malgré les représentations du roi.

ANN. 1468.

AN. 1468.

de cette délibération , à laquelle il n'avoit point assisté. Un double motif lui en faisoit craindre les suites. Il ne pouvoit s'empêcher de souhaiter qu'on reçût les assiégés à composition. Il appréhendoit en même-temps que le duc ne le voulût rendre responsable de l'événement , s'il ne pouvoit réussir à prendre la ville d'assaut. Quelques - uns des principaux confidens de Charles gagnés par le monarque , entreprirent de le détourner de son dessein. Il lui représentèrent qu'on avoit tout à redouter du desespoir des Liégeois ; qu'on pouvoit juger par ce qui venoit de se passer , de ce qu'ils seroient capables de tenter lorsqu'ils renconnoïtroient qu'ils n'avoient plus de choix à faire entre vaincre ou mourir les armes à la main , plutôt que de se laisser exterminer sans résistance. En se servant du nom du roi , pour faire ces représentations , ils insinuerent qu'elles s'accordoient avec les sentimens d'une partie de l'armée. Si le duc avoit été capable de balancer , il n'en auroit pas fallu davantage pour déterminer sa résolution , que de l'assurer que Louis la désapprouvoit. Il

reçut fort mal les remontrances, & dit que nulle raison ne l'engageroit à différer l'assaut d'une ville qui n'avoit ni portes, ni murailles; que de pareils conseils ne pouvoient être dictés que par une terreur hors de saison, ou par un dessein formé de le trahir; qu'au surplus le roi étoit libre, & qu'il ne tenoit qu'à lui de se retirer à Namur en attendant que la ville fût prise. Le monarque sentit toute la dureté de cette réponse, quoiqu'on lui en eût adouci les termes; mais il s'étoit mis dans le cas de dévorer les affronts de toute espèce, sans oser même en murmurer. Il répondit » qu'il ne vouloit point » aller à Namur, & que le lendemain il se trouveroit avec les autres.

Ann. 1468.

Tandis que le duc dispoisoit les mesures qu'il croyoit les plus convenables pour le succès de son entreprise; presque tous les Liégeois qui auroient encore pu combattre pour le salut de leur patrie, se hâtoient de l'abandonner. Ils fuyoient vers les Ardennes, traînant après eux tout ce que leur foiblesse & la précipitation pouvoient leur permet-

Prise de Lib.
Ibidem.

Ann. 1468.

tre d'emporter des débris de leurs fortunes. Bientôt il ne resta plus dans la ville que des femmes, des vieillards, des enfans, & ceux que leur indigence avoit rendus en quelque sorte insensibles à la misère commune. Cette superbe cité, qui peu de mois auparavant retentissoit de clameurs séditieuses, sembloit alors ensévelie dans la consternation & le silence. L'attaque étoit indiquée pour le dimanche 30 octobre. Ces malheureux restes d'habitans résignés à toute la rigueur de leur destinée, croyoient que la solennité du jour feroit différer du moins l'assaut jusqu'au lendemain; mais l'impatience du duc de Bourgogne ne souffroit ni délais, ni ménagemens. Dès que le jour parut, un coup de bombe & deux serpentines donnerent le signal. Les troupes au nombre de quarante mille hommes, s'avancèrent en bon ordre jusqu'aux pieds des remparts, où personne ne se présenta pour leur en défendre l'accès. Elles s'emparèrent des portes avec la même facilité. Aussi-tôt que les Bourguignons se présenterent, le peuple courut se réfugier dans les églises, qui

alors étoient en si grande quantité , que les auteurs contemporains assurent qu'on célébroit dans Liége autant de messes que dans Rome. Les soldats ne rencontrant aucune résistance , se répandirent à l'instant dans les différens quartiers, en criant : *ville gagnée, vive Bourgogne*. Le duc entra dans la ville à la tête d'une troupe choisie. Le roi le suivoit à quelque distance , portant la croix de saint André , & répétant avec les vainqueurs : *vive Bourgogne*. Le duc revint sur ses pas & conduisit le monarque au palais épiscopal , où il le laissa pour courir à la cathédrale de saint Lambert qu'il vouloit préserver , ainsi que les domiciles des chanoines , de la fureur des soldats. Il fut obligé d'en tuer un de sa propre main pour intimider ses compagnons.

ANN. 1468.

La ville fut abandonnée au pillage. La cruelle avarice du soldat n'épargna rien : maisons , édifices publics , temples , tout devint la proie des vainqueurs. Les prêtres immolés dans le sanctuaire , rendoient les derniers soupirs , tandis que les religieuses étoient égorgées, après avoir servi de jouet à la licence sacrilège d'une sol-

La ville de Liége est livrée au pillage.

Ibidem.

~~Ann. 1498.~~ datesque effrénée. Ces scélérats chargés de butin , arrachotent les citoyens des églises , où ces malheureux embrassoient les autels : ils les chargeoient de chaînes , les destinant à la mort , s'ils ne pouvoient se racheter à prix d'argent. Les juremens , les imprécations , les accens plaintifs de la douleur aux abois , les gémissemens des femmes , des enfans ; les cris funebres du désespoir ; le meurtre , le viol , plaisir abominable , bien digne de ces hommes de sang , la honte & l'effroi de leur espèce , varioient de rue en rue le spectacle de la nature outragée. Du palais épiscopal où il s'étoit retiré , Louis pouvoit entendre & voir cette affreuse désolation. De quelles tristes réflexions ne devoit-il pas être déchiré , en songeant qu'il étoit en partie l'auteur de tant de maux ! Fidèle aux maximes de sa politique , il déguisoit ses remords & sa honte sous un extérieur serain qui ne trompoit personne. Il dînoit tranquillement pendant cet horrible tumulte , & paroïssoit au comble de ses vœux du succès de la journée. Il louoit hautement la valeur & la conduite du duc , & comme

comme s'il eût appréhendé qu'on ne lui en eût pas fait un rapport exact, lorsqu'après le dîner ce prince vint lui rendre visite, il renouvela les éloges en sa présence avec tant d'affectation, qu'il falloit avoir perdu tout sentiment de pudeur, pour écouter sans rougir de si lâches flatteries. Charles enivré de ses succès ne doutoit plus de rien. Il parut recevoir avec plaisir les complimens que le monarque s'efforçoit de lui prodiguer. La plupart des malheureux habitans qui avoient pris la fuite, périrent dans les bois de faim & de froid, ou furent massacrés par des gens de leur parti, qui voulurent à ce prix acheter leur réconciliation avec le duc de Bourgogne.

Peu de jours après la prise de Liège, le roi hazarda de demander la permission de se retirer. Ayant d'abord fait pressentir le duc, il lui en parla lui-même, l'assurant toutefois » que » s'il avoit plus à faire de lui qu'il » ne l'épargnât point, sinon qu'il » desiroit aller à Paris faire publier » leur appointment en la cour du » parlement. « Il le pria en même-temps qu'ils pussent l'été suivant se

Le roi obtient du duc de Bourgogne la permission de se retirer.

Ibid.

ANN. 1468.

voir en Bourgogne , & passer un mois ensemble faisant bonne chere. Le duc n'étoit pas ébloui par ces démonstrations forcées. Commynes, témoin oculaire, rapporte que de temps en temps il avoit des retours de mauvaise humeur , & qu'il étoit toujours un petit murmurant. Cependant il se laissa vaincre par les instances du monarque , & lui accorda cette liberté tant désirée de retourner dans ses états. Avant son départ on relut devant lui le traité de Peronne , dont il jura de nouveau l'exécution. Comme on y vouloit ajouter un article en faveur des seigneurs du Lau , d'Urfé & de Poncet de la Rivière , il répondit qu'il y consentoit volontiers , pourvu que la même grace fût accordée aux seigneurs de Nevers & de Croy. Cette demande fit qu'on ne le pressa plus sur ce sujet. Charles conduisit le roi à la distance d'une demi-lieue de Liège. Les deux princes se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre en apparence. *Si d'avanture, dit Louis, mon frere qui est en Bretagne ne se contentoit du partage que je lui baille pour l'amour de vous, que voudriez-vous que je fisse? S'il ne le veut pren-*

dre, répondit le duc, *mais que vous fassiez qu'il soit content ; je m'en rapporte à vous deux.* C'étoit fournir au roi un prétexte pour éluder l'exécution de ses promesses ; mais le duc de Bourgogne rempli des plus vastes projets, dédaignoit ces vaines subtilités, certain qu'il seroit toujours assez fort pour obliger le roi de lui tenir parole, quoique lui-même ne se picquât pas d'être fidele à la sienne. Par l'accommodement de Peronne il s'étoit engagé formellement de rendre hommage. Il remit de jour en jour à s'acquitter de ce devoir, sans alléguer de raison plausible de ses délais. Louis reconnut que son intention étoit de s'en dispenser : il jugea que la prudence ne lui permettoit pas d'agir en suzerain mécontent vis-à-vis d'un vassal qui le tenoit en son pouvoir, & qui pouvoit lui parler en maître.

ANN. 1468.

Destruction
de Liège.

Le duc de Bourgogne n'avoit pas encore assouvi sa vengeance. A peine le roi fut-il éloigné de Liège, que le sang recommença à couler. On exécuta par ses ordres ou précipita dans la Meuse les malheureux habitants qui se trouverent dans l'impuis-

Ann. 1468.

fance de payer leurs rançons. La ville changée en désert n'offrant plus d'êtres sensibles sur lesquels ce prince impitoyable pût exercer sa fureur, il tourna toute l'atrocité de son ressentiment sur les objets inanimés. Quatre mille hommes du pays de Limbourg furent commandés pour embraser les édifices, & démolir ceux que la flamme ne pouvoit dévorer. Il partit après avoir donné cet ordre barbare, qui ne fut que trop fidèlement exécuté. Les églises, & quelques maisons pour loger les prêtres, furent seules préservées de la destruction générale. Charles de l'autre côté de la Meuse, eut la crueile satisfaction de repaître ses yeux de cet affreux spectacle. Son armée entendoit encore à plus de quatre lieues de distance, l'horrible fracas des ponts & des bâtimens écroulés. Il termina cette honteuse expédition par de nouvelles; il entra dans le pays de Franchimont, où malgré l'âpreté d'un territoire enclavé dans des montagnes, & la rigueur d'un des plus rudes hyvers qu'on eût éprouvé depuis plusieurs années, il mit tout à feu & à sang, détruisant

les maisons, les moulins, dévastant les campagnes, massacrant jusqu'aux animaux, & poursuivant les hommes dans les forêts où ils s'étoient réfugiés. Ces hordes de brigands, que dans les siècles passés le nord vomissoit pour la désolation de l'univers, ne furent pas des destructeurs plus féroces. L'orgueil des heureux succès achevoit d'endurcir le duc de Bourgogne, & de former les derniers traits de ce caractère inflexible & sanguinaire, qui le rendit l'oppresser de ses sujets, le fléau de ses voisins, enfin l'artisan de sa propre ruine, trop tardive pour le repos du genre humain. Cependant Louis délivré contre toute espérance du danger où son imprudence & ses artifices l'avoient précipité, pressoit sa marche vers les terres de sa domination, où il ne croyoit jamais pouvoir arriver assez tôt. Les députés du parlement & des autres cours souveraines, vinrent par ses ordres le trouver à Senlis, où il s'étoit arrêté, ne voulant pas entrer dans Paris. Il leur fit exposer par le cardinal Balüe, les conditions de l'accommodement conclu avec le duc de Bourgogne: pour éviter les

Ann. 1468.

remontrances qu'on pouvoit lui faire à l'occasion d'un traité si préjudiciable , il les prévint en leur enjoignant expressement de l'enregistrer sans restriction & dans la forme la plus authentique. Après avoir réclamé plusieurs fois contre la paix de Conflans, on ne le vit pas protester contre le traité de Peronne , quoique jamais on n'eût pu alléguer un prétexte plus légitime de désaveu : un pareil acte ne devant pas avoir plus de valeur que celui qu'on forceroit un prisonnier de souscrire. Si Louis garda le silence en cette occasion , c'est qu'il ne pouvoit se résoudre à publier sa honte , en convenant qu'il s'étoit laissé tromper. Les magistrats n'opposèrent point des remontrances inutiles à ses volontés. Ils différèrent toutefois l'enregistrement pendant plus de quatre mois , & le roi content de leur conduite sans paroître y prendre part , approuva tacitement leurs délais , en ne leur faisant point de nouvelles injonctions. La publication de la paix fut suivie d'une ordonnance qui défendoit sous les peines les plus sévères , tous propos ou

écrits injurieux contre l'honneur du duc de Bourgogne.

ANN. 1468.

Quelque effort que Louis employât pour en imposer au public, il ne pouvoit se déguiser à lui-même le désagrément de son aventure. Tout ce qui s'offroit à ses yeux sembloit lui en retracer l'image. Il croyoit à tout moment entendre répéter autour de lui le nom de Peronne. Dans cette disposition d'esprit il ne put jamais se résoudre à venir à Paris. Il connoissoit l'humeur inconstante des habitans de cette grande ville, de ce peuple frivole & fidele; idolâtre de ses souverains, porté à la plaisanterie par un penchant irrésistible, qui toujours plein de zele, obéit avec joie à ses supérieurs & les chansonne. Soit que le roi voulût détourner l'attention des Parisiens sur d'autres objets, soit qu'il eût la bizarre curiosité d'être instruit des railleries qui pouvoient leur échapper, il fit prendre dans toutes les maisons les pies, les geais, & autres oiseaux, & l'exécuteur de cette ridicule commission eut ordre d'inscrire dans un registre les noms des citoyens à qui ces animaux apparte-

Ordonnance bizarre.

 ANN. 1468.

noient , ainsi que les paroles qu'on les avoit instruits à répéter. Quelques jours après on enleva encore par ses ordres les cerfs , les biches & les grues que les bourgeois se faisoient alors un plaisir d'élever comme animaux domestiques.

 ANN. 1469.

Le roi songe à défunir son frere d'avec le duc de Bourgogne , & à lui faire accepter la Guienne en échange de la Champagne.

Ibid.

Après s'être dégagé du plus grand danger par une espèce de prodige , qu'il devoit moins à son génie qu'à la bonne fortune & à la présomptueuse confiance de son ennemi, le roi s'appliqua sérieusement aux moyens , sinon de rompre , du moins d'alléger le joug que la nécessité l'avoit contraint de subir. Dans le même temps qu'il demeuroid d'accord de céder à son frere les comtés de Champagne & de Brie pour son appanage , il jettoit déjà les fondemens d'une négociation qui tendoit à rendre illusoire cet article du traité de Peronne. Ses agens n'eurent pas de peine à ébranler la résolution d'un prince que l'âge & l'inexpérience rendoient susceptible de toutes les impressions que vouloient lui donner ceux qui l'environnoient. Odet Daidie , seigneur de Lescun , connu depuis sous le nom du comte de Comminges ,

avoit sa principale confiance. Ce seigneur fut gagné , & se prêta d'au- Ann. 1462.
rant plus volontiers aux intentions
du roi qu'elles s'accordoient égale-
ment avec son devoir , son honneur ,
& les véritables intérêts du jeune
Charles. En effet , il étoit manifeste
qu'en affectant de vouloir l'appuyer ,
les ducs de Bourgogne & de Breta-
gne avoient moins en vue de le ser-
vir , que de s'armer de son nom pour
éterniser les troubles du royaume , &
pour précipiter du trône la branche
regnante , afin de s'en approprier les
dépouilles. Le roi jusqu'alors étoit
sans postérité masculine , & son frere
se trouvoit l'héritier présomptif de
la couronne. Ce motif seul n'étoit-
il pas suffisant pour le faire rentrer
dans l'obéissance , indépendamment
des obligations sacrées qui le lioient
en qualité de frere & de sujet ? On
ne pouvoit opposer que des prétex-
tes aussi faux que frivoles , contre des
raisons si puissantes. Elles agirent sur
l'esprit du prince avec tant d'effi-
cacité , qu'il consentit aux proposi-
tions qui lui furent faites de renou-
ver au transport des deux provinces
affectées pour son partage , au lieu

Ann. 1469.

desquelles on lui offroit le duché de Guienne. Il parut même se porter volontairement à cet échange, plus honorable & plus avantageux pour lui personnellement, quoique moins favorable aux desseins pernicioeux des ennemis de l'état & de sa maison. Le duc de Bourgogne instruit de ce qui se passoit, mit tout en usage pour traverser ce nouvel arrangement. Il envoya pour cet effet des ambassadeurs en Bretagne chargés de représenter au prince de quelle conséquence il étoit pour lui de ne pas se laisser éblouir par des conditions plus brillantes que solides; que la proximité des Pays-Bas & de la Champagne, le mettroit toujours à portée d'être secouru en cas qu'on voulût l'inquiéter, & qu'il se priveroit absolument de cette ressource, s'il acceptoit pour appanage une province éloignée des domaines de ses alliés. Le duc ne doutoit pas du succès de cette députation, & c'étoit dans cette assurance qu'il avoit paru répondre d'une manière si désintéressée à la demande que lui fit le roi en le quittant, sur la manière dont il devoit se conduire en cas que son frere ne

voulût pas se contenter de l'appanage réglé par le traité de Peronne.

Ann. 1469.

Cette affaire fixoit toute l'attention politique des cours de France & de Bourgogne. Le roi sentoît qu'il n'auroit jamais un instant de repos assuré, tandis que son frere seroit livré à la discrétion de ses ennemis. Dans le temps qu'il s'applaudissoit d'avoir réussi à l'en détacher, la découverte d'une intrigue qui tendoit à renverser tous ses desseins, le jeta dans la dernière surprise. Cet incident est une des plus utiles leçons que l'histoire puisse offrir aux souverains. Elle leur apprend combien il importe que la bonne foi & la justice siègent à côté du monarque; qu'il ne peut se dispenser d'en donner lui-même le premier exemple, & qu'il doit dans le choix de ceux qu'il honore de sa confiance, consulter sur-tout les mœurs & la probité. Le caractère artificieux & dissimulé de Louis avoit influé sur presque tous ceux qui l'entouroient. L'esprit de manège, d'intrigue, de perfidie dominoit à sa cour. Jamais on ne vit un si grand nombre de traîtres que sous son regne! jamais roi ne fut trompé plus sou-

Perfidie du cardinal Balue.

Ibid.

ANN. 1469.

vent en se croyant assez fin pour tromper les autres. Un des plus grands défauts de ce prince est qu'il ne se connoissoit pas en hommes. Il profita plus d'une fois sa faveur à des personnages qui auroient dû rester à jamais ensevelis dans la fange d'où il les avoit tirés. Le cardinal Balüe étoit alors tout puissant auprès de lui. Ce prélat surchargé d'évêchés, de bénéfices, d'emplois lucratifs, exerçoit les fonctions de premier ministre dont le titre n'étoit pas encore en usage. Il dispoſoit de tout : affaires étrangères, gouvernement intérieur, finances. Le roi tout déſiant, tout jaloux qu'il étoit de ſon autorité, s'en rapportoit plutôt à ſes avis, qu'à ceux des princes de ſon ſang & de ſes plus fideles ſerviteurs. Pour prix de tant de bontés, Balüe trahissoit ſon maître. Cet homme vil, dont le cœur flétri par les vices les plus deshonnêtes, endurci par l'ingratitude, ſans reconnoiſſance, ſans foi, ſans pudeur, s'étoit depuis long-temps familiarisé avec le crime. Scélérat d'autant plus dangereux, qu'il ne devoit ſon élévation qu'à ſes forfaits, il croyoit ne pouvoir ſe ſou-

renir que par eux. Craignant que la réunion du roi avec son frere ne diminuât son crédit, il forma le projet de l'empêcher, & s'associa *Guillaume d'Harancourt*, évêque de Verdun, dont l'entremise lui parut nécessaire pour l'exécuter plus sûrement. Ce dernier, d'abord chef du conseil du duc de Calabre, s'étoit ensuite attaché au prince Charles. Le roi qui s'étudioit à gagner tous ceux qui avoient la confiance de son frere, n'oublia rien pour engager l'évêque de Verdun à le servir. Celui-ci qui s'étoit déjà rendu complice de Balüe, promit tout. C'est ainsi que ces deux indignes prélats se jouerent de l'aveuglement & de la crédulité du monarque. Tandis qu'ils se flattoient de conduire leur perfide trame avec d'autant plus de sécurité, que leur caractère & leurs emplois les mettoient à couvert du soupçon, on arrêta un domestique de l'évêque de Verdun, chargé de lettres du cardinal Balüe, dans lesquelles on trouva les premières indices de leurs coupables complots. Ces lettres écrites de la propre main du cardinal, suivant *Commines*, étoient adressées au

ANAL. 1469. frere de sa majesté. On l'exhortoit à n'accepter » *d'autre partage que celui* » *que le duc de Bourgogne lui avoit* » *procuré par la paix faite à Peronne,* » *laquelle avoit été promise & jurée* » *entre ses mains.* » Cet écrit vraisemblablement devoit être remis au prince par une autre voie, puisqu'il est certain que le messager en partant de Tours ne prit point la route de la Bretagne, & qu'il portoit d'autres lettres adressées au duc de Bourgogne, par lesquelles on l'avertissoit que le prince Charles étoit sur le point de faire son accommodement; que le roi n'avoit traité avec l'Angleterre & le duc de Bretagne, que dans le dessein de porter la guerre en Flandres; que le duc n'avoit pas de temps à perdre s'il vouloit prévenir ce danger. On lui conseilloit de fortifier ses places de Picardie, d'engager le frere du monarque à se rendre dans les Pays - Bas, & de demander ensuite hautement l'exécution du traité de Peronne. On l'assuroit que s'il prenoit ces mesures, il seroit maître d'imposer telles loix qu'il voudroit prescrire; que tout alors concourroit à faire réus-

fir ses projets ; que les comtes de Foix & d'Armagnac n'attendoient que l'occasion de se déclarer ouvertement ; que le duc de Bourbon n'étoit fidele qu'en apparence, & que rien ne seroit plus facile que de gagner le connétable. Pour achever d'irriter le duc , Balüe lui rendoit compte des propos outrageans que le roi tenoit contre son honneur ; qu'il ne parloit de lui que comme d'un prince insensé , sans mœurs , sans foi , sans honneur , sans religion , en un mot , qu'il le traitoit d'infâme & d'athée , & qu'il ajoûtoit à ce torrent d'injures le reproche d'être sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie.

Le messager fut conduit à Amboise où la cour étoit pour lors. On le présenta au roi , à qui on remit en même-temps les dépêches qu'on avoit trouvées sur lui. On peut juger de la colere du monarque par la nature de l'offense. Les deux perfides furent mandés sur le champ. Ils parurent avec ce front d'airain que la certitude de n'être pas découverts donne aux méchans consommés. Toute leur impudence les abandonna lorsqu'ils se virent confondus par les

Le cardinal
Balüe & l'é-
vêque de Ver-
dun sont ar-
rêtés.
Ibid.

Ann. 1469

preuves de leur crime. On les conduisit d'abord à Tours. Après avoir demeuré quelques jours dans le château de cette ville, ils furent transférés dans la forteresse de Montbazon, sous la garde de Jean d'Estouteville, seigneur de Torcy. On arrêta en même-temps tous ceux qu'on soupçonnoit être leurs complices, ou qui pouvoient donner quelques lumières sur leurs attentats. Le roi commit pour travailler à l'instruction du procès le chancelier des Urins, le seigneur d'Estouteville, grand-maître des arbalestriers, Cousinor, gouverneur de Montpellier, Jean le Boulanger, l'un des présidens, & Guillaume Allegrin, conseiller du parlement; la Driesche, président de la chambre des comptes, Doriolle, général des finances, & le prévôt Tristan. L'évêque de Verdun intimidé par le châtimement dont il ne se sentoit que trop digne, crut fléchir la justice du prince, en confessant son crime. Balüe voulut d'abord tergiverser, mais se sentant pressé par les convictions sans nombre qu'on lui opposoit, il promit de tout révéler, pourvu que sa grace fût

la récompense d'un aveu sincere. Le roi la promit, & se tint dispensé de remplir sa promesse, sous prétexte que le cardinal Balüe avoit usé de déguisement & de retenue dans l'énumération de ses perfidies. Il ordonna donc qu'on livrât l'un & l'autre à toute la sévérité des loix.

Ann. 1468

Quelqu'accoutumés que soient les juges par les austeres fonctions de leurs charges, aux traits de la malice humaine, ils durent être pénétrés de la plus vive indignation, lorsqu'ils entendirent un prêtre, un évêque, un homme décoré de la pourpre Romaine, s'avouer coupable des plus lâches & des plus noires trahisons. Balüe déclara dans les interrogatoires qu'il subit devant eux, non-seulement que les lettres & mémoires surpris étoient écrits de sa propre main, mais il joignit à cet aveu un détail d'une infinité d'autres crimes qui avoient précédé celui-là, & dont le seul récit fait frémir. Sa misérable ambition n'avoit rien respecté pour maintenir son crédit. Par lui le duc de Bourgogne avoit été instruit de tous les secrets du gouvernement. Il avoit mis en usage tous les ressorts imaginables.

Confession
de Balüe.
Ibid.

ANN. 1469.

pour perpétuer les divisions entre le roi & le prince Charles son frere, pour attiser la haine du monarque & du duc de Bourgogne, & pour faire en sorte que ce dernier fût toujours redoutable, afin de cimenter son installation dans le ministère, par le besoin qu'on auroit d'employer ses services. Il n'avoit engagé le roi dans la fatale entrevue de Peronne, que dans la vue de rendre de plus en plus les deux princes irréconciliables ennemis. C'étoit lui qui avoit dressé le modele du traité deshonorant qui avoit suivi cette fausse démarche dont il avoit prévu les conséquences. Enfin c'étoit lui qui avoit conseillé au duc de Bourgogne de forcer son souverain de le suivre à Liège pour le rendre témoin & participant de la destruction de ses alliés. Il n'est point de lecteur, qui, sur le récit de tant d'horreurs, ne prononce de lui-même la condamnation d'un criminel de cette espece.

Le roi fait
demander des
commissaires
au pape.
Ibid.

Ce seroit blesser la majesté de cet empire, aussi-bien que la puissance légitime, indépendante & sacrée de nos souverains, que de révoquer en doute qu'il pût exister dans le royaume.

me un ordre de sujets au-dessus des loix , & autorisés par leurs dignités à commettre le crime impunément. Le roi toutefois crut devoir par égard pour la cour de Rome , informer le pere commun des fideles , de la trahison des deux prélats , & le prier en même - temps de nommer des commissaires *in partibus* , pour travailler à l'instruction du procès , conjointement avec les juges qu'il avoit déjà désignés. Cousinot chargé par le roi pour faire cette demande au saint pere , reçut dans son voyage d'Italie , les honneurs qui pouvoient être rendus au ministre du premier monarque de l'Europe. Lorsqu'il passa par Milan , le duc Galeas Sforce vint au-devant de lui hors des portes , & l'assura » qu'il étoit plus au roi qu'à » tous les princes du monde ; qu'il » ne reconnoissoit de maître que lui , » & que tel parti que le roi prendroit , » il le prendroit , sans regarder où ni » comment , fors seulement où seroit » le plaisir dudit seigneur. « On supprime l'accueil que les ambassadeurs reçurent à Rome , aussi-bien que les discours flatteurs qui leur furent prodigués par le pape à leur premiere

Ann. 1469.

*Histoire de
de Louis XI.
par M. Du-
elos, l. V.*

ANN. 1469.

audience, où l'éloge de Pepin, de Charlemagne & de Louis le Débonnaire, bienfaiteurs de l'église Romaine, ne fut pas oublié, pour observer seulement que le souverain pontife ajouta, qu'il étoit juste que nos rois prissent le titre de *très-chrétiens*, que le saint siège auroit déjà dû leur décerner.

Difficultés
que les am-
bassadeurs de
France trou-
vent à la cour
de Rome.
Ibid.

Ce n'étoit pas des complimens que nos ministres demandoient. Ils exposèrent l'objet de leur commission dans un consistoire qui fut assemblé quelques jours après l'audience de parade que le pontife leur avoit donnée. Tout alors changea de face. Au lieu de cet extérieur doux & caressant, qui ne paroissoit annoncer que faveur & bienveillance, ils ne rencontrèrent plus qu'une barrière hérissée de mille difficultés. ^a Sa sainteté plaignit le roi d'être dans la triste nécessité de poursuivre un évêque & un cardinal. Il dit qu'une affaire de

^a La manière aussi claire que précise, avec laquelle M. Duclos a rapporté ce qui se passa pour lors, entre nos ambassadeurs & la cour de Rome, ne nous a pas permis de nous écarter de sa narration. C'est une justice que nous sommes flattés de rendre aux lumières de ce savant écrivain. *V. Hist. de Louis XI, l. IV.*

cette importance intéressoit l'honneur de l'église, ajoutant toutefois que ne voulant pas refuser au monarque la justice due à tout le monde, il avoit déjà nommé des commissaires pour recevoir les charges que les ambassadeurs avoient à produire contre les accusés. Lorsqu'ils eurent rempli cette formalité, en donnant un mémoire où les crimes des deux prélats se trouvoient circonstanciés, les commissaires Romains leur demanderent s'ils n'avoient rien oublié : il leur déclarerent en même-temps qu'il étoit nécessaire que la congrégation fut instruite des usages de la France, & ce n'étoit vraisemblablement que dans la résolution de ne s'y pas conformer. Il n'est pas inutile d'observer que l'ambassadeur du duc de Bourgogne à Rome employoit tout son crédit pour traverser les ministres François.

Ann. 1469.

Cousinot, & Gruel président au parlement de Dauphiné, qui lui ser-voient de collègues dans cette légation, répondirent aux cardinaux que le mémoire qu'ils avoient fourni devoit suffire, & que les preuves nécessaires seroient produites dans le tems,

Représentations.
Ibid.

ANN. 1469.

Ils ajoutèrent que le roi pouvoit de sa seule volonté procéder directement contre les accusés, & que s'il invitoit le pape à nommer des commissaires, on devoit lui savoir gré d'une modération rare, & que les autres puissances ne se picquoient pas d'imiter; que ce seroit abuser de ses égards pour le saint siège, que de s'en servir contre lui; qu'à lui seul & aux tribunaux de son royaume étoit réservé le jugement du crime de lèse-majesté, quelle que fût la dignité du coupable. Les commissaires apostoliques ayant conféré en particulier, firent rentrer les ambassadeurs pour leur déclarer que le pape étant la première personne de l'église, & un cardinal la seconde, les décrétales défendoient expressément d'attenter à la liberté de celui qui étoit revêtu de la pourpre Romaine; qu'une simple lettre de créance, ou la déposition d'un seul homme, n'étoient pas des causes suffisantes pour violer cette prérogative; qu'un cardinal arrêté pour quelque cas que ce fût, devoit être remis dans les vingt-quatre heures aux juges ecclésiastiques, sous peine d'excommunication. Ils alléguèrent de

plus que la confession des deux prélats n'ayant pas été reçue par des juges compétens, sa sainteté ne devoit pas nommer des commissaires sur une déposition irrégulière, attendu l'incertitude de la réparation qu'on pourroit faire au cardinal & à l'évêque s'ils se purgeoient de l'accusation. Ils demanderent ensuite si l'on procédroit par voie d'inquisition ou autrement, & si l'intention du roi n'étoit pas de les remettre entre les mains des commissaires du saint siège pour être jugés à Rome ou à Avignon.

Si de pareilles demandes, & des objections tirées de la jurisprudence des décrétales n'étoient pas un déni formel de justice, on ne peut du moins disconvenir qu'elles ne tendissent à prolonger la décision de l'affaire dans une suite de procédures aussi contraires aux droits des nations qu'à la majesté des souverains. C'est ce que nos ambassadeurs représenterent avec une généreuse liberté. Ils firent sentir combien il seroit absurde de contester au roi le pouvoir de faire arrêter & punir un cardinal & un évêque nés ses sujets convaincus du crime de lèse-majesté.

Réponse des ambassadeurs aux objections des cardinaux.

Ibid.

ANN. 1469.

Que l'autorité suprême émanoit de Dieu seul, à qui les princes en devoient uniquement rendre compte; que si les pontifes de Rome exerçoient quelque portion de la puissance temporelle, ils eussent du moins à se rappeler qu'ils en étoient redevables à la piété des rois, & qu'une concession purement gratuite n'étoit pas un titre qui pût autoriser le saint siège à dépouiller ses bienfaiteurs d'un droit inhérent à leur couronne, droit que l'honneur du diadème, la sûreté des peuples confiés à leurs soins, & les constitutions de l'état les obligeoient également de maintenir. Ils ajoutèrent que si l'honneur de l'église pouvoit être blessé, ce n'étoit pas par le châtiment, mais bien plutôt par l'impunité d'une perfidie aussi manifeste que celle des deux accusés dont le succès auroit fait répandre des torrens de sang, sans le bonheur qu'on avoit eu d'en prévenir les effets, qu'enfin il étoit injuste de prétendre qu'on dût transférer hors du royaume des criminels, qui, nés sujets de l'état, devoient être jugés par les loix de l'état.

L'affaire demeure indécise.

Ibid.

Ces raisons alléguées de part & d'autre

d'autre produisirent entre les ministres de France & les cardinaux une contestation qui demeura indécise, & le roi eut la mortification d'avoir fait sans succès une démarche qui compromettoit son autorité. Il étoit triste qu'après tant de siècles de disputes interminables, on ne fût pas encore parvenu à fixer les limites des deux puissances. Entre les complices du cardinal & de l'évêque, il se trouvoit quelques prêtres que l'archevêque de Tours fut prié d'abandonner à la justice séculière. Ce prélat, loin d'y consentir, publia un monitoire par lequel il menaçoit d'excommunier ceux qui les avoient arrêtés. Ayant refusé de se rétracter, un arrêt ordonna la saisie de son temporel & le décréta d'ajournement personnel. L'excommunication ne fut point lancée, & les prisonniers ne furent point élargis. Cependant l'appréhension de choquer des préjugés reçus, en se brouillant avec la cour de Rome, & de multiplier le nombre déjà trop grand de ses ennemis, obligea Louis de suspendre son juste ressentiment & sauva la vie des deux coupables. Ils furent renfermés séparément cha-

Ann. 1469. cun dans une cage de fer, de huit pieds en quarré^a, cachots de leur invention & dont ils méritèrent bien de faire le premier essai. Le monarque tenta inutilement de rétablir Beauveau, dépossédé par Balue de l'évêché d'Angers, il ne put que le faire jouir des revenus à titre d'économat. Après douze années d'une si rude pénitence nous verrons Balue & d'Haraucourt sortir de captivité. Le cardinal rentra même en possession d'une partie de ses bénéfices, entre autres de l'évêché d'Angers^b.

a On montre dans le château de Loches une de ces cages de fer qui a retenu le nom de *Cage Balue*. Ces affreuses prisons étoient fort en usage sous le regne de Louis XI. Ce monarque avoit fait construire dans le château de Pleffis-les-Tours un cachot vouté, placé immédiatement sous son cabinet, d'où il pouvoit entendre les gémissemens des malheureux qu'il y tenoit renfermés. Cet horrible séjour muni d'une porte de fer ne recevoit la lumière que par un soupirail extrêmement étroit. Il subsistoit encore il y a trente ans. *Nouv. obs. sur l'hist. de Fr.*

b Les Rimeurs du siècle ne manquèrent pas d'exercer leur verve sur la disgrâce des deux prélats : voici un couplet de chanson qui ne doit pas faire regretter la perte des autres.

Maitre Jean Balue

A perdu la vue

Les transactions les plus solennelles ne sont que de foibles palliatifs des dissensions des princes, sur-tout lors qu'à des intérêts directement opposés se joint le mobile encore plus puissant d'une haine personnelle. Tel étoit le traité de Péronne. Louis & Charles ne s'aimoient ni ne s'estimoient. Ils étoient intimement convaincus de ces dépositions mutuelles & n'en paroissoient que plus pressés à remplir leurs engagements, comme si l'affectation de se donner l'un à l'autre de nouvelles suretés pouvoit cimenter un accord injuste & deshonorant. Le duc de Bourgogne avoit envoyé des ambassadeurs pour exiger la confirmation & l'enregistrement du dernier traité. Le roi qui pour lors étoit à Amboise, fit expédier les lettres de ratification demandées, & enjoignit au parlement de les vérifier, ce qui fut exécuté sans contradic-

ANN. 1462

Ratification
du traité de
Péronne.

Ibid.

Anciennes
ordonnances
&c.

De ses évêchés,
Monsieur de Verdun
N'en a plus pas un
Tous sont dépêchés.

Nouv. observ. sur l'hist. de Fr.

Aux. 1469. tion. Les députés Bourguignons furent reçus à Paris avec les témoignages de la plus sincère bienveillance, conformément aux intentions de sa majesté. La mer, cette année, rompit plusieurs digues & submergea une partie de la Hollande & de la Zélande. Le peuple toujours aveugle & superstitieux, ne manqua pas d'attribuer ce désastre au courroux de l'Être suprême qui vouloit punir le duc de Bourgogne de la destruction de Liège, comme si les malheureux habitans de ces villes englouties avoient été coupables de la barbarie de leur souverain.

Echange de
l'appanage
du frere du
roi.

Ibid.

L'objet le plus important, qui pour lors occupoit le roi, étoit de terminer l'affaire de l'appanage de son frere. Les grands obstacles se trouverent applanis par la découverte & la dérention des deux traîtres qui avoient tenté de traverser ce projet. Lescun tout puissant auprès du prince répondoit de la réussite. Ce seigneur disgracié au commencement du règne, s'étoit réconcilié avec le monarque, & lui avoit envoyé son scellé par lequel il s'engageoit de ne reconnoître jamais d'au-

tre souverain que lui. Ces sortes d'actes étoient alors fort en usage : ANN. 1469. le malheur des tems les avoit rendus nécessaires quelque'étranges qu'ils nous paroissent aujourd'hui. Indépendamment des motifs de cette fidélité renouvelée , Lescun avoit des raisons particulieres de souhaiter qu'au lieu des comtés de Brie & de Champagne , le prince acceptât le duché de Guienne. Son intérêt personnel le portoit à favoriser cet échange de tout son crédit. Il étoit originaire de cette province , il y avoit son établissement , & ses biens ainsi que ceux de sa femme s'y trouvoient situés. Le roi avoit donné pouvoir à Tanneguy du Chatel de dresser toutes les clauses de cette convention. Après quelques légères difficultés sur l'hommage des comtés de Foix & d'Armagnac que le prince demandoit , comme relevant du duché de Guienne, & que le roi ne voulut point céder , le prince accepta le transport qui lui fut fait de son nouveau partage , moyennant lequel il renonça à toutes ses autres prétentions. Avant que de quitter la Bretagne pour se rendre en Guienne , il fit

 ANN. 1469.

avec le duc un traité dont le roi fut instruit , quoiqu'il feignît de l'ignorer , ce qui même ne l'empêcha pas d'accorder des lettres d'abolition à tous ceux qui avoient suivi le parti de son frere.

Serment fait
au roi par
son frere.

On ne peut assez déplorer la malheureuse condition de ces deux princes en voyant les tristes précautions que la défiance les obligeoit de prendre pour se rassurer l'un l'autre. Deux prêtres porterent à Xaintes *la croix de saint Lo d'Angers* , & la déposèrent dans le palais épiscopal. La terreur ajoutoit encore à la vénération qu'on avoit pour cette relique. Nul espoir de l'attester en vain , le parjure mouroit dans l'année. Ce fut sur ce redoutable gage que le duc de Guienne , en présence du comte de Dammartin & des autres députés du roi , prononça le serment dont nous nous contenterons de rapporter les premières lignes : » *Je jure*
» *sur la vraye croix cy présente que*
» *tant que je vivrai je ne prendrai ni*
» *ferai prendre , ne serai consentant*
» *ou participant de prendre la person-*
» *ne de Monsieur le roi loys mon frere ,*
» *ne de le tuer.* « Le lecteur n'a pas

besoin qu'on lui fassé remarquer tout ce qu'un pareil serment avoit d'humiliant pour l'humanité. Charles s'obligea de plus de ne jamais permettre que sous ombre d'infirmité ou de quelque autre prétexte on entreprît de s'emparer de la tutelle du roi & du gouvernement du royaume. Le dernier article le plus important , & le seul qui méritoit une sérieuse attention , regardoit le mariage du prince avec Marie de Bourgogne , auquel il promit de renoncer absolument , & de n'écouter jamais aucune proposition relative à ce sujet sans le consentement exprès & libre du roi son frere. Ce n'étoit pas sans raison que le roi appréhendoit les suites de cette alliance aussi contraire à sa tranquillité qu'à celle de l'état : En effet en supposant que le prince son frere devenu l'époux de cette riche héritiere eût transmis à sa postérité les vastes domaines de la maison de Bourgogne accrus de la Guienne depuis les frontieres du Poitou jusqu'aux Pyrénées ; on auroit bientôt vu cette nouvelle branche de la maison de France , partager la splendeur de la

ANN. 1469. monarchie, & peut-être précipiter du trône la famille régnante. C'est ainsi que Louis qui n'avoit pas craint de se marier contre la volonté paternelle, se trouvoit forcé par sa propre expérience de reconnoître la témérité d'une si fausse démarche. Un roi considéré comme le pere de la nation exerce encore plus particulièrement cette autorité sur les princes de son sang, qui ne peuvent sans son agrément former des alliances dont les suites influent sur le bonheur public.

Entrevue du
roi & de son
frere.

Ibid.

Après cet accord le roi fit proposer à son frere une entrevue, dans le dessein d'effacer jusqu'aux plus légères traces qui pouvoient encore subsister de leur mésintelligence passée. On construisit pour cet effet un pont sur la riviere de Bron, près du château de Charon. Une barriere partageoit le pont & ne laissoit d'ouverture qu'une fenêtré quarrée armée de douze barreaux de fer. Le roi s'y rendit accompagné seulement du duc de Bourbon, du seigneur de Bueil, du sénéchal de Poitou Charles de Crussol, & de neuf autres personnes *sans dagues & sans épées*. Quatre ar-

chers Ecoſſois *sans arcs & sans trouſſes* compoſoient toute ſa garde. Le reſte de ſes gens , au nombre d'environ quatre mille hommes , l'attendoit à un quart de lieue de diſtance. Le prince Charles s'avança de l'autre côté du pont avec une ſuite auſſi peu nombreuſe. Ses troupes qui conſiſtoient en ſix cens cavaliers ſe tinrent fort éloignées. En approchant de la barrière , il ſe découvrit & fit trois génuflexions. Louis l'aſſura » *qu'il étoit le bienvenu & qu'une* » *des choſes qu'il deſiroit le plus au* » *monde étoit de le voir.* » Le Prince fit au monarque les plus vives proteſtations de ſervice , & le ſupplia de lui pardonner le paſſé. Il ne ſe releva qu'après en avoir été preſſé pluſieurs fois. Le roi lui prodigua les plus tendres careſſes : & comme il ne ceſſoit de le ſupplier de lui pardonner , il lui répondit obligeamment que tout étoit oublié , en lui recommandant que de ſon côté il en perdît également le ſouvenir. Charles employa les plus vives inſtances pour obtenir la permiſſion de paſſer du côté de ſon frere , mais le roi ne le voulut pas ſouffrir. Il lui

ANN. 1469. dit que pour lors il étoit trop tard ; & que le lendemain il seroit plus assuré. Les témoignages réciproques qu'ils se donnerent d'une sincère & parfaite réconciliation attendrirent les assistans jusqu'aux larmes. Le lendemain le prince alla trouver le monarque sans aucune des précautions de la veille. Cette seconde entrevue fut encore plus touchante que la première. Il se jeta plus de trente fois aux pieds de son souverain. Les pleurs qu'il répandoit étoient des preuves non suspectes de la vérité de son repentir & de l'excellence de son caractère. Les deux frères étoient si pénétrés qu'ils paroissoient avoir perdu l'usage de la parole : heureux si toujours également attentifs aux loix de la nature & du devoir , ils avoient conservé ces précieux sentimens.

Institution de
l'ordre de
saint Michel.
Ibid.

L'enchaînement des actes que produisit le traité de Péronne & l'échange de l'apanage du prince Charles de France qui en étoit une suite , n'ont pas permis de rapporter dans son ordre chronologique l'institution des chevaliers de saint Michel. Depuis long-tems le roi avoit conçu le

projet de cette institution qu'il exé-
cuta au mois d'Août de cette année. ANN. 1469.

Des raisons politiques avoient détourné Charles VII de l'accomplissement d'un semblable dessein, quoique la plupart des Princes de son rang fussent chefs d'ordres particuliers, & qu'il sentît l'utilité d'un établissement de cette nature. L'ordre de l'Etoile institué par Jean II, paroissoit entièrement tombé dans l'oubli par les causes rapportées dans les précédens volumes. Il étoit plus aisé d'en créer un nouveau que de rappeler la splendeur éphémère de l'ancien. La dévotion que le roi avoit pour saint Michel, l'engagea à le choisir pour patron de cette confrairie guerrière. Le nombre des récipiendaires ne devoit pas excéder trente-six chevaliers, dont le monarque étoit le chef, *ou le souverain*, comme on s'exprimoit alors. Les premiers qui furent admis à cet honneur étoient le duc de Guienne, le duc de Bourbon, Louis de Luxembourg, comte de saint Paul, connétable de France, qualifiés l'un & l'autre du titre de frères & cousins

ANN. 1469.

du roi , André de Laval , seigneur de Loheac , maréchal de France , Jean comte de Sancerre , seigneur de Beuil , Louis de Beaumont , Louis Destouteville , Louis de Laval , seigneur de Châtillon , * Louis bâtard de Bourbon , comte de Roussillon , amiral de France , Antoine de Chabannes , comte de Dammartin , grand maître de la maison du roi , Jean bâtard d'Armagnac , comte de Cominges , maréchal de France , gouverneur du Dauphiné , Georges de la Trémouille , seigneur de Craon , Gilbert de Chabannes , seigneur de Curton , sénéchal de Guienne , Charles de Crussol , sénéchal de Poitou , Tannegui du Chatel , gouverneur des comtés de Roussillon & de Cerdagne.

L'ordre comprenoit trente fix chevaliers ; le roi n'en nomma que quinze & déclara qu'on procéderoit à l'élection des autres au premier chapitre : l'élection devoit se faire à la pluralité des voix , le souverain s'en réserva deux , & une troisième en

* Ici finit le manuscrit de Monsieur Villaret.

cas de partage. Pour être admis dans cet ordre, il falloit être gentilhomme *de nom & d'armes* : le récipiendaire juroit qu'il défendrait de tout son pouvoir les droits de la couronne & l'autorité du souverain ; qu'il maintiendrait l'honneur de l'ordre & s'opposerait à tout ce qui pourroit y donner atteinte ; qu'il se soumettroit sans réserve à la correction de ses confreres, & même à la dégradation si malheureusement il venoit à la mériter. L'on étoit dégradé pour trois crimes : l'hérésie, la trahison, & la lâcheté. Mais la correction s'étendoit à un bien plus grand nombre de cas, & le souverain s'y étoit assujéti comme les autres chevaliers. Pour procéder plus librement à l'examen de la conduite des chevaliers, on les sommoit tous successivement, en commençant par le dernier, de se retirer un moment de la salle du chapitre ; on prenoit les avis, & si le chevalier se trouvoit sans reproches, on lui donnoit publiquement des éloges en l'exhortant à devenir de jour en jour plus brave & plus vertueux : si au contraire sa conduite

ANN. 1469.

avoit fait naître des plaintes ou même de simples soupçons, il recevoit une réprimande publique proportionnée à ses fautes, & on l'exhortoit à faire oublier ses torts à force de belles actions.

Quelque différence qu'on puisse supposer entre les mœurs du quinzième siècle & les mœurs présentes, on se persuadera difficilement qu'un pareil règlement ait jamais pu s'observer à la rigueur; à peine eût-il été praticable parmi d'humbles cénobites voués par état à l'abaissement, comment espérer qu'il se maintiendrait dans une société de guerriers excessivement délicats sur le point d'honneur?

Outre les trente-six chevaliers, l'ordre comprenoit quatre officiers, savoir, un chancelier revêtu d'une dignité ecclésiastique, lequel portoit la parole dans les assemblées & faisoit les fonctions d'avocat général; un greffier chargé de consigner dans les registres de l'ordre les hauts faits des chevaliers ou les punitions & corrections décernées contre quelqu'un d'entre eux, & tous les actes capitulaires; un trésorier

dépositaire des revenus de l'ordre, chargé de faire la dépense pour la tenue des assemblées & les services qui se célébroient pour le repos de l'ame des chevaliers ; enfin un héraut nommé *Mont-Saint-Michel*, qui devoit exécuter les ordres du souverain, visiter les provinces, s'informer exactement de la conduite des chevaliers, rapporter fidèlement au greffier toutes leurs actions soit glorieuses soit blamables, afin qu'elles fussent inscrites sur les registres de l'ordre. A ces quatre officiers de la premiere création, Louis ajouta, sept ans après, un prévôt maître des cérémonies. Le statut de sa création porte *que nul ne puisse être élu & pourvu de cette charge, s'il n'est chevalier prudent & expérimenté.* Le premier qui en fut pourvu fut Jean d'Albret, baron de Montclus, gouverneur du pont Saint-Esprit.

Le roi qui ne perdoit de vue aucun des moyens propres à détacher son frere du parti des mécontents, le décora du premier cordon de l'ordre de saint Michel. Le jeune prince visitoit alors les villes de son nouvel apanage & se plaignoit hautement des

Nouvelles
plaintes du
duc de
Guienne.
*Manus. de
le Grand.*

bornes qu'on avoit assignées à la
Ann. 1469. **Guienne :** il s'y trouvoit environné
 de places fortes que le roi s'étoit ré-
 servées ; les villes qu'on lui cédoit
 avoient obtenu des privilèges si con-
 sidérables , lorsqu'après l'expulsion
 des Anglois elles étoient rentrées sous
 la domination Françoisise , qu'elles
 ne rendoient presque plus rien :
 mais ce qui l'affligeoit le plus , c'é-
 toit que le roi se fût réservé l'hom-
 mage direct des comtes d'Arma-
 gnac , de Foix & d'Albrèt, qui jus-
 qu'alors avoient relevé des ducs de
 Guienne. Par cet arrangement le prin-
 ce perdoit des vassaux puissans, obli-
 gés par serment à le défendre ; ses
 revenus , ne le mettoient en état ni
 de soutenir son rang ni de s'attacher
 des gens de mérite , de sorte qu'il
 restoit toujours à la merci de son
 frere qui pouvoit , quand il le juge-
 roit à propos , le dépouiller de son
 apanage.

On augmen-
 te son apana-
 ge.

Ibid.

*Dom Vaif-
 sette, hist. de
 Languedoc.*

*Preuves des
 Mém. de Co-
 mines, no.*

144.

Ces plaintes embarrassoient le
 monarque : d'une part il ne vou-
 loit rien céder qui pût dans la suite
 lui donner de l'inquiétude ; de l'au-
 tre il sentoit la nécessité de contén-
 ter son frere : il lui fit de nou-

veaux dons , mais ces dons même ANN. 1469.
 couvroient un piège & devoient
 rendre odieux celui qui les recevoit ,
 parce qu'on ne manqueroit pas de
 le soupçonner de les avoir sollicités.
 Il lui céda le pays de Soule & la
 ville de Mauleon , possédés par le
 comte de Foix ; les judicatures de
 Verdun , de Riviere & le comté de
 Gaure qu'il détacha de la province
 de Languedoc ; la suzeraineté des
 comtés d'Elstrac , de Perdriac & de
 Bigorre : il révoqua en sa faveur
 les nouveaux privileges des villes
 de la Guienne , & les remit au mê-
 me état où elles étoient sous la do-
 mination Angloise. En revanche il
 exigea que son frere renonçât de la
 maniere la plus autentique , non-
 seulement à toutes ses prétentions
 sur le Limosin , l'Angoumois & le
 Poitou , mais encore à l'hommage
 des comtés de Foix , d'Armagnac
 & d'Albret : il lui fit envisager de
 nouvelles faveurs , si désormais il
 étoit content de sa conduite. Le
 jeune Charles avoit l'ame sensible ,
 il fut touché du procédé de son
 frere , lui promit tout & parut désirer

sincèrement de mériter sa confiance.

ANN. 1469.

Projets sur
le mariage
du duc de
Guienne. Am-
bassade en
Espagne.

*Manus. de
le Grand.*

*Ferreras, his-
toire d'Espa-
gne.*

La principale difficulté n'étoit pas encore levée : Louis n'avoit point d'enfans mâles : son frere, héritier présomptif de la couronne, étoit en âge d'être marié, & les mécontens l'invitoient à jeter les yeux sur la fille unique du duc de Bourgogne. Ce mariage d'ailleurs si convenable déplaisoit extrêmement à Louis par la raison même qui le faisoit désirer aux mécontens ; rien n'eût été plus propre à cimenter une ligue à la destruction de laquelle il travailloit depuis plusieurs années. Pour en détourner son frere il fit briller à ses yeux la couronne de Castille. Henri qui la portoit alors n'avoit qu'une fille à laquelle on n'auroit pu disputer la succession à la couronne, si ce monarque qui se disoit son pere, eut été véritablement homme ou véritablement roi ; mais le mépris où il étoit tombé avoit rejailli sur la princesse dont on diffamoit hautement la naissance ; on publioit que le monarque après s'être mis par ses excès hors d'état de laisser de postérité légitime.

me , n'avoit pas rougi d'introduire un de ses favoris dans le lit de la reine son épouse & que la princesse Jeanne étoit le fruit de cet infâme commerce. Ce bruit étoit tellement répandu & accrédité , que les états assemblés ne craignirent point de reconnoître , du vivant même du monarque , la princesse Isabelle sa sœur pour unique & légitime héritière du trône de Castille : dès ce moment Isabelle fut recherchée par différens princes , parmi lesquels on comptoit le duc de Clarence frere d'Edouard roi d'Angleterre , & Ferdinand fils unique du roi d'Arragon & de Sicile , Isabelle & ses partisans avoient choisi ce dernier : mais Henri & tous ceux qui lui restoit encore attachés s'obstinèrent à l'exclure parce que ne tenant point son autorité du monarque , il eût été un voisin trop dangereux. Ils proposoient un parti qui en étouffant des bruits scandaleux devoit concilier les intérêts des deux princesses , c'étoit un double mariage dans la même maison : Alphonse roi de Portugal auroit épousé la princesse Isabelle , & le même jour son fils aîné

 ANN. 1469.

auroit donné la main à la princesse Jeanne : ce projet tout sage qu'il étoit ne réussit pas, & la guerre s'alluma entre les partisans du frere & ceux de la sœur. Ce fut dans ces circonstances que Louis envoya une ambassade solemnelle à Madrid pour proposer le mariage du duc de Guienne avec une des deux princesses. Jean Jouffroi, cardinal, évêque d'Albi, fut nommé chef de cette ambassade ; il avoit ordre de demander d'abord la princesse Isabelle, & au cas qu'il ne pût réussir, de se retrancher à demander Jeanne, en exigeant de Henri qu'il la reconnût publiquement pour sa fille & son héritière : il devoit sur-tout s'attacher à rompre les négociations du duc de Clarence celui des prétendans que Louis redoutoit le plus. Henri écouta l'ambassadeur sans paroître blessé de la préférence qu'on donnoit à sa sœur sur sa fille, & ne fit point de difficulté d'inviter le cardinal à s'adresser à Isabelle pour obtenir son consentement. Cette princesse retirée à Madrigal où s'étoient assemblés ses partisans, non-seulement rejetta la proposition de

L'ambassadeur François, mais, au mépris des ordres de son frere , elle se hâta d'achever son mariage avec Ferdinand. Ce dénouement ne mortifia pas le cardinal d'Albi autant qu'on s'y seroit attendu : comme le duc de Clarence n'avoit plus rien à prétendre , l'objet le plus important de sa négociation étoit rempli : il ne différa plus à proposer à Henri de reconnoître publiquement Jeanne pour son unique héritiere & de la promettre au duc de Guienne , ce qu'on n'eut garde de lui refuser.

ANN. 1469.

Cette ambassade allarma les ennemis de Louis ; le duc de Bourgogne lui-même sentit combien il lui importoit de rompre la bonne intelligence qui sembloit s'établir entre les deux freres , & quoiqu'il fût mauvais gré au jeune prince d'avoir préféré à son insçu la Guienne à la Champagne & à la Brie qu'il lui avoit fait céder par le traité de Péronne , il ne laissa pas de lui faire proposer en mariage sa fille unique , promesse qu'il n'eut jamais dessein d'effectuer. Louis qui avoit des espions dans les cours voisines fut informé à tems des desseins du duc

Offres du
duc de
Bourgogne
au duc de
Guienne.

*Manus. de
L. le Grand.
Cabinet de
Louis XI.*

 ANN. 1469.

de Bourgogne, & connoissant l'esprit foible & irrésolu de son frere, il lui dépêcha sur le champ de Beuil, du Bouchage & Doriole pour lui représenter combien il devoit se défier d'un prince qui sous le masque de l'intérêt & de l'amitié tendoit visiblement à démembrer la monarchie, ou peut-être à s'emparer lui-même du trône. Peu de tems après arriverent à la cour du duc de Guienne le comte de saint Pol, frere du connétable, & le seigneur de Remiremont, ambassadeurs du duc de Bourgogne : ils complimenterent le prince sur son nouvel apanage, ils lui demanderent si le roi avoit rempli toutes les conditions du traité de Péronne ; ils se plaignirent ensuite des bruits injurieux que des ames viles & méprisables avoient affecté de répandre ; on n'a pas craint, dirent-ils, d'avancer que le duc de Bourgogne en s'assurant pour quelque tems de la personne du roi, avoit eu dessein de se défaire du jeune prince ; mais la conduite du duc, ajoutoient-ils, le mettoit trop au-dessus de pareilles imputations pour croire qu'il eût besoin de s'en

justifier : toutes ses actions dévoient hautement qu'il avoit eu plus à cœur les intérêts du prince son allié que les siens propres , & pour lui prouver d'une maniere encore plus éclatante le cas qu'il faisoit de son amitié , il lui envoyoit le collier de l'ordre de la toison , lui offroit en mariage sa fille unique & le laissoit maître des conditions de l'alliance qu'il vouloit contracter avec lui.

ANN. 1469.

Le duc de Guienne , après avoir conféré secrètement sur ces propositions avec les ambassadeurs du roi son frere , répondit au comte de saint Pol & au seigneur de Remiremont : qu'il étoit très-sensible à cette nouvelle attention de son cousin le duc de Bourgogne ; que n'ayant rien trouvé qui lui convînt dans les différens traités faits pour son apanage , il avoit accepté le duché de Guienne où il vivoit content ; que les bruits dont se plaignoit le duc ne lui étoient point parvenus , & que sans doute ils ne méritoient aucune attention ; qu'ayant été décoré par le roi son frere du collier de saint Michel , il ne vouloit ni

Réponse du
duc de
Guienne.
Ibid.

 ANN. 1469.

ne pouvoit en porter aucun autre ; qu'il sentoît tout le prix de l'alliance qu'on lui proposoit , mais qu'il ne pouvoit prendre un engagement de cette nature sans l'aveu du roi ; que désormais il seroit l'ami de ses amis , l'ennemi de ses ennemis , & que ne doutant point que le duc de Bourgogne ne fût dans les mêmes dispositions *il seroit son bon parent & ami.*

Il vient visiter le roi son frere.

Ibid.

Cette réponse peu satisfaisante fut suivie d'un procédé qui sembloit annoncer une rupture ouverte : le duc de Guienne ne fit point aux ambassadeurs les présens alors usités entre des puissances alliées. Louis triomphoit , sa joie redoubla lorsqu'il apprit que son frere se rendoit auprès de lui sans prendre aucune de ces précautions odieuses auxquelles on s'étoit assujetti dans la première entrevue : la reine , la duchesse de Bourbon , la princesse sa fille & tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées à la cour allèrent à sa rencontre , le roi le combla de caresses , & pendant tout le tems que le prince passa à la cour , le monarque paya non-seulement la dépense de ses officiers

officiers , mais il leur fit des présens considérables , il n'oublia pas même la blanchisseuse à laquelle il fit donner cinquante écus : Louis naturellement économe devenoit prodigue dès qu'il s'agissoit de se faire des créatures dans les cours voisines : sa politique artificieuse sembloit prévoyoit les secours qu'elle pouvoit tirer des agens les plus vils & les plus obscurs.

Au milieu des divertissemens & des fêtes , Louis ne perdoit point de vue le soin des affaires ; toujours attentif à saisir le moment , il crut devoir profiter des dispositions de son frere pour l'intéresser au rétablissement de l'autorité souveraine dans les provinces méridionales. La Gascogne étoit alors partagée entre quelques vassaux puissans que leur situation , à l'extrémité du royaume , & le malheur des derniers regnes , avoient rendu presqu'indépendans. A la tête des plus séditieux étoient les princes d'Armagnac. Jean V , chef de cette maison , la plus ancienne de l'Europe , s'étoit attiré la haine publique par ses révoltes contre son souverain , par son mariage avec sa

ANN. 1469.

Etat de la
Gascogne.
Expédition
contre le
comte d'Ar-
magnac & le
duc de Ne-
mours.

*Manuf. de
le Grand.*

*Dom Vais-
sette, hist. de
Languedoc.*

 ANN. 1469.

propre sœur, & par les violences qu'il exerçoit sur tous ses voisins : il avoit à sa solde une armée toujours subsistante, à l'entretien de laquelle il ne pouvoit subvenir qu'en tolérant les excès des brigands qui la composoient. On savoit que pendant la prison du roi à Péronne il avoit engagé secrètement Edouard à reprendre la Guienne, en lui offrant de le recevoir dans ses places & de se joindre aux Anglois avec quinze mille hommes de troupes disciplinées ; que n'ayant pu déterminer Edouard à cette entreprise, il avoit entretenu constamment des intelligences avec les ennemis de l'état, & fomenté de nouveaux troubles dans l'intérieur du royaume. Louis instruit de ces attentats, & ne pouvant alors y apporter de remède, offrit dix mille livres au comte s'il consentoit à congédier ses gendarmes : Armagnac reçut les dix mille livres & conserva son armée. Au juste ressentiment dont cette conduite pénétra le roi, se joignit un nouveau motif d'inquiétude ; quoiqu'en cédant la Guienne à son frere, Louis se fût réservé l'hommage

direct du comte d'Armagnac ; il craignoit avec raison que ce vassal , Ann. 1462. plein d'artifice & d'audace , ne parvînt à s'insinuer dans les bonnes grâces du jeune prince , en le choisissant pour son suzerain , & ne l'entraînât tôt ou tard dans la révolte. Louis , en cachant soigneusement à son frere ce dernier motif de crainte , lui représenta combien il importoit au bon ordre & à la tranquillité du royaume , de ne pas laisser de pareils excès impunis , & pour le déterminer à entrer dans ses vues , il lui promit d'augmenter son apanage des dépouilles du coupable. Ensuite il fit partir Dammartin à la tête d'une armée , après l'avoir revêtu des pouvoirs les plus amples qu'un souverain ait jamais donnés à un sujet. Dammartin avoit ordre d'informer contre le rebelle & tous ses complices , de faire confisquer leurs biens , de défendre au comte de Foix , au sire d'Albret & au duc de Nemours , de lever désormais des troupes sans une commission émanée du trône : en un mot il pouvoit disposer souverainement des biens des coupables , punir,

Ann. 1469. pardonner ou récompenser : le roi promettoit de ratifier toutes les opérations de son général.

A l'approche d'une armée formidable commandée par un chef expérimenté, Armagnac perdit courage & ne songea qu'à mettre sa vie en sûreté : après avoir pourvu les places d'hommes & de vivres, il alla chercher un asyle sur les terres du roi d'Aragon son allié : les garnisons & les bourgeois des villes qu'on étoit prêt d'assiéger, se voyant abandonnés, ne résistèrent qu'autant de tems qu'il leur en fallut pour obtenir leur pardon & la conservation de leurs privilèges : cette conquête facile ne fut à proprement parler qu'une prise de possession.

Par la fuite précipitée du comte d'Armagnac, le duc de Nemours se trouvoit seul exposé au juste ressentiment du monarque. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours & comte de la Marche, fils de Bernard d'Armagnac, gouverneur de Louis, avoit été élevé auprès du monarque, & long-tems honoré de sa faveur : on l'avoit créé duc & pair de France, grace alors réservée

aux seuls princes du sang. Un bien fait si signalé n'avoit pu l'attacher à Louis : au contraire il s'étoit montré le plus ardent promoteur de la guerre du bien public. Enfermé dans le Bourbonnois & réduit à traiter avec le roi, il lui avoit juré une fidélité inviolable sur la vraie croix de Charlemagne : cependant au mépris de ce serment il s'étoit rendu à l'armée des princes qui assiégeoient Paris ; & dans les conseils qui se tinrent sous les murs de cette capitale, il avoit toujours ouvert les avis les plus violens. Obligé d'acquiescer au traité qui mit fin à la guerre du bien public, il avoit juré sur la couronne d'épines & sur toutes les reliques de la sainte Chapelle, qu'il seroit désormais sincèrement attaché à son souverain, & que s'il apprenoit qu'on tramât quelque complot contre la personne sacrée du roi, il l'en informeroit sans retardement. Ce nouveau serment n'avoit pas été plus respecté que le premier. Nemours s'étoit rendu le fauteur, ou le complice de tous les excès du comte d'Armagnac, le chef de sa maison. Louis, outré de tant de perfidie, le

Ann. 1469. fit déclarer atteint & convaincu du crime de lèse-majesté. Dammartin s'avançoit pour mettre l'arrêt à exécution : Nemours effrayé implora la protection de ceux qui venoient pour le combattre ; il étoit allié de la maison de Bourbon , & dans l'armée royale se trouvoient Gilbert de Bourbon , dauphin d'Auvergne , Pierre de Bourbon , sire de Beaujeu , & le bâtard de Bourbon , amiral de France : ces puissans intercesseurs auxquels se joignit Dammartin lui-même fléchirent la colere du roi ; mais en pardonnant à Nemours ses perfidies passées , on n'oublia rien de ce qui pouvoit le mettre hors d'état d'en commettre de nouvelles.

On stipula que si dans la suite il manquoit au nouveau serment qu'on alloit exiger de lui , on lui feroit son procès pour les crimes mêmes qu'on vouloit bien lui pardonner ; qu'il ne pourroit se prévaloir ni user de son droit de pair , & qu'il consentiroit à être jugé comme personne privée ; que ses terres & ses seigneuries seroient confisquées pour être irrévocablement unies au domaine de la couronne ; que tous ses

officiers civils & militaires jure-
roient de ne plus lui obéir dès qu'il
s'écarteroit lui même de l'obéissan-
ce qu'il devoit à son souverain. Le
roi qui , pour enchaîner Nemours ,
avoit recouru envain aux reliques
les plus révérees , exigea que le
nouveau serment se fît sur la vraie
croix de saint Lo d'Angers , relique
très-redoutable , car le parjure de-
voit infailliblement mourir dans
l'année ; quelque foi que Louis eût
à cette relique , il prit une précau-
tion plus efficace encore pour assu-
rer la validité du serment , ce fut
de mettre une garnison royale en-
retenue aux dépens du duc dans
quelques-unes des plus fortes places
qu'on voulut bien lui laisser. Tan-
dis que Dammartin achevoit de pa-
cifier la Gascogne , Louis ordonna
au parlement de Paris de procéder
contre le comte fugitif. Un prési-
dent & deux huissiers se transporte-
rent en Gascogne pour ajourner le
comte à comparoître , & après les
délais , accordés par les loix , la cour
déclara que *Jean comte d'Armagnac ,
n'ayant comparu ni en personne ni
par procureur , étoit dûment atteint &*

ANN. 1469.

ANN. 1469.

vertus militaires. Le duc mieux conseillé mit par écrit les raisons qui l'empêchoient d'accepter l'offre du roi. Ces raisons méritent d'être rapportées, elles prouvent mieux qu'aucun autre monument de ce siècle à quel point d'indépendance les grands vassaux étoient alors parvenus. Le duc déclara que ne voulant point prêter un nouveau serment sans savoir auparavant à quoi il s'engageoit, il avoit fait examiner dans son conseil les statuts de l'ordre de saint Michel, & qu'il y avoit trouvé plusieurs articles qui ne pouvoient se concilier ni avec son rang ni avec ses droits.

Sur le premier article qui portoit que les chevaliers de saint Michel ne pouvoient accepter un autre ordre sans la permission du souverain, le duc observe qu'il est lui-même souverain de son ordre, & qu'il peut encore avoir la fantaisie d'en créer un nouveau; qu'il ne veut ni se lier les mains ni s'affujettir à demander sur ce point la permission du roi.

Le second article des statuts portoit qu'il y auroit une étroite union

entre les confreres, sur quoi le duc remarque qu'il pouvoit y avoir dans l'ordre tel confrere avec lequel il ne voudroit être lié d'aucune maniere ; que d'ailleurs une pareille association avec des chevaliers moins puissans que lui , pour la plupart , ne pourroit que lui être à charge.

ANN. 1469,

Par le sixieme, il étoit statué que tous les chevaliers seroient obligés de servir en personne , lorsque le souverain commandoit lui-même l'armée, soit pour l'intérêt de la religion, soit pour la défense du royaume. Le duc déclare à ce sujet que la situation de la Bretagne & le bien de ses sujets ne lui permettroient pas toujours de remplir cet engagement ; qu'il est obligé de se prêter, aux tems & aux circonstances, de ménager des alliances utiles, & qu'en général les Bretons n'aiment pas à servir hors de leur pays.

Touchant le huitieme article qui portoit que le roi prendroit l'avis de ses chevaliers, excepté sur les matieres qui demandoient du secret & de la célérité, il proteste qu'il ne s'engagera jamais dans une

Ann. 1460. guerre sans savoir ni contre qui , ni pourquoi.

Le neuvieme article qui défendoit toute guerre particuliere entre les sujets du monarque, lui paroiffoit obscur & embarrassant : il auroit désiré que le roi eût expliqué plus clairement ce qu'il entendoit par le mot *sujets* : il établissoit à cette occasion que les Bretons n'étoient sujets de la couronne que par rapport au ressort du parlement, le roi n'avoit aucun droit de leur défendre la guerre ; qu'ils étoient les maîtres de choisir l'état qui leur convenoit le mieux, de la guerre ou de la paix, & que ceux qui servoient en France ne le faisoient que de leur plein gré. Il faisoit de pareilles observations sur les autres articles, mais celles que nous venons de rapporter suffisoient pour nous instruire des prétentions excessives des grands vassaux.

Louis, sans perdre de tems à discuter ces prétentions, fait répandre le bruit que les Anglois sont sur le point de tenter une descente en Normandie, convoque le ban & l'ar-

rière ban des provinces limitrophes, & fait avancer sa gendarmerie sur les frontières de Bretagne. Le duc ne doutant plus que l'orage ne vînt fondre sur ses états, arme de son côté, & réclame le secours de ses alliés. Le duc de Guienne représente au roi qu'après les engagements qu'il a contractés avec le duc de Bretagne, il ne peut l'abandonner sans se couvrir de honte : il exhorte le monarque à ne point rompre l'harmonie qui régne dans toutes les parties de l'état, & à terminer par un traité les différens qui peuvent être survenus entre lui & le duc de Bretagne. C'étoit-là tout ce que Louis desiroit ; les plénipotentiaires s'assemblerent dans la ville d'Angers & convinrent d'un traité par lequel le duc renonça formellement à toute alliance contraire à la tranquillité du royaume. Louis exigea que tous les seigneurs Bretons se rendissent garans du traité : c'étoit un moyen sûr pour les mieux connoître & pour en attirer un grand nombre à son service. Parmi ceux qui prirent ce parti, on remarqua sur-tout le vi-

ANN. 1462.

Traité d'Angers.

Ibid.

Ann. 1469.

comte de Rohan : les grandes qualités qu'il faisoit paroître dans un âge peu avancé , le rang qu'il tenoit dans la province attiroient sur lui tous les regards. Le roi reçut le vicomte de la façon la plus distinguée , lui fit de magnifiques promesses , & commença par le dédommager des pertes qu'il pouvoit avoir souffertes en quittant la Bretagne : c'est ce même vicomte dont nous aurons occasion de parler dans la suite sous le nom de maréchal de Gié.

Traité d'Etampes.

Preuves de l'histoire de Bretagne.

Trois jours après avoir signé le traité d'Angers , le Breton en conclut un autre à Etampes avec le duc de Bourgogne , qui étoit à proprement parler une ligne offensive & défensive contre le roi. Louis ne s'en mit point en peine , il se flattoit d'avoir gagné le seigneur de Lescun , lequel gouvernoit la Bretagne , tandis que le duc s'occupoit de ses amours avec Antoinette de Magnelais , veuve du seigneur de Villequier. *Il n'y avoit , dit Commines , ni sens ni vertu en Bretagne que ce qui procédoit du seigneur de Lescun.*

Quelque application qu'apportât Louis à miner sourdement l'autorité des grands vassaux, il ne négligeoit point les détails de l'administration intérieure. En faisant de fréquens pèlerinages dans tous les lieux de dévotion, il se proposoit surtout de connoître plus exactement les besoins du peuple, & de réformer les abus qui se commettoient quelquefois sous son nom. Des ministres intelligens, répandus dans les provinces, lui communiquoient leurs projets, il les examinoit avec attention, & d'après les réflexions qu'ils lui faisoient naître, il publioit d'utiles réglemens. Nous avons une lettre que Doriole, général des finances, écrivoit au roi en 1468, dans laquelle il se plaint que malgré la parole qu'on lui avoit donnée, on écoutât encore dans le conseil un certain docteur député par la ville de Lyon pour faire lever la défense de tirer d'Italie les épiceries qui se débitoient dans le royaume. Doriole ne peut concevoir qu'il y ait des François assez mauvais citoyens pour aimer mieux le profit des étrangers que le bien de la patrie : il fait voir

Ann. 1469.
Divers réglemens.
Manus. de le Grand.

ANN. 1469. que la France a un assez grand nombre de vassaux pour faire elle-même ce commerce, & qu'elle y gagnera les trois ou quatre cent mille écus que les Vénitiens tirent tous les ans du royaume par le débit de leurs épiceries. Pour bien comprendre l'objet de cette lettre, il faut se rappeler que l'Egypte étoit alors l'entrepôt général de toutes les marchandises de l'Orient : les Indiens y apportent par la mer rouge leurs épiceries, dont les Vénitiens alloient charger leurs vaisseaux dans le port d'Alexandrie pour les répandre ensuite dans toute l'Europe. La ville de Lyon où se débitent ces précieuses denrées s'enrichissoit par un commerce ruineux pour le reste du royaume. Dorioleroù vouloit enlever aux Vénitiens les profits considérables qu'ils faisoient sur la France, en obligeant les François à entretenir eux-mêmes un commerce direct avec l'Egypte : c'étoit un moyen d'occuper inutilement un grand nombre de sujets & d'encourager la marine naissante. Le roi eut égard aux remontrances de Dorioleroù, & défendit de laisser entrer dans le royaume au-

unes épiceries ni autres marchandises du levant , si elles n'étoient Ann. 1467.
chargées sur des vaisseaux François :
mais déjà nous touchions au tems où
de hardis navigateurs alloient ouvrir à tous les peuples de l'Europe un
commerce direct avec les Indes.

Dans le tems que Doriote propo-
soit des vues utiles par rapport au
commerce étranger , Varie , autre
général des finances , faisoit des re-
présentations touchant les péages
exorbitans qu'on levoit sur les den-
rées & autres marchandises qui se
voituroient dans l'intérieur du royaume.
Il proposoit de diminuer considérablement ces péages afin de faciliter le commerce de Lyon & de
Bordeaux : il montrait que les laines , les huiles & les autres marchandises du Languedoc descen-
doient par la Garonne à Bordeaux ,
d'où elles étoient transportées en Angleterre & en Flandre ; qu'il étoit
de l'intérêt de la France de favoriser cette exportation , & qu'il seroit
expédient de mettre pendant quelques années ces péages en régie ,
afin d'en mieux connoître la valeur.

Avant la découverte de l'Améri-

que, les mines qui se trouvoient en
 Ann. 1469. Europe, étoient regardées comme
 la principale source des richesses d'un
 état : la France renfermoit dans son
 sein des mines d'or, d'argent & de
 cuivre, mais on n'y connoissoit point
 encore l'art de les exploiter. Louis
 s'efforça d'attirer des étrangers pour
 les mettre en valeur, & non-seule-
 ment il leur accorda des lettres de
 naturalité, mais il ordonna que tous
 ceux qui s'occuperont de ce travail
 important, soit étrangers, soit ré-
 gnicoles, jouiroient dans toute l'é-
 tendue du royaume d'une exemp-
 tion générale de toutes sortes d'im-
 pôts.

Le monarque avoit accordé aux
 nommés de *Ville & Fallos* un pri-
 vilege exclusif de banque à Tour-
 nai. Quelque tems après étant in-
 formé que ces nouveaux banquiers
 prêtoient sur gages & avoient déjà
 ruiné plusieurs familles par des usu-
 res exorbitantes, il révoqua ce pri-
 vilege & permit à tous ses sujets de
 quelque condition qu'ils fussent de
 faire eux-mêmes la banque.

La ville de Tournai qu'on peut
 regarder comme le berceau de la

monarchie François, s'étoit signalée dans tous les tems par son attachement inviolable à la couronne. Enclavée dans les vastes possessions des ducs de Bourgogne, elle avoit constamment refusé de s'incorporer à leurs états. Elle achetoit d'eux la liberté du commerce, la permission même d'ensemencer son petit territoire, mais elle ne vouloit reconnoître que le monarque François pour protecteur & pour maître. Abandonnée presqu'entièrement à elle-même, & obligée de se défendre par ses propres forces, elle ne recevoit de la France que quelques magistrats pour juger les cas royaux & les causes d'appel : la police, la justice civile & criminelle en première instance étoient entre les mains des officiers municipaux. Il s'étoit élevé entre ces deux ordres de magistrats un procès considérable qui devoit être jugé au parlement de Paris. Louis averti que les officiers municipaux perdroient leur cause, & ne voulant pas donner ce chagrin à des sujets si dignes d'être ménagés, ordonna au premier président de suspendre le jugement &

Ann. 1469.

de lui remettre les pièces de la procédure. La cour arrêta des remontrances, mais le monarque envoya Cérifai, conseiller de la cour, avec de nouvelles lettres, portant injonction au parlement de remettre sur le champ les pièces du procès entre les mains du porteur : la cour obéit.

Si Louis gênoit quelquefois la volonté des magistrats, il donna aussi des exemples éclatans de modération, en faisant plier ses caprices sous le joug des loix. Le 11 de juin les gens du roi allèrent à la grande chambre, & firent leur opposition à toute » aliénation du domaine de » la couronne, & en particulier au » don de la comté & vicomté de » Beaumont, fait à Maumont de saint » Quentin en considération de son » mariage avec Jeanne, fille naturelle du duc d'Alençon; ainsi qu'au » don de la terre & seigneurie de la » Basoche, en faveur de Thomas » Stuers, capitaine de la garde. Ils » déclarèrent que le roi leur avoit » écrit à ce sujet plusieurs lettres même menaçantes; que de leur côté » ils avoient fait d'inutiles remontrances, mais qu'ils persistoient

« dans leur opposition à toute alié-
 « nation faite ou à faire de l'ancien
 « domaine de la couronne , & que
 « ni par leur silence , ni par cessa-
 « tion de poursuite , ni par quelque
 « réponse qu'ils pussent faire, ils n'en-
 « tendoient consentir à l'entérine-
 « ment de tels dons , quand même
 « la publication en seroit faite en
 « leur présence & sans contradiction
 « de leur part, de quoi ils deman-
 « derent acte pour valoir en tems &
 « lieu. » La cour approuva leur dé-
 « marche & leur délivra l'acte qu'ils
 « demandoient. Quelques mois après,
 Maumont & Stuers s'étant présen-
 tés avec de nouvelles lettres du roi,
 essuyèrent un nouveau refus : cette
 fermeté du parlement arrêta Louis :
 il est vrai qu'il avoit alors sur les
 bras de plus importantes affaires.

Le duc de Bourgogne le plus puis-
 sant des ennemis de Louis , étoit
 aussi le plus attentif à veiller sur ses
 démarches : sur la première nou-
 velle qu'il reçut du projet formé
 contre le comte d'Armagnac , il
 avoit armé ses sujets comme s'il
 eut en véritablement dessein d'atta-
 quer la France. Louis qui vit bien

ANN. 1470.

Plaintes du
 duc de Bour-
 gogne.

Manus de
 le Grand.

ANN. 1470.

que son ennemi ne cherchoit qu'à lui faire prendre le change & qu'il n'avoit garde de s'exposer à perdre les solides avantages qu'il s'étoit procurés par le traité de Péronne , poursuivit tranquillement son entreprise. Après avoir réduit le comte d'Armagnac , il convoqua , comme nous l'avons dit , le ban & l'arrière ban d'une partie des provinces de France , & cela sur le bruit supposé d'une descente des Anglois , mais en effet pour allarmer le duc de Bretagne & l'obliger à faire un traité défavantageux : ce traité fut conclu avant que le duc de Bourgogne en pût prendre connoissance.

Dans la convocation qui s'étoit faite du ban & de l'arrière ban , les officiers royaux avoient sommé plusieurs seigneurs bourguignons de venir , sous peine de perdre les fiefs qu'ils tenoient en France , servir en personne dans l'armée du roi. Ce procédé , joint à la manière dont on s'étoit comporté envers le duc de Bretagne , offrit à Charles un prétexte plausible d'envoyer une ambassade au roi : il fit choix pour cet effet de Crequi , de Carondelet &

de Murin. Ceux-ci se plaignirent ;

1°. de l'entreprise des officiers

Ann. 1479.

royaux comme d'une contravention

manifeste au traité de Péronne ; 2°.

de la guerre que le monarque avoit

faite au duc de Bretagne , lequel

étoit étroitement uni avec le duc

leur maître , & faisoit cause com-

mune avec lui. Le roi , ajoutèrent-

ils , ne pouvoit ignorer cette union

puisque'il l'avoit lui-même approuvée

& munie de son propre sceau en si-

gnant le traité de Conflans : ils de-

mandoient sur ces deux points une

réparation authentique.

Louis écouta tranquillement les

ambassadeurs , & chargea sur le

champ Gui Pot , bailli de Verman-

dois , Guillaume de Courcillon &

Jacques Fournier, conseillers au par-

lement , d'aller porter au duc sa ré-

ponse : „ ils lui déclarerent que le

„ bruit s'étant répandu qu'Edouard

„ projettoit une descente en Nor-

„ mandie , le roi avoit fait convo-

„ quer le ban & l'arrière ban de ses

„ provinces sans nommer ni excep-

„ ter personne ; que néanmoins son

„ intention n'avoit point été , qu'on

„ inquiétât les sujets du duc , & qu'il

Discours des
ambassa-
deurs.
Ibid.

» venoit de donner sur ce sujet les
 » ordres les plus précis.

Ann. 1479.

» Quant à ce qui s'est passé en Bre-
 » tagne, ajouteraient-ils, le roi ne con-
 » çoit pas ce qu'on peut lui repro-
 » cher. A-t-il fait au duc quelque
 » tort ? l'a-t-il même menacé ? Ce
 » duc s'est alarmé sans raison,
 » peut-être a-t-il été mécontent de
 » quelques clauses du traité d'Ance-
 » nis ; en conséquence il a supplié
 » le roi d'en conclure un nouveau :
 » qu'a fait le monarque ? Quoiqu'il
 » n'ignore pas que ce duc est son
 » sujet, & qu'il n'est après tout, ni
 » un des premiers princes du sang
 » ni un des plus puissans vassaux de
 » la couronne, il a bien voulu se
 » prêter à ses demandes & lui don-
 » ner cette nouvelle marque d'ami-
 » tié. Le traité s'est fait à Angers où
 » tout a été réglé d'un commun ac-
 » cord.

» Après avoir satisfait à vos plain-
 » tes, continuerent les ambassa-
 » deurs, trouvez bon que le roi à
 » son tour vous demande ce qu'il doit
 » penser de la chaleur avec laquelle
 » vous épousez les querelles du Bre-
 » ton : qu'à donc de commun la
 » Bourgogne

« Bourgogne avec la Bretagne ? sur ANN. 1479
 « quoi se fonde cette étrange union ,
 « & quel peut en être l'objet ? Le roi
 « lui-même , avez-vous dit , l'a re-
 « connue en approuvant le traité de
 « Conflans. Vous n'ignorez pas ,
 « sans doute , que le roi a protesté
 « contre ce traité , qu'il l'a déclaré
 « nul & abusif comme étant l'ou-
 « vrage de la violence & de la ré-
 « bellion. Si malgré l'invalidité de
 « ce traité , le roi s'est fait à votre
 « égard une loi d'en observer reli-
 « gieusement les conditions , c'est
 « une distinction flatteuse dont vous
 « devez lui savoir gré , mais qui ne
 « peut en aucune manière vous au-
 « toriser à demander qu'il soit rem-
 « pli dans tous les points. Suppo-
 « sons néanmoins pour un moment
 « que ce traité existe encore dans
 « toute sa force & qu'il n'a reçu
 « aucune atteinte par les traités sub-
 « séquens ; quel avantage préten-
 « driez-vous en tirer ? Si vous y stipu-
 « lâtes , le duc de Bretagne & vous ,
 « l'obligation de vous secourir mu-
 « tuellement ; vous y jurâtes aussi
 « l'un & l'autre fidélité & obéissan-
 « ce au roi votre souverain : Lequel

» de ces deux sermens doit être le
 ANN. 1470. » plus respecté ? L'un n'est qu'une
 » convention arbitraire & subordon-
 » née à un premier engagement ;
 » l'autre est un devoir sacré , que
 » l'on contracte en naissant , dont
 » rien ne peut dispenser , qu'aucune
 » autre convention ne peut limiter ;
 » un devoir enfin inhérent à la ter-
 » re , au rang & à la personne. Plus
 » la naissance & les dignités appro-
 » chent un sujet du trône , plus ce
 » sujet contracte d'engagemens en-
 » vers le souverain ; & quel homme
 » en France en a de plus grands &
 » de plus étroits qu'un duc de Bour-
 » gogne , prince du sang & premier
 » pair du royaume ?

» Rappelez-vous , prince , votre
 » origine & les titres qui fondent
 » votre grandeur , & vous en sen-
 » tirez mieux toute l'étendue de vos
 » devoirs : le jour que vous respi-
 » rez , le rang dont vous jouissez ,
 » la puissance où vous êtes parvenu :
 » vous tenez tout des monarques
 » François. Le roi Jean donna à votre
 » bisaïeul le duché de Bourgogne ;
 » Charles V lui fit épouser l'héri-
 » tière de Flandre , & pour faciliter

» ce mariage, il lui céda généreuse-
 » ment les villes de Douai, de Lille
 » & d'Orchies. Malgré tous ces avan-
 » tages, jamais les ducs de Bourgogne
 » ne se fussent maintenus dans cette
 » haute fortune, si Charles VI n'é-
 » toit allé lui-même soumettre les
 » Flamans rebelles, & rétablir votre
 » ayeul dans la possession de ses états.
 » De pareils bienfaits ne sauroient
 » être si-tôt effacés de votre mémoire;
 » mais s'il étoit nécessaire de vous
 » les rappeler & de vous en fournir
 » les preuves les plus authentiques,
 » nous n'aurions qu'à vous ouvrir les
 » archives de la chambre des comp-
 » tes de Paris, où l'on a pris soin
 » de les conserver. Du reste, prin-
 » ce, en vous rappelant les bien-
 » faits de ses ancêtres, le roi n'a
 » point eu l'intention de vous les
 » reprocher : il est au contraire tout
 » prêt à y en ajouter de nouveaux,
 » lorsqu'écoutant mieux vos vrais
 » intérêts, vous montrerez à la Fran-
 » ce que vous n'avez point oublié qui
 » vous êtes ni de qui vous descen-
 » dez.

ANN. 1470.

L'ambassadeur avoit fini : Hugonet, bailli de Charolois, répondoit

Ann. 1470. méthodiquement à tous les articles de cette harangue, quand le duc impatienté des longueurs de son chancelier prit lui-même la parole. » Le » roi, dit-il, me rappelle que je » suis du sang de France : le duc de » Bretagne qu'il a résolu de détruire » n'en est-il pas ainsi que moi ? Il » déclare qu'il a protesté contre le » traité de Péronne, comme si des » formalités vaines pouvoient annu- » ler la foi des traités. Sans doute » il a oublié cette précieuse maxi- » me d'un de ses ancêtres, *que si la » foi étoit bannie du reste du monde,* » *on devroit la retrouver encore dans » le cœur des rois.* Il ajoute que je » lui dois loyauté & fidélité ; les » titres dont il se pare lui donnent- » ils le droit de soulever mes sujets » & de prendre sous sa protection » tous les malfaiteurs de mes états ? » Il détaille les services que ses an- » cêtres ont rendus aux miens : ne » compte-il donc pour rien les ser- » vices non moins importants que » mes peres ont rendus aux siens, » services qui leur ont mérité la » fortune qu'ils m'ont transmise & » qu'il voudroit aujourd'hui me ra-

« vir ? Oseroit-il nier qu'il n'ait ou-
 « vert ses états aux perfides Liégeois,
 « qu'il ne les ait établis sur les fron-
 « tieres de mes provinces. Combien
 « en compteroit-on aujourd'hui dans
 « le comté de Rhetel ? Qu'il n'espere
 « donc plus me tromper par des pa-
 « roles toujours pleines d'artifice :
 « le duc de Bretagne est mon allié,
 « je le défendrai. »

Des discours si vifs de part & d'autre présageoient des suites fâcheuses ; mais Louis , qui pour obtenir la paix , avoit fait tant de sacrifices , étoit bien résolu de ne point faire la guerre , à moins qu'il n'y trouvât des avantages certains & considérables. La fortune lui en ménagea bientôt l'occasion & sembla prendre plaisir à la faire naître du côté d'où vraisemblablement il l'at-
 tendoit le moins.

Richard de Neuwil , comte de Warwick, après avoir détruit le parti de Lancastre , & placé Edouard , duc d'Yorch sur le trône d'Angleterre , jouissoit dans cette isle d'un pouvoir aussi étendu & bien plus flatteur que celui qui n'est dû qu'à la naissance : il régnoit véritablement sous le nom

ANN. 1470.

Affaires
 d'Angleterre;
 Comtes
 Rapin de
 Thoyras.
 Hum.

ANN. 1470.

de ministre , tandis qu'Edouard jeune & galant se livroit à des conquêtes faciles au milieu des femmes. Une jeune veuve avoit enchaîné le monarque , & malgré la distance immense qui la séparoit du trône, elle étoit parvenue à l'épouser. C'étoit Elisabeth de Woodwille , veuve de Jean Gray : profitant de l'ascendant que lui donnoient ses charmes sur le cœur facile de son époux , elle attira ses parens à la cour , & les fit tous successivement pourvoir des premières charges de la couronne. Warwick qui n'avoit vu qu'avec le plus sensible déplaisir un mariage si disproportionné , ne put contenir son indignation lorsqu'il considéra que les distinctions les plus flatteuses étoient prodiguées à la faveur : trop fier pour s'abaisser devant des hommes nouveaux , il aigrit soudainement les esprits , & suscita des ennemis au roi jusques dans le sein de sa famille. Le duc de Clarence, frère puîné d'Edouard , mécontent qu'on le négligeât pendant qu'on élevoit aux premiers honneurs les parens de la reine , prêta sans peine l'oreille aux sollicitations de War-

wick ; & pour s'unir plus étroitement à la fortune du comte , il consentit à épouser sa fille aînée. Encouragé par ce succès , Warwick concerta le coupable projet d'exciter une révolte générale , & lorsqu'il crut avoir bien pris toutes ses mesures , il se retira avec son nouveau gendre & le reste de sa famille dans la ville de Calais , dont il avoit le gouvernement.

ANN. 1470.

Calais , la seule place qui restât aux Anglois sur notre continent , étoit alors l'entrepôt général de tout le commerce entre l'Angleterre & les Pays-bas. Les droits qui s'y percevoient au profit du gouverneur , montoient à des sommes considérables. Ce premier avantage n'étoit pas celui qui flattoit le plus l'ame ambitieuse de Warwick. Cette ville située entre la France & les provinces de la maison de Bourgogne , ne pouvant être défendue que par une nombreuse garnison , renfermoit dans ses murailles tout ce que l'Angleterre avoit de vieilles troupes ; & dans ce tems , les garnisons étoient à la disposition de celui qui les commandoit. Warwick étoit encore

ANN. 1470.

grand amiral & gouverneur des cinq ports , charges qui lui donnoient une inspection générale sur toute la marine Angloise : à tous ces avantages , que l'on joignoit une fortune immense , une réputation brillante , & l'on cessera d'être surpris qu'il se flattât de renverser Edouard du trône avec plus de facilité qu'il ne l'y avoit placé. La révolte éclata dans le nord de l'Angleterre. Warwick & Clarence , qui en étoient les secrets instigateurs , demandèrent au monarque la permission de voler à son secours , menerent avec eux une partie de la garnison de Calais & leverent de nouvelles milices. Déjà ils regardoient la victoire comme certaine , lorsque la sanglante défaite de Wels , un des principaux chefs des conjurés ; la découverte de leur projet , la défection de Talbot qui emmena avec lui quatre mille hommes de leurs meilleures troupes , renverserent leurs projets & leurs espérances. Trop foibles pour hazarder une bataille , ils ramassèrent ce qu'ils trouverent de vaisseaux , & s'embarquerent avec le reste de leur armée , bien convaincus que Calais

leur offroit un asyle d'où ils brave-
roient impunément la colere d'E-
douard : mais quelle fut leur surprise
lorsqu'en approchant , ils se virent
assaillis par tout le canon de la pla-
ce ! Leur situation étoit accablante ; la
jeune duchesse de Clarence , parve-
nue au dernier terme de sa grossesse ,
ressentoit déjà les douleurs de l'en-
fantement : on pria la garnison de
permettre au moins que cette prin-
cesse infortunée fût reçue dans la
ville pour y faire ses couches :
quelle allarme pouvoit inspirer une
princesse jeune , foible & absorbée
par la douleur ? Cette priere qui
auroit touché le cœur d'un peuple
de sauvages , fut encore rejetée ;
on ne put obtenir pour la soulager que
deux flacons de vin. Le commandant
qui se conduisoit avec tant de barba-
rie étoit un gentilhomme gascon, ap-
pellé Vaclair , que Warwick avoit
établi pour commander en son ab-
sence. Vaclair trouva le moyen de
lui faire dire secrètement qu'on ne
devoit point s'allarmer de ce qui se
passoit ; qu'il ne se montroit perfide
que pour le servir avec plus de
succès ; que la garnison de Calais ,

ANN. 1470.

Ann. 1470.

informée de ce qui s'étoit passé en Angleterre, avoit conjuré sa mort s'il paroïssoit dans la ville : il l'invitoit à ne pas se laisser abattre & à attendre tout du tems & des circonstances. La profonde dissimulation qui caractérise la plupart des hommes de ce malheureux siècle, empêche souvent qu'on ne puisse démêler les motifs secrets de leurs actions : ce même Vauclair qui protestoît à Warwick de sa fidélité, sollicitoit auprès d'Edouard le gouvernement en chef d'une place dont il n'étoit que le lieutenant, il faisoit valoir auprès du duc de Bourgogne sa conduite perfide & barbare envers le plus grand de ses bienfaiteurs, & acceptoit pour récompense une pension de mille écus. Cependant quand nous verrons la fortune commencer à se déclarer pour Warwick, nous retrouverons ce même Vauclair à la tête de ses plus zélés partisans.

Arrivée de
Warwick en
France.

Ibid.

*Manusc. de
le Grand.*

Chron. scand.

Privé de sa dernière ressource, Warwick ne se laissa point abattre; il étoit sûr de trouver un asyle en France; mais connoissant depuis long-tems le caractère de Louis, il

ne crut pas que le meilleur moyen de l'intéresser, fût de se présenter à lui dans l'état d'un malheureux fugitif, toujours à charge à celui qui le protege. Avec la petite flotte qui lui restoit, il se mit à faire des courses, pilla les flottes marchandes de Bourgogne & de Bretagne, & conduisit ses prises dans le port de Honfleur. Louis mécontent de l'union étroite qu'entretenoit Edouard avec les ducs de Bretagne & de Bourgogne, accueillit avec transport le seul homme qui pût alors produire une révolution en Angleterre : il eût souhaité qu'au lieu de débarquer à l'embouchure de la Seine, Warwick se fût retiré à Cherbourg & à Grandville, ports de la Normandie, beaucoup moins fréquentés & qui appartenoient à l'amiral de Bourbon ; car prévoyant les plaintes & les reproches que feroit naître infailliblement la protection accordée à Warwick, il eût voulu pouvoir dire que la retraite accordée au comte étoit apparemment la suite d'une association & d'une fraternité d'armes entre l'amiral de France & l'amiral d'Angleterre, association autorisée par les

Ann. 1479. loix de la chevalerie , & dont les souverains ne devoient prendre aucune connoissance. Il chargea Duplessis Bouré , d'engager droitement Warwick à se retirer dans les ports de la basse Normandie , sous prétexte qu'il y seroit moins observé par le connétable , espion secret du duc de Bourgogne.

Les plaintes & les reproches que le roi avoit prévus , ne tarderent pas d'éclater. L'impétueux Charles écrivit sur le champ au roi , au parlement & à la ville de Rouen , pour réclamer les prises faites sur ses sujets & pour se plaindre de la protection que Warwick , son ennemi , trouvoit à l'embouchure de la Seine. Cette lettre d'un souverain , à une ville sujette , paroîtra sans doute extraordinaire ; mais on doit se rappeler qu'alors , les villes municipales ressembloient fort à de petites républiques subordonnées à une monarchie. Elles levoient des impôts à leur profit , elles avoient des forces de terre & de mer avec le droit de s'en servir pour venger leurs propres querelles ; quelques-unes même formoient des traités d'alliance &

de commerce avec les puissances étrangères. Les bourgeois de Rouen, Ann. 1478. après avoir communiqué au roi les lettres du duc , répondirent qu'il ne leur appartenoit point de prendre connoissance des démêlés qui pouvoient être survenus entre le comte de Warwick & le duc de Bourgogne ; qu'ils étoient assurés que le roi , leur souverain , ne feroit rien qui dérogeât aux traités ; qu'il étoit de notoriété publique , que les vaisseaux Bourguignons , dont le comte de Warwick s'étoit emparé , avoient été repris par la flotte Angloise qui le poursuivoit , & rendus à leurs premiers maîtres , & qu'ainsi ils ne pouvoient avoir été mis à l'encan comme s'en plaignoit le duc , trompé , sans doute , par de faux rapports. Charles mécontent de cette réponse , écrivit à la même ville une seconde lettre où il disoit , qu'il lui paroissoit singulier que les bourgeois de Rouen fussent si bien informés de ce qui s'étoit passé sur mer entre la flotte de Warwick & celle d'Angleterre , & qu'ils le fussent si mal de ce qui se passoit actuellement sous leurs yeux sur la rivière

ANN. 1470.

de Seine, où il y avoit encore trois gros navires aux armes de Bourgogne ; qu'à juger de l'avenir , par le passé , il étoit clair que Warwick se garderoit bien de se brouiller avec ses bons amis qu'il conservoit en Angleterre & qu'il chercheroit à s'en dédommager sur les Flamans , mais qu'à l'aide de Dieu , il sauroit y mettre ordre , & qu'il n'épargneroit ni son ennemi ni ceux qui lui donneroient du secours.

Plus le duc mettoit de chaleur & d'empêchement dans cette affaire , plus Louis affectoit de modération & d'impartialité. Il répondit aux députés Bourguignons qui vinrent réclamer les prises , que la demande étoit juste, mais que dans une affaire dont il n'avoit point de connoissance , il ne pouvoit se dispenser de faire observer les formes ordinaires de la justice ; en conséquence il les adressa au tribunal de l'amirauté : ce tribunal qui savoit les véritables intentions du monarque , ordonnoit de longues informations , accordoit des délais , multiplioit les opérations & ne terminoit rien. Cependant les armateurs François se joi-

gnant secrètement à la flotte de ~~Warwick~~ ANN. 1470, faisoient tous les jours de nouvelles prises : le duc qui vit bien qu'on le jouoit, écrivit au bâtard de Bourbon & à l'archevêque de Narbonne, chefs de l'amirauté, la lettre suivante : *Archevêque, & vous amiral, les navires que vous dites avoir été mis de par le roi contre les Anglois ont déjà exploité sur la flotte de mes sujets retournant en mes païs. Mais par saint Georges si l'on n'y pourvoit, à l'aide de Dieu j'y pourvoirai, sans vos congiez, ni vos raisons ni justices, car elles sont trop volontaires & longues.* Charles.

L'effet suivit de près la menace : Charles, sans autre déclaration de guerre, fait saisir & confisquer dans toute l'étendue de ses terres les marchandises des François, & sur un bruit vague que l'amiral de Bourbon épioit l'occasion de mettre le feu à la flotte de Hollande ; il ordonne à la Gruthuse, Halluin & la Vere, d'armer promptement leurs vaisseaux, de les joindre aux flottes combinées d'Angleterre & de Bretagne, de chercher Warwick & de l'attaquer partout où ils pourroient

le rencontrer. A cette nouvelle ;
 ANN. 1470. Louis comprit qu'il n'y avoit plus
 de temps à perdre , & qu'il falloit
 mettre Warwick en état de repasser
 incessamment en Angleterre , on
 s'attendre à voir les trois esca-
 dres combinées , insulter les côtes
 de Normandie ; mais avant que de
 renvoyer Warwick , il vouloit l'en-
 chaîner aux intérêts de la France
 par les nœuds les plus étroits & les
 plus indissolubles. Warwick avoit
 deux filles ; l'une , comme nous l'a-
 vons déjà dit , étoit mariée au duc
 de Clarence ; la seconde déjà nu-
 bile n'avoit encore aucun engage-
 ment : Louis résolut de la marier
 avec le jeune Edouard , prince de
 Galles , fils infortuné du malheu-
 reux Henri VI , alors prisonnier
 dans la tour de Londres , & de
 Marguerite d'Anjou , réfugiée en
 France , où elle traînoit une vie obs-
 cure. Jamais projet de mariage n'of-
 frit en apparence des difficultés plus
 insurmontables ; la haine irrécenci-
 liable , qui séparoit le parti de Lar-
 castre , de celui d'Yorck ; le nom de
 Warwick , détesté de ceux auxquels
 on vouloit l'associer , les meurtres ,

les incendies , & toutes les horreurs d'une guerre civile & domestique ; la présence du duc de Clarence , frere d'Edouard , & son héritier présomptif ; toutes ces considérations n'arrêterent point le monarque : il fit venir Warwick & sa famille dans la ville d'Angers , où se rendit de son côté la reine Marguerite avec son fils. Cette femme magnanime qui avoit égalé les héros à la tête des armées , & qui les surpassoit , peut-être , dans la maniere dont elle supportoit l'adversité , ne vit plus dans Warwick , que le vengeur de sa querelle & le défenseur de son fils : on convint qu'on travailleroit à remettre sur le trône le malheureux Henri VI ; que le jeune Edouard succéderoit à son pere , & que Warwick , pendant le regne du pere & la minorité du fils , auroit la principale administration des affaires & le titre de régent ; que si le jeune Edouard mouroit sans postérité , la couronne retourneroit au duc de Clarence ou à ses enfans ; qu'il y auroit entre la France & l'Angleterre une alliance perpétuelle & une ligue offensive , laquelle dureroit jusqu'à

ANN. 1470.

*Manusc. de
le Grand.
Rapin de
Thoyras.*

Ann. 1470.

l'entiere destruction de la maison de Bourgogne : le contrat de mariage fut dressé sur ce plan , & on célébra les nôces.

Naissance du
Dauphin.

A la joie que Louis ressentit de la réussite de son projet , se joignit un plaisir plus vif encore , & que toute la France partagea avec lui : la reine accoucha d'un fils que nous verrons regner après son pere , sous le nom de Charles VIII. Louis qui n'avoit cessé de demander au Ciel cette faveur , consacra huit vingt mille écus d'or , selon la maniere de compter de ce tems , à notre-dame du Pui en Anjou , en exécution du vœu qu'il avoit fait de lui offrir un enfant d'argent du poids qu'auroit son fils , à l'âge de dix ans. Ensuite il ne songea plus qu'à renvoyer promptement Warwick en Angleterre.

Warwick re-
tourne en
Angleterre.
Ibid.
Chron. scand.

Les préparatifs étoient faits , il s'agissoit d'échapper à la flotte ennemie. Un vent de nord qui dispersa une partie de cette flotte , un brouillard épais qui survint le lendemain , donnerent un passage libre à l'escadre de Warwick. Louis plus inquiet que ceux mêmes qui couroient

les risques de cette dangereuse expédition , prétexta un pèlerinage au mont saint Michel , pour être témoin du départ , & pour se trouver plus à portée , s'il survenoit quelque accident , d'y remédier promptement.

Ann. 1470.

Pendant son séjour sur la côte de Normandie , il fit dans la ville d'Avrancher la revue des gentilshommes de sa maison , appelés autrement *les pensionnaires du roi*. Comme il les trouva mal équipés pour des gens de guerre , il s'avisa d'acheter un grand nombre d'écritoires qu'il leur distribua , en disant que , *puisque'ils étoient si peu en état de le servir de leurs armes , ils eussent du moins à le servir de la plume.*

Une pauvre femme vint se jeter à ses pieds , & se plaignit amèrement qu'on refusât d'inhumer son mari en terre sainte , parce qu'il étoit mort insolvable : Louis répondit qu'il n'avoit pas fait les loix , & qu'il ne pouvoit en dispenser : puis s'informant de la somme à laquelle montoit la dette , il l'acquitta de ses propres deniers , & ordonna

Ann. 1470. qu'on rendît au corps les derniers devoirs.

De retour au château du Plessis-lès-Tours, lieu de sa résidence ordinaire, il adressa une lettre circulaire aux principales villes du royaume, afin qu'elles lui députassent chacune en particulier deux de leurs meilleurs marchands qu'il vouloit consulter sur les intérêts du commerce. Lorsqu'il les eut tous assemblés, il leur exposa la conduite qu'avoit tenue le duc de Bourgogne, & les nouveaux risques qu'on couroit en continuant de se rendre dans les états d'un prince qui venoit de confisquer contre la foi publique les marchandises de tous les François : il leur laissa voir les justes espérances qu'il avoit du côté de l'Angleterre, & les pria de lui donner des avis dans la conjoncture présente. D'après la délibération de l'assemblée, il défendit à ses sujets tout commerce avec ceux du duc de Bourgogne ; & pour réparer autant qu'il seroit possible les pertes que les négocians alloient faire en cessant de fréquenter les foires d'Anvers, il établit à perpétuité dans la ville de Caen deux

foires franches , où toutes les monnoies étrangères auroient cours ; & pour y attirer les marchands étrangers , il renonça en leur faveur à son droit d'aubaine & leur accorda les privilèges de régnicoles.

Long - tems avant le départ de Warwick , Charles avoit averti le roi d'Angleterre de se tenir sur ses gardes & de prendre des précautions contre la descente que projettoit son ennemi. Edouard toujours livré aux plaisirs , & naturellement présomp- tueux , avoit répondu que loin de s'opposer à cette descente , il feroit ouvrir à Warwick tous les ports d'Angleterre , & qu'il recevrait avec transport la nouvelle de son débarquement : elle arriva enfin cette nouvelle & jeta Edouard dans le plus grand embarras. Warwick profitant de l'ascendant que son génie & sa réputation lui donnoient sur ses compatriotes , fut à peine débarqué qu'il ordonna à tous les sujets de la couronne d'Angleterre depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante , de venir sous peine de la vie se ranger sous les drapeaux , pour tirer Henri leur légitime souverain de

Ann. 1470.

Révolution
en Angleterre.
re. Edouard
se réfugia à
la cour de
Bourgogne.
Comines.
Hume.
Rapin de
Thoyras.

 ANN. 1476.

d'opposer à Louis les forces d'Angleterre & de renouveler en France les malheurs du regne de Charles VI avoit porté le duc de Bourgogne à rechercher l'alliance du parti victorieux. Il avoit épousé la sœur d'Edouard, & sans cesser de protéger les malheureux restes du parti de Lancastre, il n'avoit rien oublié pour se concilier de plus en plus l'amitié du monarque Anglois. Il venoit même de prendre de lui l'ordre de la Jarretiere : tant qu'Edouard avoit été heureux, la politique bien plus que le goût, lui avoit attaché Charles : alors Edouard étoit souverainement malheureux, & pouvoit même entraîner dans sa chute son imprudent protecteur. La Flandre, la plus riche province des états de Charles, ne devoit son opulence & son excessive population, qu'à ses nombreuses manufactures : elle tiroit d'Angleterre ses matieres premières ; si Charles en venoit à une rupture ouverte avec cette couronne, le commerce des Flamands alloit être interrompu ; & en ce cas qui pouvoit l'assurer que ce peuple mutin, déjà mécontent de la perte d'une

d'une partie de ses privilèges , ne prêteroit pas l'oreille aux pratiques secrètes de Louis, & laisseroit échapper cette occasion unique de se révolter ? Que deviendroient Charles avec toute sa puissance , si dans le tems même où ses frontières seroient attaquées par les armées combinées de France & d'Angleterre , il avoit encore à se défendre contre ses propres sujets ? Toutes ces raisons le portoient à ne point recevoir Edouard. D'un autre côté il lui paroissoit odieux d'abandonner à son mauvais sort un roi suppliant , son allié , son beau-frere : que dis-je , abandonner ! il falloit le chasser avec ignominie ; car déjà il étoit entré dans ses états. Charles savoit-il même si cette conduite peu généreuse , ne tourneroit pas entièrement à son préjudice ? Warwick étoit son ennemi personnel , & n'en continueroit pas moins à lui rendre de mauvais offices : une réconciliation frauduleuse n'étoit-elle pas plus dangereuse qu'une haine déclarée ? Dans cette délicate alternative , il prit un parti mitoyen ; il vit Edouard en particulier & affecta en public de se

Ann. 1472.

ANN. 1470.

déclarer pour le parti du vainqueur : il députa Comines vers ce même Vaudair, gouverneur de Calais, qui avoit à peine attendu la révolution pour faire arborer à sa garnison les enseignes de Warwick. Comines qui courut risque de la vie, représenta de la part du duc son maître, que l'alliance qui subsistoit entre les Anglois & les Bourguignons, n'étoit point de nature à être rompue par un changement de souverain ; qu'elle étoit de nation à nation, & n'avoit pour objet que l'intérêt du commerce ; que les bourguignons se soucioient peu que ce fût Edouard ou Henri qui occupât le trône d'Angleterre, & qu'ils ne devoient prendre aucune part dans les révolutions qui ne changeoient que la fortune particulière d'un souverain. Ce fut encore dans le même sens qu'étoit conçue la lettre singulière que Charles adressa au peuple Anglois, elle avoit pour suscription, *à vous mes amis*. Il disoit dans cette lettre, qu'étant lui-même issu du sang des Lancastres, il n'avoit jamais cessé de s'intéresser à la bonne & à la mauvaise fortune de cette maison ; que les

chefs les plus distingués de ce parti étoient encore à la cour & auprès de sa personne ; que dans les alliances qu'il avoit contractées avec le parti contraire , il n'avoit eu pour objet que de favoriser le commerce des deux nations. Mais comme cette espèce d'excuse coûtoit trop à son caractère superbe & hautain , il termine ainsi sa lettre : *Mes voisins , commencez quand vous voudrez ; car si souffrir mon amitié vous ne pouvez , par saint George lequel me connoît être meilleur Anglois , plus desirer le bien de celui royaume que vous & les autres Anglois ne ferez , à l'aide de Dieu & de la benoite Vierge Marie & glorieux martyr dessus nommé , vous & ceux qui éprouver le voudront , considèrent si du sang de Lancastre je fais bon fruit & si aucune chose m'en est demeuré , ce que plus par amitié que par haine je voudrois mieux démontrer : si me prenez comme vous voudrez , car tel parfaitement je ferai.*

Tandis que Charles prioit , menaçoit & tenoit d'écarter l'orage prêt à fondre sur ses états , Louis non moins actif formoit une alliance avec les Suisses ; envoyoit une

Ann. 1472.

Le roi se dispose à la guerre.
Ibid.
Preuves de Comines.

ambassade solennelle vers Hen-
 ANN. 1470. ri VI, nouvellement tiré de prison
 pour remonter sur le trône; ratifioit
 avec le monarque le traité de ligue
 offensive & défensive, déjà conclu
 avec Warwick & le jeune Edouard;
 faisoit rendre à ce prince & à Mar-
 guerite d'Anjou, sa mere, des hon-
 neurs extraordinaires, & se dispo-
 soit à les renvoyer promptement
 auprès d'un pere & d'un époux, es-
 clave sur le trône, & qui sentit tou-
 jours le besoin d'être gouverné.

Les alliances étrangères n'étoient
 pas les seules qui occupassent Louis:
 celles qu'il avoit à former dans le
 sein même de la monarchie n'é-
 toient pas moins intéressantes; il de-
 voit s'assurer des dispositions équi-
 voques de son frere, enchaîner le
 duc de Bretagne, partisan déclaré
 de Charles, entraîner malgré eux
 les princes de la maison d'Anjou &
 le duc de Bourbon, qui redoutoient
 l'accroissement de l'autorité royale;
 enfin il falloit qu'en inspirant sour-
 dement à la nation le desir de recom-
 mencer la guerre, il ne parût que
 se prêter à l'impulsion générale, afin
 que si le succès ne répondoit pas à

ses espérances, on n'eût aucun reproche à lui faire.

ANN. 1476.

Jusqu'alors il avoit imposé un silence absolu sur le traité de Péronne : il commença à faire répandre dans le public des écrits où la perfidie du duc de Bourgogne & la trahison du cardinal Balue, étoient mises au grand jour. Le parlement de Paris qui ne s'étoit prêté qu'avec une extrême répugnance à l'enregistrement d'un traité si contraire aux loix fondamentales de la monarchie, ne fut pas plutôt informé des nouvelles dispositions du monarque, qu'il se remit en possession de tous les droits dont il avoit été lui-même dépouillé ; il reçut les appels qui lui furent portés du comté de Flandre & fit partir un de ses huissiers pour signifier des ajournemens dans cette province. Charles fit mettre l'huissier en prison ; un président de la cour, envoyé pour informer, ne fut pas mieux traité ; ils ne recouvrèrent l'un & l'autre leur liberté qu'après s'être désistés de toutes leurs poursuites : ceux des Flamans qui avoient osé appeller au parlement furent arrêtés, condamnés à mort,

Ann. 1470.

& publiquement exécutés : ces violences toujours odieuses , ne déplaisoient point à Louis. Caché sous le manteau des loix , il aiguillonnoit son aduersaire & tenoit un registre exact des fautes qu'il lui faisoit faire. Les prévôtés de Vimieu , Fouloi & Beauvoisis avoient été cédées par le traité de Péronne au duc de Bourgogne , qui devoit en faire hommage au souverain. Charles s'étoit mis en possession de ces prévôtés , & n'avoit point encore rendu un hommage que personne ne lui avoit demandé. Cette négligence à remplir une clause essentielle de l'engagement , autorisa le parlement à déclarer que ces terres étoient confisquées ; en conséquence il députa deux de ses membres pour les faire rentrer sous la main du roi.

Harcelé par toutes ces entreprises , Charles écrivit au parlement & au roi pour se plaindre , & comme il n'obtenoit de Louis aucune réponse satisfaisante , il somma le roi de Sicile & le duc de Bretagne de lui garantir le traité de Péronne ou de se déclarer en sa faveur , comme ils s'y étoient obligés. Louis,

de son côté , fit partir sur le champ , pour la Bretagne , l'évêque de Langres , Louis de Crussol , sénéchal de Poitou , Pierre Doriol , général des finances , & le président Boulanger : ils avoient ordre de s'adresser d'abord au seigneur de Lescun , & après s'être concertés avec lui , de représenter au duc , que pendant que le roi se faisoit une loi d'observer de point en point le traité de Péronne , Charles qui en avoit dicté lui-même les conditions , loin de les remplir , n'avoit point encore rendu hommage pour les terres qu'il s'étoit fait céder ; que même il avoit négligé de fournir les scellés des seigneurs Bourguignons , nommés pour garants du traité ; que sans déclaration de guerre , & contre la foi publique , il avoit confisqué dans toutes ses provinces les effets des marchands François ; qu'il venoit tout récemment de faire emprisonner deux officiers du parlement ; qu'il avoit reçu l'ordre de la Jarretiere , & s'étoit par conséquent déclaré le chevalier d'un monarque Anglois : enfin qu'il retenoit à sa cour Edouard , usurpateur du trône d'Angleterre , & l'ennemi

 ANN. 1470.

déclaré de la maison de Lancastre. Les députés demandoient que le duc de Bretagne, comme vassal de la couronne, joignît ses armes à celles du roi pour obliger Charles à satisfaire à tous ces articles. Une pareille demande étoit très-embarrassante : le duc de Bretagne ne pouvoit pas se méprendre sur ses vrais intérêts. Aspirant à l'indépendance, attentif à maintenir les usurpations de ses ancêtres, il n'avoit point d'ennemi plus à craindre que le roi de France, le seul qui avoit le droit de le faire rentrer dans les anciennes bornes de la vassalité : au lieu que Charles travaillant pour la cause commune, étoit son allié naturel & son plus ferme appui. Dans toute autre conjoncture le Breton n'auroit donc pas balancé à se déclarer pour Charles ; mais il est des circonstances où la prudence veut qu'on s'écarte des règles ordinaires. Depuis plus d'un siècle, les ducs de Bretagne ne se maintenoient dans une sorte d'indépendance que par les secours qu'ils tiroient de l'Angleterre & par leurs alliances avec les ducs de Bourgogne : or, dans la position

où François II se trouvoit , non-seulement il n'avoit aucun secours à espérer des Anglois ; mais il devoit s'attendre à les voir fondre sur ses états , du côté de la mer , tandis que les François y pénétreroient par terre. Quelles forces opposeroit-ils à des ennemis si puissans ? que pourroit-il se promettre de Charles , assez embarrassé à se défendre lui-même ? Le parti le plus sûr , celui auquel il s'arrêta , consistoit à tromper adroitement le monarque , en paroissant se déclarer en sa faveur & à tâcher en effet de lui procurer une supériorité passagere sur le duc de Bourgogne , afin de les amener l'un & l'autre , sans qu'ils s'en doutassent , à un dénouement qui donneroit des entraves à Louis & qui assureroit l'état des princes & de tous les grands du royaume. Ce dénouement étoit le mariage déjà projeté du duc de Guienne & de l'héritiere de Bourgogne : on connoissoit la répugnance de Charles , pour le gendre qu'on lui proposoit ; mais on se flattoit que dans l'extrême embarras où il se trouveroit , il écouterait moins

Ann. 1470

**Intrigues des
grands Vaf-
faux.**

Comines.

**Manuf. de
le Grand.**

fon goût que fes intérêts , & qu'il acheteroit fans peine le falut de fes provinces & fa propre confervation par un facrifice qui , tout bien examiné , n'en étoit pas un. De fon côté , le duc de Guienne , qui depuis la naiffance d'un dauphin , n'avoit plus le même intérêt à ménager les bonnes grâces du roi , défiroit paffionnément ce mariage. Les grands du royaume qui tenoient de la libéralité du monarque , des domaines ou des penfions , & qui ne comptoient fur fa bienveillance qu'autant de tems qu'il ne pourroit fe pafter de leurs fervices , cherchoient à nourrir fes inquiétudes & à réprimer fes caprices. Le premier auteur & le moteur fecret de toute cette intrigue , étoit le fameux connétable de faint Pol , génie artificieux & profond , qui ayant plus à perdre ou à efpérer que les autres grands du royaume , attifait le feu de la difcorde entre Charles & Louis. *Le connétable avoit , dit Comines , quatre cens hommes d'armes ou quatre cens lances payées à la montre & n'avoit point de controleur , & plus de trente mille francs tous les ans , outre les ga-*

ges de son office & les profits de plusieurs belles places qu'il tenoit. Beau- ANN. 1470.

frere du roi , premier officier de la couronne , adroit politique , guerrier intrépide , il jouissoit de la plus haute considération dans le royaume. Il n'avoit pas moins de crédit à la cour de Bourgogne dont il avoit occupé les premieres charges ; ses fils & son frere y commandoient encore les armées ; maître de quelques places fortes sur les confins des deux états dont il tenoit pour ainsi dire les clefs , il espéroit qu'à la faveur des troubles , il augmenteroit considérablement sa fortune , & qu'il parviendrait à se former un état indépendant. Après avoir épuisé les voies de la persuasion pour obtenir du duc de Bourgogne qu'il consentît à un mariage , regardé comme le garant de la liberté publique , il recourut à des moyens plus puissans , & voulant faire servir Louis lui-même d'instrument à ses desseins , il lui représenta la nécessité de profiter d'une conjoncture unique où la France & l'Angleterre alloient travailler de concert à humilier un prince superbe , qui menaçoit la

Ann. 1470.

monarchie d'une entière subversion : & pour mieux triompher de la défiance & de l'irrésolution du monarque , il promit non-seulement de le mettre en possession des villes sur la Somme , mais de faire soulever en sa faveur la Flandre entière , & les principales villes du Brabant.

Louis tout pénétrant qu'il étoit , ne put percer ce mystère , ce fut donc moins pour rompre un projet déjà formé , qu'afin de l'empêcher d'éclorre , qu'il prit le parti d'envoyer en Castille une nouvelle ambassade. Le cardinal Jouffroi & le seigneur de Torci , munis d'une bulle du pape , par laquelle Jeanne étoit déclarée fille & héritière de Henri , fiancerent publiquement cette princesse au nom du duc de Guienne : ce prince , quoiqu'il n'eût aucun dessein d'achever ce mariage , donna sans peine la procuration qu'on lui demandoit , & lorsqu'il reçut la nouvelle de ses fiançailles , il célébra un magnifique tournoi à Libourne : Gaston Phœbus , prince de Viane , y remporta tous les prix , mais blessé dangereusement d'un éclat de lance , il mourut quelques jours après.

Louis prêta trop facilement l'oreille aux sollicitations du connétable & s'embarqua dans une guerre dont il ne connoissoit pas les motifs secrets. Déjà les compagnies d'ordonnance défilioient vers les confins de la Picardie ; déjà un grand nombre d'émissaires répandus en Bourgogne & en Flandre , tenoient la fidélité des officiers & des bourgeois : cependant un scrupule l'arrêtoit encore. Le traité de Peronne , quoique dicté par la violence , avoit été enregistré sans restriction dans les cours souveraines & garanti par tous les princes & les grands du royaume. Soit que Louis n'osât de sa propre autorité rompre un acte devenu en quelque sorte national , soit qu'incertain du succès de la guerre qu'il alloit entreprendre , il ne voulût point se charger seul de l'événement , il indiqua dans la ville de Tours une assemblée de notables : cette assemblée fut si nombreuse , que quelques écrivains l'ont qualifiée d'*états généraux* ; ils se trompent , les états généraux sont composés de députés que les provinces nomment pour leurs représentans , au lieu que dans l'as-

ANN. 1470.

Assemblée
de notables
dans la ville
de Tours.
Comines.

 ANN. 1470.

semblée dont nous parlons, il ne se trouva que les gens que le roi avoit lui-même appelés. On y exposa la conduite du duc de Bourgogne avant & après le traité de Peronne; la prison du roi contre la foi des sermens; les conditions odieuses stipulées pour sa délivrance; les droits de la couronne ouvertement violés; les marchands François dépouillés contre la foi publique; les officiers de la justice traînés dans les prisons; des hostilités commises sur les côtes de Normandie, sans déclaration de guerre; l'ordre de la Jarretiere, reçu de la main du plus redoutable ennemi de la nation. A ces plaintes formées au nom du monarque, le comte d'Eu, dernier rejetton de la branche d'Artois, en ajouta une qui, bien qu'elle fût personnelle, ne laissoit pas d'intéresser la nation, en ce qu'elle devoit les projets ambitieux du duc de Bourgogne. Il se plaignit que ce duc lui détenoit injustement la ville de saint Valeri, parce qu'il avoit refusé de lui prêter serment de fidélité envers & contre tous sans en excepter le roi. D'après

cet exposé l'assemblée déclara le duc de Bourgogne atteint & convaincu de lèse-majesté, & renvoya l'instruction de son procès au parlement de Paris, comme cour des pairs. Le parlement fit partir un de ses huissiers pour ajourner le duc en personne dans la ville de Gand, où il faisoit alors sa résidence. Charles écumant de colere, jette des regards furieux sur l'huissier, le fait charger de fers & le renvoie quelques jours après sans lui faite de réponse. Quoiqu'il ne lui restât plus aucun doute sur les véritables intentions du monarque, il ne s'attendoit pas à se voir attaqué avant le printems: on étoit au milieu de l'hiver, & le duc après avoir tenu inutilement son armée sur pied, venoit de la congédier: ce fut le moment que Louis prit pour l'attaquer. Charles fut informé par un messager secret du duc de Bourbon, qu'il n'avoit pas un instant à perdre; que déjà les troupes royales étoient en marche, & que les peuples étoient prêts à se révolter; il apprit en même-tems qu'on avoit suborné des traîtres pour attenter à ses jours. Un fait

Ann. 1470

Le duc de Bourgogne ajourné par un Huissier.

assez singulier sembla justifier ce dernier avis.

Ann. 1470.

Meyer.
Manus. de
le Grand.

Baudoin , frere naturel du duc , quitta brusquement la Bourgogne & vint se réfugier en France où Louis lui donna un riche établissement. Charles ordonna des prieres publiques dans tous ses états , pour remercier Dieu de l'avoir préservé de l'horrible attentat que n'avoient pas craint de former contre ses jours , Baudoin , Jean de Chassa , réfugié en France depuis un an , & Jean d'Arson , gouverneur du fils aîné d'Antoine un de ses freres naturels , plus connu sous le nom de *grand bâtard de Bourgogne*. Baudoin & Chassa répondirent à cette accusation par un sanglant manifeste : ils déclaroient que quiconque les accusoit d'avoir conspiré contre la vie de Charles de Bourgogne , *en avoit menti* : ils offroient l'un & l'autre de l'en convaincre les armes à la main. Chassa ajoutoit que la vraie cause qui l'avoit obligé d'abandonner la cour du duc , étoit l'affreuse débauche qui y regnoit , & le desir de sauver son honneur des poursuites criminelles & violentes d'un prince extrêmement

corrompu. C'est à regret que l'histoire se charge du récit de ces infamies, mais elle doit au lecteur la peinture fidelle des siècles & des hommes.

Ann. 1470.

Charles connoissant le danger qui le menaçoit, convoqua ses troupes : mais elles ne pouvoient être promptement rassemblées, parce que la Bourgogne n'avoit point encore de compagnies d'ordonnance. Les seules troupes qu'elle entretenoit étoient *des gens à gages ménagers*, c'est le nom qu'on donnoit à une milice qui, pendant la paix, recevoit une paie très-modique, parce qu'elle étoit alors rendue à l'agriculture ou à l'exercice des arts, & qui devoit se rassembler aussi-tôt qu'elle étoit mandée : en attendant que cette milice fût prête à marcher, le duc s'avança vers les frontieres de la Picardie, avec cinq cens chevaux. Il apprend à son arrivée que Saint Quentin a ouvert ses portes au connétable, & a reçu garnison Françoisse : indigné de ce procédé, il envoya un hérault au connétable pour le sommer de venir le servir en personne, ainsi que l'y obligeoient sa qualité de sujet &

Saint Quentin ouvre ses portes au connétable.
Comines.
Chron. scand.
Manus. de le Grand.

 ANN. 1470.

son propre scellé : le connétable répondit sans s'émouvoir *que si le duc avoit son scellé, il avoit aussi celui du duc, & qu'il étoit homme pour lui répondre de son corps.* Charles, blessé d'une réponse si fiere, fit saisir toutes les terres du connétable en Flandre & en Artois. Celui-ci s'en vengea sur ses propres enfans qui étoient au service du duc, & s'empara par droit de représailles de toutes les terres qu'ils possédoient en France. Telle étoit alors la déplorable condition des guerriers, que le pere & les enfans, souvent attachés à des partis différens, se voyoient sans cesse exposés à souiller leurs mains par des parricides.

 ANN. 1471.

Les bourgeois
d'Amiens
traitent avec
Dammartin

*Preuves de
Comines ,
n°. 165.
L'hermite de
Soliers.*

Saint-Quentin ne fut point la seule ville qui se donna volontairement au roi. Dammartin s'approcha de Roye, & s'en rendit maître en corrompant le sire de Poix, qui commandoit la garnison. Abbeville étoit partagée en deux factions, l'une étoit toujours fidele au duc de Bourgogne, l'autre s'étoit déclarée en faveur du roi : cette dernière devenant de jour en jour plus puissante, eût livré la ville, si Desquer-

des , qui commandoit dans le voisinage ne s'y fut jetté avec des troupes. Ce coup de main sauva Abbeville , mais allarma toutes les places voisines. Un de leurs privilèges & celui auquel elles étoient le plus fortement attachées , consistoit à se défendre par leurs propres forces & à ne pouvoir être contraintes d'accepter une garnison , si elles ne la demandoient. La ville d'Amiens , effrayée de ce qui venoit de se passer dans Abbeville , traira secrètement avec Dammartin. Les conditions furent bientôt réglées : mais ce vieux guerrier craignit de s'enfermer dans la place , n'ayant que peu de monde avec lui : les habitans pouvoient s'entendre avec le duc de Bourgogne & ne l'appeller dans leurs murs , que pour le livrer à l'ennemi. Voulant donc s'assurer de leurs dispositions , il convint avec les députés qu'il écriroit aux bourgeois pour les exhorter à se soumettre au roi ; qu'ils communiqueroient ses lettres au duc de Bourgogne pour le tromper plus sûrement par cette marque apparente de fidélité , & que d'après la réponse du duc , on jugeroit des

ANN. 1471.

mesures qu'il y auroit à prendre.

ANN. 1471. Charles caressa les députés qui lui apportèrent les lettres de Dammartin, & comme il n'avoit point encore rassemblé ses troupes, il leur déclara que se confiant en la fidélité de ses bourgeois, il se reposoit sur eux de la défense de leur ville. Dammartin ayant eu le tems de ramasser deux mille hommes, s'avança jusqu'aux portes d'Amiens, qui lui furent ouvertes. Avant que Charles en eût reçu la nouvelle, il écrivit à ce général une longue lettre remplie d'invectives : il y rappelle la triste & honteuse indigence dans laquelle le comte étoit plongé pendant la guerre *du bien public*; la protection & les secours qu'il avoit reçus des princes ligués. Il lui reproche ensuite les basses manœuvres auxquelles il n'a pas honte de se prêter pour corrompre d'honnêtes citoyens; il compare les habitans d'Amiens, dont la défection ne lui étoit pas connue, *au serpent qui ferme l'oreille à la voix de l'enchanteur* : enfin il réclame la foi des traités de Conflans & de Peronne, foi sacrée pour des hommes d'hon-

neur, & si lâchement violée à son
 égard. Dammartin outragé, ne put
 réprimer sa colere, il fit au duc une
 réponse mortifiante que nous croyons
 devoir rapporter dans sa forme ori-
 ginale, nous contentant d'en re-
 trancher les longueurs, & d'y faire
 quelques corrections de style.

 ANN. 1478.

» Très-haut & puissant prince ;
 » j'ai reçu la lettre que vous m'avez
 » écrite : elle a été dictée, sans doute,
 » dans votre conseil, & par de très-
 » *grands clercs*, gens beaucoup plus
 » habiles que moi dans l'art d'écrire
 » des lettres : car je ne vécus jamais
 » du métier de la plume.

» Très-haut & puissant prince ;
 » vous me rappelez l'état malheu-
 » reux où je me trouvois au tems de
 » la guerre que vous nommez *du*
 » *bien public*, & que j'appelle moi
 » *du mal public*. Vous n'ignorez pas
 » qu'il ne tint pas à moi que je ne
 » servisse, alors le roi comme mon
 » état & ma naissance m'y obli-
 » geoient : des ennemis & des en-
 » nemis m'avoient noirci dans son
 » esprit, mais j'ai triomphé de leur
 » malice, & mon innocence a été
 » mise dans tout son jour. Au reste,

ANN. 1471.

» bien vous prit que je fusse alors
 » dans la disgrâce, car si je me fusse
 » trouvé dans l'armée royale, vous
 » ne vous seriez pas tiré si heureuse-
 » ment d'une si folle entreprise,
 » particulièrement à la journée de
 » Montlheri.

» Très-haut & puissant prince,
 » vous semblez dans vos lettres me
 » traiter d'enchanteur, je ne connus
 » jamais cet art : mais si j'ai quel-
 » quefois désiré de le mettre en pra-
 » tique, ce fut lorsque le roi, con-
 » tre mon avis, se rendit à Péron-
 » ne, où il fut si lâchement trahi.
 » Ayant fait plusieurs efforts inutiles
 » pour le détourner de ce fatal voya-
 » ge, je parvins du moins à l'arra-
 » cher de vos mains, en refusant de
 » congédier l'armée qu'il m'avoit
 » confiée : on m'accorda alors publi-
 » quement la louange d'avoir sauvé la
 » France, & il ne vous resta que
 » l'éternel opprobre, qui suit la tra-
 » hison.

» Très-haut & puissant prince,
 » si je vous ferois quelque chose qui
 » vous déplaise, & que vous vouliez
 » vous venger de moi, espérez qu'a-
 » vant la fin de la guerre, vous me

» trouverez si près de vous , qu'il
» vous sera aisé de juger si je vous
» trouve bien redoutable. ANN. 147 L.

» *Ces lettres sont écrites par moi An-*
» *toine de Chabannes , comte de Dam-*
» *martin , grand maître de l'hôtel de*
» *France & lieutenant-général pour le*
» *roi en sa ville de Beauvais , lequel*
» *très-humblement vous récrit* » : pour
» *souscription* » *à monsieur de Bour-*
» *gogne.* »

Après la perte d'Amiens, Char-
les ne se trouvant plus en sure-
té à Dourlens , se retira sous les
murs d'Arras , où il avoit assigné le
rendez-vous général de ses troupes.
Ses frontieres entamées du côté de la
Picardie & de la Bourgogne , il
sentit ce qu'il avoit à craindre , si
pendant qu'il opposeroit toutes ses
forces aux François , du côté de la
Picardie & de la Bourgogne , les
Anglois venoient fondre sur la Flan-
dre ou sur la Hollande. Il ne trou-
va point de meilleur moyen pour
éviter ce danger , que de donner à
ces derniers de l'occupation dans
leur isle , & d'y faire maître , s'il
étoit possible , une nouvelle révolu-
tion. Edouard , qu'il négligeoit &
qu'il sembloit même avoir oublié ,

Edouard re-
tourne en
Angleterre.
Rap. de
Thoyras.
Hume.
Manuf. de
le Grand.

Ann. 1471. doit, dans le voisinage, peindre bien son agitation. Mon fils, je ne vis onc si haute folie que celle qu'a faite Dammartin, en faisant passer la rivière aux gens qu'il a, ou mieux courir au grand deshonneur ou grand dommage; je vous prie, envoyez-y quelques gens pour savoir comment il s'y gouverne, & m'en faites savoir des nouvelles deux ou trois fois le jour: car je suis en grand malaise, doutant que le grand maître n'ait fait du hardi Merdoux, & si Dieu ne le sauve & Notre-Dame, & sa compagnie, qu'ils ne se perdent par leur défaut. Dammartin prit soin lui-même de rassurer l'esprit du monarque: deux raisons, écrivoit-il, l'avoient engagé à passer la Somme; la première, c'étoit le défaut de fourrages qui se trouvoient plus abondans de l'autre côté de la rivière; la seconde, c'étoit le desir de s'attacher plus fortement les bourgeois d'Amiens, qui l'avoient supplié de raser deux châteaux dans leur voisinage, d'où les Bourguignons auroient pu les incommoder, s'ils prenoient le parti d'assiéger la ville. Il ne dissimula point qu'il avoit eu la curiosité de connoître de près

cette effroyable multitude que traînoit avec lui le duc de Bourgogne :
 » tout ce qui brille , dit-il , n'est pas
 » or » : Dans les différentes escarmouches où la cavalerie Françoisse s'est engagée avec celle des ennemis , elle a toujours remporté quelque avantage malgré l'inégalité du nombre. Louis plus tranquille fit rendre à Dieu des actions de grâces pour les heureux succès de ses armes , & ordonna l'enregistrement des privilèges qu'il accordoit aux villes de Saint-Quentin & d'Amiens , sans aucun égard aux remontrances des cours souveraines qui trouvoient ces privilèges excessifs.

Dans l'armée que Louis commandoit en personne , se trouvoient le jeune Nicolas duc de Lorraine , le seigneur de Lescun , à la tête d'un corps de noblesse Bretonne , & le duc de Guienne , qui croyant que la guerre se faisoit pour lui , avoit jugé que sa présence seroit nécessaire. pour en accélérer le dénouement. Celui-ci, pendant la marche , dépêcha un messager secret au duc de Bourgogne , avec ces mots écrits de sa main & enveloppés dans une

ANN. 1471. *boule de cire : mettez peine de con-
 tenter vos sujets & ne vous souciez ,
 car vous trouverez des amis.* Char-
 les ne pouvoit pas se méprendre au
 motif de ce message , il savoit ce
 qu'on exigeoit de lui : le connéta-
 ble avec lequel il s'étoit réconcilié
 en apparence , ne cessoit de lui ré-
 péter que le moyen d'écarter l'ora-
 ge prêt à fondre sur sa tête , étoit de
 consentir enfin au mariage de sa fille
 avec le frere unique du roi ; que
 tous les grands n'attendoient que cet
 événement pour abandonner le mo-
 narque & former une nouvelle union
 plus durable que celle qui avoit
 ébranlé le trône dans la guerre du
 bien public. Le duc de Bretagne
 étoit entré dans les vues du con-
 nérable , & pour engager le duc de
 Bourgogne à s'y conformer , il lui
 exagéra le danger de sa situation : il
 lui fit donner avis par un messager ,
 que le roi entretenoit des intelli-
 gences dans Anvers , Bruges &
 Bruxelles ; que ces villes étoient sur
 le point de se révolter : qu'enfin
 on étoit résolu d'aller l'assiéger jus-
 ques dans la ville de Gand. *Dites
 à votre maître ,* répondit Charles ,

qu'il est mal informé & qu'il écoute trop de mauvais serviteurs qui ne lui débitent de fausses nouvelles que pour l'empêcher de remplir ses engagements : il connoît bien peu les villes dont il parle , s'il s'imagine qu'il soit possible de les assiéger. Rapportez-lui que je suis en marche pour passer la Somme & présenter la bataille au roi , s'il ose l'accepter.

Ann. 1471.

En effet , après avoir donné de l'inquiétude à différentes places , il tombe tout-à coup sur Pequigni , ville bien fortifiée & qui commandoit un pont sur la Somme. La garnison consistoit en cinq cens francs archers & quelques hommes d'armes que l'espoir du butin avoit attirés hors des murs, & qui furent si brusquement assaillis qu'ils périrent presque tous ou furent faits prisonniers. La ville fut emportée ; & la citadelle , où s'étoit retiré le reste de la garnison , ne tint que trois jours.

Le duc de Bourgogne emporte d'assaut la ville de Pequigni , & passe la Somme.

Comines.
Meyer.
Le Grand.

Ce premier succès accrut l'audace de Charles : maître d'un pont sur la Somme , il fit passer cette rivière à toutes ses troupes , s'approcha des murs d'Amiens & vint assiéger son camp entre cette grande ville , &

 ANN. 1471.

l'armée royale. Jamais il ne mérita mieux le nom de *séméraire* : l'envie de braver Louis, lui fit oublier qu'en portant ainsi ses forces au-delà de la Somme, il laissoit ses pays en proie aux garnisons d'Amiens & de Saint-Quentin; qu'il rendoit ses convois lents & difficiles, & qu'il exposoit ainsi son armée à périr de faim & de misère. Cette faute décida du sort de toute la campagne, & peut-être eût-elle entraîné la ruine entière de Charles, s'il eût eu en tête un ennemi moins défiant & moins circonspect que Louis. Le connétable, le maréchal de Rouault, le seigneur de Crussol, sortent de Saint-Quentin, se répandent dans l'Artois, pillent cette riche province & reviennent chargés de butin. Dammartin de son côté sort d'Amiens, attaque un grand convoi, le disperse & conduit dans la ville soixante charriots chargés de toutes sortes de munitions : les escarmouches devinrent de jour en jour plus fréquentes & plus vives, & presque toujours les Bourguignons furent battus : une seule se termina à l'avantage du duc, & faillit à cou-

fter la liberté ou la vie au comte de
 Dammartin. Informé qu'un grand
 convoi arrivoit au camp des Bour-
 guignons, le comte fit partir qua-
 rante hommes d'armes qu'il chargea
 de s'en emparer : ils arriverent trop
 tard & furent découverts. Charles
 sur le champ envoie dix mille hom-
 mes pour les enlever : Dammartin
 qui apperçut du mouvement dans
 l'armée Bourguignone, s'avance avec
 quelques hommes d'armes pour al-
 ler à la découverte. Bien-tôt il ren-
 contre les gens d'armes François
 qui fuyoient à toutes brides, pour-
 suivis par un détachement de l'ar-
 mée Bourguignone : il les arrête
 & les remène à l'ennemi. Quinze
 ou seize sont renversés du premier
 choc ; les autres prennent la fuite &
 entraînent Dammartin lui-même.
 Le vicomte de Narbonne, qui du
 haut des murs voit le désordre, s'a-
 vance avec trente hommes d'armes
 & se tient derriere la barriere pour
 recevoir les fuyards : Dammartin
 passe sous la barriere, empoigne une
 lance que lui offre un page & mon-
 tre une contenance si fiere qu'il ar-
 rête l'ennemi : sa bravoure & la

~~Apr. 1430.~~ sage conduite du vicomte de Narbonne sauverent la ville qui pouvoit être emportée du premier abord.

La position inconsiderée du duc de Bourgogne entre le camp royal & une garnison aussi nombreuse que l'étoit celle d'Amiens, faisoit desirer à presque tous les capitaines que le roi acceptât la bataille que lui présentait le duc, c'étoit en particulier l'avis de Dammartin, le général le plus expérimenté de son siècle ; il offroit de faire une sortie avec sa garnison, & de charger l'ennemi en queue, tandis que l'armée royale l'attaqueroit en face. Ce projet eut un si grand nombre de partisans, que Louis ne put se dispenser d'assembler un conseil de guerre pour l'examiner. De Beuil, obligé de dire le premier son avis, répondit que se n'étant jamais trouvé dans une armée aussi nombreuse, il n'avoit point appris comment on faisoit manœuvrer une si énorme masse, que les armées des François & des Anglois qui s'étoient signalées par de si beaux exploits sous le regne précédent, ne passoient point dix

mille hommes & ne ressembloient en rien à cette effroyable multitude qu'on pouvoit appeller un peuple plutôt qu'une armée ; qu'il ne prévoyoit pas quel seroit l'événement de la bataille qu'on proposoit , mais qu'il concevoit encore moins comment on pourroit empêcher le désordre & la confusion. Dammartin représenta que le même inconvénient se rencontreroit dans l'armée ennemie , puisqu'elle étoit aussi nombreuse & beaucoup moins disciplinée : il dit que pour éloigner toute partialité , il étoit à propos que chacun donnât son avis par écrit. Ce conseil fut suivi , & la bataille fut décidée à la pluralité des voix : mais lorsqu'il fut question de régler le rang & l'ordre qu'on tiendrait dans l'attaque , la dispute se ranima & l'on fut obligé de se séparer sans avoir rien conclu. Louis qui n'avoit assemblé ce conseil de guerre que par déférence pour ceux qui proposoient la bataille , & qui au fond n'avoit aucun dessein d'exposer au hazard des avantages certains , vit avec satisfaction un dénouement si conforme à ses vûes. Il persista dans

 ANN. 1471.

son premier dessein , continua de harceler l'armée ennemie & de lui enlever ses convois , & contint la sienne dans un camp bien retranché où elle ne pouvoit être forcée d'accepter la bataille. L'abondance regnoit dans son camp, ainsi que dans ses places fortes , au lieu que l'armée ennemie éprouvoit toutes les horreurs de la famine ; elle ne tiroit ses convois que de pays très-éloignés , il falloit presque des armées pour escorte , encore étoient-ils souvent enlevés : le découragement , la disette , la désertion & les maladies la consommoient à vue d'œil. Au chagrin que causoit à Charles un pareil spectacle , se joignirent des nouvelles plus accablantes encore. Les troupes qu'il avoit laissées pour la défense du duché de Bourgogne , avoient été battues en différentes rencontres par l'armée royale que commandoient le dauphin d'Auvergne & le maréchal de Commines : la province étoit ouverte au pillage des François , & n'avoit aucun espoir d'être secourue. Il cachoit avec soin ces nouvelles à son armée , il annonçoit au contraire ,

des victoires éclatantes & les avantages les plus signalés : mais il sentoît qu'il ne pouvoit entretenir long-tems cette erreur, ni empêcher que la vérité ne perçât : dans ces cruelles extrémités, il prit un parti qui dut coûter infiniment à son ame si fiere & si hautaine : il demanda au roi une trêve, & pour l'obtenir plus sûrement, il lui fit dire qu'il étoit surpris qu'un prince aussi sage que lui se fût engagé dans une guerre dont il ignoroit le motif secret : qu'il vouloit bien lui révéler une intrigue, qui, sans doute, ne lui plairoit pas ; & après lui avoir donné divers éclaircissemens, il lui demandoit s'il vouloit le pousser à bout. Louis ouvrit les yeux & fut honteux de se trouver le jouet de son frere : il se repentit de s'être jetté si légèrement dans une entreprise où il ne voyoit plus que des écueils. Sa défiance naturelle lui peignit le danger plus grand qu'il n'étoit en effet ; il perdit de vue son ennemi humilié & réduit à lui demander grace, pour ne penser qu'aux périls où il avoit été exposé, & qui le menaçoient encore. Qu'alloit-il devenir.

ANN. 1471.

Le duc demande & obtient une trêve.

ANN. 1471. si Edouard , après avoir triomphé de ses ennemis , profitoit de la circonstance pour tomber sur la Normandie ? Si le duc de Bourgogne , écoutant ses vrais intérêts , se rendoit aux vœux du duc de Guienne , & de ses partisans : si tous ensemble ils formoient une ligue pour le dépouiller de son autorité , & peut-être de son rang ? D'un autre côté , il ne pouvoit pas se dissimuler que son ennemi ne lui demandoit une trêve que pour se tirer d'un mauvais pas , & se mettre en état de recommencer la guerre avec plus d'avantages ; mais ce danger étoit éloigné , au lieu que l'autre étoit très-urgent : il falloit prendre sur le champ son parti , & Louis n'en vit point de meilleur que d'accorder la trêve que lui demandoit le duc. On nomma pour conservateurs , c'est-à-dire , pour juges des différens qui pourroient survenir entre les sujets des deux états , les commandans des places frontières : ce furent de la part de la France , Dammartin , Moui , Tanguy du Châtel & Châtillon ; de la part du duc de Bourgogne , Ravestein Desquey.

des, Imbercourt & Rothelin : on conserva aux alliés de part & d'autre la liberté d'accéder à la trêve dans l'espace de trois mois.

Ann. 1471.

Cette trêve déplut également aux sujets du roi qui lui étoient demeurés fideles, & à ceux qui ne lui avoient montré de l'attachement que pour le trahir. Comme ils ignoroient les uns & les autres les motifs qui l'avoient déterminé à prendre un parti si contraire en apparence aux vrais intérêts de l'état, ils en imaginèrent d'autres qui ne faisoient honneur ni à ses lumieres, ni à son courage. Les Parisiens affichèrent des placards où ils se déchaînoient sans ménagement contre les conseillers du monarque : le duc de Bretagne ne pouvant cacher le mépris que lui inspiroit la conduite de Louis, l'appella hautement *le roi couard*. Le duc de Bourgogne étoit peut-être alors le seul qui lui rendît justice, mais il gardoit le silence & étoit si humilié de la démarche à laquelle il s'étoit vu réduit, que ne pouvant soutenir les regards de son armée, il se renferma long-temps dans sa tente. Louis ne jugeant pas

ANN. 1471.

à propos de dévoiler le mystère ; congédia ses troupes & reprit tranquillement le chemin de la Touraine. Il traversa Paris , & comme il étoit instruit du mécontentement général des habitans , il affecta des manieres populaires , visita les principaux bourgeois , & voulut allumer lui-même le feu de la saint Jean. Il continua sa route & ne tarda pas à recevoir la nouvelle de la triste révolution qui venoit d'arriver en Angleterre.

Nouvelle révolution en Angleterre.

Rap. Thoyr.

Hume.

Manusc. de le Grand.

Edouard , ayant abordé dans cette île avec deux mille hommes seulement , s'annonça comme un suppliant qui ne songeoit plus à disputer la couronne , & qui se bornoit à réclamer la protection des loix pour jouir au moins du patrimoine que lui avoient laissé ses ayeux. Après avoir trompé les habitans d'Yorck par cette modération apparente , & avoir pour ainsi dire sondé le terrain , il changea de langage & prit la route de Londres , à la tête d'une troupe qui grossissoit tous les jours : le duc de Clarence , secrètement réconcilié avec son frere , vint le joindre à la tête

d'une armée de douze mille hommes. Londres ouvrit ses portes : ANN. 1471.
 Edouard remonta sur le trône , & le malheureux Henri fut renfermé dans son ancienne prison. Warwick considérablement affoibli par la trahison de son gendre , & justement étonné d'une révolution si prompte , avoit encore une ressource , c'étoit d'abandonner pour quelque tems le voisinage de Londres , de se retirer vers le port , où l'on attendoit l'arrivée de la reine Marguerite , & du jeune Edouard , avec de nouveaux renforts ; mais ayant appris que ces troupes étoient commandées par le duc de Sommerfet & les autres chefs du parti de Lancastre , ses ennemis personnels , il craignit de se présenter devant eux , dans la posture d'un suppliant , & préféra une mort glorieuse à une démarche qui lui parut avilissante : avec le corps de troupes qui lui restoit , il vole à la rencontre de son ennemi , lui livre bataille dans la plaine de Barnet , & tombe percé de coups avec son frere , le marquis de Montague.

2. Dans le même tems , abordoient en Angleterre la reine Marguerite ,

ANN. 1471.

son fils & tous les partisans de la maison de Lancastre ; que les révolutions précédentes avoient obligés à quitter leur patrie , & qui y retournoient alors sous de funestes auspices : ils apprirent , en arrivant , le désastre de leur parti , la prison de Henri , la défaite & la mort de Warwick. A cette nouvelle , Marguerite qui avoit affronté les plus grands dangers , se souvient qu'elle est mere ; elle tombe en foiblesse & ne recouvre l'usage de ses sens que pour dérober , s'il est possible , son fils à tous les regards : elle s'enfuit secrètement avec lui , & va le cacher dans le couvent de Beaulieu : ses partisans , au contraire , que ce nouveau malheur avoit rendus furieux , levent des troupes , ramassent les débris de l'armée de Warwick , & se hâtent de se mettre en état de disputer la couronne à l'usurpateur : mais sentant combien la présence de la mere & du fils étoit nécessaire pour animer le soldat , ils cherchent le lieu de leur retraite , & après l'avoir découvert , ils n'oublierent rien pour communiquer à cette mere éplorée les senti-

meus dont ils étoient animés eux-mêmes : ils la conjurèrent de ne pas trahir l'espérance de tant de braves gens , prêts à se dévouer à la mort pour venger la querelle ; ils lui représenterent l'inutilité , le danger même du parti qu'elle avoit pris ; car quel succès pouvoit-elle en attendre ? c'étoit livrer elle-même son fils entre les mains d'un tyran. Le parti de Lancastre , lui dirent-ils , n'est point encore abattu ; de nouveaux renforts arrivent de toutes parts : montrez seulement à vos soldats ce visage auguste & serein , qui tant de fois a décidé le sort des combats. Marguerite consentit à se mettre à la tête des troupes , mais elle demanda les larmes aux yeux la permission de renvoyer son fils en France : à cette condition il n'y avoit plus de dangers qu'elle ne fût prête d'affronter : l'impitoyable Sommerset rejetta cette demande & représenta à la reine le tort qu'une pareille démarche feroit à la réputation de son fils : que diroit la nation , si celui qui devoit être son maître prenoit lâchement la fuite , pendant que ses fideles sujets sacri-

Ann. 1470.

Ann. 1471. fieroient pour lui leur fortune & leur vie ? Lui seul, ajoutoit-il , est digne de les commander , sa personne gagnera le cœur des peuples qui ne verront point d'un œil indifférent le digne héritier & le successeur de tant de héros. Marguerite cédant à la nécessité , conduisit son fils à l'armée : on s'avança jusqu'à Tewkesburi , dans le dessein de gagner le pays de Galles. Edouard ne leur en laissa pas le tems , il les atteignit & leur livra bataille : la plupart des chefs du parti de Lancastre périrent les armes à la main , Marguerite & son fils furent faits prisonniers. Ce jeune prince parut devant le vainqueur avec une contenance assurée : *comment as-tu osé lui dit Edouard , te montrer ici & y lever l'étendart de la révolte ? j'y suis venu , répondit le jeune prince , pour y revendiquer une couronne qu'ont portée mes peres & qui n'appartient qu'à moi.* Loin d'admirer la noblesse & la fermeté de cette réponse , Edouard eut la lâcheté de frapper le jeune prince au visage ; ses freres plus lâches encore & plus féroces , le poignarderent : on fit le même

traitement au foible & malheureux Henri : & Marguerite fut enfermée Ann. 1475.
dans la tour de Londres, d'où nous
la verrons sortir pour revenir en
France.

La révolution qui se fit en Angleterre, en opéra une autre dans l'état & la fortune des princes François. Le duc de Bourgogne, qui pendant la dernière guerre s'étoit tenu sur la défensive, devint l'agresseur, & Louis qui s'étoit servi de son alliance avec Henri & Warwick pour contenir le duc de Bretagne, se trouvant sans alliés & voyant le nombre de ses ennemis considérablement accru, renonça à tout projet de conquête & ne songea plus qu'à déconcerter les desseins de ses adversaires. Déjà le duc de Bourgogne menaçoit de recommencer la guerre sous prétexte qu'on ne lui avoit pas encore rendu quelques petites places qui lui avoient été promises : Louis les rendit, la trêve fut confirmée : les négociations, les complots recommencerent, & vont occuper la scène pendant une année entière.

Ann. 1478.
Négociations
& intrigues
sur le maria-
ge du duc de
Guienne avec
Marie de
Bourgogne.
Comines.
Godefroi.
Le Grand.

Quoique le dénouement prompt & inattendu de la dernière guerre, eut dérangé les projets de ceux qui désiroient le mariage du duc de Guienne avec Marie de Bourgogne, ils ne perdirent point tout espoir de réussir ; ils crurent que les revers humilians que Charles venoit de subir, lui feroient sentir le besoin qu'il avoit de se faire des alliés : ils le presserent plus que jamais de se rendre aux vœux de tous les grands & de cimenter par un mariage universellement désiré, une confédération dont il devoit recueillir les principaux avantages. Charles feignit de se rendre aux représentations qu'on lui fit, il promit même d'accomplir dans peu ce qu'on demandoit de lui ; mais au fond il n'avoit aucun dessein de remplir jamais ses promesses. Cependant le duc de Guienne se croyant déjà assuré du succès, ne gardoit plus de ménagement avec son frère : envain Henri, roi de Castille, sollicité par Louis, demandoit l'accomplissement du mariage avec sa fille, & pressoit le jeune prince de venir incessamment se

montrer à ses nouveaux sujets. Celui-ci qui ne s'étoit prêté à cet arrangement que pour mieux tromper son frere , cessa dès-lors de se contraindre & n'écouta plus que ceux qui l'entretenoient de son mariage avec l'héritière de Bourgogne : il crut l'affaire si avancée qu'il envoya à Rome l'évêque de Montauban , solliciter les dispenses nécessaires pour cause de parenté. Louis se doutoit de l'intrigue , mais il ne savoit encore ni les conditions du traité , ni le nom des personnes qu'on faisoit agir : le hazard le servit mieux que son inquiète vigilance. Olivier le Roux , à son retour de Castille , reçut ordre de s'arrêter quelque tems à la petite cour du comte de Foix , pour sonder adroitement les dispositions de ce prince , & tirer de lui quelques éclaircissemens. Le Roux se trouva logé dans la même chambre qu'avoit occupée peu de jours auparavant Henri Miles , député du duc de Bretagne. Dans un coin de cette chambre , il apperçut un tas de papiers déchirés , il ne résista point à la curiosité de les lire , & parvint à rétablir plusieurs dépêches impor-

 ANN. 1471.

tant qu'il ne manqua pas de com-
 muniquez au roi. Dans l'une on li-
 soit que le duc de Guienne & ses
 partisans offroient au duc de Bour-
 gogne pour premiere condition du
 traité d'alliance, la restitution des
 villes de Saint-Quentin, de Roye
 & d'Amiens. Une autre contenoit
 un projet de ligue offensive entre
 Charles & Edouard, lesquels par-
 tageoient entre eux les plus riches
 provinces du royaume : Edouard de-
 voit se mettre en possession de la
 Normandie & de la Guienne, tan-
 dis que Charles s'empareroit de la
 Champagne & de l'Isle de France.
 Ces divers projets allarmerent Louis
 & partagerent son attention, mais
 ce qui l'occupoit & l'inquiétoit, c'é-
 toit le fatal mariage de son frere
 avec la princesse de Bourgogne.
 Ayant appris que déjà on sollici-
 toit une dispense, Louis dépêcha
 promptement une ambassade vers le
 souverain pontife, pour le prier de
 la refuser ou de la révoquer sur le
 champ, au cas qu'elle fût accordée.
 Paul II étoit mort, & les cardi-
 naux lui avoient donné pour succes-
 seur François de Royere, qui prit

le nom de Sixte IV. Compaing ,
 conseiller de la cour , & Raguier ,
 secretaire du roi , chargés de cette
 ambassade , exposèrent au souverain
 Pontife la conduite que Louis avoit
 constamment tenue à l'égard de son
 frere : le roi , dit Compaing , mal-
 gré les raisons qu'il a de se plain-
 dre de ce jeune prince , n'a pas laissé
 de lui céder le duché de Guienne ,
 apanage beaucoup plus considéra-
 ble que celui qu'ont assigné aux fils
 de France les états du royaume. Le
 prince en acceptant ce don jura sur
 les reliques les plus révérees de re-
 noncer pour jamais à épouser la fille
 du duc de Bourgogne , l'ennemi le
 plus irréconciliable & le plus ardent
 qu'ait le monarque. Après avoir
 prêté ce serment il a fait demander
 en mariage & fiancé solennelle-
 ment la princesse Jeanne , héritiere
 présomptive du trône de Castille ,
 & le roi persuadé que son frere
 agissoit de bonne foi , s'est rendu
 garant de cette alliance : cependant
 au mépris des sermens & des traités
 les plus solennels il recherche au-
 jourd'hui la princesse de Bourgo-
 gne , & ose demander au saint siége

ANN. 1471.

une dispense pour contracter ce coupable engagement : que dira le roi de Castille, lorsqu'il se verra si honnêtement trompé ? Où ne portera-t-il pas son ressentiment, & que de sang va couler pour laver ces outrages ! Compaign ajouta que le roi pour se ménager la protection du saint siège avoit aboli la pragmatique dans son royaume ; que cette déférence aux volontés du pape, avoit excité les plaintes de tous les ordres de l'état ; que les cours souveraines & le clergé François soupiroient après le rétablissement de la pragmatique : que le roi cependant promettoit de persister à s'y opposer pourvu que de son côté le pere commun des fidèles lui accordât sa juste demande, & concourût avec lui à maintenir l'union entre les princes chrétiens.

Tandis que le monarque prenoit ces mesures auprès du saint siège, il envoyoit en Guienne le seigneur du Bouchage, chargé de concerter ses démarches avec Beauveau, évêque d'Angers, l'un des favoris de son frère. Du Bouchage représenta fortement au prince qu'il s'ex-

posoit

posoit à un malheur infaillible , en ~~violant un serment fait sur la vraie~~
 croix de saint Lo , dont le danger Ann. 1471.
 de l'enfreindre est si grand comme de
 mourir malvaisement au dedans l'an ,
 & toujours est infailliblement arrivé
 à ceux qui sont venus contre les ser-
 mens faits sur ladite vraie croix. En-
 suite il lui fit sentir qu'il ne de-
 voit pas regarder la fille du duc de
 Bourgogne , comme un parti bien
 avantageux ; que quoique la duchesse
 n'eût point eu d'enfans depuis qu'elle
 étoit mariée , la nature pouvoit lui
 donner un fils , & que dans ce cas
 la jeune princesse n'auroit qu'une
 dot modique ; qu'il ne devoit pas
 perdre de vue , les droits qu'il avoit
 à la couronne , droits d'autant
 moins éloignés que le roi son frere
 n'avoit qu'un feul fils , d'une com-
 plexion très-délicate & très-foi-
 ble ; qu'il étoit donc de son inté-
 rêt de s'opposer fortement aux en-
 treprises violentes du duc de Bour-
 gogne : qu'il ne pouvoit ignorer les
 maux que cette maison avoit faits à
 la France, sous les regnes précédens :
 que Charles , héritier de l'ambition
 & de la haine de ses peres ne met-

Ann. 1471.

roit plus de bornes à ses prétentions ; & tendoit visiblement à s'emparer lui même du trône ou à démembre la monarchie : que le roi avoit peine à se persuader que son frere songeât sérieusement à s'allier avec cet ennemi commun , mais que pour rassurer entièrement le monarque , il devoit éloigner pour jamais des serviteurs infidèles , qui ne se servoient de son nom que pour tramer des complots : que déjà l'on avoit pressé le duc de Calabre , le sire de Beaujeu & la duchesse de Savoie , d'entrer dans une ligue contre le roi : qu'on parloit même de rappeler le comte d'Armagnac , cet homme dangereux , pros crit par plusieurs arrêts des cours souveraines ; & que de pareilles démarches étoient au fonds de vraies hostilités.

Le duc de Guienne n'opposoit à ces faits que des plaintes vagues ou des mensonges inutiles. Le seigneur de Lescun qu'il avoit fait venir de Bretagne pour lui confier le gouvernement de la Guienne , imagina une meilleure défaite : il proposa de faire épouser au prince une fille cadette du comte de Foix , & envoya

demande au roi son agrément pour ce mariage : Louis n'eut garde de l'accorder : le comte de Foix possédoit, outre le comté de ce nom, le pays de Bigorre & la principauté de Bearn : ses enfans étoient héritiers du royaume de Navarre : il avoit déjà marié une de ses filles, au duc de Bretagne ; si le duc de Guienne épousoit l'autre, il pouvoit se former entre tous ces princes une alliance qui ne laisseroit au monarque qu'une autorité précaire sur une partie considérable du royaume. Cependant pour ne pas aliéner une maison puissante, & augmenter le nombre de ses ennemis, il ne voulut point rejeter ouvertement la demande qu'on lui faisoit ; il prit le parti d'écrire à du Bouchage, d'éluder adroitement la proposition *Mettez-y tous vos cinq sens de nature si vous venez à bout de ce point, vous me mettrez en paradis.*

Rejeter ainsi sous divers prétextes tous les partis qu'on lui proposoit, ç'eût été annoncer le dessein formel de ne jamais marier son frere, & ce dessein auroit paru odieux :

ANN. 1471.

Louis le sentit, & n'osant plus insister sur l'engagement pris avec Jeanne de Castille, parce qu'il connoissoit la répugnance du jeune prince pour une personne à qui l'on disputoit jusqu'à sa naissance, il ne fit point difficulté de proposer Anne de France, sa fille aînée, déjà promise à Nicolas duc de Lorraine. Louis offrit à son frere, en considération de ce mariage, le Rouergue, l'Angoumois, le Limosin & le Poitou, cinq cens lances payées sur le trésor royal & la lieutenence générale du royaume : ces offres étoient trop magnifiques pour qu'on les crût sinceres, & comme on en pénétra le motif, on ne daigna pas même y faire attention.

Après avoir inutilement déployé toutes les ressources de la politique, Louis qui n'espéroit plus de guérir la défiance de son frere ni de vaincre son opiniâtreté, tourna ses batteries contre le duc de Bourgogne lui-même ; mais ne pouvant se dissimuler les sentimens de haine & de vengeance dont ce prince étoit animé, il craignit avec raison de se compromettre en lui faisant de cer-

taines ouvertures , qui peut-être seroient rejetées, & que dans ce cas on ne manqueroit pas de rendre publiques. Pour obvier à cet inconvénient, & préparer l'attention du duc aux propositions qu'il vouloit lui communiquer , Louis fit passer en Bourgogne un homme sans caractère, lequel devoit dire au duc, comme de lui-même , que s'étant rendu à la cour de France pour ses affaires particulières , il avoit eu occasion de s'entretenir familièrement avec le monarque , & que la conversation étant tombée sur le duc , Louis avoit paru plein d'estime & d'admiration pour ce prince : qu'agréablement surpris de trouver le monarque en de si favorables dispositions il avoit osé lui dire que Charles ne pensoit pas moins avantageusement sur son compte , & qu'il préféreroit son amitié à celle des princes qui l'avoient si lâchement abandonné dans le besoin : que ce discours avoit causé une joie si sensible au roi , qu'il n'avoit pu s'empêcher de dire que Charles & lui étoient faits pour être amis , & que s'ils eussent mieux entendu leurs in-

~~1471~~

Ann. 1471.

intérêts, ils auroient vécu en bonne intelligence, & se feroient agrandis aux dépens de leurs ennemis respectifs : qu'il avoit dressé un plan de conciliation & qu'il l'auroit déjà communiqué au duc, s'il eut espéré de le trouver dans des dispositions plus favorables, mais que jusqu'à ce jour il avoit de fortes raisons de se plaindre du peu de confiance que lui témoignoit ce prince.

Soit que Charles sentît ou rendoit ce discours, soit qu'il ne cherchât qu'à s'égayer un moment, il y fit une réponse moitié sérieuse, moitié badine : il dit que ces beaux propos s'accordoient mal avec les avis qu'il recevoit d'ailleurs ; que le roi, s'il avoit véritablement envie d'être de ses amis, avoit un moyen bien simple de lui prouver la vérité de ses sentimens : qu'il commençât par lui rendre Saint-Quentin, Amiens & les autres places qu'il lui avoit enlevées contre la foi des traités : qu'un petit intérêt ne devoit point arrêter un prince qui méditoit de si grandes choses. Cette réponse étoit assaisonnée de maximes populaires : *qui fera sage n'aura dommage : on fera tant que les oisons meneront les oies paître.*

Charles étoit alors parvenu au comble de la fortune ; les disgrâces qu'il avoit essuyées dans la dernière guerre, lui avoient valu des avantages plus solides qu'il n'en eût pu retirer des succès les plus brillans. Immédiatement après la conclusion de la trêve, il avoit convoqué les états de toutes ses provinces, pour leur remonter que le roi n'avoit pris le parti de l'attaquer, que parce qu'il s'étoit flatté de le prendre au dépourvu ; qu'on seroit nécessairement exposé au même malheur, si, à l'exemple de la France, la Bourgogne n'avoit un corps de milice toujours subsistant ; que pour éviter toute surprise & mettre à couvert les fortunes des particuliers, il s'agissoit seulement de faire un nouveau fonds pour souder huit cens lances, dont la dépense pouvoit monter à six - vingt mille écus par an. Les états accorderent le nouveau subside sans réfléchir aux suites que pourroit avoir ce premier engagement. Ils ne tarderent pas à s'apercevoir de la faute qu'ils avoient faite : Charles qui sentoit croître son ambition à proportion des moyens qu'il avoit pour la satisf-

Ann. 1471.

faire, doubla & tripla le nombre des compagnies d'ordonnance, & porta le premier fonds de six-vingt mille écus à cinq cens mille indépendamment des autres impôts. Sa cour étoit alors le centre des négociations : tous les princes briguoiient son alliance, & la mettoient à l'enchere, si l'on peut ainsi s'exprimer : son seul embarras étoit de se décider entre des propositions toutes avantageuses, mais contraires les unes aux autres. Les ducs de Guienne & de Bretagne, le connétable, & plusieurs autres grands vassaux, l'invitoient à rompre la dernière treve, & s'engageroient à faire soulever les peuples en sa faveur : ils lui offroient pour préliminaire du traité la restitution d'Amiens & de Saint-Quentin, mais ils exigeoient que le duc affermât cette alliance par le mariage de sa fille unique avec le duc de Guienne, & qu'il renonçât absolument au projet d'appeller les Anglois en France. D'un autre côté, Edouard qui sembloit disposé à faire valoir les droits de sa couronne sur la Guienne & sur la Normandie, & qui ne pouvoit y réussir qu'autant qu'il seroit aidé par

le duc de Bourgogne, lui propoſoit de partager entr'eux le royaume de France; mais il vouloit être aſſuré que le duc ne marieroit point ſa fille au frere du roi, autrement il déclaroit qu'il ſe joindroit à Louis pour empêcher une union plus fatale à l'Angleterre qu'à la France. L'oppoſition du Monarque Anglois au mariage projeté entre l'héritiere de Bourgogne & le frere du roi, n'étoit pas ſans fondement : comme Louis n'avoit qu'un fils d'une ſanté chancelante, on regardoit toujours le duc de Guienne comme l'héritier du trône, & dans cette ſuppoſition, les Anglois ne pouvoient enviſager ſans effroi une alliance qui devoit un jour réunir les vaites poſſeſſions de la maiſon de Bourgogne à la couronne de France; car alors quel eſpoir leur reſtoit-il de recouvrer la Normandie & la Guienne? Comment conſerveroient-ils Calais, la ſeule place qu'ils poſſédaſſent encore dans le continent? Qui pouvoit même les aſſurer que les François ne profiteroient pas de leur ſupériorité pour venir les attaquer juſques dans leurs propres foyers? La demande

Ann. 1471.

d'Edouard s'accordoit parfaitement avec les dispositions secrètes de Charles, qui n'eut jamais aucun dessein de conclure ce mariage; mais il ne savoit quel fond il devoit faire sur l'alliance d'un roi naturellement indolent, & d'un gouvernement orageux toujours à la veille d'effuyer de nouvelles révolutions. En se liant avec Edouard, il falloit renoncer à l'alliance des princes François, s'attendre même à les voir se réunir au monarque. Ceux-ci informés de l'opposition qu'Edouard apportoit à leur dessein, députerent au duc le Seigneur d'Urfé, pour lui représenter qu'ils étoient assez forts, en se réunissant, pour contraindre le roi d'accéder à toutes les conditions qu'ils voudroient lui imposer; que l'alliance d'Edouard ne serviroit qu'à les décrier aux yeux de la nation: enfin ils lui reprochoient de ne pas aimer le bien du royaume, s'il pensoit sérieusement à rappeler les Anglois en France. Ce reproche parut si singulier au duc, qu'il ne put s'empêcher d'en rire: *J'aime mieux,* dit-il, *le bien du royaume, que M^r. d'Urfé ne pense; car au lieu d'un roi*

qu'il y a en France, j'y en voudrois
fac. Vous sacrilège, & qui montre
assez quels enfans nourrissoit alors la
patrie.

Ann. 1471

Louis qui ne pouvoit deviner les dispositions secrètes du duc de Bourgogne, touchant le mariage de sa fille, & qui vraisemblablement ignoroit les obligations qu'il avoit au roi d'Angleterre, voulut entrer aussi en négociation, non qu'il eût dessein de rien conclure, mais uniquement pour endormir son ennemi, & l'empêcher le plus long-tems qu'il seroit possible de prendre un parti définitif. Le lecteur n'a point oublié l'adresse avec laquelle il avoit tenté de préparer l'esprit du duc à des propositions extraordinaires, en faisant passer auprès de lui un homme sans caractère: quoique la réponse n'eût pas été satisfaisante, Louis ne se rebuta point; & lorsqu'il crut avoir suffisamment excité la curiosité du duc, il lui adressa un plan de conciliation & de paix, dont voici la substance: Il y aura entre le roi, & le duc un traité de confédération & de fraternité: le duc prendra l'ordre de saint Michel, & le roi celui de

ANN. 1471.

la Toison : le dauphin épousera la fille du duc de Bourgogne, & au cas que ce mariage ne puisse accomplir, Charles promettra de ne la jamais donner au duc de Guienne : le roi abandonnera au duc, le comte de Nevers, avec leurs possessions, & le duc abandonnera semblablement au roi les ducs de Guienne & de Bretagne : le roi remettra au duc de Bourgogne les villes de Saint-Quentin, d'Amiens, de Roie & de Montdidier.

De toutes ces conditions, la dernière étoit la seule qui convînt à Charles; il espéra qu'il parviendrait à l'obtenir pour préliminaire, & qu'ensuite il déclarerait ses véritables sentimens sur les autres. Il feignit d'approuver le projet de conciliation, nomma des plénipotentiaires pour conférer avec ceux que le roi enverrait de son côté; mais comme il ne doutoit point que la crainte ne fût l'unique motif qui déterminoit le roi à rechercher son amitié & à lui faire des offres, il jugea sagement que plus il parviendrait à augmenter cette crainte, plus il faciliteroit la conclusion du traité;

ainsi, tandis qu'il entroit en négociation, il ne fit aucune difficulté de former contre lui une ligue offensive & défensive avec Ferdinand & Isabelle, princes de Castille, & avec dom Juan, roi d'Aragon, pere de Ferdinand. Dom Juan déclara, que bien que dans les traités qu'il avoit faits avec le roi de France, il eût promis de garder une exacte neutralité dans les guerres qui pouvoient s'élever entre la Bourgogne & la France, il se croyoit suffisamment autorisé par la conduite de Louis à révoquer cette promesse; que désormais il épouserait dans toutes les occasions les querelles du duc de Bourgogne, lequel promettoit aussi de ne point séparer les intérêts de la Bourgogne de ceux d'Aragon; & qu'ainsi ils ne pourroient désormais faire ni paix ni trêves avec la France, que d'un commun consentement.

Fier de ce nouvel avantage, & croyant avoir amené Louis au point de tout souffrir sans oser se plaindre, Charles donna une déclaration, portant, qu'attendu l'infraction que le roi avoit faite au traité de Péronne

Ann. 1471. en lui déclarant la guerre, il avoit encouru la peine portée contre celui des deux contractans qui l'enfreindroit le premier ; & qu'ainsi les provinces & états de la maison de Bourgogne étoient soustraits de droit au ressort du parlement & à la suzeraineté du roi : il érigea un conseil souverain à Malines, pour y juger les causes d'appel, & défendit à tous ses sujets sous peine de la vie de se pourvoir au parlement.

Louis ignora ou feignit d'ignorer cette déclaration : il fit partir Pierre Doriole & le Sire de Craon, pour rédiger avec les Ministres du duc le traité d'alliance & de fraternité, prolonger à la faveur des négociations la treve qui étoit près d'expirer, faire naître adroitement des difficultés qui en éloignant la conclusion du traité laissent néanmoins des espérances de le voir bientôt terminé ; enfin pour tenir le duc dans l'inaction, & ne prendre d'engagemens définitifs que lorsqu'il n'y auroit aucun moyen de reculer.

Tandis qu'il endormoit par des négociations frauduleuses le plus redoutable de ses ennemis, il portoit sa

principale attention sur la Guyenne, & combinait les moyens d'y faire une subite invasion. Desirant d'employer dans cette expédition Tanguy du Châtel, gouverneur de Roussillon, & ne voulant pas laisser cette province sans un général expérimenté, sur-tout dans un tems où elle pouvoit être attaquée par toutes les forces de l'Aragon, il engagea du Lau à traiter du gouvernement de Roussillon avec du Châtel, moyennant la somme de vingt quatre mille écus payable en deux termes. Tanguy stipula que si pour quelque cause que ce fût il étoit obligé de sortir de France, il pourroit se retirer en Roussillon, & continueroit d'y être obéi comme gouverneur; précaution qui marque assez le peu de confiance qu'avoient en Louis ceux mêmes qu'il honoroit de sa confiance.

Ann. 1481.

La Guienne, le foyer de la guerre, retentissoit déjà du bruit des armes; les ennemis du roi, les mécontents, les esprits turbulens & factieux, s'y rendoient de toutes parts, & s'y voyoient accueillis & honorés : la haine du roi étoit devenue un droit à la protection de son frère : le com-

Préparatifs de guerre.
Comines.
Belcar.
Dom Vaiss.
fette, hist. de
Languedoc.
Chron. Jean.
Cabinet de
Louis XI.
Manus. du
le Grand.

ANR. 1471. re d'Armagnac lui-même avoit été rappelé & rétabli dans une partie de ses possessions. Le duc de Nemours, le comte de Foix, sans se déclarer ouvertement, faisoient soulever la noblesse & les villes des provinces limitrophes. On ne parloit plus à la cour de Guienne que de réduire le roi, & de le pousser dans ses derniers retranchemens : *Anglois, disoit-on, Bourguignons, Bretons, & plusieurs autres, vont lui courre sus, & s'il entreprend quelque chose contre le duc, on lui mettra tant de lévriers à la queue qu'il ne saura de quel côté fuir.* Cette animosité, cette fermentation générale, étoient particulièrement dûes à Ode Daidie, Seigneur de Lescun : ce génie actif, nourri de factions & d'intrigues, & digne d'être opposé à Louis, faisoit mouvoir de concert la Guienne & la Bretagne, remuoit les cours d'Aragon, de Savoie & de Bourgogne, & menaçoit d'embraser la France par tous les côtés : cependant il avoit des contradictions à essuyer dans la cour d'un maître qu'il servoit avec tant de zèle & d'ardeur. Colette de Jambes, dame de Monforeau, jalouse

de la faveur du Ministre avoit formé contre lui une cabale, à la tête de laquelle se trouvoit le seigneur de Malicorne favori du duc. Cette dame, au rapport des auteurs contemporains, surpassoit en talens & en beauté toutes les femmes de son siècle : elle excelloit à danser, à chanter & à rimer. Dans un âge encore tendre, elle avoit inspiré la passion la plus vive à Louis d'Amboise, Vicomte de Thouars, qu'elle parvint à épouser. Après la mort du Vicomte, elle s'étoit attachée au duc de Guienne, dont elle eut deux filles. Comme les projets de Lescun avoient pour but un mariage qu'elle redoutoit, il n'est point surprenant qu'elle s'efforçât de lui rendre de mauvais offices. L'infatigable Ministre paroît à tout, & ne se déconcerta point. Louis de son côté faisoit avancer ses troupes, & distribuoit des postes à ses généraux : Dammartin devoit percer du côté de la Gascogne; Crussol par la Saintonge, & Tanguy du Châtel par le Poitou.

Tout annonçoit une guerre sanglante; on attendoit avec inquiétude la nouvelle des premières hostilités,

Le duc de
Guienne est
empoisonné.
Ibid.

lorsqu'on apprit que la dame de
 Ann. 1471. Monforeau touchoit à sa dernière
 heure, & que le duc de Guienne étoit
 dangereusement malade : on a tou-
 jours cru qu'ils furent l'un & l'autre
 empoisonnés (par le moyen d'une
 pêche préparée) ; & que les auteurs
 du crime furent Jean Faure de Ver-
 cors ou Versois, moine Bénédictin,
 abbé de saint Jean d'Angely, & un
 écuyer de la bouche du duc, nom-
 mé Henri de la Roche : il paroît
 qu'on n'eut dans ces premiers mo-
 mens aucun indice du crime : le moi-
 ne continua d'être en faveur, & fut
 même nommé un des exécuteurs tes-
 tamentaires de la dame de Monfo-
 reau; mais ce qui doit nous éton-
 ner, c'est que ce scélérat osât alors
 entretenir un commerce avec le roi.
 Nous l'apprenons d'une lettre que
 le monarque écrivit au comte de
 Dammartin : *M. le grand-maître, depuis les dernières que je vous ai écrites, j'ai eu nouvelles que M. de Guienne se meurt, & qu'il n'y a point de remède en son fait, & me le fait savoir un de ses plus privés qu'il ait avec lui, par homme exprès, & ne crois pas, ainsi qu'il*

dit, qu'il soit vif à quinze jours d'ici..... & afin que vous soyez assuré de celui qui m'a fait savoir les nouvelles, c'est le moine qui dit ses heures avec M. de Guienne, dont je me suis fort esbahi, & m'en suis signé depuis la tête jusqu'aux pieds.....

Plus le duc de Guienne s'affoiblissoit, plus il montrait d'ardeur pour l'exécution de ses projets : il dépêchoit des couriers à ses alliés, mettoit ses places en état de défense, convoquoit le ban & l'arrière-ban de son apanage. Craignant de se voir abandonné au moment de l'exécution, il s'avisa d'exiger de ses officiers, un nouveau serment de le servir envers & contre tous, sans en excepter le roi. La conjoncture n'étoit pas favorable ; son extrême maigreur, sa défaillance, l'empreinte de la mort déjà gravée sur son visage, glaçoient tous les cœurs. Plusieurs officiers, ne voulant point prêter ce serment, prirent la fuite ; d'autres, après l'avoir prêté, traitèrent secrètement avec les généraux ennemis, ou cherchèrent des moyens moins

odieux de rentrer en grace auprès
ANN. 1472. du roi.

Louis, qui ne cherchoit qu'à gagner du tems, envoyoit de nouveaux ambassadeurs au duc de Bourgogne, proposant de s'en rapporter au jugement de six arbitres sur les difficultés qui arrêtoient toujours les Plénipotentiaires ; & en cas que ces six arbitres se trouvassent eux-mêmes partagés, de choisir pour sur-arbitre le cardinal Bessarion, que le pape Sixte IV envoyoit pour son légat en France. Pendant qu'il proposoit à la cour de Bourgogne cet expédient, dans l'intention de traîner l'affaire en longueur, il tentoit d'intimider le duc de Bretagne, qui, plus voisin du danger, fortifioit ses places, & armoit ses sujets. Le monarque prenant occasion d'une lettre de Bretagne, où il n'étoit question que de préparatifs de guerre, chargea *Normandie*, héraut d'armes, d'aller porter cette lettre au duc ; de lui demander s'il en connoissoit l'écriture, & ce que signifioient ces armemens & tous ces préparatifs : avoit-il à se plaindre qu'on eût

« commis quelque contravention au
« dernier traité ? en ce cas , n'auroit-
« il pas dû commencer par deman-
« der une réparation convenable ?
« vouloir-il , sans motif , faire la
« guerre à son souverain ? on avoit
« peine à le croire ; si cependant c'é-
« toit là son intention , le roi sauroit
« venger ses droits , & feroit con-
« noître à l'Europe entière, qui avoit
« tort ou raison.

Le duc répondit « qu'il connois-
« soit l'écriture , & que cette lettre
« ne contenoit rien , qu'il ne voulût
« bien qui fût sçu ; qu'il ne voyoit
« pas quel sujet le roi avoit de se plain-
« dre , ni de lui reprocher d'enfrein-
« dre les traités , à lui qui s'étoit fait
« un devoir de n'y donner aucune
« atteinte , lors même qu'on ne les
« observoit pas à son égard : qu'il n'a-
« voit mis dans son pays aucune dif-
« férence entre les François & les
« Bretons ; qu'il n'en étoit pas de
« même dans les terres de l'obéis-
« sance du roi , où les Bretons étoient
« maltraités , rançonnés , & conti-
« nuellement exposés à des avanies
« publiques : qu'il étoit bien sin-
« gulier que le roi lui parlât de

Ann. 1472.

traité & d'alliance , tandis qu'on
 ANN. 1472. étoit informé que ce monarque ,
 voulant apparemment renouveler
 en France les ravages des anciens
 Normans , sollicitoit les Ecoſſois
 & les Danois à venir fondre ſur la
 Bretagne , s'engageant à leur aban-
 donner la propriété des terres qu'ils
 pourroient conquérir : que , con-
 noiſſant ces diſpoſitions du monar-
 que , & conſidérant d'un autre côté ,
 que la trêve étoit près d'expirer ,
 & que le Poitou étoit rempli de
 troupes , il avoit cru devoir armer
 de ſon côté , & ſe mettre en état
 de déſenſe.

Après avoir donné cette répoſe
 au héraut François , il conjura le duc
 de Bourgogne de ne pas trahir par
 de plus longs délais , l'eſpérance de
 ſes alliés : il lui peignit l'état dé-
 plorable où ſe trouvoit réduit le duc
 de Guienne , & l'exhorroit à rem-
 plir enfin les eſpérances de ce mal-
 heureux prince.

Louis , informé de ces ſollicita-
 tions , & connoiſſant enfin , par les
 préparatifs du duc de Bourgogne ,
 qu'il n'y avoit plus moyen de diffé-
 rer , envoya ordre à ſes Plénipo-

centiaires de conclure avec lui le traité de paix , aux conditions qu'il voudroit imposer. Ce traité frauduleux portoit : que le roi rendroit , préalablement au duc de Bourgogne les villes d'Amiens , de Saint-Quentin , de Montdidier & de Roye : qu'il lui abandonneroit le connétable & le comte de Nevers , prince de la maison de Bourgogne , mais ennemi déclaré de la branche regnante qui l'avoit dépossédé d'une partie de ses possessions : le duc en revanche abandonnoit au roi les ducs de Guienne & de Bretagne. Charles n'avoit aucun dessein de remplir cet engagement : il ne songeoit qu'à se remettre en possession des villes qu'il réclamoit , après quoi il déclareroit hautement qu'il pardonnoit au connétable & au comte de Nevers , & qu'il falloit que le roi pardonnât de son côté aux ducs de Bretagne & de Guienne , qu'autrement il voleroit à leur secours. L'intention de Louis n'étoit , comme nous l'avons déjà dit , que de gagner du tems , d'attendre la mort de son frere , & déclarer alors qu'il ne se croyoit pas obligé à

Ann. 1472.

Ann. 1472. tenir la parole à un prince qui avoit
agi de mauvaise foi.

Prieres publi-
ques: Mort de
Guillaume
Chartier, évê-
que de Pa-
ris.

Dans l'attente du dénouement, Louis ordonnoit des processions & des Prieres publiques, & comme il avoit une dévotion singulière à la Vierge, il voulut qu'on sonnât tous les jours la cloche à midi, & qu'alors tout le monde mît un genou en terre, & récitât trois fois l'*Ave Maria*. Au retour de la procession qui se fit à Paris, mourut subitement Guillaume Chartier, évêque de cette ville, prélat recommandable par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, mais qui avoit eu le malheur de déplaire au roi dans la guerre du bien public : effrayé des maux que cause une guerre civile, il avoit opiné à recevoir dans la ville les députés des princes ligués : Louis ne lui pardonna jamais cette faute, & s'offensa des honneurs extraordinaires que le peuple s'empressoit de lui rendre après la mort : il s'en plaignit au prévôt des marchands, & fit graver une épitaphe, où il détaillait ses griefs contre ce prélat. Cette vengeance tardive & lâche ne fit tort qu'à

qu'à la réputation du monarque. Le peuple qui ne considère pas qu'une mort subite est tout aussi naturelle qu'une mort lente, l'accusa d'avoir fait empoisonner l'évêque; accusation trop absurde, pour qu'il soit besoin de la réfuter. Quel puissant motif eût poussé Louis à cet horrible attentat? Et en le supposant même capable de cette noirceur, eût-il pris plaisir à se dénoncer lui-même, en persécutant un mort, dans un tems sur-tout où il avoit plus besoin que jamais, de se ménager la faveur du peuple? Tout déposé contre cette odieuse imputation, mais le triste spectacle de ce qui venoit de se passer en Guienne, ouvroit, pour ainsi dire, la porte aux soupçons les plus atroces.

En signant le traité, dont nous avons rendu compte, Charles demandoit qu'on le mît sur le champ en possession des villes qu'on lui cédoit: les plénipotentiaires qui n'avoient sur ce point aucun pouvoir, lui conseillèrent de faire avancer son armée vers la frontière, & de dépêcher un homme de confiance au roi, pour exiger de lui le serment, &

Ann. 1472. faire expédier des ordres , en vertu desquels les gouverneurs des places devoient les évacuer. Charles chargea de cette commission le seigneur de Quingei , accompagné d'un autre député secret , qu'il envoyoit au duc de Bretagne , pour lui dire de ne rien craindre ; qu'il n'avoit eu intention , comme l'événement le feroit voir , que de retirer par surprise les places qu'on lui avoit enlevées par trahison. Quingei étoit arrivé , & pressoit inutilement le roi de ratifier le traité conclu par ses ministres. Louis prenoit jour , & renvoyoit ensuite l'affaire sous divers prétextes. Le duc de Guienne touchoit à sa dernière heure : ce prince infortuné , vertueux par caractère , mais foible , & toujours gouverné par ses favoris , perdit dans ces derniers momens la haine dont il avoit été long-tems animé contre son frere. Il le déclara son légataire universel , lui demanda pardon de ses fautes , comme il lui pardonna de son côté , tous les sujets de plainte qu'il pouvoit avoir reçus : enfin il le supplioit de vouloir bien confirmer quelques legs qu'il faisoit à d'anciens serviteurs , dont il avoit

éprouvé la fidélité. Sa mort répandit la consternation dans son palais : la plupart de ceux qui jusqu'alors étoient restés attachés à sa personne, ne chercherent plus qu'un moyen d'obtenir leur grace. Malicorne son premier favori, fut aussi le premier qui instruisit le monarque de la mort de son frere & de ses dispositions testamentaires. Lescun persista dans sa haine ; il avoit découvert & mis aux fers les auteurs du crime : ces deux scélérats, soit pour sauver leur vie, soit pour rendre justice à la vérité, avoient chargé le monarque. Lescun obligé d'abandonner la Guienne, les tira des prisons de Bordeaux ; & après les avoir emmenés en Bretagne, il les présenta lui-même au duc, en proférant ces terribles paroles :
 » En vengeance du meilleur des maî-
 » tres & du plus fidele des amis, je
 » remets entre vos mains ces traîtres
 » qui ont lâchement ravi le jour à
 » leur légitime seigneur, afin que vous
 » en fassiez un exemple éclatant. Sou-
 » gez à ce que vous devez à la mémoi-
 » re d'un prince si digne de votre ami-
 » tié : son ame demande à Dieu une
 » vengeance éclatante de ses assassins ;

» puisse-t-il voir du séjour des morts
 ANN. 1472. » de quelle manière je remplis mes
 » engagements.

» Ils auront la récompense qu'ils
 » ont méritée, dit le duc en les rece-
 » recevant; » puisse-je tenir de mê-
 » me ceux qui leur ont conseillé ce
 » forfait : » *Ils n'échapperoient pas
 sans pleiger* (donner des gages ou des
 cautions); *& je crois qu'il n'y a hom-
 me en chrétienté qui les sût pleiger.*

Sanglant ma-
 nifeste du
 duc de Bour-
 gogne.

Manuf. de
 le Grand.

Louis, croyant que la mort de son
 frere le dispensoit de remplir l'en-
 gagement que ses plénipotentiaires
 avoient contracté avec le duc de Bour-
 gogne, déclara hautement au sei-
 gneur de Quingei, qu'il n'accéderoit
 point à un traité, où le duc avoit
 laissé éclater sa mauvaise foi & ses
 pernicieux desseins. Charles honteux
 de se voir trompé par un ennemi
 qu'il vouloit tromper lui-même, ne
 mit plus de bornes à son ressentim-
 ent : il publia un sanglant mani-
 feste, où il rappella le prétendu com-
 plot formé contre ses jours, à l'insti-
 gation du roi, par Baudoin, bâtard
 de Bourgogne, Jean de Chassa &
 Jean d'Arson : il ajoutoit que le roi,
 persistant dans le pernicieux des-

sein de détruire tous les princes de la maison de France , venoit de faire périr son propre frere par *poisons , maléfices , sortilèges & invocations diaboliques* , comme on pouvoit s'en convaincre par la confession des deux misérables qu'il avoit séduits. Pour ces deux attentats , continuoit-il , l'un contre le premier pair du royaume, l'autre contre le premier prince du sang , il méritoit d'être déclaré homicide , criminel de lese-majesté envers la couronne , les princes & la chose publique , traître , parricide & idolâtre : il soutenoit chacune de ces assertions par des passages de l'écriture , des décrétales , & des peres de l'église , & finissoit par exhorter tous les princes chrétiens à unir leurs armes contre cet ennemi public.

Ce manifeste répandu dans toutes les villes du royaume n'y produisit point l'effet que Charles en attendoit. Louis occupé de la réduction de la Guienne , dédaigna d'y répondre : dix-huit mois se passerent sans qu'il semblât faire attention aux invectives de ses ennemis : enfin il parut s'occuper de sa réputation ; il

Ann. 1472.

établir une commission pour faire le procès aux deux coupables toujours détenus dans les prisons du duc de Bretagne ; les commissaires choisis, comme les personnes les plus intégres du royaume, étoient Elie de Bourdeille, archevêque de Tours, l'évêque de Lombès, Jean de Popincourt, président au parlement de Paris, Bernard Lauret, président au parlement de Toulouse, Pierre Gruel, président au parlement de Grenoble. Louis souhaita qu'on joignît à ces commissaires Roland de Cotic Breton, confesseur du feu duc de Guienne, & qui en qualité d'inquisiteur de la foi, avoit déjà instruit le procès des coupables pendant qu'ils étoient encore dans les prisons de Bordeaux. Le choix de ces commissaires, les instructions publiques que le roi leur donna & qui se conservent encore, tout semble annoncer qu'il n'avoit pour objet que d'exposer au grand jour ce ténébreux & abominable mystère : cependant il ne résulta de cette procédure aucun éclaircissement. Pendant qu'on travailloit à instruire le procès, le Moine fut trouvé mort

dans sa prison : quelques-uns dirent qu'il s'étoit pendu de désespoir ; d'autres assuroient que la foudre étoit tombée sur lui & l'avoit réduit en cendres : d'autres enfin raconterent que le diable étoit venu avec un horrible fracas lui tordre le col dans la prison : on ne fait pas mieux ce que devint Henri de la Roche, son complice : les actes de cette procédure sont demeurés secrets. Les ennemis de Louis ne manquèrent pas d'observer qu'il n'avoit songé à se justifier qu'après s'être réconcilié avec le duc de Bretagne, & avoir attiré le seigneur de Lescun à son service : que les coupables avoient disparu trop à propos pour qu'on pût imaginer que leur mort fût naturelle : que les prodiges mêmes qu'on débitoit sur cette mort, autorisoient les soupçons. Ils remarquoient que Louis d'Amboise l'un des commissaires, fut promu l'année suivante à l'évêché d'Albi ; que Pierre de Sacierges, qui avoit servi de greffier dans cette procédure, obtint une charge de maître des requêtes. Toutes ces circonstances scrupuleusement observées, &

ANN. 1472.

malignement interprétées par les ennemis de Louis se réduisent pourtant à des conjectures & à des présomptions : or si les loix défendent aux juges d'ôter la vie au dernier des citoyens sur de simples présomptions , quelque fortes & en quelque nombre qu'elles puissent être , de quel front , sur de pareilles preuves , oseroit-on flétrir l'honneur d'un monarque , & lui ravir un bien plus précieux encore que la vie ? Brantome raconte un fait qui seroit plus décisif , s'il étoit appuyé sur d'autres témoins : il prétend que le secret de cette intrigue fut découvert par un fou qui avoit appartenu au duc de Guienne , & que le roi , après la mort de son frere , avoit retiré auprès de lui : » ce bon roi , écrit le jovial historien » étant un jour » dans ses bonnes prieres & oraisons » à Cléri devant Notre-Dame , qu'il » appelloit sa bonne patrone , & » n'ayant personne près de lui , sinon » ce fou qui étoit un peu éloigné , » & duquel il ne se doutoit qu'il ne » fût si fol , fat , sot , qu'il ne » pût rien rapporter , il l'entendit » comme il disoit , ah ! ma bonne

» dame , ma petite maîtresse , ma
 » grande amie , en qui j'ai eu tou- ANN. 1472.
 » jours mon reconfort , je te supplie
 » de prier Dieu pour moi & être
 » mon avocate envers lui , qu'il me
 » pardonne la mort de mon frere
 » que j'ai fait empoisonner par ce
 » méchant abbé de saint Jean : je
 » m'en confesse à toi comme ma
 » bonne patronne & maîtresse

Outre le peu d'autorité que mérite
 le premier témoin , Brantome con-
 fesse ne tenir ce conte que de la
 bouche d'un vieux chanoine , âgé
 de plus de quatre-vingts ans , lequel
 le tenoit lui-même d'un autre : on
 fait assez quelle foi l'on doit ajouter
 à de pareilles anecdotes , unique-
 ment fondées sur un oui-dire , &
 des traditions populaires.

Fin du Tome XVII.

CC







